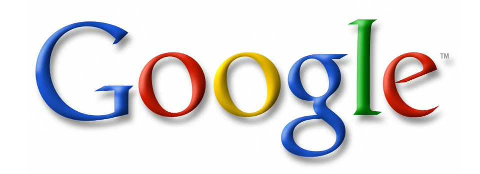
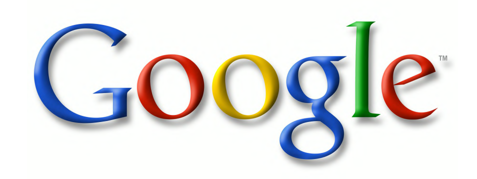
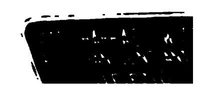

Google





INSCRIPTIONS DE L'ORKHON

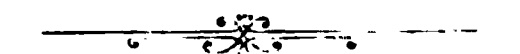
DÉCHIFFRÉES

PAR

VILH. THOMSEN,

PROFESSEUR DE PHILOLOGIE COMPARÉE A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. V. — Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. V.



HELSINGFORS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE.

1896.

Table des matières.

405144

Dans la *Notice preliminaire* intitulée *Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi* et que j'ai publiée dans le *Bulletin* de l'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Danemark pour l'année 1893 (p. 285—299), j'ai communiqué l'alphabet des remarquables inscriptions mentionnées, surtout de celles de l'Orkhon, tel que j'ai réussi à le déchiffrer, et j'ai brièvement indiqué la voie suivie par moi pour atteindre à ce résultat, voie qui m'a conduit à commencer par déterminer les signes des voyelles par opposition aux consonnes, puis à apprécier séparément tous les autres signes, les mots 𐱅𐰭𐰼𐰃 *tängri*, 𐰜𐰇𐰠𐱅𐰃𐰏𐰤 *kül-tigin* et 𐱅𐰇𐰼𐰚 *türk* me servant de point de départ. Finalement j'ai montré que la langue de ces inscriptions qui proviennent essentiellement du peuple appelé Tou-kioue par les historiens chinois, est un idiome turc pur, plus ancien qu'aucune des langues turques que nous connaissons jusqu'ici.

Je terminai cette courte notice en disant que je me réservais de communiquer ailleurs et en détail les résultats de mon déchiffrement. C'est là ce que je vais soumettre au monde savant. Je ferai d'abord quelques remarques sur l'alphabet, soit pour montrer ou — comme il serait prolixe, sinon impossible de répéter en détail toutes les considérations qui ont précédé les résultats définitifs, — au moins indiquer par une série d'exemples pourquoi j'ai assigné à chaque signe la valeur que je lui ai donnée, soit pour faire ressortir ce qu'il pourrait d'ailleurs y avoir à remarquer à l'égard de la manière dont l'alphabet sert dans les inscriptions à représenter les divers sons. Ceci me fournira aussi l'occasion de parler de divers phénomènes en fait de grammaire, tandis qu'il est en dehors du plan de cet ouvrage, de donner sous forme cohérente une grammaire ou un vocabulaire. J'y ajouterai quelques mots sur l'origine présumable de l'alphabet. Dans la seconde partie de mon ouvrage, j'essayerai de donner une transcription et une traduction des deux grandes inscriptions de l'Orkhon.

Je dois tout d'abord faire remarquer que, si les langues turques ne me sont point étrangères, il s'en faut pourtant bien que je puisse me vanter d'en faire une spécialité. Si donc on veut considérer la difficulté particulière du sujet, l'on s'étonnera d'autant moins d'y voir que j'ai dû renoncer à expliquer divers détails ou qu'il y en a qui ne me font que trop bien sentir l'insuccès de ma tentative pour aller jusqu'au fond. En général je ne doute point que le langage et le texte des inscriptions ne renferment un grand nombre de choses susceptibles d'être modifiées dans l'avenir par les recherches de savants plus versés que moi dans les langues turques et dans l'histoire de l'Asie orientale. Néanmoins j'ai l'espoir que mon travail pourra en tout cas servir de base à des études ultérieures sur les remarquables monuments devenus aujourd'hui abordables à la science [1]).

---

[1]) A l'égard du premier monument de l'Orkhon, l'éminent turcologue M. RADLOFF, a déjà pris les devants sur moi en publiant une nouvelle reproduction typographiée de l'inscription de ce monument, suivie d'une transcription et d'une traduction allemande et en se servant de la clef trouvée et communiquée par moi (*Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. I. Das Denkmal zu Ehren des Prinzen Kül Tegin. Von W. Radloff.* St. Petersburg, 1894, 35 pages. Dans ce qui suit, je désigne cet ouvrage par *Denkm. Kül T.*). Mon travail était déjà à peu près terminé, quand je reçus ce mémoire de M. Radloff; mais après l'avoir reçu j'ai pensé devoir faire subir une revision à mon travail avant qu'on l'imprimât. C'est pour moi une grande satisfaction que non seulement M. Radloff ait accepté mon déchiffrement de l'alphabet — quant à un très petit nombre d'additions qu'il a cru devoir faire, j'en parlerai dans la suite — mais encore qu'à l'égard du déchiffrement des inscriptions, la grande majorité de ses résultats concordent parfaitement avec ceux auxquels j'étais déjà arrivé, tandis qu'il y a également des points dont l'intelligence lui a aussi peu réussi qu'à moi. Si, d'autre part, pour être juste, je dois reconnaître l'appui que m'a procuré le travail de M. Radloff en ce qui concerne l'intelligence de divers détails difficiles ou douteux, il y a aussi, soit pour fixer les leçons du texte, soit relativement aux principes de la transcription et à la manière de concevoir les formes de la langue en question, soit enfin concernant l'interprétation, un assez grand nombre de détails où je suis arrivé à des résultats différents et, j'ose le croire, plus exacts que les siens. Il y a même certains points où son travail — je ne puis pas me dispenser de le dire, — me paraît dénoter une exécution trop précipitée. Pour cette raison je n'ai pas non plus pensé que le travail de M. Radloff devrait me détourner de publier celui que j'avais annoncé dans ma *Notice préliminaire.* J'ai l'espoir qu'au moins dans une partie des points où je m'écarte de M. Radloff, j'ai réussi à approcher plus que lui de la vérité.

que les fragments peu nombreux nous permettent d'en juger, le dialecte de cette inscription n'est pas „turc" proprement dit, mais ouigour.

D'autre part j'ajoute les variantes les plus importantes et les moins douteuses qu'offrent les inscriptions de l'Iénisséi [1]). Du reste, quant à ces dernières inscriptions, je n'y toucherai que rarement: elles présentent tant de particularités qu'on doit en faire l'objet d'un travail à part. Ces particularités se révèlent, non seulement par les formes des lettres, mais encore pas la négligence qui y règne souvent, soit dans l'épellation des mots, soit dans la manière dont les inscriptions ont été taillées. On ne peut donc pas s'étonner qu'évidemment l'édition imprimée n'ait pas réussi à surmonter toutes les difficultés que présentent l'identification des signes et la reproduction typographique de ces inscriptions, et qu'il y ait beaucoup de détails qui suscitent de grands doutes (nous en verrons des exemples plus loin): je suis convaincu que sans pouvoir consulter les originaux ou des estampages exacts, ce serait peine perdue que de vouloir en tenter le déchiffrement ou l'interprétation en totalité. Même le dialecte paraît différer un peu de celui des inscriptions de l'Orkhon: on peut supposer que c'est une forme ancienne du kirghiz [2]). (Parmi les variantes, j'exclus les formes à rebours employées dans les cas où exceptionnellement on a écrit de gauche à droite. Je désigne par " qu'on emploie aussi la forme des inscriptions de l'Orkhon, et par — que telle lettre fait défaut, excepté les inscriptions dont le numéro est ajouté entre parenthèses.)

Dans le tableau j'exprime par un [1] les signes de consonnes qui ne s'emploient qu'en combinaison avec les voyelles vélaires (*a*, *o*, *u* et, en général, *y*), et par [2] les consonnes dont l'emploi est restreint aux voyelles palatales.

---

[1]) *Inscriptions de l'Iénisséi recueillies et publiées par la société finlandaise d'archéologie.* Helsingfors 1889. — O. Donner, *Wörterverzeichniss zu den Inscriptions de l'Iénisséï.* Ibid. 1892.

[2]) Comp. Klaproth, *Journal asiatique* II, 1823, p. 5 et suiv. = *Mémoires relatifs à l'Asie* I, 1824, p. 160 et suiv. — *Inscr. de l'Iénisséi* p. 7.

	Orkh. III.	Iénisséi.		Orkh. III.	Iénisséi.
𐰀 *a*, *ä*		„ 𐰁 𐰂	𐰘 *j*²		„ 𐰙 (P)
𐰃 *y*, *i*		„ 𐰄	𐰚 *į*		— (𐰏 XXXVII)
𐰆 𐰅 *o*, *u*	𐰅	„	𐰭 *ñ* (*ng*)		„ 𐰮
𐰇 𐰈 *ö*, *ü*	𐰈	„ 𐰈	) *n*¹		„
𐰴 𐰵 *q* (*k*¹)		„	𐰤 *n*²		„ 𐰥 𐰦
𐰸 *q* devant ou après *y*		— (𐰹 XXXVII)	𐰢 *m*		„
			𐰺 *r*¹		„ 𐰻 𐰻
𐰶 *q* devant ou après *o*, *u*		𐰷	𐰼 *r*²		„
𐰍 *γ* (*g*¹)		𐰎 𐰎 𐰎 𐰎 𐰎	𐰞 *ł* (*l*¹)		„ ᐯ
𐰚 *k* (*k*²)	𐰛	„ 𐰛 𐰜	𐰠 *l* (*l*²)		„
𐰝 *k* devant ou après *ö*, *ü*		𐰞	𐰲 *č*		„ 𐰳
𐰏 *g* (*g*²)		„ 𐰐 𐰐 𐰐	𐰱 *ič*		?
𐱃 *t*¹	𐱄 𐱄	𐱄			
𐱅 𐱅 *t*²		„	𐰽 *s*¹		— (comp. *š*)
𐰑 *d*¹		„ 𐰒 𐰒 (⊙? ◇?)	𐰾 *s*² (*š*)		„
𐰓 *d*²		„	𐱁 *š*	𐱁	𐱁 𐱁 𐱁 ⋀ ∩ □ ⌑ ◇ ?
𐰯 *p*		„	𐰔 𐰔 *z*	𐰕	„ 𐰕 𐰕 𐰕 𐰕 𐰕
𐰉 *b*¹		„ 𐰊 𐰊 etc. 𐰊 𐰊	𐰦 *nd*	⊙	⊙ ?
𐰋 𐰌 *b*²	𐰌	𐰌 𐰌	𐰨 *nč*		„ 𐰨 𐰨 𐰨 𐰨
𐰖 *j*¹		„ 𐰗 𐰗	𐰡 *ld*		— (XXXIII, XXXVII)

Ajoutez encore le double point : qu'on emploie pour séparer les mots.

En allant faire plus ample mention des divers signes, je ferai encore remarquer une fois pour toutes que dans la transcription j'exprime des voyelles qui, dans le texte original, ne sont pas écrites, mais qu'il faut sous-entendre, à l'aide de petits caractères, par exemple *ᵃlʸp* 𐰯 𐰞, et que j'emploie ‿ entre deux mots qui dans l'original ne sont pas écrits séparément. Dans les exemples que je cite en cette partie de mon ouvrage, avec renvoi aux inscriptions I

ou II, je suis la (fausse) indication des lignes [1]) donnée par les *Inscriptions de l'Orkhon*. Mais en général je n'ajoute point de renvois aux exemples, ces derniers étant aisés à retrouver à l'aide du vocabulaire joint à l'édition mentionnée. De même, je regarde en général comme superflu que les exemples cités par moi soient additionnés de parallèles avec les autres langues turques: je crois pouvoir supposer que, grâce au conservatisme phénoménal de cette famille de langues, la plupart de ces exemples seront d'emblée intelligibles pour quiconque a de simples connaissances d'une langue turque.

Voyelles.

Pour désigner les voyelles, on a les quatre signes que voici:

𐰀 *a, ä* 𐰃 *y, i* 𐰆 *o, u* 𐰇 *ö, ü.*

Le premier de ces signes, 𐰀, s'emploie presque exclusivement à la fin des mots, et y revient aussi avec une fréquence extraordinaire; d'autre part, je ne saurais citer aucun exemple sûr dans lequel un *a, ä* final des inscriptions de l'Orkhon eût été laissé sans indice [2]). Au contraire, tant au commencement des mots qu'à l'intérieur, les voyelles *a, ä* restent presque toujours sans indice. S'il faut lire *a* ou *ä*, soit que la voyelle figure dans l'écriture, soit qu'on l'y omette, cela dépend des consonnes du mot. Il est très rare de rencontrer un mot où aucune consonne ne fournisse de renseignement décisif sur la nature des voyelles. Je cite comme exemples: 𐱃𐰆𐱃𐰀 *tuta*, tenant (gérundium), 𐱃𐰍𐰑𐰀 $t^a\gamma da$, sur la montagne, 𐱅𐰭𐰼𐰃𐰓𐰀 $t^ä\dot{n}rid\ddot{a}$, au ciel, 𐰴𐰍𐰣𐰴𐰀 $q^a\gamma^a nqa$, au khan, 𐰘𐰃𐰼𐰚𐰀 *jirkä*, au pays, 𐰣𐰃 $^a ny$, acc., 𐰭𐰺 $^a\dot{n}^a r$, dat., 𐰦𐰀 $^a \underline{nd}a$, là (locatif, de 𐰆𐰞 *ol*, il), 𐰴𐱃𐰃𐰣 $^a q\smile ^a tyn$, son cheval blanc, 𐰢𐰭𐰀, à moi, sans doute comme dans la plupart des autres langues turques *maṅa*, non $m^a\dot{n}\ddot{a}$, en dépit du nominatif 𐰢𐰣 $m^a n$. Comme exemples de l'emploi exceptionnel de 𐰀 dans d'autres positions, l'on peut citer 𐰀𐱃𐰃𐰣 I,34 = 𐱃𐰃𐰣 II,35 *atyn*, son nom; 𐰸𐰆𐱃𐰀𐰢𐰴𐰀 I,41

---

[1]) Voir ma *Notice préliminaire* p. 5—6 = 289—290.

[2]) M. Radloff l'admet assez souvent. A mon sens, il a tort.

bu‿tamqa, ces signes; | ≫ ᛏ ⅃ ᛁ > ᗡ : | ≫ ᛏ ♁ ᛁ ᚩ ᛩ I,37 *syγtam*^{y}*s juγtam*^{y}*s*, ils se lamentaient et pleuraient (comp. la traduction).

Parmi les autres signes de voyelles, le signe ᚩ est, à proprement parler, la voyelle *i*; mais, employé en combinaison avec les signes de consonnes qui caractérisent les voyelles vélaires, ce même ᚩ représente certainement un autre son, savoir la variation *mixte* qui se retrouve encore dans la plupart des langues turques, et ressemble à l'*y* polonais. Dans ce sens, par conséquent avec les consonnes du premier groupe (celles qui se combinent avec les voyelles vélaires), nous transcrivons ᚩ par *y*, et n'employons *i* qu'avec les consonnes du second groupe (avec les voyelles palatales). La possibilité d'une troisième signification de ᚩ n'est peut-être pas exclue: j'y reviens tout de suite. — > est à la fois *u* (*ou* français) et *o*, ᚠ sert et d'*ü* (*u* français) et d'*ö* (*eu* français). Quant à décider laquelle des deux valeurs assumables pour chacun de ces signes on doit choisir pour les divers cas, l'unique règle pour nous est de suivre les dialectes turcs encore en usage. Il faut certainement admettre que la place des sons *o*, *ö* a été, comme dans la grande majorité de ces dialectes, limitée à la première syllabe du mot. C'est donc seulement pour la part de cette syllabe qu'il peut quelquefois y avoir doute sur ce point, et cela dans les seuls cas où les dialectes actuels sont incertains, ou dans les mots qu'on ne retrouve dans aucun de ces dialectes.

Ces trois signes de voyelles s'écrivent toujours, ainsi que ᛏ, à la fin des mots, par exemple ᚩ ♁ ⅃ ^{a}*ty*, six, ᚩ ᚺ ᚩ 𐰑 *jiti*, sept, ᚠ ϒ ᚠ ᚺ *törü*, loi; les assez nombreux dérivés adverbiaux en > ᛋ ᛁ -*γ*^{a}*ru*, ᚠ ϒ ᛕ -*g*^{a}*rü* comme > ᛋ ᛁ ᚩ ᛋ > ᛅ *quryγ*^{a}*ru*, en arrière, ᚠ ϒ ᛕ Y ᚩ *ilg*^{a}*rü*, en avant; les gérundiums à terminaison vocalique (égaux au thème du présent, moins *r*?) comme | ≫ ϒ ᚩ ᛯ ᚩ ⅃ ^{a}*ty‿birm*^{i}*s*, littéralement: en prenant il donna, ᚩ ᚺ ᚩ *iti*, faisant, ᚠ Y ᚠ *ölü*, mourant, > ᗡ ⅃ ¥ ᘐ *b*^{a}*št*^{a}*ju*, commençant, ᚠ 𐰑 Y ᚠ | *sül*^{a}*jü*, entrant en campagne, faisant une expédition, etc.

Au contraire, dans les affixes, en dehors de la fin du mot, ces trois voyelles s'omettent plus souvent qu'elles ne s'écrivent, par exemple ᛡ ᛌ) ⅃ ᛁ > *oγt*^{a}*n*^{y}*ŋ*^{y}*z*, vos garçons (soldats?), ᛡ ≫ ♁ ⅃

$^{a}łl^{y}m^{y}z$, nous prîmes, 𐱅𐰢𐰼𐰴𐰯𐰍 $t^{a}m^{i}r\smile q^{a}p^{y}\gamma$, porte de fer, 𐰋𐰃𐱅𐰏 $bit^{i}g$, écrit, 𐰽𐰃𐰓𐰏𐰠 $^{a}sidg^{i}l$, écoute, 𐰲𐰢 = 𐰲𐰃𐰢 $^{a}čim$, mon oncle; 𐰆𐱃𐰔 (= 𐰆𐱄𐰆𐰕 Ién. XX,$_{64}$) $ot^{u}z$, trente, 𐰉𐰆𐰑𐰣 (= 𐰉𐰆𐰑𐰆𐰣 I,$_{27}$ Ién. XX,$_{73}$, XXV,$_{411}$) $bud^{u}n$, peuple; 𐰚𐰇𐰢𐱁 $küm^{ü}š$, argent, 𐰇𐰲𐰤 = 𐰇𐰲𐰇𐰤 *üčün*, à cause de. Dans les cas tels que 𐰺𐱃𐰸 *artuq*, plus, surplus, 𐰉𐰞𐰶 $b^{a}łyq$, ville, la voyelle de la seconde syllabe est indiquée par la consonne finale.

En raison de la relation réglementée qui, dans tous les idiomes turcs, existe entre les voyelles d'un mot, il est, la plupart du temps, facile de suppléer la voyelle sous-entendue, et en tout cas c'est à peine si, pour les lecteurs du temps, ce point a pu susciter aucune difficulté. Autre chose est le fait qu'il n'en reste pas moins diverses séries de cas où nous sommes fondés à douter de la nuance de la voyelle ou, en d'autres termes, de la portée que peut avoir eue l'influence de l'harmonie des voyelles. En cela ma pensée porte surtout sur les cas où, à proprement parler, un affixe a les voyelles grêles *y*, *i* et où le thème contient une voyelle labiale: *o*, *u*, *ö*, *ü*. Dans les langues turques connues, ces cas admettent, en plus ou moins forte proportion, une affection labiale de la voyelle de l'affixe [1]). La question est celle-ci: Quelle attitude la langue de nos inscriptions a-t-elle prise à cet égard ou, en tout cas, quels principes doit-on suivre dans la transcription? En somme, à mon sens, on doit soutenir qu'au moins dans la langue des deux grands monuments I et II, l'influence labiale de ce genre a été moins prononcée que dans la plupart des idiomes turcs plus récents, principalement dans les mots ayant plus de deux syllabes; mais en tout cas il n'y en a pas moins eu un commencement. Le phénomène de la labialisation se manifeste plus fortement dans la langue du monument III, qui ressemble à cet égard à l'ouigour tel que nous le rencontrons dans le *Koudatkou Bilik* (comp. p. 7—8).

Parmi les affixes commençant par une consonne, nous trouvons toujours, par exemple, la terminaison de la 3e personne du prétérit sous les formes *dy*, *di*, *ty*, *ti* finissant par 𐰃, par exemple 𐰉𐰆𐰡𐰃

---

[1]) Voir *Radloff*, *Vergleich. Grammatik der nördlichen Türksprachen, I. Phonetik* (Leipzig 1882) §§ 35—40, 50—53. Comp. le même auteur dans l'*Internationale Zeitschr. für allgem. Sprachwiss.* II, p. 18—20.

bol̤dy, il devint, ᛚ ⟫ ꟷ > ჶ *buzdy*, il détruisit, ᛚ ḥ Y ᛘ *ölti*, il mourut. D'après quoi, l'on a bien aussi ≫ ⟫ ꟷ > ჶ *buzdʸm*, je détruisis (c'est indubitablement ainsi qu'on doit lire II,3, au lieu de > ⟫ ꟷ > ჶ), ꟷ ≫ ⟫ ꟷ > ჶ *buzdʸmʸz*, 1re personne du pluriel, etc. — La terminaison *-myš*, *-miš* du (participe du) prétérit garde également partout *y*, *i*, comme le montre l'épellation fréquente par |, car ce signe, en tant qu'il remplace ⋎ *š*, ne peut s'employer qu'après *y*, *i* (voir plus bas), par exemple | ≫ ᛇ > ჶ *bolmʸs*, *-mʸš*. — Quand à côté de ᚿ ᛇ *-lʸγ*, ᚲ Y *-lʸg* on trouve des formes sans *γ*, *g*, comme ᛚ Y ᛁ ᛘ ᛟ *bökli*, fort, puissant, cela montre que la voyelle de l'affixe n'a pas été labialisée. D'autre part, la transcription chinoise de *Kout-tho-louk* (nom du père de Kül-téghin) suppose une forme telle que *qutluγ*, heureux (formé du thème monosyllabique *qut* + *lyγ*), qui concorde avec ḥ < ᛉ ᛒ <),((à lire de gauche à droite) Ién. X,1; nous trouvons également, Orkh. III, 4, 5, ᚲ ᛗ Y ᛣ ᛗ ᛤ *küčlüg*, fort (comp. aussi ᚿ > ᛇ > III, 2, 10 *uluγ*, grand = ᚿ ᛇ > ailleurs).

En fait d'affixes commençant par une voyelle (ou ajoutés à l'aide d'une voyelle insérée), l'influence labiale a manifestement été un peu plus forte, surtout quand l'affixe se termine par une consonne; mais c'est à peine si cette influence s'est exercée dans toute sa portée. Dans l'affixe pronominal de la 3e personne, nous trouvons toujours ᛚ *y*, *i*, même après les voyelles labiales, par exemple ᛚ ᛇ ᚿ > *oγly*, acc. ꟷ ᛚ ᛇ ᚿ > *oγlyn*, son fils; ᛚ) ⟫ > ჶ *budᵘny*, acc. ꟷ ᛚ)° *-nyn*, son peuple; ᛚ | ᛘ | *süsi*, acc. ꟷ ᛚ | ᛘ | *süsin*, son armée (*sü*). Il est donc vraisemblable qu'on a également eu, avec *y*, *i*, ≫ ᛇ ᚿ > *oγlʸm*, mon fils, ≫) ⟫ > ჶ *budᵘnʸm*, mon peuple, ≫ ꟷ ᛘ *özⁱm*, moi-même. C'est seulement dans I,17 qu'apparaît ᛨ ᛘ ᚱ ᛨ ᛘ | *söñükün*, tes ossements (ꟷ ᛘ ᛠ ᛘ ḥ *törün?* II,68), et III, 5, 4, ≫ ᛗ ᛋ ᛗ *özüm*, qui dénote au moins un certain degré d'influence labiale. — Devant la marque d'accusatif ᚿ *γ* (après les voyelles palatales, ᚲ *g*; comp. plus bas) nous trouvons > *u* en ᚿ > ᛧ ᛇ ᛦ ᛡ (c'est ainsi qu'il faut lire I,68) *qᵃrluquγ*, le(s) Karlouk(s) (nom de peuple), ᚿ > ᚦ ⟩ > ᛧ *qončᵘjuγ* I,21 = ᚿ ᚦ° II,25, sens douteux, vraisemblablement épouse[1]). Mais est-ce qu'alors, par exemple

[1]) Non pas *qunčaj-* avec *a*, comme le transcrit Radloff, *Denkm. Kül T.*,

𐰍 𐰣 𐰑 𐰆 𐰉 désigne *budunyγ*, ou forcément rien que *budunuγ*? Je n'ose en décider, mais en transcrivant je préfère employer les formes non labialisées *ʸγ*, *ⁱg*. — Devant le suffixe du gérundium 𐰯 *-p*, on n'écrit jamais la voyelle (excepté dans 𐰯 𐰀 𐰺 𐰆 𐰖 I,6 = 𐰯 𐰺 𐰆 𐰖 I,1 *joryp*, du thème dissyllabique *jory-*, aller); on ne peut donc pas démontrer rigoureusement quelle a été la voyelle de la dernière syllabe dans des mots tels que 𐰯 𐰞 𐰆 𐰉, étant, devenant, *botʸp* ou — comme dans presque toutes les langues turques modernes — *botᵘp*? 𐰯 𐰺 𐰞 𐰆, étant assis, *otᵘrʸp* ou *otᵘrᵘp*?

A l'égard de ce point tout entier, il faut donc renoncer à acquérir certitude parfaite ou conséquence dans la transcription.

Dans la première syllabe d'un mot, et plus encore au commencement des mots, il est assez rare qu'on omette 𐰆 et 𐰇, et on les omet presque uniquement lorsque la présence d'une de ces voyelles est appelée par d'autres conditions, surtout quand elle est indiquée par l'une des consonnes 𐰸 ou 𐰜, par exemple 𐰸 𐰖 = 𐰸 𐰆 𐰖 *joq*, non, 𐰔 𐰆 𐰸 𐱃 passim, 𐰔 𐰸 𐱃 II,8 (𐰔 𐰴 𐰆 𐱃 II 41, 49, Ién. XXV,6, 324) *toquz*, neuf (nom de nombre) (𐰭 𐰞 𐰉 II, 39, abusivement pour 𐰭 𐰞 𐰆 𐰉 ibid. *butᵘn̈*, coin [du monde]); 𐰃 𐰑 𐰼 𐰦 𐰜 𐰘 I,39 (23) = ° 𐰦 𐰚 𐰇 𐰘 *jükündᵘrmⁱs*, il fit se baisser, il courba; 𐰀 𐱃 𐰺 𐰆 𐰣 𐰆 𐰸 I,5, 8, ce qu'à mon avis il faut lire *oqun‿urty* (*oqun*, cas instrumental de *oq*, flèche), il frappa de flèches, tua de coups de flèches; 𐱁 𐰇 𐰜 I,45 = 𐱁 𐰚 𐰇 II,71 et ailleurs, *öküš*, nombreux. Bien qu'on pût être porté à le soupçonner, la combinaison 𐰀 𐰃 𐰇 𐰚 𐰀 𐱃, par exemple, dont le sens doit être „son nom et sa renommée", ne peut donc pas représenter *ᵃty‿ᵒküsi*, (racine *ök*, louer), mais il faut supposer un mot *kü* (ou *ᵃkü*?). (Est-ce que nous avons ce même mot dans 𐰯 𐰓 𐰃 𐰇 𐰚 I,29, peut-être *kü‿ᵃsⁱdⁱp*, en entendant le bruit?)

Dans la première syllabe il en est autrement de 𐰀. On doit ici, à ce qu'il semble, faire une distinction de deux séries différentes de mots, à l'égard desquelles on constate une concordance remarquable avec les relations phonétiques des langues apparentées.

K20, Kb9, comp. 𐰖 𐰆 { 𐰆 𐰴 Ién. I,8, 𐰖 𐰆 } 𐰆 𐰴 XX,12. XV,9 il faut sans doute lire 𐰑 𐰖 𐰆 } 𐰆 𐰴 ou 𐰑 𐰖 }° au lieu de 𐰑 𐰖 (Ϫ ⅂ 𐰴, leçon de l'édition imprimée. (Comp. turc orient., osm. *qonšu*, voisin?)

D'un côté se trouvent les mots qui, dans tous les idiomes turcs, ont l'*i* pur. Dans ces mots-là, nos inscriptions ne comportent jamais l'omission de 𐰃; en tout cas c'est tellement exceptionnel, qu'il faut y voir une erreur, par exemple 𐰃𐰤𐰃 *ini-*, frère cadet; 𐰃𐰠𐰏𐰼𐰇 *ilg^{a}rü*, en avant (très souvent; une seule fois 𐰠𐰏𐰼𐰇 I,20); 𐰚𐰃𐰾𐰃, 𐰚𐰃𐱁𐰃 *kiši*, homme; 𐰋𐰃𐰼, *bir*, un; toutes les formes de la racine 𐰋𐰃𐰠 *bil-*, savoir, par exemple, très souvent 𐰋𐰃𐰠𐰏𐰀 *bilgä*, sage (seulement 𐰃𐰠𐰋𐰠𐰏𐰀 II,32 = 𐰃𐰠𐰋𐰃𐰠𐰏𐰀 I,30 *ilbilgä*, etc.).

Il y a, au contraire, d'autres mots où 𐰃 tantôt s'écrit, tantôt s'omet: dans le sens d'*y*, le cas est pourtant assez rare, par exemple 𐰖𐰢𐱁𐰴 = 𐰖𐰃𐰢𐱁𐰴 *jymš^{a}q*, mou, tendre (turc orient., etc. *jumšaq*), tandis que, pour l'*i* palatal, la fréquence est d'autant plus grande, par exemple 𐰘𐰼 = 𐰘𐰃𐰼 *jir*, terre, pays; 𐰋𐰼𐱅𐰢 = 𐰋𐰃𐰼𐰢 *birt'm*, je donnai, et autres formes de la même racine; 𐰋𐰃𐰾 *bis*, cinq, mais 𐰋𐰾𐰉𐰞𐰍 II,14 *b'sb^{a}łyg*, Bichbalik („Cinq-ville"), nom propre; 𐰘𐱅𐰃 = 𐰘𐰃𐱅𐰃 *jiti*, sept; 𐰘𐰏𐰼𐰢𐰃 = 𐰘𐰃𐰏° *jig'rmi*, vingt; formes du thème 𐰠 = 𐰃𐰠 *il-*, peuplade, empire; 𐰚𐰃 toujours dans les inscriptions de l'Orkhon = 𐰃𐰚𐰃 *iki* Ién. XXIV,74, deux; de même, sans doute 𐱅𐰓𐰢𐰔 I,20, à côté de 𐰃𐱅𐰓𐰢𐰔 *itd'm'z*, nous fîmes; 𐰚𐰇𐰠𐱅𐰏𐰤 I,62, autrement c'est toujours °𐱅𐰃𐰏𐰤, *kül‿tig'n*, etc. Dans ces cas, les langues apparentées ont en majeure partie *ä* (*e*), parfois *i*, par exemple, *äl*, *el*, *il*, peuplade. Sans doute il est tout à fait invraisemblable que dans le dialecte même de nos inscriptions l'on ait fait indistinctement usage des deux formes, en sorte que, par exemple, 𐰘𐰼 indique la prononciation *jär*, et 𐰘𐰃𐰼 la prononciation *jir*. Je suis plutôt porté à admettre qu'ici — comme aussi dans certains autres mots, qui ne figurent accidentellement que, soit avec 𐰃, comme 𐱅𐰃° *ti*, dire, soit sans 𐰃, comme la première syllabe de 𐰾𐰃𐰓 *^{a}sid*, écoute, — le dialecte n'a eu ni *ä* ni *i*, mais un troisième son intermédiaire à *ä* (qui doit avoir été à peu près l'*a* dans l'anglais *fat*) et *i*, de même que (d'après l'échelle phonétique des idiomes turcs) *o* intermédiaire à *a* et *u*, les rapports avec *i* devenant par conséquent ceux de *o* à *u*, d'*ö* à *ü*: ce serait donc telle ou telle espèce de *e* (é) (et de même un *e* mixte correspondant à *y*?). Faute de

signe propre, on pourrait très bien concevoir ce son comme ayant été exprimé tantôt par *ä*, tantôt par *i* [1]). En attendant je n'ose point, quand je transcris, tenir compte de cette hypothèse, d'autant moins que l'*e* présumé ne pourrait guère être appliqué d'une manière conséquente; mais, comme je n'en regarde pas moins comme irréalisable la restitution phonétique exacte en dehors de ce que fournissent les inscriptions, je maintiens *i* lorsque, d'un mot donné, on trouve des formes ayant 𐰃 ou ne l'ayant pas, telles que *jir*, $j^{i}r$. Si, au contraire, il ne se trouve pas de formes latérales avec 𐰃, j'emploie *ä*, par exemple ^{a}*sid* [2]).

Quant à la figuration des diphtongues, comparez ce qui vient plus loin sous les titres *j* (𐰖, 𐰘, 𐰙) et *b* (𐰉, 𐰋).

Consonnes.

Relativement aux consonnes, il faut d'abord rappeler de nouveau que, pour la plupart d'entre elles, il y a deux signes différents, dont

[1]) En somme, les idiomes turcs auraient-ils eu dès l'origine un pareil son, capable de se fusionner plus tard soit avec *ä*, soit avec *i*? Quant à la possibilité de retrouver, dans la langue comane, un *e* différent de *ä* et de *i*, voir *Codex Cumanicus, ed. Comes Géza Kuun* (Budapestini 1880), p. XC et suiv. Comp. d'autre part Radloff dans l'*Internationale Zeitschr.* II, p. 23 et suiv.; là, cependant, la possibilité d'un *e* n'est pas mentionnée directement.

[2]) Dans son ouvrage plusieurs fois cité, *Denkm. Kül T.*, p. 1 et suiv., M. Radloff a aussi mentionné le même phénomène et avancé l'opinion que voici: le signe 𐰃 ne représente pas seulement *y*, *i*, mais au commencement d'un mot et dans la 1re syllabe il peut aussi être tout simplement l'expression du son *ä*. M. Radloff transcrit donc partout *jär*, *äl*, etc. (mais *bilgä*, etc.). Toutefois je doute fort que ce soit fondé. On doit entre autres faire ressortir que cet alternat entre 𐰃 et un *ä* non figuré ne peut généralement se présenter que dans une certaine série de mots, tandis qu'il y a beaucoup de mots qui de fait ont *ä* à la première syllabe et dans lesquels la figuration de ce son pourrait paraître aussi nécessaire, sinon plus nécessaire que dans beaucoup de ces mots-là, mais où l'on ne trouvera jamais tracé le 𐰃. Et, en somme, pourquoi écrire, par exemple, 𐰼 𐰃 𐰘, si la prononciation était *jär* tout simplement? C'est bien 𐰼 𐰘 qui en serait l'expression adéquate, ne pouvant signifier autre chose que *jär*, tandis que le 𐰃 rendrait seulement équivoque la lecture.

l'un ne sert qu'en combinaison avec les voyelles vélaires (*a*, *o*, *u* et en général *y*), l'autre ne servant que combinée avec les voyelles palatales *ä*, *ö*, *ü*, *i*). Le son propre de la consonne a été sans doute dans la plupart des cas tout à fait le même; 𐱃 *t^a*, par exemple, n'a pas été différent de 𐱅 *t^ä*; 𐰉 *b^a* n'a pas différé de 𐰋 *b^ä*, etc. Toutefois il est indubitable que, tout comme aujourd'hui encore dans la plupart des idiomes turcs, il a existé une différence déterminée entre les sons vélaires 𐰴 (avec les formes latérales 𐰸 et 𐰶), 𐰍 et les sons palataux 𐰚 (et 𐰜), 𐰏. C'est pourquoi en transcrivant j'emploie différents signes: pour les premiers sons, *q* et *γ*, pour les derniers, *k* et *g*. Eux aussi, les deux signes de *l*, savoir 𐰞 et 𐰠, ont pu désigner deux sons différents, *ł* et *l*, que nous trouvons aujourd'hui encore dans la plupart des langues turques; j'ai cru utile de les distinguer dans la transcription [1]). Il est fort rare de voir confondues les deux séries de consonnes dans les inscriptions de l'Orkhon, surtout dans celles du monument I, où la taille est très soignée (on doit ici faire abstraction de certaines particularités qui marquent constamment l'emploi de 𐰽 s^2 et de 𐰤 n^2; à ce sujet, voir plus bas). En voici des exemples: 𐰖 𐰓 𐰤 𐰺 𐰴 I,63 au lieu de 𐰖 𐰺 𐰤 𐰺 𐰴 II,11, 𐰘 𐰓 𐰍 𐱃 𐰴 I,59 au lieu de 𐰘 𐰺 𐰍 𐱃 𐰴 I,53, tandis que, dans la reproduction typographique des *Inscr. de l'Orkhon*, les formes 𐰘 𐰢 𐱃 𐰍 𐰏 𐰽 I,59, 𐰤 𐱅 𐱃 𐰞 I,68, 𐱅 𐰍 𐰑 𐰲 𐱃 I,70, par exemple, sont dues à une faute de lecture: il faudrait lire °𐰍 𐰘 𐰽, 𐰤 𐰼 𐱃 𐰞, 𐰆 𐰍°.

Il est beaucoup plus fréquent de rencontrer de pareilles confusions dans les inscriptions de l'Iénisséi, dans des formes telles que 𐰼 𐰦 𐱅 pour 𐰼 𐱅 𐱅 *^ärt^im* et une foule d'autres semblables.

On peut encore remarquer que les consonnes qui peuvent se présenter au commencement des mots sont *q*, *k*, *t*, *b*, *j*, *s*, *č*, plus rarement, *n*, *m*, *š* et, seulement dans des mots empruntés au chinois, *l*, jamais *γ*, *g*, *d*, *ń*, *r*, *z* et, paraît-il, *p*. Quand, au commencement d'un mot écrit, on trouve un signe représentant un de ces sons (ou les groupes *nd*, *nč*, *ld*), on doit toujours considérer ce signe comme précédé d'une voyelle sous-entendue (comp. plus haut), tandis

[1]) Concernant ces sons-là, comp. Radloff, *Phonetik*, p. XVI—XVII et § 148 et suiv.

que le reste des consonnes est équivoque à cet égard. On doit au contraire, faire ressortir que toutes les consonnes simples, entre autres aussi *γ*, *g*, *d*, peuvent figurer aussi bien à la fin de mots ou de thèmes que dans le corps.

Plusieurs difficultés se rattachent à la question de la répartition de *t* et de *d* au commencement d'affixes, cas où dans certaines occurrences (comp. plus bas) il paraît y avoir quelque chose de conventionnel, sans que cependant j'ose nier qu'en tout ce qu'il y a d'essentiel, l'écriture n'ait tout de même reproduit les formes de la langue parlée [1]).

Comme exemple de redoublement de consonnes pourrait servir 𐰏 𐰠 𐰠 𐰃 *ill'g* (de *il*, peuplade, empire + *-lig*). Toutefois on omet souvent de redoubler les consonnes en de pareils cas.

Nous allons maintenant examiner de plus près les divers signes de consonnes.

𐰴, 𐰶, 𐰸.

𐰴 est le signe ordinaire de la vélaire explosive soufflée *q* (voir plus haut, p. 17), qui peut figurer en combinaison avec chacune des voyelles vélaires *a*, *o*, *u* et *y*, par exemple, 𐰣 𐰍 𐰴 $q^a\gamma^a n$, khan [2]), 𐰞 𐰆 𐰴 *quł*, esclave, 𐰽 𐰢 𐰞 𐰃 𐰴 $qył m^y s$, fit; 𐰀 𐰴 *-qa*, terminaison du datif (= ouig.) comme 𐰀 𐰴 𐰣 𐰍 𐰴 $q^a\gamma^a nqa$, au khan, 𐰀 𐰴 𐰃 𐰔 𐰖 $j^a zyqa$, à la plaine; 𐰴 𐰴 𐰞 𐰆 𐰸 $quł q^a q$, oreille (ouig. id.), 𐰴 𐰞 𐰉 𐰖 $j^a b ł^a q$, lâche, méchant (= ouig.).

A côté de 𐰴 et alternant avec ce signe figurent cependant deux autres signes, plus limités dans leur emploi et qui ont manifestement tout à fait la même valeur phonétique, savoir 𐰶, dont

---

[1]) Dans *Denkm. Kül T.*, M. Radloff suppose une vaste confusion de consonnes soufflées (sourdes) et de consonnes vocaliques (sonores), surtout *t* et *d*, partiellement aussi *q* et *γ*, *k* et *g*; par conséquent il introduit, dans la transcription, de nombreux changements motivés par la théorie ou réglés sur les formes des idiomes turcs modernes. Je considère un pareil procédé comme mal fondé et, sous ce rapport aussi, je m'en tiens ponctuellement à la désignation telle que la donne l'original.

[2]) Le signe qui figure, par exemple, sur le fronton du mon. I, côté de l'Est, „marque du khan", est évidemment dû à un entrelacement des lettres de ce mot.

l'emploi n'a lieu que devant ou après la voyelle *y* (ᛚ), et ᛦ (Ién. ᛉ), celui-ci ne s'employant que devant ou après les voyelles *o*, *u* (>) [1]), par exemple, ᛚ ᛗ ᛚ ◁ II,28 = ᛚ ᛗ ᛚ ᚺ ibd. *qyṯdy*, il fit, ᚺ Ч ᛚ ◁ I,70 = ᚺ Ч ᛚ ᚺ I,68 *qyrq*, quarante; ᛔ ᚺ Ч ᛚ ◁ II,25 et ailleurs = ᛔ ᚺ Ч ᛚ ᚺ I,21 *qyrqʸz*, Kirghiz; ᛔ ᛚ ◁ *qyz*, fille, ᛇ ≫ ◁ ᛇ ᘐ *bᵃṯyqda*, dans la ville; — ᛇ > ᛦ = ᛇ > ᚺ *quṯ*, un esclave; ᛁ > ᛦ II,39 et ailleurs = ᛁ > ᚺ I,39 *qop*, beaucoup [2]); ᛔ > ᛦ ᛯ souvent = ᛔ ᚺ > ᛯ II,41, 49, Ч ᚺ > ᛯ Ién. XXV,8, 324, *toquz*, neuf (nom de nombre); ≫ ≫ ᛯ ᛚ ᛦ ᛯ I,42 = °ᛚ ᚺ > ᛯ I,43 *toqytdʸm*, j'ai fait tailler; ᛚ ᛦ Ч ᚦ > ᘐ *bujʷruqy*, son commandement.

ᛊ, ᚱ.

ᛊ est l'explosive palatale *k*, et peut figurer combinée avec chacune des voyelles palatales *ä*, *i*, *ö*, *ü*, par exemple, ᛚ ᚺ Y ᛊ *kᵃlti*, il vint, ᛚ ¥ ᛚ ᛊ *kiši*, ᛚ | ᛚ ᛊ *kisi*, homme, ᛔ ᛈ ᛚ ᚺ Y ᛚ ᛊ *kül‿tigⁱn*, n. pr., ᛊ ᛚ ᛊ *kök*, bleu, ᛊ ᛚ ᛊ *küṅ*, une esclave, ᛇ ᛊ ᛉ ᛚ 9 *jirkä*, au pays, ᛊ Y ᛈ ᛟ *bᵃglⁱk*, principauté, noblesse.

---

[1]) Lorsque, devant ou après ces deux signes, la voyelle, soit ᛚ, soit >, est omise dans l'écriture, j'emploie pour ◁ dans la transcription *qy*, *yq* et pour ᛦ, *uq*, etc., au lieu d'écrire la voyelle avec un petit caractère.

[2]) Il est possible que ce mot qui revient si fréquemment, n'ait pas partout la même signification. Toutefois, dans la grande majorité des passages, il signifie évidemment *beaucoup* et correspond au *köp* à voyelle palatale des autres dialectes. L'alternat des vocalisations palatale et vélaire n'est, bien que rare, pourtant pas impossible à rencontrer dans les idiomes turcs (comp. p. ex. ᛚ ᛉ ᛈ ᛚ 9 *jögᵃrü* I,30, 50 = turc or., osm. *joqary*, la partie supérieure, en haut). En combinaison avec un substantif, *qop* prend le plus souvent place après lui (de même que, par exemple, *jimä*, *qamyy*, tous) et fréquemment il semble presque remplacer le pluriel formé par la terminaison *-ṯar*, *-lär*, dont l'emploi dans nos inscriptions est très restreint. M. Radloff, dans *Denkm. Kül T.*, traduit ordinairement *qop* par „sich erhebend" (en s'élevant), qu'il considère par conséquent comme gérundium au lieu de **qopup*, et fait allusion (loc. cit., p. 8, note) à la possibilité d'une autre explication comme répondant au persan *χūb* „gut gewirkt" (bien travaillé). Je ne puis adhérer à aucune de ces explications: même abstraction faite des difficultés de forme, la première n'est applicable au contexte que dans le plus petit nombre des passages, et il en est également ainsi de l'autre: en outre, à ce qu'il paraît, on ne trouve pas, dans nos textes, des mots empruntés au persan.

A côté de 𐰚, et tout à fait avec la même valeur phonétique, figure 𐰜 (Ién. 𐰝; comp. Donner, *Wörterverzeichniss*, p. 24), mais seulement avant ou après *ö*, *ü* (𐰇), par conséquent parallèle à la consonne vélaire 𐰸 [1]), par exemple 𐰜𐰇𐰚 I,38 (𐰚𐰇𐰝 Ién. V,81; comp. Donner, l. c. p. 18) = 𐰚𐰇𐰚 *kök*, bleu; 𐰜𐰇𐰠𐱅𐰃𐰏𐰤 I,15, 56 = 𐰚𐰇𐰠° *kül‿tig^{i}n*, n. pr.; 𐰜𐰇𐰤 I,33, 37 = 𐰚𐰇𐰤 II,34, 37 *kün*, soleil, jour; 𐰜𐰇𐱁 I,45 *öküš* = 𐰇𐰚𐱁 II,71 $ök^{ü}š$, nombreux; 𐰇𐱅𐰜𐰤 I,47 = 𐰇𐱅𐰇𐰚𐰤 ibd., $ötük^ä n$, épithète ou nom propre de la „forêt natale“ des Turcs (voir la traduction); 𐰘𐰜𐰦𐰼𐰢𐰾 I,39 = [𐰘𐰇]𐰚𐰦𐰼𐰢𐰾 II,39 $jük^{ü}nd^{ü}rm^i s$, il fit se baisser; 𐱅𐰇𐰼𐰜 *türk* [2]), turc; 𐰋𐰃𐰠𐰢𐰓𐰜 $bilm^ä dük$, ignorance.

𐰍, 𐰏.

Parallèlement aux sons soufflés *q* et *k* dont on vient de parler, nous avons pour les sons en *g* correspondants les deux signes 𐰍, que je transcris *γ* et qui ne s'emploie qu'avec les voyelles vélaires, et 𐰏, *g*, en combinaison avec des voyelles palatales. Aucun de ces sons ne peut figurer au commencement des mots, tandis que, dans d'autres positions, ces sons reparaissent très fréquemment et correspondent souvent aux *q*, *k* des langues apparentées; mais, d'autre part, à un seul phénomène près, ils se sont conservés là où les langues modernes les ont modifiés ou rejetés [3]); par exemple, 𐰴𐰍𐰣 $q^a\gamma^a n$, khan, 𐰍𐰃 $^a\gamma y$, richesse, 𐰖𐰍𐰃 $j^a\gamma y$, ennemi; 𐱅𐰃𐰏𐰤 *tigin*, prince, 𐰋𐰃𐰠𐰏𐰀 *bilgä*, sage, 𐱅𐰏𐰃 $t^ä gi$ (après un datif) jusque; 𐱃𐰍 $t^a\gamma$, montagne, 𐰴𐰯𐰍 $q^a p^y\gamma$, porte (ouig. *qapuq*, osm. *qapu*); 𐰋𐰏 $b^ä g$, prince, chef, 𐰋𐰃𐱅𐰏 $bit^i g$, écrit (ouig. *bitik*), 𐰋𐰃𐰠𐰏 $bil^i g$, savoir, sagesse (ouig. *bilik*); de même 𐱅𐰏 $-t^ä g$, tout comme, particule affixe qui n'est pas soumise à l'harmonie des voyelles, par exemple, 𐰋𐰇𐰼𐰃𐱅𐰏 $bürit_ä g$, comme un loup, des loups, 𐰸𐰆𐰖𐱅𐰏 $qoịt^ä g$, comme un mouton, des moutons.

[1]) En transcrivant j'emploie pour 𐰜, sans 𐰇, *ük*, *kü*, etc.; comp. p. 19, note 1.

[2]) Le *r* intermédiaire n'empêche donc point que dans ce seul mot *ü* influe sur la figuration de *k*. Il serait certainement inadmissible de songer ici à une prononciation dissyllabique: * *türük*.

[3]) Comp. Radloff, *Phonetik* §§ 269, 363—364.

Entre d'autres terminaisons qui contiennent ces sons, on peut signaler l'affixe adjectif extrêmement fréquent ᛁ ᒍ *-ly*γ, ᕲ Y *-lig*, comme ᛁ ᒍ) ᛁ ᚺ $q^a\gamma^a n l^y\gamma$, ayant un khan, ᛁ ᒍ ¥ ᕱ $b^a\check{s}l^y\gamma$, ayant une tête, chef, ᕲ Y ᛋ ϒ $^{\ddot{a}}rkl^ig$, mâle. Parfois il se peut que dans cet affixe, comme cela arrive plus ou moins dans les idiomes turcs modernes, γ, *g* fasse défaut, cas auquel on doit naturellement écrire la voyelle ᚠ, par exemple, ᚠ Y ᛋ ϒ $^{\ddot{a}}rkli$, ᚠ Y ᛋ ᚠ ᛟ *bökli*, fort, puissant. — Une particularité du dialecte de nos inscriptions c'est la terminaison γ, *g* à l'accusatif, comme ᕲ ᚠ | *süg*, acc. de *sü*, armée, ᛁ) ᛁ ᚺ $q^a\gamma^a n^y\gamma$, ᕲ ᚺ ᕲ ᚠ h $tig^i n^i g$, ᕲ ϒ $^{\ddot{a}}r^i g$, homme (de même, par ex., Ién. XXV,28), etc. Sans oser faire l'historique de cette terminaison, j'incline à y voir une ancienne forme latérale de la terminaison *-i* en turc-osman, dans le dialecte de l'Aderbeïdjan et en yakout [1]; la terminaison *-ni*, au contraire, qui est répandue dans les autres idiomes turcs, ne figure ici que dans les pronoms tels que ᚠ) > ᕱ *buny*, acc. de *bu*, celui-ci, (proprement *bun-y*), et l'on peut très bien penser que cette terminaison a pu, dès le commencement, être limitée aux pronoms et qu'elle a pu plus tard être étendue aux substantifs par voie d'analogie (obs. encore, dans les affixes pronominaux, les formes d'accusatif en *n* extraordinairement nombreuses telles que ᚺ ᚠ ᒍ ᛁ > *oγlyn*, acc. de ᚠ ᒍ ᛁ > *oγly*, son fils). — Une autre particularité de la langue des inscriptions, est l'usage de γ, *g* dans les affixes de la 2e personne du sing. et du plur. du prétérit des verbes, au lieu de *ñ* que nous rencontrons dans toutes les langues apparentées, par exemple, ᛁ ≫ ᛩ ᕱ $b^a rd^y\gamma$, tu allas, ᛁ ᛗ ᚠ ᚺ $qyld^y\gamma$, tu fis, ᕲ h Y ᚠ $\ddot{o}lt^ig$, tu mourus; ᚺ ᛁ ≫ ᛩ ᕱ $b^a rd^y\gamma^y z$, I,41, vous allâtes (mais ᛩ ᛨ ≫ ᛩ ᕱ $b^a rd^y\tilde{n}^y z$, Atlas Radl. pl. XXVI, 4, tombeau à Askhete), ᚺ ᕲ h ϒ $^{\ddot{a}}rt^ig^iz$, vous fûtes (mais ᛩ ᛨ h ϒ $^{\ddot{a}}rt^i\tilde{n}^iz$, Ién. XXI,340). Mais, adapté aux substantifs, l'affixe de la 2e personne a en général *ñ* (comp. plus bas ᛨ), et c'est pure exception, à peine même dans le mon. I, si γ, *g* a pénétré jusqu'ici, comme ᕲ ᚱ ᛨ [ᚠ |] [*sü*]*ñük*^{i}*g*, II,22 = ᛨ ᚠ ᚱ ᛨ ᚠ | *süñükün*, I,17, tes ossements; ᚺ ᕲ ϒ ᚠ h $t\ddot{o}r^{\ddot{a}}g^i n$, II,23 = ᚺ ᛨ ᚠ ϒ ᚠ h $t\ddot{o}r\ddot{u}\tilde{n}^i n$, I,19, tes lois (acc.).

[1] Est-ce que γ, *g* a pu d'abord se développer comme remplaçant de *y*, *i* après les thèmes en voyelle, (comp. le mongol, où en ce cas on a *-gi* au lieu de *-i*)?

En somme, à cet égard aussi, l'esprit de conséquence est tellement dominant qu'il n'y a pas lieu de douter que l'écriture ne reproduise en essence les formes de la langue parlée même[1]).

𐱃, 𐱅.

Pour *t* l'on a les deux signes 𐱃 (mon. III ô, Ongin ô, Ién. 𐱄) et 𐱅, le premier pour les voyelles vélaires, l'autre pour les voyelles palatales, mais évidemment sans différence de prononciation, par exemple, 𐱃𐰍 *tᵃγ*, montagne, 𐱃𐰸𐰆𐰔 *toquz*, neuf (9), 𐱃𐰭𐰆𐱃 *tᵃńut*, Tangout (n. pr.), 𐰽𐰃𐰍𐱃 *syγʸt*, lamentation, 𐰆𐱃 *ot*, feu, 𐱃𐰃 *ᵃty* 1⁰ son nom, 2⁰ son cheval, 𐰡𐱃𐰃 *ᵃłty*, six, 𐰡𐱃𐰆𐰣 *ᵃłtun*, or; — 𐱅𐰭𐰼𐰃 *täṅri*, ciel, 𐱅𐰃𐰏𐰤 *tig'n*, prince, 𐱅𐰇𐰼𐰚 *türk*, turc, 𐱅𐰢𐰼 *tämir*, fer, 𐱅𐰇𐰼𐱅 *tört*, quatre, 𐰘𐰃𐱅𐰃 *jiti*, sept.

En fait d'affixes commençant par *t*, nous trouvons au locatif (et à l'ablatif?) *-ta*, *-tä* au lieu de l'ordinaire *-da*, *-dä*, après *ł*, *l*, (*r*, *n*), comme 𐰖𐰆𐰡𐱃𐰀 *jołta*, sur le chemin, 𐰜𐰇𐰭𐰠𐱅𐰀 *köṅᵘltä*, dans le cœur, 𐰘𐰼𐱅𐰀 *j'rtä*, I,42, à un lieu, 𐰇𐰼𐰯𐰤𐱅𐰀 *örpᵃntä*, à Eurpen (?). — De même, au prétérit, *-ty*, *-ti* au lieu de *-dy*, *-di*, en général après *ł*, *l* et *r* ainsi que *d*, qui alors s'efface, comme 𐰡𐱃𐰃 *ᵃłty*, il prit, 𐰇𐰠𐱅𐰃 *ölti*, il mourut; 𐰼𐱅𐰃 *ᵃrti*, il fut, 𐰜𐰇𐰼𐱅𐰃 *körti*, il vit, voyait, 𐰋𐰃𐰼𐱅𐰢 *birt'm*, je donnai, 𐰇𐰠𐰼𐱅𐰢 *ölᵘrt'm*, je tuai; 𐰃𐱃𐰃 *yty*, il envoya (*yd* + *dy*), 𐰃𐰏𐱅𐰢 *ig'tim*, je relevai, rétablis (*igid* + *di*). En outre le nom verbal en *-tuq*, *-tük*

---

[1]) Je suis étonné de voir que, dans *Denkm. Kül T.*, p. 3, M. Radloff dit que „𐰍 et 𐰏 comme marques flexionnelles à la fin des mots semblent avoir une valeur un peu différente", et je m'étonne que plus tard, dans sa transcription, il reproduise ces signes (je substitue ici mes signes aux siens) tantôt *γ*, *g*, tantôt *ń* (2ᵉ personne des verbes), tantôt *n* ou *ny*, *ni* (à l'accusatif), tantôt *ya*, *gä* (dans des formes d'accusatif où il voit un datif). On ne comprend pas pourquoi l'on s'aviserait d'écrire *γ*, *g* dans certains cas déterminés et sans aucune inconséquence, si la langue avait ici des sons tout autres, sons que, bien entendu, l'écriture est en état de représenter, et représente, dans d'autres cas, d'une manière tout aussi conséquente. Je ne puis donc pas non plus comprendre qu'on soit fondé à faire des changements aussi arbitraires, si ce n'est naturellement dans les très rares cas où il serait permis de supposer une faute réelle commise par celui qui a gravé l'inscription.

à côté de *-duq*, *-dük*, comme 𐰀𐰦𐰃𐰸𐱃𐰡𐰆𐰉 *bołtuqynda*, lorsqu'il était devenu; 𐰜𐱅𐰼𐰃𐰋 *birtük*, donné, don.

𐰑, 𐰓.

Les signes de *d* sont 𐰑 avec les voyelles vélaires, 𐰓 avec les palatales. Le son même ne figure point au commencement des mots, mais souvent dans le corps, plus rarement à la fin, par exemple, 𐰴𐰑 *ᵃdᵃq*, pied (ouig. *adaq*, t. or., osm., etc. *ajaq*), 𐰇𐰏𐰓 *ᵃdgü*, bon (ouig. *ätkü* ou *ädgü*); 𐰍𐰑𐰖 *jᵃdᵃγ*, qui marche à pied, fantassin (ouig. *jadaq*, t. or. *jajaq*, osm. *jaja*), 𐰣𐰑𐰆𐰉 *budᵘn*, peuple (ouig. *budun* ou *pudun*), 𐰃𐰓𐰃 *idi*, maître; 𐰑𐱁 *šᵃd*, I,27, 24, 14, etc., un titre (voir la traduction), 𐰓𐰃𐰾 *ᵃsid*, écoute, 𐰓𐰇 *öd*, 1° temps, 2° bile.

Le sens de ces signes ressort le plus manifestement de certains affixes (comp. plus haut, *t*) comme locatif (et ablatif) 𐰀𐰑 *-da*, 𐰀𐰓 *-dä*, par exemple, 𐰀𐰑𐰍𐱃 *tᵃγda*, sur la montagne, 𐰀𐰑𐱁𐰉 *bᵃšda*, à la tête (sur le sommet, etc.), 𐰀𐰑𐱃𐰺𐰆𐰖 *jurtda*, à la yourte, 𐰀𐰑𐰶𐰞𐰉 *bᵃłyqda*, dans la ville, 𐰀𐰓𐰃𐰼𐰭𐱅 *tᵃṅridä*, au ciel, 𐰀𐰓𐰼𐰃𐰘 *jirdä*, dans le pays (= 𐰀𐱅𐰼𐰘 *jᶦrtä*, p. 22); ou le prétérit (l'imparfait) 𐰃𐰑 *-dy*, 𐰃𐰓 *-di*, par exemple, 𐰃𐰑𐱃𐰆𐱃 *tutdy*, il tint, 𐰃𐰓𐱅𐰃 *itdi*, il fit, 𐰃𐰑𐰲𐰆 *učdy*, il s'envola, 𐰢𐰑𐰽𐰉 *bᵃsdʸm*, je comprimai, attaquai, 𐰢𐰑𐰔𐰆𐰉 *buzdʸm*, je dévastai, 𐰃𐰓𐰏𐱅 *tᵃgdi*, il atteignit, attaqua, 𐰃𐰑𐰺𐰉 *bᵃrdy*, il alla (après *r* autrement en général *t*), 𐰢𐰑𐰢𐰃𐰑𐰆 *udymᵃdʸm*, je ne dormais pas, 𐰢𐰓𐰃𐱅𐰃𐰋 *bitidᶦm*, j'ai écrit; en outre le nom verbal en *-duq*, *-dük*, par exemple, 𐰀𐰑𐰸𐰑𐰲𐰆 *učduqda*, quand il s'envola, 𐰜𐰓𐰏𐱅 *tᵃgdük*, assaut, 𐰜𐰓𐰢𐰠𐰃𐰋 *bilmᵃdük*, ignorance.

Comp. avec *t* et *d* plus bas 𐰡, 𐰦.

𐰯.

Il ne peut y avoir aucun doute que ce signe ne signifie *p*, sans distinction aucune suivant la sorte de voyelles que contiennent les mots en question. 𐰯 figure le plus souvent comme finale, surtout dans les gérundiums en *-p* (et aussi *-pan*, *-pän*) si extraordinaire-

ment fréquents ici comme dans tous les idiomes turcs [1]), par exemple, 1 ≎ > ≎ $tut^{y}p$,) 1 ≎ > ≎ $tut^{y}p^{a}n$, tenant, ayant tenu, 1 ⅃ $^{a}l^{y}p$, prenant (*aly* dans la locution | ≫ ϒ ᛚ ᛟ ᛚ ⅃ $^{a}ly_birm^{i}s$ est une autre formation du gérundium, voir p. 11), 1 ⅃ > ◊ $bol^{y}p$ ou $-^{u}p$ (voir p. 14), étant devenu, 1 Y ꟼ $k^{ä}l^{i}p$, ꟼ 1 Y ꟼ $k^{ä}l^{i}p^{ä}n$, venant, étant venu, 1 ᛚ h *tip*, disant, etc. De même 1 ⅃ ^{a}lp, vaillant, 1 > ⅃ *qop*, beaucoup (voir p. 19).

Dans le corps des mots aussi, 1 figure assez souvent, par exemple, ⅃ ꟼ ʾıʿ 1 ꟼ ϒ ≫ h $t^{ä}m^{i}r_q^{a}p^{y}γqa$, à la porte de fer, ⅃ 1 ≎ $t^{a}pa$, contre, h ᛚ 1 ᛚ h *tüpüt*, le Thibet.

Au contraire, le son *p*, ici comme dans la plupart des idiomes turcs et mongols, semble ne pas figurer au commencement des mots, où il est remplacé par *b* (si surtout certaines langues turques du Nord ont aujourd'hui le *p* dans cette position, c'est que très certainement il n'y faut pas voir un trait primitif, mais au contraire une évolution postérieure). Les seuls exemples qu'on ait de 1 écrit au commencement des mots, sont les noms de peuple ≫ ꟼ > 1 : ꟼ 1 I,37, II,37, noms inconnus, et ꟼ ≫ ⅃ 1 I,22 (comp. ≫ ⅃ 1 ≫ ᛚ ⅄ I,28, 40, II,30, 39), ainsi que [)] ꟼ ꟼ ≎ ⅃ 1 II,45, qui doit être apparenté avec le mot précédent. Il est indubitable que partout ici l'on a une voyelle *a* précédant *p*: $^{a}p^{a}r_^{a}pur^{y}m$, $^{a}p^{a}m^{y}z$ [2]), $^{a}pa_t^{a}rq^{a}[n]$.

◊, ᛟ (ᛟ).

Pour *b* l'on a deux signes: avec les voyelles vélaires, ◊ (avec diverses variantes dans les inscriptions de l'Iénisséi, voir p. 9); avec les voyelles palatales, ᛟ (I,70 ᛟ, mon. III ᛟ, Ongin ᛟ, ᛟ; de même Ién. ᛟ et ᛟ, sans qu'il me soit clair s'il y a quelque différence dans la signification spéciale des deux signes; quelquefois même ils

[1]) Voir par ex. Mirza Kasem-Beg, *Gramm. d. türk.-tatar. Sprache*, Leipzig 1848, p. 140 et suiv., § 312—317.

[2]) Ce thème ^{a}pa- figure seulement combiné avec le thème ᛚ ⅄ *čü*- ou plutôt ^{ä}*čü*-, dans les formes ^{ä}*čüm*‿^{a}*pam* et ^{ä}*čüm*^{i}*z* ^{a}*pam*^{y}*z*, où *-m* et *-m*^{i}*z*, *-m*^{y}*z* doivent être les affixes pronominaux de la 1e personne, sing. et plur. Le sens exact de chacun de ces mots m'est inconnu, mais le tout signifie évidemment quelque chose comme mes, nos ancêtres, aïeux. (M. Radloff, dans *Denkm. Kül T.*, ne traduit pas ces mots.)

paraissent combinés, comme ⋀ 𐰾 𐰉 XVIII,73, *b*^{i}*š* ou *b*^{ä}*š*, cinq; comp. Donner, Wörterverz. p. 7 et suiv.). Par opposition aux sons mentionnés dans ce qui précède, *b* a sa place spéciale au commencement des mots, tandis que *p* semble y faire défaut, par exemple, > 𐰋 *bu*, celui-ci,) 𐰑 > 𐰋 *bud*^{u}*n*, peuple, | 𐰽 𐰢 > 𐰋 *bolm*^{y}*s*, fut, et autres formes de la même racine, 𐰃 𐰑 𐰺 𐰋 *b*^{a}*rdy*, il alla, 𐰾 𐰋 *b*^{a}*š*, tête; 𐰏 𐰉 *b*^{ä}*g*, prince, 𐰼 𐰃 𐰉 *bir*, un, 𐰀 𐰞 𐰼 𐰃 𐰉 *birlä*, avec, 𐰽 𐰢 𐱅 𐰼 𐰃 𐰉 *birt*^{i}*m*, je donnai, 𐰏 𐰓 𐰃 𐰉 *bit*^{i}*g*, écrit, 𐰃 𐰼 𐰇 𐰉 *büri*, loup.

On doit remarquer spécialement qu'ici nous trouvons *b* dans les cas où la syllabe thématique se termine par une nasale et où autrement tous les idiomes turcs (même l'ouigour), à la seule exception des langues méridionales telles que l'osmanli, ont permuté *b* en *m*. Ce point est donc un témoignage remarquable de l'ancienneté de notre langue, mais ne saurait servir de preuve péremptoire d'une plus proche parenté avec les idiomes turcs méridionaux [1]). Ainsi nous trouvons 𐰃) > 𐰋 *buny*, accusatif, et 𐰀 𐰦 > 𐰋 *bu*n͜*da*, locatif et adverbe, ici, de > 𐰋 *bu*, celui-ci (ouig., djag., etc. *muni*, *munda*, osm. *buny*, *bunda*); 𐰯 𐰤 𐰃 𐰉 *bin*^{i}*p*, en montant (à cheval) (ouig., djag., etc. *min-*, osm. *bin-*); 𐰭 𐰃 𐰉 (𐰭 𐰃 𐰉 Ién. III,187, 𐰭 𐰃 𐰉 XIX,10) *biń*, mille (ouig., djag., etc. *miń*, osm. *biń*); de même 𐰇 𐰏 𐰭 𐰉 *b*^{ä}*ńgü*, éternel, 𐱁 𐱃 𐰇 𐰏 𐰭 𐰉 *b*^{ä}*ńgü͜t*^{a}*š*, „pierre éternelle", monument, et dans les inscriptions de l'Iénisséi (𐰀 𐰽 𐰇 𐰏 𐰭 𐰉 XXI,166?, > 𐰏 𐰭 𐰉 XXIX,29, avec > au lieu de 𐰇?) 𐰀 𐰖 𐰴 𐰜 𐰭 𐰉 *b*^{ä}*ńkü͜q*^{a}*ja*, XXXII,1, Tötterman, *Fünf Suljckinschriften*, Helsingfors 1891, pl. IX en haut, = 𐰀 𐰖 𐰴 𐰜 𐰭 𐰢 *m*^{ä}*ńkü͜q*^{a}*ja*, XXXII,37, Tötterman, l. c., pl. V, VIII,3, rocher éternel, commémoratif, monumental (ce mot ne figure d'ailleurs que dans les langues ayant *m*, telles que ouig., djag. *mängi*, altaï *möńkü*, comp. mongol *möngke*); de plus 𐰭 > 𐰋 *buń*, peine, chagrin, I,52, 𐰔 𐰾 𐰭 > 𐰋 *buńs*^{y}*z*, I,50, II,13, 64, 66, 𐰔 𐰃 𐰽 𐰭 > 𐰋 *buńsyz*, Ién. XIX,213, sans peine (ouig. *munq*, *munqsuz*, djag., yakout *mung*, comp. osm. *buńal-* être asphyxié, anxieux) [2]). Le seul mot

[1]) Comp., par exemple, J. Schmidt: *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogerm. Sprachen*, Weimar 1872, p. 19 et suiv.

[2]) M. Radloff, *Denkm. Kül T.*, p. 8, note 3, explique *buń* et *buńsaz* (c'est là sa leçon) par „eine aus China zuerhaltende kostbare Waare" (marchandise précieuse qu'on peut tenir de la Chine). L'impossibilité de cette explication

qui paraisse faire exception à cette règle, est 𐰢𐰤 *män*, je, 𐰢𐰭𐰀 *mäña*, à moi, mais Iéu. 𐰋𐰤 *bän*, voir les citations dans Donner, *Wörterverz.* p. 12 (comp. osm. *bän*, *baña*). Comp. 𐰚𐰭𐰇𐱅𐰼𐰋𐰤 *käñütärbän*, II,24 = 𐱅𐰼𐰢𐰤 *-tärmän* I,20, nom de lieu.

Comme exemples de *b* dans le corps des mots ou à la fin je cite 𐱃𐰉𐰍𐰲 *tabγač* (ouig. *tapqač*), auguste, chinois, 𐰖𐰉𐰞𐰴 *jabłaq*, lâche (ouig. *jabłaq*, *javłaq*), 𐰖𐰉𐰔 *jabyz*, faible, vilain (ouig. *jabuz*, *javus*, turc or. ياووز *javuz*, osm. ياوز *jauz*), 𐰽𐰉𐰃 *saby*, son message, son édit (pas sa renommée) (ouig. *sab*, *sav*, *sau*), 𐰽𐰆𐰉 *sub*, eau (ouig. *sub*, *suv*), 𐰋𐰓𐰀 *bdä*, à la maison, 𐰋𐰃𐰤 *äbin*, sa maison (acc.) (donc *äb* maison = ouig. *äp*, *äb*, *äv*, osm. *äv*), 𐰾𐰋𐰤𐰯 *säbinip*, se réjouissant (ouig. *säbin-*, *sävin-*, osm. *sävin-*). Concernant quelques-uns de ces mots on pourrait peut-être demander si *b* après une voyelle eût pu servir à exprimer *v* (*w*); mais il est plus probable que partout le vrai sens est *b*, ancienne forme qui représente le *v* des dialectes plus récents [1]).

𐰖, 𐰘, 𐰗.

Parmi ces trois signes 𐰖 représente *j* (*i* consonne) avec les voyelles vélaires, 𐰘 (Ién. XXXVII 𐰗?) avec les palatales; toutefois, au moins au commencement des mots, 𐰘 s'emploie aussi toujours devant la voyelle mixte *y*. Au commencement des mots ou des syllabes, ces deux caractères sont très communs, par exemple, 𐰖𐰍𐰃, *jaγy*, ennemi, 𐰖𐰍𐰔 *jaγyz*, brun, sombre, 𐰖𐰔𐰃 *jazy*, plaine, 𐰖𐰸 1°

ressort clairement de II,13, 64 et de Iéu. XIX,213, ce dernier passage montrant de plus qu'on doit lire *buñsyz*, par conséquent avec l'affixe ordinaire *-syz*, sans, privé de.

[1]) Quant aux formes ouigoures, comp. Radloff, *Das Kudatku Bilik*, I, St.-Pétersb. 1891, p. LXXXIX. Se pourrait-il que 𐰉𐰞𐰖𐰯 Iéu. XXXII,49, Tötterman, loc. cit., pl. I, 6—9, VII, doive se lire *abłajyp*, en chassant? En ce cas, notre *ab* signifierait nécessairement *au*, car originairement, parait-il, ce thème ne contient pas *b*, mais *ñ* ou *γ*. Les cinq lettres précédentes 𐰤𐰲𐰍𐰽𐰯 devraient donc, à mon avis, se lire *anča γ ist äp*, „en persécutant comme cela (et chassant)". Le reste de cette inscription est gravé d'une manière si désordonnée qu'il est impossible de le déchiffrer avec certitude.

âge, au, 2° larme, | ≫ ≎ Ч ᚦ $j^{a}r^{a}tm^{y}s$, (qui) a organisé [1]), ↓ > ᚦ, ↓ ᚦ (Ién. ↑ ᚦ) *joq*, non, ᛇ ⪢ ≎ Ч > ᚦ *jurtda*, à la yourte; ϒ ᚨ 9, ϒ 9 *jir*, terre, pays, ᚨ ≫ ϒ ϵ ᚨ 9, °ϵ 9 *jigirmi*, vingt, ᚨ h ᚨ 9, ᚨ h 9 (ᚨ h P Ién. XXXVII,43?) *jiti*, sept, ᚻ ᚠ 9 (ᛏ P ibd. 110?) *jüz*, cent; (ᛇ ᚻ) ᛅ ᚨ 9 *jyl(qa)*, (dans l'')année, ᚨ ᚻ ᛅ ᚨ 9 (ᚨ ᚦ Y P ibd. 172?) *jylqy*, (troupeau de) chevaux, (ᛇ ᚻ) ¥ ᚨ 9 *jyš(qa)*, (à la) forêt, ᚻ ¥ ≫ ᚨ 9, °≫ 9 $jym\check{s}^{a}q$, mou, tendre. Il est très rare que *j* soit tombé au commencement des mots devant *y*, *i*, ce qui est souvent le cas dans les dialectes modernes [2]), par exemple, ᚻ Ч ᚨ $yr^{a}q$, lointain, pas *jyraq*. Comme exemples des deux signes à l'intérieur des mots, je cite: ↓ Ч ᚦ > ᘐ $buj^{u}ruq$, commandement, officier, > ᚦ ᛅ ¥ ᘐ $b^{a}\check{s}l^{a}ju$, commençant, ᚻ ᚨ ᚦ ≫ ⪢ ᚨ $ydm^{a}j^{y}n$, je n'enverrai pas, ᚻ 9 ᚨ h $tij^{i}n$, en disant (afin que).

A la fin d'une syllabe, ᚦ figure comme formant le dernier élément d'une diphtongue en *i*, par exemple, ᚦ *aj* (*aï*), mois (accolé toujours, dans l'écriture, à d'autres mots, comme ᚨ ↓ ≎ Ч ᚦ I,57, $^{a}j_^{a}rtuqy$, un mois plus (quatre jours), ᚦ ⪢ | ᚨ ᛝ II,48 $bis^{i}n\check{c}_^{a}j$, le cinquième mois, ᚦ ᘐ *baj*, riche, Ч ᛋ ᚦ > II,5, Ч > ᛋ ᚦ > III, 1, 5, *ujγur*, ouigour. (En fait de diphtongues palatales, il n'y a pas d'exemples; 9 semble donc ne jamais servir de cette manière à la fin d'une syllabe.)

Toutefois, en ce même sens, on emploie aussi, dans les inscriptions de l'Orkhon, ϶, que je transcris *i̯* et qui ne figure qu'à la fin d'une syllabe, le plus souvent dans le sens de *ai̯*: ᛋ ϶ $^{a}i̯^{y}γ$, vertueux, civilisé (?), civilisation (?), ≫ ⪢ ϶ ᚦ $j^{a}i̯d^{y}m$, II,9, j'étendis, je dispersai, ϶ ᛋ ᚨ ⅄ $\check{c}yγ^{a}i̯$, pauvre, ϶ ≎ ᚨ ᐊ $qyt^{a}i̯$, nom propre de peuple [3]).

---

[1]) C'est sans doute ainsi qu'il faut lire aussi II,41, dans le titre du khan: $t^{a}\dot{n}ri$ $j^{a}r^{a}tm^{y}\check{s}$, à sens passif, „institué par le ciel" (non pas $j^{a}r^{y}tm^{y}\check{s}$, „qui a illuminé le ciel", comme je l'avais interprété dans ma *Notice prélim.* p. 13 = 297).

[2]) Comp. Radloff, *Phonetik* §§ 244, 247.

[3]) Radloff, *Denkm. Kül T.*, lit *aiduq* pour le mot ↓ ⪢ ᚨ, qui reparait plusieurs fois, et le traduit par „nommé". Ceci étant correct, nous aurions donc ici *ai̯* exprimé par ᚨ. Mais il est très étonnant que dans ce seul mot on ait été conséquent en faisant usage de cette désignation-là, qui autrement ne figure jamais, et de plus, l'ordre des mots dans certains passages me parait susciter des difficultés contre cette interprétation. Il m'est impossible de lire ce mot

De la même manière on trouve aussi ȝ après *o* dans ᕦ h ȝ > ⏉ *qoịtᵃy*, comme un mouton, et après *y* dans ᛇ ȝ ◁ ᛡ *ᵃzqyịa*, I,7, très peu, à moins que ce ne soit une faute pour ᛇ)⁰ *ᵃzqyna*, = *az*, peu, + l'affixe diminutif *-qyna* (*-γyna*)[1]). Les inscriptions de l'Iénisséi, au contraire, n'emploient pas ce signe. Seulement dans celle de Kemtchik, Djirgak (XXXVII), qui présente beaucoup de particularités, on trouve ⲉ, par ex., ⪢ ᛋ ᛇ ⲉ ⩓ 31 *tᵃịtᵃrʸm*, mes poulains (?).

⫞,), ᛡ, ⪢.

Ces caractères représentent les diverses nasales. Je considère aussi comme appartenant à cette catégorie le son figuré par ⫞, la nasale vélaire-palatale *ṅ* (ou *ŋ*), bien que ceux qui ont inventé l'alphabet et ceux qui l'ont employé, aient pu y pressentir plutôt un symbole de la combinaison *ng*, parallèle à ⵡ *nd*, ⳾ *nč*. Ce même signe est commun à toutes les voyelles.

Le son *ṅ* ne peut jamais figurer au commencement d'un mot. Quand nous trouvons ⫞ écrit en pareil lieu, il y a toujours de sous-entendu une voyelle qui précède ⫞, par exemple Ч ⫞ *ᵃṅᵃr* (égal à l'ouig.), à lui, lui (datif), ᛐ ᛌ Y ⫞ *ᵃṅⁱlki*, ᛌ ᛐ Y ⫞ *ᵃṅⁱlik*, le premier, premièrement (*äṅ*, particule devant le superlatif et semblables). Voici d'autres exemples: ᛐ ϒ ⫞ h *tᵃṅri*, ciel, ᛘ ᕦ ⫞ ᛝ *bᵃṅgü*, éternel (voir plus haut p. 25), ⫞ ᛘ ᛌ *küṅ*, (une) esclave (à côté de ᛇ > ⏉ *qut*, (un) esclave), Y ⫞ ᛘ ᛌ *köṅᵃl*, cœur, esprit, ⬦ > ⫞ ⬦ *tᵃṅut*, Tangout, nom propre, ⫞ ᛇ > ꝺ *bulᵘṅ*, coin, point cardinal (ouig., koïbal, karagasse, mongol, bouriate id.), ᛡ ᛘ ⫞ | *sᵃṅün*, titre d'un haut fonctionnaire, emprunté, selon moi, au chinois *siang-* ou *tsiang-kiun*, général ou un titre analogue. En fait d'affixes on peut remarquer *ṅ* comme désinence du génitif, par exemple ⫞ ᛡ ⪢ *mᵃnⁱṅ*, mon, à moi, ⫞ ᛡ ᛐ ᛝ *bizⁱṅ*, notre, à nous, ⫞) ⪼ > ꝺ *budᵘnʸṅ*, II,40, du peuple,

---

autrement que *yduq*, envoyé, donné par le destin, bienheureux, béni (venant de *yd*, envoyer; comp. Radloff, *Wörterbuch d. Türk-Dialecte*, I, p. 1383 et 1381). En tant que ce mot est joint à des noms de montagnes ou de sources, cela pourrait bien avoir rapport à la foi des Turcs païens, dont comp. Radloff, *Aus Sibirien*, Leipzig 1884, II, p. 7.

[1]) Comp. *azyyna*, Radloff, *Wörterb.* I, p. 575; *Phonetik* p. 239 § 399; p. 33.

𐰚𐰇𐰠𐱅𐰃𐰏𐰤𐰭 *kül‿tig'n'ñ* (cette formation est assez rare dans les substantifs, car le génitif s'exprime presque toujours sans désinence particulière, et par l'affixe possessif ajouté au mot régissant, par ex. 𐰉𐰆𐰑𐰣:𐱃𐰃 *bud^u n ^a ty*, le nom [*at*] du peuple); 𐰭 *-ñ* sert également d'affixe possessif pour la 2e personne du singulier; pluriel 𐰭𐰔 *-ñ^y z*, *-ñ'z* (comp. sous 𐰍, 𐰏, p. 21), par exemple 𐰆𐰍𐰞𐰭 *oγl^y ñ*, I,17, ton fils, 𐰆𐰍𐰞𐰭𐰣 *oγl^y ñ^y n*, acc., II,22, etc.; en outre 𐰭 *-ñ* constitue la désinence du pluriel pour la 2e personne de l'impératif, par exemple 𐰋𐰃𐰠𐰭 *bil'ñ*, I,42, 43, II,9, sachez, 𐰾𐰓𐰭 *^ä s'd'ñ*, I,19, écoutez. 𐰭𐰀 *-ña* forme le datif des pronoms et de l'affixe pronominal de la 3e personne, par exemple 𐰢𐰭𐰀 *m^a ña*, à moi, 𐰖𐱁𐰃𐰭𐰀 *j^a šyña*, dans sa (*n*^e^) année, 𐰘𐰃𐰼𐰃𐰭𐰀 *jir'ñä*, à son pays.

Le son *n* a les deux signes 𐰣 pour les voyelles vélaires et 𐰤 (qu'il faut bien distinguer de 𐰔 *z*) pour les voyelles palatales. Après *y*, 𐰃, cependant, l'emploi de 𐰤 est plus fréquent que celui de 𐰣. Il n'y a que très peu de mots commençant par le son *n*, à peine d'autres que 𐰤𐰀 *nä*, quoi, quel, et ses dérivés 𐰤𐰲𐰀 *nän̲č̲ä*, combien, et 𐰤𐰭 *näñ*, quelque chose, chose, bien[1]. Au contraire nous avons *n*, par exemple dans 𐰣𐰃 *^a ny*, le (acc.), 𐰴𐰣𐰃 *q^a ny*, où, 𐰆𐰣 *on*, dix, 𐰴𐰍𐰣 *q^a γ^a n*, khan; 𐰾𐰤 *s^ä n* I,47, tu, 𐱅𐰃𐰏𐰤 *tig'n*, prince, 𐰃𐰤𐰢 *in'm*, mon frère cadet (*ini*), 𐰚𐰇𐰤 *kün*, jour; 𐰶𐰃𐱁𐰣 *qyš^y n*, en hiver, 𐰖𐰔𐰣 *j^a z^y n*, au printemps (II,56; cas instrumental; ici, après *y*, on écrit toujours 𐰣), 𐰴𐰃𐰞𐰣𐰢𐰾 *qyl^y nm^y s*, fut fait

---

[1]) I,44 = II,70 je trouve ce mot redoublé en 𐰤𐰭𐰤𐰭, avec le sens de „quicquid", dans la phrase *n^ä ñn^ä ñ s^a b^y m ^ä rs^ä r* que j'interprète, mot à mot, „quoi que soit mon message, mon édit" (comp. turc or. ***nämä, nimä***, quoi, ***nämärsä, nimärsä***, quoi que ce soit, dont l'*m* [pour *n*?] semble être due à l'influence de ***kim, kimärsä***). D'après les photographies, les deux 𐰤 sont très nets dans les deux inscriptions et ne peuvent être confondus avec 𐰔; la quatrième lettre seulement est douteuse: on ne voit distinctement que 𐰾, mais il y a des traces d'une barre transversale dans l'intervalle assez grand entre 𐰾 et le double point. M. Radloff lit *nñzs*, ce qu'il corrige en *näñsiz* („sans richesse"), et il traduit: „wie mein Ruhm sich nicht auf Reichthum gründet" (que ma renommée n'est pas fondée sur la richesse). A mon avis, non seulement la leçon *näñsiz*, mais encore cette interprétation sont, à plusieurs titres, inadmissibles. En tout cas on aurait dû dire ***sabym nänsiz ärsär***.

(*qyɫ* + *yn*, signe du passif),) ᛚ) ɩ ɥ I,34 = ᛋ ᛚ)° II,35 et ailleurs, *q^{a}γ^{a}nyn*, son, leur khan (acc.), ᛋ ᛚ ɺ ɩ > *oγɫyn*, son, leur fils, etc.;) ᛐ ᛝ > ᛝ *tut^{y}p^{a}n*, ayant tenu, ᛋ ᛐ Y ᚴ *k^{ä}l'p^{ä}n*, étant venu (comp. p. 23—24).

≫ est *m*, sans égard à la nature des voyelles. Au commencement du mot, on trouve *m* dans ᛋ ≫ *m^{ä}n*, je (comp. p. 26 sous ᛟ et p. 28 sous ɺ); en outre, par exemple, ᚴ ᛈ ≫ *^{ä}mg^{ä}k*, peine, fatigue, ᛇ ≫ ᛚ 9, ᛇ ≫ 9 *jimä*, tous (ouig. id.), ᛚ ≫ ϒ ᛈ ᛚ 9 *jig'rmi*, vingt. ≫ est très fréquent comme affixe de la 1re personne du singulier, par exemple ≫ ᛋ ᛚ *in'm*, mon frère cadet (*ini*), ≫ ɺ ɩ > *oγɫ^{y}m*, mon fils, au datif ᛇ ≫ ᛋ ᛚ *in'mä*, à mon frère cadet, ᛇ ≫ Ɏ D *j^{a}š^{y}ma* (ᛇ ɥ ≫° *j^{a}š^{y}mqa* II,27), dans ma (*n*^{e}) année; au plur. ᛋ ≫ *-m^{y}z*, *-m'z*, comme ᛋ ≫ ᚨ ϒ ᚨ h *töriim'z*, notre loi. Également dans les verbes, tels que ≫ ᛝ ɺ *^{a}ɫt^{y}m*, je pris, ≫ h ϒ ᛚ ᛟ *birt'm*, je donnai, au pluriel ᛋ ≫ ᛝ ɺ *^{a}ɫt^{y}m^{y}z*, ᛋ ≫ h ϒ ᛚ ᛟ *birt'm'z*, et bien d'autres (remarquer cette dernière forme de la 1re personne du pluriel, différente de la forme ordinaire des langues turques: *-dyq*, etc.). — Concernant l'affixe du participe (et de l'indicatif) du prétérit Ɏ ≫, | ≫ *-m^{y}š*, *-m'š*, voir plus bas, sous Ɏ. A peu près dans le même sens, mais seulement comme une sorte de participe pur, se présente un affixe ᛇ ≫ ɩ, ᛇ ≫ ᛈ, dont la vocalisation est douteuse devant le *m*, *-γma*, *-γ^{y}ma* ou *-γ^{a}ma*? etc., et auquel je ne connais pas de parallèle exact dans les langues apparentées, par exemple ᛇ ≫ ᛈ ϒ h ᚨ ᚴ *köt^{ä}rg'mä*? II,21 = Ɏ ≫ ϒ h ᚨ ᚴ *köt^{ä}rm'š* I,16, qui a élevé, ᛇ ≫ ᛈ ϒ ᛚ ᛟ, qui a donné, I,16, ᛇ ≫ ᛈ h ᛚ ᛟ, qui a écrit, I,41, 42, ᛇ ≫ ɩ Ч ꝺ, qui est allé, I,17, II,22. — Avec ≫ *-ma-*, *-mä-*, on obtient, comme dans les autres langues turques, la forme négative des verbes, par exemple, ≫ ᛯ ≫ ᛚ ᛯ > *udym^{a}d^{y}m*, je ne dormais pas, ≫ ᛯ ≫ ɺ ᛚ ɥ *qyɫm^{a}d^{y}m*, je n'ai pas fait, ᛋ ≫ Y ᛚ ᛟ *bilm^{ä}z* (qui) ne sait pas,) > ᛋ ≫ ɺ > ꝺ *boɫm^{a}zun*, qu'il ne soit pas. (Je dois mentionner ici que dans les deux inscriptions I et II, en turc proprement dit, il n'y a aucun exemple de cet affixe de l'infinitif, qui dans les langues turques est d'ailleurs général *-maq*, *-mäk* [ᛋ ᛚ | ᛚ ʎ ɥ ≫ Ч I,35]?, tandis que nous trouvons dans III, 4, 9: ɥ ≫ Ÿ >) > ɥ : ɥ ≫ Ÿ ô Ч ɵ̂ *qonušm^{a}q t^{a}rt^{y}šm^{a}q*.)

𐰺, 𐰼

représentent *r*, 𐰺 avec les voyelles vélaires, 𐰼 auprès des palatales. La confusion des deux signes, dont les inscriptions de l'Iénisséi présentent beaucoup d'exemples, est rare dans celles de l'Orkhon, comme 𐰾 𐰢 𐰺 𐰦 𐰚 [𐰇 𐰘] *[jü]k^ünd^ürm^is* II,39, au lieu de 𐰾 𐰢 𐰼° I,39 et ailleurs. Le son *r* ne figure jamais au commencement des mots; là où il paraît avoir cette position, il y a toujours une voyelle sous-entendue. En voici des exemples: 𐰀 𐰺 (𐰤 𐰃 𐰚) *(ikin‿)^ara*, I,40, entre (les deux), 𐰸 𐱃 𐰺 *^artuq*, plus, surplus; 𐰃 𐱃 𐰺 𐰆 *urty*, il frappa, battit, 𐰃 𐰑 𐰺 𐰉 *b^ardy*, il alla, 𐰀 𐰺 𐰴 *q^ara*, noir; 𐰏 𐰼 ( ) 𐰆) *(on‿)^är^ig*, (dix) hommes (acc.), 𐰃 𐱅 𐰼 *^ärti*, il fut, 𐰼 𐰃 𐰋 *bir*, un, 𐰀 𐰠 𐰼 𐰃 𐰋 *birlä*, avec, 𐰃 𐰼 𐰭 𐱅 *t^äŋri*, ciel, 𐰚 𐰼 𐰇 𐱅 *türk*, turc.

Exemples de *r* en affixes: pluriel en *-lar*, *-lär* comme 𐰼 𐰠 𐰏 𐰋 *b^ägl^är*, plur. de 𐰏 𐰋, *b^äg*, prince, chef, dignitaire, 𐰢 𐰺 𐰞 𐰖 𐰲 𐰆 𐰸 *qonč^ujl^ar^ym*, mes femmes (? comp. p. 13) (le plus souvent le pluriel n'a pas d'expression spéciale; surtout cette désinence ne figure jamais dans aucune forme verbale, ou la 3e personne du pluriel est toujours la même qu'au singulier); 𐰆 𐰺 𐰍 𐰃 𐰺 𐰆 𐰸 *quryγ^aru*, en arrière, 𐰇 𐰼 𐰏 𐰠 𐰃 *ilg^ärü*, en avant; le présent des verbes en *r* (participe et indicatif) comme 𐰺 𐰃 𐰺 𐰉 *b^aryr* et 𐰺 𐰆 𐰺 𐰉 *b^arur*, allant, il va, 𐰼 𐰠 𐰃 𐰋 *bil^ir*, sachant, il sait, 𐰺 𐰆 𐰖 𐱁 𐰖 *j^aš^ajur*, étant âgé, 𐰼 𐰾 𐰼 *^ärs^är*, étant (osm. *isär*) [1]); des dérivations transitives telles que 𐰢 𐱃 𐰺 𐰆 𐱃 𐰺 𐰆 *urturt^ym*, j'ai fait frapper, graver (*ur* + *-tur*), 𐰢 𐱅 𐰼 𐰠 𐰇 *öl^ürt^im*, je tuai (*öl* mourir + -[*t*]*ur*), 𐰃 𐱅 𐰼 𐰇 𐰠 𐰚 *k^älürti*, il fit venir, apporta (*käl* venir) [2]).

Je mentionne encore ici le singulier affixe verbal 𐰺 𐰽, 𐰼 𐰾 et, avec le *t* transitif, 𐱃 𐰺 𐰽, 𐱅 𐰼 𐰾, qui sans doute doit se vocaliser *-s^yr^a-t-*, *-s^ir^ä-t-* et se rapprocher du kirghiz *qan-syra-*, perdre son sang („sich verbluten") [3]); par exemple 𐰾 𐰢 𐰺 𐰽) 𐰍 𐰴 : 𐰾 𐰢 𐰼 𐰾 𐰠

[1]) Les formes en *-sar*, *-sär*, à ce qu'il paraît, ne sont pas seulement des participes, mais aussi des subjonctifs, correspondant à *-sa*, *-sä* (3e personne) dans tous les autres dialectes turcs; voir par exemple I,19, 59, 44, etc.

[2]) Comp. par exemple Mirza Kasem-Beg, *Gramm.* §§ 218, 363.

[3]) Cité dans Radloff, *Phonetik*, p. 258 et 428. Dans les assez grandes portions de Radloff, *Proben der Volkslitteratur der türk. Stämme Süd-Sibiriens*, que j'ai lues, je n'ai accidentellement noté aucun exemple de cette formation.

$^{i}ls^{i}r^{\ddot{a}}m^{i}s$ $q^{a}\gamma^{a}ns^{y}r^{a}m^{y}s$, I,28, | ≫ h ϒ | Y $^{i}ls^{i}r^{\ddot{a}}tm^{i}s$, | ≫ ≎ Ч Ϟ) ʾϒ Ч $q^{a}\gamma^{a}ns^{y}r^{a}tm^{y}s$ I,26, II,29. Cet affixe, j'en suis convaincu, a ici, tout comme dans le mot kirghiz, un sens privatif, en sorte que, par exemple, *qaγan-syra-* signifie perdre le khan (déposer le khan, par opposition à *qaγan-ła-* I,34, créer un khan?) et la forme transitive, faire perdre à qn son khan, priver de son khan („dékhaniser" pour ainsi dire (*sit venia verbo!*)) 1). Je suis porté à relier cette formation à l'affixe *-syz*, *-siz*, privé de, sans, soit que *-syra-* représente *-syz-ra-*, ou que *r* puisse être un simple changement de *z* 2).

1) Voici les exemples des susdites formations qui se présentent dans nos inscriptions: I,28 (I E 13) $^{i}ls^{i}r^{\ddot{a}}m^{i}s$ $q^{a}\gamma^{a}ns^{y}r^{a}m^{y}s$ $bud^{u}n^{y}\gamma$ $k\ddot{u}\dot{n}^{\ddot{a}}dm^{i}s$ $qu\ell^{a}dm^{y}s$, ils dépossédèrent des peuples (indépendants), ils déposèrent des khans et réduisirent en servitude les peuples (hommes et femmes), ou peut-être: ils réduisirent en servitude les peuples qui avaient perdu leur indépendance et leur khan (Radloff, qui vocalise également cet affixe comme *-syra-*, *-sirä-*, traduit, mais à tort selon moi: „sie bildeten einen Stamm und er nahm die Chanswürde an, das Volk diente ihm als Knechte und Mägde"). D'après le contexte, ce passage et les deux passages cités plus bas, parlent seulement des relations des Turcs aux autres peuples sur lesquels ils étendent leur domination, et non point de leur évolution intérieure propre. I, 26 (I E 15) = II,29 (II E 13) $ill^{i}g^{i}g$ $^{i}ls^{i}r^{\ddot{a}}tm^{i}s$, $q^{a}\gamma^{a}n\ell^{y}\gamma^{y}\gamma$ $q^{a}\gamma^{a}ns^{y}r^{a}tm^{y}s$, $j^{a}\gamma^{y}\gamma$ $b^{a}z\smile qy\ell m^{y}s$, etc., à ceux qui formaient un peuple (indépendant), il enleva leur peuple (c.-à-d. leur indépendance); ceux qui avaient un khan, il les priva de leur khan; il pacifia les ennemis, etc. (Radloff: „er fügte die in Stämmen lebenden wieder stammweise zusammen, brachte die Chanswürde [ici *qaγanłyγ* est absolument adjectif, comp. plus haut p. 21; **qaγanłyq* serait le substantif] wieder zu ihrer Geltung" [?], etc.); de même I,23 [I E 18] $ill^{i}g^{i}g$ $ils^{i}r^{\ddot{a}}td^{i}m^{i}z$, $q^{a}\gamma^{a}n\ell^{y}\gamma^{y}\gamma$ $q^{a}\gamma^{a}ns^{y}r^{a}td^{y}m^{y}z$; I,31 (I E 10) *türk* $bud^{u}n$ $\ddot{o}l^{\ddot{u}}r^{\ddot{a}}j^{i}n$ $ur^{u}\gamma s^{y}r^{a}t^{a}j^{y}n$, je veux tuer le peuple turc et le rendrai sans postérité (ici Radloff lit *uruγ asratajyn*, et traduit: „wir wollen das [Fürsten-, lire:] Türkenvolk tödten und die Nachkommen ernähren", interprétation qui, d'après le contexte, est tout à fait invraisemblable).

2) Comp. Radloff, *Phonetik*, § 286, où sont cités quelques exemples de cette permutation, fort rare à la vérité, de *z* en *r*. (Au moment d'envoyer mon manuscrit tout prêt, je tombe par hasard, dans Radloff, *Wörterbuch der Türk-Dialecte*, I, p. 829 et suiv., sur le mot *ä̅lsirä*, dialecte de Kasan, „kraftlos werden, schwach werden, ermüden" (devenir sans force, s'affaiblir, se fatiguer) et *älsirät*, „schwächen, schwach machen", (affaiblir, rendre faible) [en kirghiz *elširä* „zerfallen, aus einander gehen" (se disloquer, se disjoindre)], avec l'explication que voici: de *ä̅l* [(kas., kirgh., = arab. *ḥāl*) „Kraft, Macht" (force, pouvoir)] + *siz* + *rä*, — ce qui forme un important et intéressant parallèle à l'interprétation de cet affixe telle que je l'ai avancée plus haut.)

𐰞, 𐰠

sont les signes de *l*: le premier, 𐰞, avec les voyelles vélaires, *ł*, (comp. plus haut, p. 17); l'autre, 𐰠, *l* avec les palatales. Au commencement des mots turcs purs, *ł*, *l* se comporte tout à fait comme *r*. Voici quelques exemples: 𐰯𐰞 1° *^{a}łp*, vaillant, 2° *^{a}ł^{y}p*, en prenant, 𐰃𐱃𐰞 *^{a}łty* 1° six, 2° il prit, 𐰣𐰆𐱃𐰞 *^{a}łtun*, or, 𐰢𐱃𐰞𐰴 *q^{a}łt^{y}m*, je restai, 𐰞𐰆𐰸 *quł*, un esclave, 𐰯𐰺𐰞𐰆 *oł^{u}r^{y}p*, étant assis[1]), 𐰞𐰃𐰖 *jył*, an, 𐰽𐰢𐰞𐰃𐰴 *qyłm^{y}s*, il fit, 𐰢𐰞𐰍𐰆 *oγł^{y}m*, mon fils; — 𐰏𐰠 *^{ä}l'g* (proprement *ällig?*), cinquante, 𐰠𐰃, *il*, peuplade, empire,

[1]) Le thème *ołur-* remplace une forme primitive **ołtur-*, de même que les formes transitives *ölür-*, tuer, *kälür-*, apporter, remplacent **öltür-*, **kältür-*; voir p. 31 sous le titre 𐰺, 𐰼. Du reste, M. Radloff transcrit partout ce thème verbal 𐰺𐰞𐰆, qui figure avec différents affixes, non par *ołur-*, mais par *ułar-*, et en général il le traduit par „sich erheben" ou „erstarken" (s'élever, devenir fort). Toutefois je doute fort de la justesse de ce procédé, quoique, naturellement, en face d'une autorité comme M. Radloff, je n'ose nier la possibilité d'une telle formation par *r*, si surprenante qu'elle puisse paraître: moi-même je ne connais que le turc oriental *ulal-*, yakout *ułat-* (*t* pour *ł*), grandir (ouigour *ułqa-*, *ułła-* id., Vámbéry, *Uigurische Sprachmonumente*, p. 201, 202, turc or. *ułγa-*, *-yan-*, *-yaj-*, grandir, vieillir; comp. *ułuq*, *ułuy*, *ułu*, grand). Il y a toute une suite de passages où le sens de s'asseoir, être assis, rester, demeurer, semble être la seule acception convenable et où, par conséquent, je n'ai point hésité à transcrire *oł^{u}r-*; voir, par exemple, I,41, 14, 52, 47 (employé ici avec le régime direct au lieu du cas local, comme, par exemple, *qon-* I,49). Ce qui est plus particulier, c'est l'emploi du thème 𐰺𐰞𐰆 à propos du khan (ou du *chad*), dans le sens de régner, monter sur le trône (et de la même manière la forme transitive 𐱃𐰺𐰞𐰆 pour signifier proclamer, créer khan qn, I,15). Ici surgit donc la question de la possibilité de deux verbes différents, de telle manière qu'ici l'on doit peut-être lire *ułar-*, *ułart-*. C'est ce que néanmoins je ne peux pas croire. Non seulement ladite hypothèse *a priori* serait invraisemblable, mais encore, à mon sens, il serait étonnant qu'on eût exprimé l'idée de régner par un verbe ne signifiant que grandir (on ne pourrait pas comparer l'emploi de *kötür-*, élever, I,30, 16; II,32, 21, ce thème ayant un sens tout différent, comp. Vámbéry, *Etymol. Wörterb. der turko-tatar. Sprachen*, 1878, n° 114, I). On peut alors tout aussi bien admettre que nos Turcs ont employé le thème *ołur-* dans le sens de régner (être assis sur le trône ou monter sur le trône), figure dont nous trouvons le parallèle dans beaucoup de langues, bien que peut-être pas précisément dans les langues turques. Ce que considérant, j'emploie partout la transcription *ołur-*. mais ce n'est pas sans hésiter.

𐰀𐰏𐰠𐰃𐰋 *bilgä*, sage, 𐰯𐰠𐰚 $k^{ä}l^{i}p$, en venant, 𐰃𐱅𐰠𐰇 *ölti*, il mourut, 𐰤𐰏𐰃𐱅𐰠𐰇𐰚 $kül_tig^{i}n$; 𐰤𐰇𐰾𐰃𐰠 II,47 *lisün* = Li-tsoan (Schlegel) ou Li-thsiouen (Stan. Julien; d'après la prononciation du temps, peut-être Li-tsün?), nom propre chinois (voir la traduction).

Des affixes contenant *ŧ*, *l* sont, par exemple, 𐰺𐰞 $-ŧ^{a}r$, 𐰼𐰠 $-l^{ä}r$, voir p. 31; 𐰍𐰞 $-ŧ^{y}γ$, 𐰏𐰠 $-l^{i}g$, voir p. 21; 𐰃𐰞𐰍, $-^{y}γŧy$, 𐰃𐰠𐰏 $-^{i}gli$, qui forme une espèce d'adjectifs verbaux, voir par exemple II,14, 10 (comp. des formes ouigoures en *-yqŧy*, *-ikli*[1])); [𐰞𐰍 $-γ^{y}l$] 𐰠𐰏 $-g^{i}l$, impératif, comme 𐰠𐰏𐰓𐰃𐰾 $^{a}sidg^{i}l$, I,54, écoute; *l* est le signe caractéristique du passif, comme 𐰯𐰠𐰼𐰃𐱅 $tir^{i}l^{i}p$, I,29, se rassemblant (*tir* + *-il-*), etc.

𐰲, 𐰱.

La signification de 𐰲 est manifestement *č* (c.-à-d. *tch*). La seule question possible est de savoir si, à côté de *č*, la langue a pu avoir le son *ǯ* (c.-à-d. *dj*), qui a dû alors être représenté par ce même signe. Dans la transcription j'emploie toujours *č*. Exemples: 𐰖𐰍𐰃𐰲 $čyγ^{a}i$, pauvre; 𐰲𐰇 *üč*, trois, 𐰤𐰇𐰲𐰇 *üčün*, par, à cause de, 𐰏𐰲𐰃𐰚 $kič^{i}g$, peu, 𐰲𐰍𐰉𐱃 $t^{a}bγ^{a}č$, auguste, chinois (ouig. *tapqač*), 𐰲𐰍𐰃 $yγ^{a}č$, bois. En outre, les affixes 𐰀𐰲 *-ča*, *-čä*, tels que 𐰀𐰲𐰉𐰆𐰽 *subča*, comme de l'eau, 𐰀𐰲𐰍𐱃 $t^{a}γča$, comme une montagne, 𐰀𐰲𐱃𐰆 *otča*, comme du feu, 𐰀𐰲𐰺𐰆𐰉 $bur^{a}ča$, comme une tempête? (djag. *buran*), 𐰀𐰲𐰔𐰏𐰇 $üg^{ü}zčä$, comme un fleuve; et 𐰃𐰲 *-čy*, *-či*, affixe bien connu qui revient dans toutes les langues turques et s'attache aux thèmes soit nominaux, soit verbaux pour former des noms d'agent, par exemple, 𐰃𐰲𐰍𐰢𐱃 $t^{a}mγ^{a}čy$, garde des sceaux, 𐰃𐰲𐱃𐰍𐰃𐰽 : 𐰃𐰲𐰍𐰆𐰖 *juγčy* $syγ^{y}tčy$, qui pleure

---

[1]) Voir Vámbéry, *Uigurische Sprachmonumente*, p. 39. (Si l'on ne considère que la forme de cet affixe, on pourrait bien le lire $-γ^{a}ŧy$, $-g^{ä}li$ et le rattacher à des gérundiums en *-yaŧy*, *-aŧy*, etc. dans certains des autres idiomes turcs, comp. Mirza Kasem-Beg, *Gramm.*, p. 145 § 328; Ilminsky, *Bull. de l'Ac. imp. de St.-Pétb.* I, 1860 p. 566 = *Mélanges asiatiques* IV, p. 68. Vámbéry, *Čagataische Sprachstudien*, Leipz. 1867, p. 26. Le sens général de ces gérundiums, „depuis que —", ne convient pas dans nos textes et défend de maintenir un tel rapprochement.)

et se lamente (des substantifs *juγ*, pleurs, deuil, *syγyt*, lamentation). ᛚ λ ᚨ 𐰜 h ᛚ *itgüči*, faiseur (du thème verbal *it*, faire, plus l'affixe nominal *γu*, *gü;* comp. ouig. *-qu-čy*, à présent *-uǯy*, *-yǯy*). Attaché aux thèmes verbaux et ayant la signification d'un participe (présent ou futur), nous trouvons qu'après *r* et *ł*, *l*, cet affixe est généralement précédé d'un *t*, ou que *ł*, *l* est remplacé par ᛖ, que je transcris *l͜d*. Je ne sais pas au juste si en pareils cas on a une syllabe entière où *a*, *ä* serait sous-entendu, par conséquent *-tačy*, *-täči* (on ne saurait guère comparer, par exemple, ouig. *tut tači*, qui tient, Vámbéry, *Uigur. Sprachmonumente*, p. 63, ch. IV, v. 26; p. 67, ch. V, v. 15, Radloff, *Das Kudatku Bilik*, p. 9 [11,20], p. 10 [12,21]?), ou si, précisément parce que tous les exemples ont l'élément en question, *t*, après *r* et *ł*, *l*, ce *t* ne se rattache pas plutôt, sans voyelle intermédiaire, à *č* pour signifier telle ou telle particularité de la prononciation, une certaine intensité ou quelque chose d'analogue, par exemple, ᛚ λ ⇕ Ч ᛧ > *ol͡ᵘrt·čy*, I,47, qui est assis (comp. p. 33, note), ᛚ λ h Υ ᚨ ᛩ II,64 *kört·či*, qui voit, ᛚ λ h Y ᚨ *ölt·či*, mourant, mort, ᛚ λ ᛖ ᛧ ᚦ *jᵃn̂ʸl͜d·čy*, qui s'égare, ᛚ λ ᛖ > ᘐ *bol͜d·čy* I,61, 59, II,64 = ᛚ λ ⇕ ᛧ > ᘐ *bołt·čy* II,11, devenant, ᛚ λ ᛖ ᛰ > ⇕ ᚦ *jᵃtu͜qᵃl͜d·čy*, I,61, qui reste couché. Je ne sais guère comment ᛚ λ ᛧ ¥ 1 ᛧ, nom propre de cheval, doit se lire et s'expliquer. La forme la plus approchée est sans doute *ᵃłp͜šᵃłčy;* mais une forme comme, par exemple, *ᵃłp͜ᵃšłᵃčy* n'impliquerait aucune impossibilité formelle. — Il y a quelque chose de singulier dans l'emploi de λ dans la forme) > λ ᛧ > ᘐ I,30, II,32, *bołčun*, dont le contexte semble devoir faire une 3ᵉ personne de l'impératif au lieu de *bołsun*, qu'il existe, qu'il subsiste.

Le caractère Y ne figure qu'un petit nombre de fois, mais représente évidemment le même son que λ. Le seul document à l'aide duquel nous puissions déterminer la valeur de λ, est le doublet ¥ ≫ ᛩ Y II,33 = | ≫ ᛩ λ ᛚ I,31, *ič'km'š* (ou *ičk'm'š?*) dont le sens semble être quelque chose comme entra, ou rentra, retourna (formé, paraît-il, de *ič*, intérieur, comme | ≫ ᛰ ¥ ⇕ I,30, | ≫ ᛜ ¥ ⇕ I,29, ¥ ≫° II,10, *tᵃšʸqmʸš* [ou *tᵃšqʸmʸš?*], sortit, de *taš*, extérieur). On a donc ici Y = λ ᛚ *ič*, ce avec quoi concorde II,5, où nous trouvons côte à côte les deux mots ayant clairement la même racine,

𐰃 ⁙ 𐰚 𐰢 : ʃ ≫ 𐰓 𐰚 𐰲 𐰃 *ič'kg'mä ič'kdi?*, et dont le dernier est encore identique à 𐰃 𐰱 𐰚 𐰲 𐰃 I,3. Je transcris donc ce signe *ič*.

𐰽, 𐰾, 𐱁, 𐱀.

La parenté de ces caractères, au moins des trois premiers, se révèle tout de suite, sans qu'on ait à considérer leur valeur, quand on voit comment 𐰾 alterne, dans certains cas, avec 𐰽, dans d'autres avec 𐱁 (j'en citerai tout à l'heure des exemples); et si l'on considère de plus près les cas où nous trouvons employés ces caractères, on ne tardera pas à voir qu'ils ne peuvent représenter que les sifflantes.

Des trois premiers caractères, les deux dont l'emploi est le plus nettement limité, sont 𐰽, qui est le *s* soufflé, avec les voyelles vélaires, et 𐱁, qui représente *š* (*ch* français) et est adaptable à toutes les voyelles, bien qu'il figure moins souvent avec les voyelles palatales qu'avec les voyelles vélaires. 𐰾, au contraire, est d'une application plus compliquée. A proprement parler, 1° c'est le signe de *s* avec les voyelles palatales; mais 2° souvent aussi un emploi collatéral le fait figurer avant ou après la voyelle *y* [1]) au lieu de 𐰽, et 3° enfin, il est commun, surtout dans l'inscription du mon. I, comme remplaçant de 𐱁 *š* avec (après) les voyelles palatales, en certains cas (la terminaison *-myš*), mais presque seulement dans le mon. I (et III), avec *y*. Le fait qu'en employant 𐰾 dans ce dernier sens, on est loin d'être conséquent, montre que ce ne peut être essentiellement qu'une particularité graphique de représenter le son *š* par le signe du *s* et qu'en règle générale du moins, on ne doit pas y voir de véritable changement phonétique de *š* en *s* [2]), pas même une particularité de dialecte personnelle à celui qui a rédigé ou taillé l'inscription. Conformément aux principes que je suis généralement dans ma transcription, je n'en maintiens pas moins ici *s* partout où il est écrit 𐰾 (et 𐰽), et j'emploie *š* là seulement où l'original

---

[1]) Jamais avec les autres voyelles appartenant au groupe vélaire, *a*, *o*, *u*. Le signe 𐰾 en combinaison avec les consonnes caractéristiques de ce groupe accuse toujours le voisinage de la voyelle *y*.

[2]) Comp. Radloff *Phonetik* §§ 208, 278 et suiv., 344 et suiv.

porte 𐱁. Je le fais d'autant plus qu'il y a des cas où l'on ne peut pas en toute certitude décider si c'est le son *s* ou le son *š* qu'on a voulu représenter; d'autant plus aussi qu'il y a des cas où, avec plus ou moins de probabilité, l'on peut présumer des traces du changement de *š* en *s* dans la langue même [1]). Citons quelques exemples où figurent ces trois caractères:

𐰾 : 𐰉 𐰆 𐰾 *sub*, eau, 𐰆 𐰖 𐰾 $s^{a}ju$, par (au sens distributif, ouig. id., yakout *ājy*, Böhtlingk, *Jakut. Wörterb.*, p. 7), 𐰔 𐰾 𐰣 𐰾 $s^{a}ns^{y}z$, innombrable, 𐰔 𐰾 𐰣 𐰆 𐱃 $tons^{y}z$, sans vêtement, 𐰀 𐰺 𐰾 ^{a}sra, en bas (comp. coman *astry*, ouig. *astyn*), 𐰃 𐰑 𐰾 𐰉 $b^{a}sdy$, il (pressa, foula aux pieds) attaqua. — Dans les mots 𐰍 𐰾 𐰴 𐰆 𐱃 $to\gamma^{u}s^{y}q$-, lever du soleil (𐰀 𐰑 𐰍 𐰾 𐰴 𐰆 𐱃 $to\gamma^{u}s^{y}q$-*da*, dans l'orient, 𐰀 𐰍 𐰾 𐰴 𐰆 𐱃 datif, proprement $to\gamma^{u}s^{y}q$-*qa*), et 𐰍 𐰾 𐱃 𐰉 $b^{a}t^{y}s^{y}q$-, coucher du soleil (𐰃 𐰍 𐰑 𐰍 𐰾 𐱃 𐰉 $b^{a}t^{y}s^{y}q$-$d^{a}qy$, qui sont dans l'occident), et en face du *toγuš*, *batyš* de la plupart des autres langues, 𐰾 n'a certainement pas le sens de *š*; mais ici l'on doit voir des formations avec un

---

[1]) Au début j'avais pensé employer un caractère spécial, par exemple *ś*, au lieu de 𐰽, dans les cas où il remplace *š*; mais la raison susmentionnée m'y a également fait renoncer. — Il est singulier que, dans les inscriptions de l'Iénisséi, non seulement le signe même manque, mais il ne semble pas exister de signe particulier pour *s* près des voyelles vélaires. Autant que je puisse voir, on emploie dans ce cas simplement la même désignation que pour *š*. Pour le son *š* on a deux ou trois signes différents: ⋀ (et plus rarement ⌑) qui ne parait figurer — et avec les voyelles vélaires et avec les palatales — que dans ledit sens (voir quelques exemples dans ce qui suit), et 𐱂, signe équivalant au 𐱁 (III 𐱂) des inscriptions de l'Orkhon, mais dont la valeur est peut-être *s* dans quelques cas, tels que XXV,96, où la désinence 𐰃 𐱂 représente peut-être -*sy*, affixe pronominal de la 3e personne, ou XXV,378 𐰺 𐱂 𐱅 𐰆 𐱅 = XXI,33 𐰺 𐱂 𐱅 𐰆 𐰼 $tuts^{u}r$? (comp. des formes en 𐰺 𐰾 [p. 31] dans les inscriptions de l'Orkhon, telles que 𐰺 𐰾 𐰑 𐰆 𐱃 I,47, II,72?). Parmi ces signes, 𐱂 est indubitablement, au début, *š* (comp. plus bas les remarques sur l'origine de l'alphabet), tandis que pour le moment je n'ose pas décider si ⋀ (ainsi que ⌑?) n'a été originairement qu'une variante de 𐱂 ou s'il a pu avoir une autre valeur (par exemple, celle de s^{1}?). Dans ce dernier cas il a dû s'introduire une confusion dont il faut réserver à l'avenir, et par voie de recherches plus approfondies, une solution (telle que, par exemple, la possibilité d'un commencement de fusion entre les sons *š* et *s*?).

autre affixe, *-syq* et non *-š* [1]). (Sur le monum. III, 3 on constate au contraire un écart d'avec le dialecte des autres monuments, savoir des formes qui concordent avec l'ouigour, telles que [ᛇ ᚣ] > ᛉ ᛁ > ô *toγ^{u}šu*[*ńa*], [ᛇ ᚣ| ᚪ ᛉ ô ᑲ *b^{a}t^{y}šy*[*ńa*].)

| : 1° *s* avec les voyelles palatales: ᚼ ᛧ | *s^{ä}k^{i}z*, huit, ᛧ Y ᚪ | *sil^{i}k*, pur, ᚪ | *sü*, armée (= ouig.), ᚪ | ᚪ | *süsi*, son armée, ᚪ | ᚪ ᚼ ᚪ *inisi*, son frère cadet, ᚼ | ᛈ Y ᚪ ᛟ *bil^{i}gs^{i}z*, sans sagesse.

2° *s* avec la voyelle *y*: ᛯ ᛁ ᛗ *syγ^{y}t*, lamentation, ᛉ ≫ ᛇ ᛯ ᛁ ᚪ | *syγtam^{y}š*, II,37 = | ≫ ᛇ ᛯ ᛁ ᚪ ᛩ I,37, ils se lamentaient, ᛇ ᚣ ᚪ ᛩ | ᛯ ᑲ *b^{a}t^{y}s^{y}qyńa*, I,53 = °ᛩ ᛩ ᛯ ᑲ II,76, au coucher (du soleil), à l'occident (comp. plus haut), ᚪ | ᚪ ᛁ D *j^{a}γysy*, son ennemi, ᚼ | ᛁ D *j^{a}γ^{y}s^{y}z*, sans ennemis.

3° au lieu de ᛉ *š*: | ᚪ ᛟ *bis*, cinq (plusieurs fois) = ᛉ ᚪ ᛟ *biš*, I,23; ᚪ | ᚪ ᛧ *kisi* = ᚪ ᛉ ᚪ ᛧ *kiši*, I,48, (II,14), homme; extraordinairement souvent | ≫ *-m^{y}s*, *-m^{i}s* = ᛉ ≫ *-m^{y}š*, *-m^{i}š*, affixe du prétérit (du participe), la première de ces formes surabondant en I, la dernière en II, (comp. | ≫ ᛇ ᛩ ᑲ *butm^{y}s*, ayant trouvé, III, 1, 3, Ién. | ≫ ᛠ *^{ä}rm^{i}s*, était, XXII,15, | ≫ ᛈ ᛗ ᛠ ? XXXVII,215, comp. Donner, *Inscr. de l'Orkhon*, p. XLVII, autrement *š*, par exemple, ᐱ ᚪ ≫ ᛠ *^{ä}rmiš*, XX,97, ᐱ ≫ ᛠ XVIII,129); | ≫ ᚺ 9 *j^{i}tm^{i}s*, I,29 = ᛉ ≫ ᚺ 9 *j^{i}tm^{i}š* II,31, soixante-dix (comp. : ᐱ ≫ : ᐱ ᛇ *^{a}lt-m^{y}š*, soixante, Ién. I,35); | ᚪ ᚱ *öküs*, I,49 = ᛉ ᚪ ᚱ, ᛉ ᛧ ᚪ *öküš*, nombreux; | ≫ ᚪ ᛧ *küm^{ü}s*, II,47, = ᛉ ≫ ᚪ ᛧ *küm^{ü}š* I,50, 58, II,67, argent; | ᚣ ᚪ | *söń^{ü}s*, combat, I,26, ᚼ ≫ × | ᚣ ᚪ | *söń^{ü}sd^{i}m^{i}z*, nous combattimes, I,69, 63 = °ᛉ ᚣ ᚪ | *söń^{ü}š-* partout ailleurs.

Si l'on trouve seulement des formes en |, sans formes latérales en ᛉ, mais répondant aux formes en *š* des autres langues, il doit être vraisemblable que l'écart d'avec ces dernières formes est purement graphique. Pourtant l'on ne peut pas nier ***a priori*** la possibilité d'un véritable changement phonétique de *š* en *s*. Ainsi × ᚪ | *^{ä}sid*, I,53, Y ᛈ × ᚪ | *^{ä}sidg^{i}l*, I,54, (II,77), écoute, ᚣ × ᚪ | *^{ä}sid^{i}ń*, I,45, (II,70), etc., écoutez (= *äšit-*, *ešit-*, *išit-* dans les autres langues); de même | ᚪ *is*, affaire, occupation, travail, dans la locution que présentent

---

[1]) Comp. peut-être ᛧ | Y ᚪ, ce que je lis non pas *öls^{ä}k*, mort (Radl.), mais *ül^{ä}s^{i}k*, part, portion, division, comp. *üläš* et *ülüš* dans les autres dialectes. La forme ᛩ | ᛯ ᑲ (voir plus bas) indique que l'affixe a la voyelle *y*, *i*.

assez fréquemment soit I, soit II °ϒ ᛚ ᛟ : ᛃ ᛣ ᛚ ᛌ ᛃ ᛁ ᛚ $is^{i}g_k\ddot{u}\check{c}^{i}g$ *bir-*, „donner (vouer) à qn (son) travail et (ses) forces“, servir qn avec zèle, s'employer pour qn, comp., par exemple, osm. *iš güǯ*, affaires importantes, occupations sérieuses, *išlü güǯlü*, sérieusement occupé [1]).

ᛉ : ᛉ ᛙ $b^{a}\check{s}$-, tête, ᛉ ᛝ $t^{a}\check{s}$, pierre, ᛉ ᚦ (Ién. ᐱ ᚦ, ⌑ ᚦ, □ ᚦ) $j^{a}\check{s}$ âge, an; larme, ᛦ ᛊ ᛉ $^{a}\check{s}s^{y}z$, sans nourriture, ᛉ ᛚ ᛩ *jyš*, la forêt noire, ᛧ ᛉ ᛃ ᛚ ᛩ $jym\check{s}^{a}q$, mou; comme affixe dans la forme réciproque des verbes, par exemple: ᛦ ᛃ × ᛉ ᛘ ᛦ ᛚ ᛁ $s\ddot{o}zl^{a}\check{s}d^{i}m^{i}z$, nous nous parlâmes. Pour plus d'exemples, voir plus haut sous ᛁ, 3°.

Reste à parler d'un signe sur la nature duquel, en tant que sifflante, on ne peut avoir de doute, savoir ᛦ (en III et souvent dans les inscriptions de l'Iénisséi, à l'envers: ᛘ [peut-être pour mieux le distinguer de ᛦ n^{2}?]; pour d'autres formes de l'Ién. voir p. 9). La valeur qui se présente immédiatement pour ce caractère et qui s'adapte partout, est *z*, commun à toutes les voyelles. Ceci concorde avec le fait que rarement on le trouve écrit au commencement des mots et, en ce cas, manifestement de façon qu'on doit toujours le lire comme précédé d'une voyelle (*a*, *ä*). Dans neuf cas sur dix nous avons ici le mot ᛦ (qui s'écrit toujours accolé au mot suivant) ^{a}z, peu, peu nombreux; autre exemple: ᛚ ᛧ > ᛦ $^{a}zuqy$, I,2, ses (leurs) provisions (turc orient. *azuq*). Au contraire, ᛦ est fréquent dans d'autres positions, par exemple, ᛦ > ᛏ ᛝ *toquz*, neuf, ᛦ ᛝ > $ot^{u}z$, trente, ᛇ ᛦ ᛚ *özä*, en haut, dessus, ᛚ ᛦ ᛚ *özi*, lui-même, ᛃ ᛦ ᛚ $\ddot{o}z^{i}m$, moi-même, ᛚ ᛦ ᚦ $j^{a}zy$, une plaine,) ᛁ ᛦ ᛧ $q^{a}z\gamma^{a}n$- (avec différents affixes), gagner (djag. *qazqan-*), ᛦ ᛚ ᛟ *biz*, nous; ᛦ ᛃ-
1° *-myz*, *-miz*, affixe de la 1re personne du pluriel, comme ᛦ ᛃ ᛚ ϒ ᛚ ᚺ $t\ddot{o}r\ddot{u}m^{i}z$, notre loi; ᛦ ᛃ ᛝ ᛇ $^{a}lt^{y}m^{y}z$, nous prîmes, ᛦ ᛃ ᚺ ϒ $^{a}rt^{i}m^{i}z$, nous fûmes, ᛦ ᛃ × ᚺ ᛚ $itd^{i}m^{i}z$, nous fîmes; 2° *-maz*, *-mäz*, affixe de la forme négative du présent des verbes, comme

[1]) Radloff, *Denkm. Kül T.*, lit et transcrit *äs*, intelligence, sens, le mot en question. La locution osmanli citée plus haut me parait décidément parler contre cette manière de voir. (ᛚ ϒ ᛃ ᛉ ᛚ, comme on le lit dans les *Inscr. de l'Orkhon*, II,67, n'a pas ici sa place, mais y figure par erreur au lieu de ᛚ ϒ ᛃ ᛘ ᛚ $ilg^{\ddot{a}}r\ddot{u}$.)

𐰔 𐰢 𐰠 𐰃 𐰋 *bilm*^{a}*z*, (qui) ne sait pas, 𐰣 𐰆 𐰔 𐰢 𐰞 𐰆 𐰉 *bołm*^{a}*zun*, qu'il ne soit pas, ne devienne pas.

𐰡, 𐰦, 𐰨.

Ces trois caractères occupent une position particulière, car il est manifeste qu'ils ne représentent pas des sons isolés, mais des combinaisons phoniques. Chacun d'eux est applicable à toutes les voyelles.

𐰡 ne figure pas très souvent; mais sa signification ressort du doublet 𐰢 𐰡 𐰃 𐰶 II,18, et ailleurs = 𐰢 𐱃 𐰞 𐰃 𐰶 I,12, *qył*^{y}*m*, je fis. On a donc ici 𐰡 = 𐱃 𐰞 *tł*. Avec ceci concordent les formes 𐰃 𐰡 𐰆 𐰉, 𐰣 𐰡 𐰭 𐰖 (2ᵉ personne), prétérit des thèmes 𐰞 𐰆 𐰉 *bol-*, devenir, 𐰞 𐰭 𐰖 *j*^{a}*ñ*^{y}*ł-*, se tromper, commettre une faute. De ce dernier thème additionné de l'affixe du nom verbal *-duq*, *-tuq*, nous trouvons 𐰶 𐰃 𐰸 𐰡 𐰭 𐰖 II,26, et finalement nous trouvons 𐰡 au lieu de 𐰞 devant l'affixe 𐰃 𐰲 *-či* (comp. plus haut p. 35) dans 𐰶 𐰃 𐰾 𐰃 𐰲 𐰡 𐰭 𐰖 I,44 et 𐰃 𐰲 𐰡 𐰆 𐰉 I,61 (comp. 𐰃 𐰲 𐱃 𐰞 𐰆 𐰉 II,11) des deux mêmes thèmes, *j*^{a}*ñ*^{y}*ł-* et *boł-*, ainsi que dans 𐰃 𐰲 𐰡 𐰶 I,61, de 𐰞 𐰶 *q*^{a}*ł-*, rester. Ces formes fournissent donc toutes des indications dans le même sens, relativement à la signification de ce caractère.

Néanmoins on doit faire ressortir qu'en général, dans les inscriptions de l'Orkhon, 𐰡 s'emploie seulement dans le petit nombre de thèmes que je viens de désigner, et seulement dans les cas où les langues apparentées ont *td*, *ld* (*t*, *l* appartenant au thème, *d* à l'affixe); 𐰡 au contraire ne remplace jamais un *tt*, *lt* commun aux langues turques (par exemple, c'est toujours exclusivement 𐰃 𐱃 𐰞 *alty*, six, ou analogues)[1]. On doit donc laisser indécise la question

---

[1]) Le texte typographié des *Inscr. de l'Orkhon* I,21 porte 𐰢 𐰠 𐰾 𐰡, mais, p. 48, cette leçon est rectifiée en 𐰢 𐰠 𐰶 𐰃 ⁝, où pourtant 𐰶 ne saurait être correct. [Radloff, *Denkm. Kül T.*, p. 13, lit 𐰢 𐰠 𐰃 𐰡, qu'il transcrit *alty älim*, et traduit ce passage entier par „dem hatten wir unsere sechs Stämme der Kuntschajug verliehen".] A n'en pas douter, on doit lire 𐰢 𐰠 𐰭 𐰃 𐰾 *siñ*^{i}*l*^{i}*m*, ma sœur cadette (turc orient. *singil*) et ce passage signifie: „nous lui donnâmes ma sœur cadette pour épouse" (quant au mot *qončuj*- comp. plus haut. p. 13).

de savoir si ᛗ est à proprement parler *ŧt*, *lt* ou si ce ne serait pas plutôt *ŧd*, *ld* (de telle sorte qu'une forme comme ᚠ ᛗ > ◊ serait parallèle à ᚠ ≫ ᛋ ◊, voir plus haut, p. 23), ou en tout cas signe commun de *ŧt*, *lt* et de *ŧd*, *ld*. Telles que sont les inscriptions de l'Orkhon à cet égard, je préfère en tout cas transcrire ici le caractère en question *ŧd*, *ld*, et ne saurais voir un obstacle qui s'y oppose, dans le fait qu'il n'alterne qu'avec *ŧt*, *lt*, non pas avec *ŧd*, *ld*, parce que, après *ŧ*, *l*, on écrit toujours *t*, pas *d* (là où l'on écrit ≫ ᛇ, × Y, les sons *ŧ*, *l* et *d* sont, à ce qu'il semble, toujours séparés dans la prononciation par l'interposition d'une voyelle, comme ≫ × Y ᚠ | *sül^a^d^i^m*, j'entrai en campagne, je fis une expédition, comp. ᛇ Y ᚠ | *sülä*, impératif, II,2; ᚠ ≫ ᛇ ᛣ ᛇ ᚠ ᛩ *qyt^y^č^a^t^a^dy* I,65, il sabra, de ᚠ | *sü*, armée, **qytyč* (ouig., djag., etc.), sabre, épée, additionnés de l'affixe *ŧa*, *lä*, qui forme des verbes dénominatifs).

Parmi les inscriptions sibériennes, les n°s XXXIII (Tachebá) et XXXVII (Kemtchik) sont seuls à fournir des exemples de ᛗ (Donner, *Wörterverz.*, p. 53, 65 et suiv). Mais ici la valeur parait être simplement *ŧt*, *lt*, par exemple,) > ᛗ *‿^a^ltun?*, XXXIII,16, or; ᛏ P ᚠ ᛗ *^a^lty‿j^ü^z?*, XXXVII,108, six cents?; ⩓ ∧ ≫ ᛗ *^a^ltmyš‿at?*, ibid. 234, soixante chevaux?

ᴗ (III ⊙, Ongin id. à trois points) représente une combinaison semblable, dont le premier élément est *n*; c'est donc *nt* ou *nd*. En ce qui concerne les inscriptions de l'Orkhon, je préfère transcrire partout *nd*, et cela pour les mêmes raisons qui m'ont fait transcrire ᛗ *ld*. Voici les preuves de cette valeur du caractère en question: 1° les doublets ᛘ ᴗ ᚠ ᛍ II,20 = ᛘ ᚺ ᛘ ᚠ ᛍ I,14, *künd^ü^z*, *künt^ü^z*, de jour (djag., osm. *kündüz*); ᚠ ᴗ ᛍ I,18, II,23 = ᚠ ᚺ ᛘ ᛍ I,66 *k^ä^ndü*, *k^ä^ntü*, lui-même (ouig. *kändü*, etc.); ᚠ ᴗ ᛊ ᛘ II,11 = ᚠ ᚺ ᛘ ᛊ ᛘ I,63, *^a^zy^a^ndi*, *-nti*, n. pr.; 2° le fait qu'un *n* à la fin d'un thème est toujours tombé devant ᴗ, tandis que les formes qui se produisent de cette manière sont parallèles à celles formées à l'aide d'affixes commençant par *t* ou *d*, par exemple, ᛇ ᴗ ≫ > ◊ *budunda*, dans le peuple ( ) ≫ > ◊), ᛇ ᴗ ᛚ ᛁ *q^a^γ^a^nda*, de la part du khan ( ) ᛚ ᛁ), ᛇ ᴗ ᚠ ᛇ ᛚ > *oγŧynda*, dans, de son (ses) fils (ᛘ ᚠ ᛇ ᛚ >), ≫ ᴗ ᛚ ᛘ ᛁ *q^a^zγ^a^nd^y^m*, je gagnai (= ≫ ⩓)),(ᛃ ᛁ Ién. XX,31;

thème) ˀ|ᶜ ꟼ ꟼ), ≫ ᨓ ꟼ ᛊ $s^{a}q^{y}n\underline{d}^{y}m$, je pensai, je me désolai ( ) ꟼ ᛊ); 3º cette valeur donne, partout où on la substitue, des formes intelligibles et exactes, par exemple, ᛇ ᨓ > ⅁ *bun̲da*, ici, ᛇ ᨓ (ᛇ ⊙ III, 2,13) *$^{a}n\underline{d}a$*, là, ˀ|ᶜ ᨓ *$^{a}n\underline{d}^{a}\gamma$*, ainsi [1]),) ᨓ ꟼ *$q^{a}n\underline{d}^{y}n$* ou *-$d^{a}n$*, d'où, | ≫ ꟼ ᨓ > ⅃ *$qond^{u}rm^{y}s$*, il fit s'établir; de même ꟼ > ᨓ ¥ *$\check{s}^{a}n\underline{d}u\dot{n}$* (ou *$\check{s}^{a}n\underline{t}u\dot{n}$*), nom d'une localité à l'est des Turcs, en chinois Chantoung; ⅄ ˀ|ᶜ ꟼ :) ᨓ ꟼ ⅄ II,47 *$\check{c}yn\underline{d}^{a}n$* (ou *$\check{c}yn\underline{t}^{a}n$*) *$y\gamma^{a}\check{c}$*, espèce de bois précieux, (ouig. „*tschintan*, Aloeholz [bois d'aloès], chin. *tschîn-thân*", Klaproth, Abh. üb. die Sprache und Schrift der Uiguren, 1822, in-fol., p. 15).

Reste encore le caractère ⟩. Ici, il est vrai, nous manquons de doublets graphiques pour indiquer la route; mais diverses raisons rendent évident que ledit caractère ne saurait représenter un son isolé et convient seulement à une combinaison de consonnes commençant par *n*, et l'unique valeur applicable, qui convient d'ailleurs à tous les cas, est *nč* (y compris également *nǯ*, si toutefois la langue a comporté ce son, voir plus haut p. 34). De cette manière nous trouvons diverses formes pronominales: ᛇ ⟩ > ⅁ *bun̲ča*, tant, cette quantité (turc orient. *munǯa*), ᛇ ⟩ *$^{a}n\underline{\check{c}}a$*, tant, à ce degré (t. or. *anča*), ᛇ ⟩ ꟼ *$n^{a}n\underline{\check{c}}\ddot{a}$*, combien (ouig. *nänčä*); les nombres ordinaux se terminent par ⟩ *nč*, fait qui a son pendant le plus approximatif en ouigour, par exemple, ⟩ ⅄ ꟼ *$\ddot{u}\check{c}^{i}n\check{c}$*, I,8,64, troisième, ⟩ h ϒ ꟼ h *$t\ddot{o}rt^{i}n\check{c}$*, I,64, II,11, quatrième, ⟩ | ꟼ ♀ *$bis^{i}n\check{c}$*, cinquième, ⟩ h ꟼ 9 *$jit^{i}n\check{c}$*, septième, ⟩) > *$on^{y}n\check{c}$*, dixième; en outre ᛇ ⟩ ꟼ | ꟼ ϒ ꟼ h *törüsin̲čä*, conformément à ses lois (*sin-* + *-ča*). I,44 [2]) et II,64 nous avons, deux fois même, le mot ˀ|ᶜ ꟼ ⟩ ⟫, que je lis *$^{a}d^{y}n\underline{\check{c}}y\gamma$* et rattache à l'ouigour *adynzyq*, *-zaq*, autrement (*adyn*, autre, en outre, au contraire). Si j'ai raison, *nč* serait ici pour *ns*, comme *tč* pour *ts* en *bolčun*, p. 35. — En dehors des affixes, nous avons ⟩, par exemple en ꟼ ⟫ ⟩ ᛊ *$s^{a}n\underline{\check{c}}dy$*, il perça, vainquit (t. or., osm. *sanǯ-*), ꟼ ⟩ ꟼ 9 *jinčü*, perle (t. or., osm. *inǯü*).

---

[1]) Comp. ˀ|ᶜ ⟫), Ién. XXII,10, le seul exemple que j'aie noté de la combinaison ⟫). Dans les inscriptions de l'Orkhon on ne trouve jamais ni ⟫) ni ✕ ꟼ seulement [◊) ?], h ꟼ ou ᨓ.

[2]) On verra que dans la manière dont, après examen scrupuleux des photographies, je lis et comprends tout ce passage, je m'écarte beaucoup de M. Radloff.

Double point.

Nous venons de parcourir en détail tous les 38 signes qui représentent les lettres de l'alphabet. L'écriture turque ajoute cependant à ces caractères un signe de plus, le double point (:), qui sert à la ponctuation, car il est destiné à séparer les mots ou plutôt à marquer la fin d'un mot. Ce signe se met donc, non seulement entre deux mots dans une même ligne, mais encore en général à la fin d'une ligne et jamais au commencement. (Je ferai remarquer entre parenthèses que jamais un mot ne se scinde d'une ligne à l'autre, mais que les lignes finissent toujours par un mot entier et peuvent en conséquence être d'inégale longueur. Il ne faut en excepter que les cas très rares où, pour des motifs spéciaux, on a visé à ordonner symétriquement les lettres, comme on l'a fait dans le fronton du monument III, où cet arrangement combiné avec les formes un peu raffinées des lettres mêmes, constitue un élément de l'ornementation; aussi dans ce fronton le double point ne figure-t-il nulle part.)

Toutefois il s'en faut de beaucoup que ce signe soit constamment employé après chaque mot: très souvent nous trouvons deux et même trois mots écrits de suite sans être séparés par le double point, et paraissant alors ne former qu'un mot. Dans la plupart des cas, cela n'est dû qu'à des considérations d'art graphique, et la règle principale est la longueur de chaque mot: tel mot qui ne se compose que d'une lettre, comme 𐱃 ^{a}t, cheval, 𐰖 ^{a}j, mois, 𐰼 ^{ä}r, homme, ne s'écrit jamais seul, mais s'accole toujours au mot suivant ou au mot précédent; les mots de deux lettres se trouvent en général plus fréquemment fusionnés avec d'autres qu'écrits isolément; dans les mots de trois lettres, l'ordre est déjà renversé. En somme, moins les mots sont courts, plus la règle de les isoler par le double point fait loi, et plus les exceptions à cette règle se limiteront tout au plus aux cas où il y a une combinaison logique spéciale, par exemple, celle d'un substantif avec son adjectif, son nom de nombre ou analogue, les appositions ou les mots coordonnés, qui constituent comme un seul concept, une postposition avec le mot qu'elle régit, et autres

semblables. Voici quelques exemples épars : ꞅ ᚨ ⬦ ꞅ *ᵃq͜ᵃtyn*, I,1, son cheval blanc; : ⬦ ʾɪˁ Ч > ⬦ *torᵘγ͜ᵃt*, I,8, cheval alezan, bai; : ᚨ h Y ᚨ : ᛇ ‿ ⬦ ᛇ > *ot͜ᵃt͜ᵃnda ölti*, I,8, ce cheval mourut là; : ᚨ ϒ ᛇ h : ᛇ ᚨ ᛇ ᛇ ꞅ ᚨ I,40 = °h ᛇ ᚨ ᛇ : ᛇ ꞅ ᚨ II,40, *özä kök tᵃŋri*, le ciel bleu en haut; : ᛇ Ч ꞅ ᚨ ᛇ *ⁱkin͜ᵃra*, I,40, entre les deux; : ᛃ ϒ ᚨ ᛇ *ⁱki͜ᵃrⁱg*, I,5 (62), deux hommes (acc.); : ϒ ꞅ ᚨ 9 ᚨ h 9 *jⁱti͜jüz͜ᵃr*, I,28, II,31, sept cents hommes; :) ʾɪˁ h ≫ ᚨ ⅄ *ᵃčim͜ qᵃγᵃn*, mon oncle le khan; : | ≫ ϒ) ʾɪˁ ꞅ ᛇ ᛇ I,38 = °ϒ :)° II,38, *ᵃlp͜qᵃγᵃn ᵃrmⁱs*, c'était un vaillant khan; : ᛃ ⅄ ᚨ ᛇ ᛃ | ᚨ *isⁱg͜küčⁱg*, travail et force (acc.; voir p. 39); : ꞅ ⅄ ᚨ ᛇ ≫ ꞅ ᛇ Ч ᚦ II,29 = : ꞅ ᚨ ⅄ ᚨ : ᛇ° I,26 *jᵃrlʸqᵃduq* [1]) *üčün*, par le décret, par la grâce; : | ≫ ᛇ ᛇ > ꞅ *qop͜ᵃlmʸs*, I,39, il(s) pri(ren)t beaucoup.

Remarques sur l'origine de l'alphabet.

Reste encore la question de l'origine de cet alphabet si singulier et de ses rapports avec les autres alphabets. Je vais essayer de formuler brièvement ma manière de concevoir cette question, entrant aussi peu que possible dans des détails inconnus sinon par hypothèse.

S'en tenant exclusivement à la forme des lettres, sans pouvoir tenir compte de leur signification, il semble que jusqu'ici l'on ait été fortement enclin à chercher en Europe le point de départ de l'alphabet, et l'on ne peut nier que plus d'un signe présente effectivement par sa forme une ressemblance plus ou moins frappante avec telles lettres de divers anciens alphabets européens. Ainsi M. Donner [1]) a cru pouvoir signaler „la conformité générale existant entre les caractères de l'Iénisséi et ceux qui dérivent des alphabets du système d'écriture grecque en Asie Mineure, notamment ceux des Lyciens et des Cariens". Mais, outre que l'intervalle chronologique considérable

[1]) Ou *jᵃrʸlqᵃduq?* Les langues apparentées fluctuent entre l'une ou l'autre de ces formes, mais la première semble être la plus primitive.

[1]) *Inscriptions de l'Orkhon*, p. XLIII et suiv.

— environ mille ans — qui sépare les inscriptions turques des inscriptions d'Asie Mineure dont il s'agit, doit éveiller de forts doutes sur la rectitude de l'assertion, la différence complète qui se révèle entre les significations respectives de tous les signes de forme analogue, s'oppose le plus carrément possible à ce qu'on cherche par la susdite voie la filiation de l'ancien alphabet turc.

D'autres ont comparé notre alphabet aux anciennes runes du Nord et pensé qu'il a pu trouver son origine dans ces runes et venir d'Europe par le Nord de la Sibérie. Beaucoup d'autres aussi ont simplement appliqué à ces caractères turcs le nom de *runes* („runes de Sibérie", „runes de l'Iénisséi"); mais l'on ne saurait trop prémunir contre cet usage. Il n'y a pas le moindre motif d'employer le nom de *runes* pour désigner plutôt ces caractères que tant d'autres alphabets, et cette dénomination n'est propre qu'à éveiller de fausses idées. Car il appert aujourd'hui qu'à l'instar des rapports avec l'alphabet grec et ceux de l'Asie Mineure, il n'y a pas trace de ressemblance, quant aux détails, entre les deux alphabets en question, et qu'entre eux on ne peut pas non plus imaginer de solidarité génétique. La ressemblance se réduit à certaines concordances de forme communes devant se présenter facilement d'elles-mêmes. Il y a surtout un point qu'on peut mettre en relief, c'est que l'alphabet turc, comme les runes, ne se compose essentiellement que de lignes verticales ou obliques et évite les traits horizontaux [1]) (le turc pourtant, contrairement aux runes, emploie parfois les lignes courbes; comp. ꝺ, 9, D, ꞷ). Si mon ingénieux compatriote J.-H. Bredsdorff a eu raison de présumer, comme il l'a déjà dit en 1822, que pour la part des runes cette apparence est due surtout au fait que ces runes devaient être taillées dans le bois, ce qui rendait impra-

[1]) La seule exception qui contienne d'une manière conséquente le trait horizontal, est le caractère ¥ des monuments de l'Orkhon I et II; mais c'est à peine aussi la forme originelle de ce signe, qui doit bien plutôt se présenter sous l'aspect de Ɏ, Ɣ. Au surplus, la forme des signes de ces deux monuments est quelquefois sans doute moins primitive que dans certains autres monuments, surtout ceux de l'Iénisséi, par exemple, ↓ vis-à-vis de ↑, ♁ [III ô] vis-à-vis de ⩓.

ticables les traits suivant le fil [1]), il ne serait pas invraisemblable que le même motif ait pu accidentellement être pris en considération pour la forme des caractères turcs [2]).

Ni dans le Sud ni dans le Nord de l'Europe, on ne trouve donc de point de ralliement pour l'alphabet turc, et toute idée de lui trouver une origine européenne doit par conséquent s'évanouir.

Or, en examinant d'un peu plus près cet étrange alphabet et surtout l'originalité qui le détache de tous les alphabets que pourrait rappeler d'ailleurs la forme extérieure des caractères, savoir ses différentes séries de signes pour les mêmes consonnes d'après les différentes voyelles, on ne saurait douter que, considéré dans son ensemble, il n'a pu surgir que pour s'adapter précisément à une de ces langues turques si distinctement caractérisées par la nature de leur vocalisme. S'il en est ainsi, on trouvera sans doute aussi tout de suite vraisemblable qu'un assez grand nombre de ces signes affectés aux mêmes sons doivent être l'invention libre de celui ou de ceux qui, appréciant le caractère phonétique de la langue turque, ont su composer si ingénieusement cet alphabet.

D'autre part il n'est pas moins clair que, non seulement l'impulsion qui a fait naître cet alphabet, mais encore le fonds propre d'où furent tirés ses caractères, doit provenir du dehors, et, pour trouver dans quelle direction remonter au point de départ, il n'est pas nécessaire de chercher longtemps. Comme je crois possible de le démontrer avec certitude, et comme je l'ai déjà brièvement donné à entendre dans ma *Notice préliminaire*, c'est dans le Sud-Ouest, dans la région iranienne.

La source d'où est tirée l'origine de l'alphabet turc, sinon immédiatement, du moins par intermédiaire, c'est la forme de l'alpha-

---

[1]) Comp. Wimmer, *Die Runenschrift*, Berlin, 1887, p. 97 et suiv.

[2]) Comp. ce que rapportent les écrivains chinois sur les Turcs (Tou-kioue). „Ils n'ont point d'écriture [c.-à-d. d'écriture comme la chinoise], et pratiquent des entailles sur des plaques de bois pour faire des contrats", Stan. Julien, Documents historiques sur les Tou-kioue, dans le Journ. asiatique, 6e série, III, 1864, p. 351. Autre part nous lisons: „Les caractères de leur écriture ressemblent à ceux des barbares", ibid., p. 335. Comp. Abel Rémusat, Recherches sur les langues tartares, Paris 1820, p. 65 et suiv.

bet sémitique qu'on appelle *araméenne*[1]). C'est ce que prouvent quantité de ressemblances spéciales dans la forme et la signification des lettres, outre que la direction de l'écriture de droite à gauche concorde aussi particulièrement bien avec cela[2]).

On sait quelle extension prit, à dater des Achéménides, l'alphabet araméen dans l'empire perse, et quel rôle important il y a joué. Non seulement il s'y est maintenu longtemps, même sous les

---

[1]) De même que je dois considérer comme arbitraires et mal réussies les interprétations publiées par M. le professeur A. Tötterman dans divers petits mémoires et portant sur certaines des inscriptions de l'Iénisséi (Souliek), je ne puis pas non plus approuver les rapprochements qu'il établit entre les signes de l'écriture de Souliek et ceux des alphabets sémitiques (*Studien über die Suljekfelsen-Inschriften* dans l'Öfversigt af Finska Vetensk. Societetens Förhandlingar, XXXI, Helsingfors 1889, pl. III; comp. *Fünf Suljekinschriften nach ihren Texten festgestellt,* ibid. 1891, in 4°, pl. X). Le signe ʜ *t* est le seul où par hasard nos opinions se rencontrent. — Dans le *Babylonian and Oriental Record*, VII, n° 4, déc. 1893, p. 94, M. le professeur Terrien de Lacouperie a formulé l'hypothèse que notre alphabet est une adaptation des caractères indo-bactriens et himyarites. J'avoue que je ne peux aucunement me ranger à cette hypothèse du savant orientaliste. Il est vrai qu'en apparence cet alphabet indo-bactrien présente une certaine ressemblance d'habitus général avec l'alphabet turc; mais cette ressemblance s'efface entièrement, aussitôt qu'on passe aux détails, excepté peut-être un très petit nombre de points (tels que *s*, *t*, *l*?), ce dont l'explication doit, à mon sens, être cherchée dans une souche commune: l'alphabet sémitique (araméen). En ce qui concerne l'alphabet himyarite, il m'est au contraire impossible d'y trouver un point de ralliement quelconque pour notre alphabet, et je ne vois pas non plus que les faits historiques invoqués par ce savant auteur, suffisent à écarter les difficultés historiques et chronologiques qui s'opposent à l'admission de ladite hypothèse.

[2]) Quand on écrit de haut en bas et, de plus, de telle manière que les lignes se suivent de droite à gauche (voir ma *Notice préliminaire,* p. 4 = 288 et suiv.), j'ai la plus grande tendance à y voir une imitation secondaire du chinois, laquelle, surtout dans les inscriptions I et II de l'Orkhon, a dû être très naturelle d'après les circonstances dans lesquelles elles ont été tracées (comp. la traduction). Le fait que dans ce cas les signes sont couchés, montre toutefois qu'antérieurement on a dû avoir l'habitude d'écrire par lignes horizontales, de droite à gauche. Je doute donc qu'on puisse d'emblée mettre ceci en parallèle avec ce que Hiouen-Thsang raconte des habitants de Souli (Kachgar), savoir qu'ils ont une écriture de 32 lettres et qu'ils lisent de haut en bas (Hiouen-Thsang, Mémoires trad. par Stan. Julien, Paris 1857, I, p. 13).

Sassanides, pour servir à la langue araméenne, que parlait un grand nombre des sujets de l'empire perse, mais il est redevenu à son tour le prototype de divers autres alphabets qui plus tard se sont développés dans la région iranienne et chez les peuples voisins [1]. Celui de ces alphabets que nous connaissons le mieux, est l'alphabet pehlvi tel que nous l'avons dans ses différentes phases d'évolution, en monnaies, inscriptions et manuscrits (ainsi que dans l'alphabet zend, fort proche parent du pehlvi) [2]. Mais à côté de l'alphabet pehlvi, l'époque s'étendant à peu près jusqu'au VIIe siècle de notre ère, en a vu encore plusieurs autres, chez les peuples iraniens et leurs voisins. Ainsi on a signalé, dans des monnaies de Boukhara datant des VIe et VIIe siècles, des traces d'un alphabet „sogdien", évidemment d'origine araméenne et ayant un cachet un peu moins cursif que l'alphabet pehlvi [3]. Il y a encore une série de monnaies dont les légendes présentent un autre alphabet („khovarezmien"?) qui semble appartenir au même type principal que le sogdien, mais qu'on n'a même pas encore déchiffré [4]. A ceux-ci viennent s'ajouter divers autres alphabets qui ont été en usage chez différents peuples „touraniens", devenus successivement voisins ou maîtres de peuples iraniens [5].

[1]) Voir, par ex., Ph. Berger, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, Paris 1891, p. 213 et suiv., et le tableau vis-à-vis de la p. 300. Taylor, *The Alphabet*, London 1883, I, p. 250, II, 219 et suiv.

[2]) Comp. la Zeitschrift für vergleich. Sprachforsch. XXIV, pl. I (Hübschmann-Euting); Berger, loc. cit., p. 249 et suiv.; Taylor, loc. cit. II, p. 236 et suiv.; Drouin, Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et pehlvi-arabe, Revue archéologique, 3e série, IV—VI, 1884—85 (pl. V (XVII), XXIII); le même, La numismatique araméenne sous les Arsacides, Journ. Asiat., 8e série, XIII, 1889, p. 376 et suiv.

[3]) Lerch, Sur les monnaies des Boukhar-Khoudahs, Travaux de la 3e session du Congrès internat. des Orientalistes, St.-Pétersbourg 1876, II, p. 417 et suiv. Comp. Drouin, Revue archéol. VI, 1885, p. 146 et pl. XXIII,10; le même, Journal numism. 1891, p. 222; Catalogue des monnaies arsacides, etc. décrites par A. de Markof (Collections scientifiques de l'Inst. des langues orientales, partie V, St.-Pétersbourg 1889), p. 133, nos 1—9.

[4]) Markof, l. c., nos 734—771, p. 49—54; M. Drouin (Journ. num. 1891 p. 222, comp. p. 466) comprend ces deux alphabets sous le nom d'„araméo-kouchan".

[5]) Comp. Drouin, Journ. num. 1891, p. 215 et suiv. (Les monnaies touraniennes), et ibid. p. 454 et suiv. (Sur quelques monnaies turco-chinoises des VIe, VIIe et VIIIe siècles).

Toutefois ce que nous savons des détails de tous ces alphabets, présente de si grandes lacunes que, pour le moment, je ne vois pas la possibilité d'établir avec certitude à laquelle de ces sources on doit plutôt rapporter la base de l'alphabet turc. Serait-ce directement à l'alphabet araméen même ou indirectement, par l'intermédiaire de l'un des alphabets iraniens qui en dérivent?

Je dresse ici un tableau des caractères de l'alphabet turc, tels qu'à mon sens ils proviennent, directement ou indirectement, de l'alphabet araméen. Des raisons de typographie me forcent, en ce qui concerne la forme exacte des lettres de l'alphabet araméen et de ses dérivés, à me contenter de renvoyer le lecteur aux passages cités plus haut, où l'on trouvera des renseignements sur ces alphabets, et je ne fais qu'indiquer, à l'aide des lettres hébraïques correspondantes, les parallèles qui me paraissent évidents ou, en tout cas, plus où moins plausibles. Par l'addition de *a*, *p*, *s*, je désigne que le caractère turc en question me paraît plutôt ressembler à la lettre correspondante de l'alphabet araméen, du pehlvi ou du sogdien. (Quant à ce dernier, l'on doit se rappeler que c'est seulement un très petit nombre de ses lettres qui, somme toute, figurent dans les légendes peu nombreuses et peu variées des monnaies: si nous en savions davantage sur cet alphabet, ses points de ressemblance avec l'alphabet turc seraient peut-être plus considérables qu'il ne le paraît.)

ב *a*, *p* (*s* retourné)	=	𐰉
ד *p*	=	𐰑
ה *a*, *p*	=	𐰏 ?
ו (*a*), *p* (comp. zend), *s*	=	𐰖
ז (*a*) *p*	=	𐰔 𐰕 (additionné du trait vertical)
(„ *a*	=	𐰃 ?)
ח	=	𐰴 ?
(י *p*	=	𐰶 ?)
כ *a*, *p*	=	𐰚 𐰘
ל *a* (l'angle à droite), *p*	=	𐰞
מ *p*	=	𐰢
נ (*a*), *p*, *s*	=	𐰣

(פ *p*	= ∧, ⌑ p. 37 note? ʕ?)
פ *a*, (*p*)	= 1
(„ *p*	= ᛟ, ᛟ?)
צ *a*	= ʕ?
(„ *p* [au sens de *č*]	= Y?)
ק *a*	= ↑ (↓)
ר *a*, (*p*), *s*	= Ч
ש *a*, (*p*)	= Y ¥ (¥)
ת (ט) *a*, *p*	= h

Comme signes caractérisant spécialement l'alphabet araméen et ses dérivés, je mets surtout en relief les trois derniers, Ч, ¥, h, tandis que, tout en concordant exactement avec le type araméen, 1, par exemple, ne fait que reproduire en même temps le cachet sémitique commun. Si mes rapprochements sont justes, on pourra en outre noter que nous trouvons la lettre ק adoptée en turc (↑) et, peut-être, צ dans le sens de *s* (ʕ). Ceci pourrait dénoter que l'alphabet père a servi à une langue sémitique et, par conséquent, a pu être une forme de l'alphabet araméen même; mais, d'autre part, cette forme a dû être tellement récente qu'elle a côtoyé les alphabets dérivés (pehlvi, khovarezmien-sogdien), puisque d'autres parmi ses caractères semblent plutôt avoir leurs parallèles dans ces deux alphabets, — à moins que l'alphabet turc n'ait achevé son évolution seulement durant le cours d'une assez longue période et sous l'influence de l'alphabet primitif en ses diverses phases; à moins aussi que, dès l'abord, cet alphabet turc n'ait surgi d'un procédé éclectique (comp. plus haut ז, פ?, פ, צ?).

Quant aux autres caractères turcs inexplicables de la manière qu'on vient d'indiquer, il est bien possible que quelques-uns proviennent de l'emploi arbitraire de lettres superflues (telles que ע?) ou de doublets autres que ceux auxquels on a déjà fait allusion (il y a, par exemple, des formes de י où à la rigueur on pourrait voir l'origine soit de 9, soit de ɜ?); peut-être aussi y a-t-il eu d'autres impulsions du dehors, surtout de l'alphabet grec, que les auteurs de l'alphabet turc auraient bien pu voir, par exemple sur des monnaies,

sans en comprendre rien, et auquel ils auraient pu emprunter la forme extérieure de tel ou tel caractère, sans égard à sa valeur (comme ꞵ, ⊙, |, ᛖ, ⋟, Y, ×, Ɏ). Cependant tout cela resterait à l'état d'hypothèses dénuées de toute espèce de preuves. Après tout, on doit bien considérer tous ces caractères comme des formations nouvelles n'ayant pas de modèle direct. Ainsi il est hors de doute que les trois caractères voyelles, ᚿ, ᛇ, ᚿ, sont composés d'après un plan commun, soit qu'ils résultent tous d'une invention libre, soit que ᚿ égale ˺. En ce dernier cas, les deux autres ont dû être formés par analogie à ᚿ, par l'addition arbitraire de traits accessoires diacritiques. Les caractères consonnes de ce genre ne désignent essentiellement pas d'autres sons que ceux qui sont représentés dans la série précédente de caractères, et pour la plupart leur formation s'est faite seulement en vertu du principe propre de l'écriture, savoir les séries doubles de signes consonnes, tandis qu'un très petit nombre (trois) est destiné à désigner des combinaisons de consonnes. Ni dans l'un ni dans l'autre cas nous ne trouvons, dans les alphabets avoisinants que nous connaissons et datant d'une époque généralement mentionnable ici, quoi que ce soit de correspondant. Ajoutez à cela, sous le rapport des formes, que si d'une part les signes d'origine araméenne sont, à très peu d'exceptions près, asymétriques, la relation des signes en question est telle que le nombre des caractères asymétriques est inférieur à celui des caractères symétriques (ᐊ, ꓧ [ꞵ], ᗅ, ꝯ?, ꜫ?, ⊣, ⋟, — ʾʿ, ⩕ [⩕], ×, ⋎, Y, |, ⅄, Ɏ?, ⊙ [⊙], ᛖ). Elles aussi, ces considérations donnent à croire que tous ces caractères sont au fond des formations nouvelles indépendantes.

Si, en outre, on demande à quelle époque l'alphabet a pris naissance ou, en tout cas, est parvenu aux Turcs orientaux, nous pouvons avec assurance répondre que ce dernier fait n'a guère été possible avant l'époque où ce peuple a commencé à jouer un rôle dans l'Asie Centrale, par conséquent vers le milieu du VIe siècle de notre ère. C'est aussi à cette époque ou peu après qu'ils commencèrent à étendre à l'Ouest leur domination, entre autres sur la Sogdiane, après avoir vaincu les Ephthalites et s'être ainsi mis en contact avec les peuples iraniens et la civilisation iranienne. En tout cas,

c'est seulement peu de temps après ces événements que nous trouvons les Turcs en possession d'une écriture, l'ambassade turque qui alla à Constantinople en 568 apportant des lettres *(συλλαβαί, ἐπιστολαί, γράμμα σκυθικόν)* que l'empereur lit avec l'aide d'interprètes [1]). Rien n'empêche de supposer que ces lettres ont été écrites avec cet alphabet; mais si les choses se sont passées ainsi, ou si leur alphabet a été un de ces autres alphabets dont on a laissé entrevoir l'existence dans ce qui précède, c'est ce dont naturellement on ne saurait rien savoir ni rien prouver [2]).

En considérant les formes raides des lettres et l'affinité apparente de certaines d'entre elles avec les formes spécialement araméennes même d'ancien type, on aurait sans doute plutôt l'impression que notre alphabet doit être un peu plus ancien qu'on ne le croirait d'après ces faits. Toutefois, si l'hypothèse énoncée p. 45 et suiv., et concernant la cause des formes angulaires des lettres, à l'instar des runes, est bien établie, cette difficulté, il est vrai, disparaît ou peu s'en faut: alors on pourrait expliquer la chose en disant que les lettres auraient reçu pour ce motif un plus fort cachet de raideur et, en apparence, d'antiquité qu'on n'aurait dû s'y attendre d'après l'époque à laquelle elles appartiennent. Mais d'autre part il est naturellement possible aussi — comme des allusions faites par des auteurs chinois peuvent même sembler le confirmer — que dès l'abord l'alphabet n'ait pas pris naissance chez les Turcs proprement dits (Tou-kioue), mais chez une autre tribu turque, spécialement celle des Ouigours, d'où il aurait été transporté chez les Turcs [3]). En ce cas, la conclusion serait que l'origine de cet alphabet aurait pu devancer un peu l'époque indiquée. On doit bien sûrement espérer et compter que l'avenir amènera de nouvelles trouvailles qui

[1]) Ménandre Protector, ch. 18 (Fragm. histor. Græc. coll. C. Müller, IV, Paris 1851, p. 226).

[2]) M. Drouin (Revue archéol. VI, 1885, p. 146; Revue numism. 1891, p. 466) songe en ceci à l'alphabet „araméo-kouchan" (khovarezmien et sogdien) en supposant que „cette écriture resta celle des Turcs occidentaux jusqu'à la conquête ouigoure (745), pendant que les caractères „runiques" étaient employés par les Turcs orientaux de l'Altaï et de Karakorom".

[3]) Comp. Ab. Rémusat, Recherches sur les langues tartares, p. 45; Drouin, Revue archéol. VI, 1885, p. 145; Radloff, Das Kudatku Bilik, p. LXXXIV et suiv.

éclaireront mieux toutes ces questions. Les expressions des annales ou des auteurs chinois concernant les écritures des peuples étrangers sont en général trop flottantes et trop vagues pour qu'on puisse rien tirer de solide d'elles seules.

Des Turcs l'alphabet a continué sa route vers le Nord, surtout dans les régions de l'Iénisséi supérieur, c'est-à-dire, sans aucun doute, chez les Kirghiz, par conséquent encore chez une peuplade turque. Comme un certain nombre des formes de lettres que nous trouvons employées ici, sont indubitablement plus primitives que celles que nous rencontrons dans les deux grands monuments de l'Orkhon, nous pouvons supposer avec certitude que l'extension de l'alphabet aux régions de l'Iénisséi est de beaucoup antérieure à ces deux monuments, et a dû avoir lieu au moins dans le VII[e] siècle, sinon déjà au VI[e]. On peut présumer que, dans ces régions lointaines, cet alphabet s'est aussi maintenu un peu plus longtemps que chez les Turcs et les Ouigours; mais là-dessus on ne peut rien préciser, car, autant que je puisse voir, les inscriptions de l'Iénisséi ne contiennent aucune indication chronologique directe.

Après le renversement de l'empire turc, en 745, par les Ouigours, l'ancien alphabet turc se présente encore à nous, sous des formes évidemment plus jeunes et plus raffinées, dans le monument III de l'Orkhon, qui provient de la dynastie ouigoure et paraît dater de 784. Mais ce serait bien aussi là le dernier document relatif à cette écriture, et en outre nous trouvons déjà sur le même monument l'écriture qui prend alors la haute main jusqu'au moment où, à son tour, elle est supplantée par l'alphabet arabe: l'écriture dite *ouigoure*, émanée de l'Estranghélo syriaque. On doit supposer que si l'écriture ouigoure triomphe de l'ancien alphabet turc malgré la supériorité de ce dernier pour les moyens de représenter les différents sons, c'est d'une part, en général, la puissance avec laquelle une civilisation étrangère exerce son influence, d'autre part, le fait qu'étant cursifs à un haut degré, ces caractères sont plus commodes à tracer, tandis que la portée de l'ancienne écriture n'était calculée que pour l'entaille sur bois ou pierre. Il serait en outre intéressant de découvrir, dans l'écriture ouigoure, des réminiscences, non pas de forme naturellement, mais de principe datant de cette antique écri-

ture. Mais je ne crois pas qu'il y en ait, de ces réminiscences [1]. Le seul point de ce genre dont il puisse être question, serait peut-être l'usage du caractère représentant *i* pour correspondre non seulement à *i*, mais fréquemment aussi à l'*ä* de la plupart des langues modernes, usage qui se répète aussi dans l'emploi de l'alphabet arabe. Toutefois je doute que la supposition d'une telle filiation dans ce phénomène soit admissible, et je suis plutôt porté à voir partout des manifestations parallèles d'un seul et même motif, celui que j'ai indiqué plus haut, p. 15 et suiv.

Ainsi donc l'ancien alphabet turc disparaît sans vestiges après une existence de quelques centaines d'années.

[1] J'ajoute que les ressemblances spécieuses de l'alphabet turc et l'alphabet dit *hunno-scythique* (voir P. Király de Dada, Babyl. and Oriental Record VI, nº 10, 1893, p. 227 et suiv., 233) sont trop peu nombreuses et trop imperceptibles pour justifier une parenté des deux alphabets.

II.

TRANSCRIPTION ET TRADUCTION DES TEXTES

(MONUMENTS I ET II).

Introduction.

Comme le peuple dont proviennent ces inscriptions, savoir les Turcs ou, comme les Chinois les appelaient, les *Tou-kioue (Tou-kue),* avaient, pendant les deux siècles que dura leur empire, beaucoup de relations, soit de paix, soit de guerre, avec les Chinois, il est tout naturel que, dans les annales contemporaines de la dynastie des *Thang,* qui régna en Chine de 618 à 907, et dans d'autres ouvrages de la riche littérature chinoise, ouvrages qui ont puisé dans ces annales, nous trouvions bon nombre de détails sur ces relations et sur le peuple Tou-kioue lui-même.

Divers auteurs ont communiqué des traductions ou des extraits de ces récits chinois, et par là les ont rendus accessibles à la science européenne. Les travaux les plus importants de ce genre dont j'aie pu disposer, sont les suivants: DEGUIGNES, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols*, etc., t. I, 2e partie (Paris 1756), p. 367 et suiv.; VISDELOU, *Supplément à la Bibliothèque Orientale d'Herbelot* (Maëstricht 1776), p. 40 et suiv.; STANISLAS JULIEN, *Documents historiques sur les Tou-kioue (Turcs). Extraits de Pien-i-tien et traduits du chinois* (Journal asiatique, 6e série, t. III et IV, Paris 1864[1])).

[1]) Comp. en outre (GAUBIL,) *Abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie Tang,* dans les *Mémoires concernant l'histoire, etc. des Chinois,* XV (Paris 1791) et XVI (ibid. 1814; malheureusement je n'en ai pu consulter

Les Turcs entrèrent aussi en relations avec l'empire byzantin: en 568, ils envoyèrent une ambassade à Constantinople. En revanche, l'année suivante, on envoya, sous la conduite de Zemarkh, une ambassade grecque au «khagan» turc «Dizaboul». C'est surtout à ce propos que divers auteurs byzantins, notamment Ménandre Protector et Théophylacte Simocatta, donnent des renseignements sur les Turcs, renseignements qui sont pourtant assez insignifiants en comparaison de ceux dont nous sommes redevables aux Chinois.

Pour servir de donnée à l'intelligence de la teneur des inscriptions et contrôler ce qu'elles nous racontent, je jugerais convenable de présenter ici quelques points principaux de l'histoire des Turcs en suivant, mais seulement en seconde main, la version chinoise. Cet exposé consiste en des extraits empruntés aux ouvrages précités, surtout au mémoire de Stan. Julien. (Les passages reproduits littéralement, sont mis en « ».) Quant à la reproduction des mots et noms chinois, je regrette de n'avoir pu être conséquent; toutefois je m'en tiens en général à ce même auteur, à moins d'indication contraire.

Voici d'abord quelques notices sur les mœurs des Tou-kioue[1]):

«Les Tou-kioue laissent flotter leurs cheveux, jettent à gauche le pan de leur vêtement[2]), et habitent sous des tentes de feutre. Ils se transportent d'un lieu à un autre, suivant qu'ils y trouvent de l'eau et des herbes. Leur principale occupation est l'élève des troupeaux et la chasse. Ils font peu de cas des vieillards, et montrent une grande estime pour les hommes qui sont dans la force de l'âge. Ils ont peu d'intégrité et de honte du mal, et ne

que le tome XVI.; KLAPROTH, *Tableaux historiques de l'Asie* (Paris 1826), surtout p. 113 et suiv; A. HEIKEL dans *Inscriptions de l'Orkhon*, p. XVII et suiv. Je regrette vivement que les ouvrages russes du Père Hyacinthe (Bitchourin) relatifs à l'histoire de l'Asie Centrale, ne se trouvent pas dans nos bibliothèques, de sorte que je n'ai pu les utiliser.

[1]) Journ. asiat., 6e s., III, p. 331 et suiv. (sous l'année 553), p. 351 et suiv. (sous l'année 581); Visdelou, l. c., p. 56 et suiv. Les notices regardent donc un temps plus ancien que celui de nos inscriptions; mais, à coup sûr, les détails rapportés n'ont subi que très peu de changements pendant cet intervalle.

[2]) «Les Chinois le jettent à droite, et considèrent l'usage contraire comme le signe auquel on reconnait qu'une nation n'est pas civilisée».

connaissent ni les rites ni la justice; ils ressemblent en cela aux anciens Hiong-nou.»

«Les grands officiers sont: 1° le *Ye-pou,* 2° le *Bout,* 3° le *Tik-k'in (Teh-k'in),* 4° le *Sou-li-pat,* 5° le *To-toun-pat*[1]), enfin d'autres petits magistrats. Ces fonctionnaires publics forment en tout vingt-huit classes distinctes. Toutes ces charges sont héréditaires. — Pour armes ils ont l'arc, la flèche, la flèche sifflante, la cuirasse, la lance, le sabre et l'épée. [Ils sont habiles à monter à cheval et à tirer de l'arc.] Leurs ceintures ont des ornements en creux et en relief. Au sommet de la hampe de leurs drapeaux, ils placent une tête de louve en or. Les satellites du roi s'appellent *fou-li,* mot qui signifie loup[2]). [Ils attendent que la lune soit dans son plein pour commencer leurs déprédations.]»

«Quand un homme est mort, on dépose son corps dans sa tente. Ses fils, ses neveux, ses parents des deux sexes, tuent chacun un mouton et un cheval [ou: tuent une multitude de bœufs et de chevaux], et les étendent devant la tente comme pour les lui offrir en sacrifice. Ils en font sept fois le tour à cheval, en poussant des cris lugubres, et dès qu'ils sont arrivés devant la porte de la tente, ils se tailladent le visage avec un couteau, de sorte qu'on voit le sang couler avec leurs larmes. Après avoir fait sept tours, ils s'arrêtent. Ils choisissent alors un jour fa-

[1]) J'ai substitué ici aux transcriptions de Stan. Julien celles de M. G. SCHLEGEL, *La stèle funéraire du Téghin Giogh,* Helsingfors 1892, p. 6. Ce savant suppose que le caractère «*Bout*» est fautif pour «*Ché*». Je serais plutôt porté à supposer qu'il faut lire «*Cha(t)*» (comp. p. 74), ce caractère ressemblant à «*Bout*» autant que «*Ché*» (voir par ex. Schlegel l. c., p. 24 note, dernier caractère de la l. 3). Sous les Thang, «le chef de la maison militaire était nommé *Ché-tsz,* et son second *Tik-k'in,* tandis que les grands officiers portaient respectivement les titres de *Yepou, K'out-lout-tsoat, Ap'o, Soulipat, Totoun, Soukin, Yen-houng-tat, Kieh-li-pat* et *Tatkan*» (Schlegel, l c., p. 7; comp. Visdelou, l. c., p. 42 a; Journ. asiat. IV, p. 201; Devéria dans *Inscr. de l'Orkhon* p. XXXVII [24]). Quant au mot *tik-k'in,* voir plus loin, p. 73; *totoun* et *ta(t)kan* sont évidemment les titres turcs *tudun* (inscription II E 40?) et *tarqan* (voir I N 12, I W 2, II S 13); *yepou* (= *che-hou,* dans les auteurs antérieurs?), à mon avis, pourrait bien rendre la forme turque *jabγu* (voir I E 14 = II E 12, note 21). Pour le reste de ces titres, l'identification avec des formes turques est trop douteuse.

[2]) En turc, *böri* ou *büri,* loup.

vorable, et brûlent le cheval que montait le défunt ainsi que tous les objets qui étaient à son usage. On en recueille les cendres, et on enterre le mort à des époques particulières. Lorsqu'un homme est décédé au printemps ou en été, on attend pour l'enterrer que les feuilles des arbres aient jauni et soient tombées. S'il est décédé en automne ou en hiver, on attend que les feuilles soient poussées et que les plantes soient en fleur. Alors on creuse une fosse et on l'enterre. Le jour des funérailles, les parents et les proches offrent un sacrifice, courent à cheval et se tailladent la figure comme le premier jour où la personne est morte. Après l'enterrement, auprès de la sépulture, on place des pierres et l'on dresse un écriteau[1]). Le nombre des pierres est proportionné à celui des ennemis que le défunt a tués pendant sa vie. [S'il a tué un homme, on dresse une pierre; il y en a pour qui l'on a dressé jusqu'à cent et mille de ces pierres.] Après la mort d'un père, d'un frère aîné ou d'un oncle, le fils, le frère cadet et les neveux épousent leurs veuves et leurs sœurs.»

«Quoique les Tou-kioue émigrent ou changent de domicile, chacun d'eux a toujours une portion de terre. Le khan habite constamment sur le mont *Tou-kin*[2]). Sa tente s'ouvre du côté de l'orient, par respect pour le côté du ciel où se lève le soleil.» —

«Ils révèrent les démons et les esprits, et croient aux magiciens. Ils se font gloire de mourir dans un combat, et rougiraient de finir de maladie. En général, ils ont les mêmes mœurs que les Hiong-nou.» —

D'après les auteurs chinois, les Tou-kioue étaient une race particulière des Hiong-nou (Huns) et demeuraient dans les monts

[1]) «Ils dressent une haute perche, pour signaler le tombeau, et construisent au-dessus une maison, dans l'intérieur de laquelle ils peignent la personne du mort, et représentent les combats auxquels il a pris part pendant sa vie», Journ. as. III, p. 352. Cette remarque doit avoir égard à des cas spéciaux et rares; comp. plus loin, p. 78.

[2]) Je ne sais pas la situation exacte de cette localité, mais je suppose qu'elle a appartenu aux ramifications orientales du système des monts Altaï. Deguignes, I, 2, p. 375, «vers les sources de la rivière Irtisch»(?); p. 395, «une des branches des monts Altaï; *Inscr. de l'Orkhon*, p. XVII, où l'on s'appuie sur le Père Hyacinthe, «au nord d'Ordos». Comp. I E 23, note 32.

Altaï (en chinois *Kin-chan,* les monts d'or). C'est peut-être là aussi, dans les monts Ektag («mont d'or»), que Zemarkh rencontra le «khagan» des Turcs[1]). Vers le milieu du VIe siècle, leur chef était *Tou-men,* qui se donna le premier le titre de *Kho-han* (kagan, khan[2])) ou *I-li-khan* et à sa femme (non pas «à sa fille») celui de *Kho-ho-toun*[3]). Dans ce temps-là, les Turcs étaient déjà devenus nombreux et puissants et commencèrent «à se rendre aux frontières de la Chine pour vendre de la soie et entrer en relation avec le royaume du Milieu[4])». Tou-men attaqua entre autres les *Thie-le,* peuple nombreux de race turque[5]), les battit et soumit environ cinquante mille familles. Tou-men mourut en 552. Son fils *Kho-lo* ou *I-si-(ki-)khan,* qui lui succéda, ne régna qu'un an. Après sa mort, son frère cadet *Sse-kin* ou *Sse-teou* (ou Yen-tou) lui succéda et reçut le nom de *(Mo-han* ou) *Mo-kan-khan*[6]). «Il était d'un naturel dur et cruel, et ne s'occupait que de combats.» «Il se dirigea vers l'ouest et défit les Ye-ta (Yep-t'at, Schlegel; c.-à-d. les Ephthalites des auteurs byzantins); à l'est, il poursuivit les *Khi-tan*[7]); au nord, il s'empara du royaume de *Ki-ko* (des K'it-kout, Schlegel). Par la puissance de ses armes, il soumit tous les royaumes situés en dehors des frontières (de la Chine). A l'est, depuis l'ouest de la mer de Liao (le golfe de Corée); à

---

[1]) *Ἔπειτα ἐπορεύοντο ξὺν τοῖς ἐς τὸ τοιόνδε τεταγμένοις, ἵνα ὁ Χαγάνος αὐτὸς ἦν, ἐν ὄρει τινί λεγομένῳ Ἐκτάγ, ὡς ἂν εἴποι χρυσοῦν ὄρος Ἕλλην ἀνήρ*, Ménandre Protector, ch. 18. Le nom d'Ektag est d'ailleurs inconnu et n'existe pas à présent. Il n'est donc point certain que cette localité appartienne aux monts Altaï mêmes; comp. BRETSCHNEIDER, *Mediæval Researches from Eastern Asiatic Sources* (London 1888), I, p. 13, note 5.

[2]) Je ferai remarquer une fois pour toutes que dans cette Introduction j'emploie en général, à l'instar de la plupart de mes sources, la forme plus récente de ce titre, *khan,* tandis que dans la traduction des inscriptions mêmes je garde la forme ancienne, *kagan,* en turc, *qaγan.*

[3]) En turc, *qatun;* comp. l'inscription I E 11, 25, 31, I N 9.

[4]) Journ. as III. p. 326—329; IV, p. 201. Deguignes, l. c., p. 373 et suiv.

[5]) En turc, à mon avis, *Tölis* ou *Töläs* Voir I E 13 = II E 12, note 21.

[6]) Ibd. p. 331 et suiv.; p. 350 et suiv. Deguignes, l. c., p. 377.

[7]) Peuple de race tongouse ou mongole(?), qui demeurait dans la partie méridionale de la Mandchourie de nos jours. En turc, *Qytai̥* (I E 2 et 4, et ailleurs). Comp. Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie,* p. 87, 159; G. H. PLATH, *Die Völker der Mandschurey,* I (Göttingen 1830) p. 82 et suiv.; Bretschneider, l. c., p. 208.

l'ouest, jusqu'à la mer Occidentale (la Caspienne ou le lac Balkach?), sur une étendue de dix mille *li;* au sud, depuis le nord du grand désert de sables (Cha-mo ou Gobi); au nord, jusqu'à la mer du Nord (le lac Baïkal?), sur un espace de cinq à six mille *li,* tout lui était soumis [1]).»

«Mo-kan mourut après vingt ans de règne; il délaissa son fils Ta-lo-pien et se donna pour successeur son propre frère cadet. Celui-ci s'appela Tho-po-khan. Il donna à Che-thou, fils d'I-si-khan, le titre de Eul-fo-khan, et le chargea du commandement général de la partie orientale de ses États. Il donna au fils de son frère cadet Jo-tan-khan le titre de Pou-li-khan, et l'établit dans la partie occidentale. A cette époque, Tho-po-khan avait cent mille archers, et il inspirait de sérieuses craintes au royaume du Milieu [2]).» «Il régna pendant dix ans, et mourut de maladie. Après sa mort, les grands de la nation voulurent placer Ta-lo-pien sur le trône; mais, comme sa mère était d'une famille obscure, le peuple ne voulait point se soumettre à lui. D'un autre côté, la mère de 'An-lo (fils de Tho-po-khan) étant d'une famille noble, les Turcs avaient pour lui la plus grande estime. Che-thou, étant arrivé le dernier, s'adressa aux grands et leur dit: 'Si vous placez sur le trône 'An-lo, je veux me mettre à son service avec mes frères; mais si vous lui préférez Ta-lo-pien, je suis décidé à garder les frontières et à l'attendre l'épée au côté et la lance au poing.' Comme Che-thou était d'une haute stature et plein de bravoure, les grands du royaume furent saisis de crainte, et nul n'osa lui faire opposition. En conséquence, ils prirent aussitôt 'An-lo pour succéder à Tho-po-khan. Ta-lo-pien, n'ayant pu monter sur le trône, ne se soumit pas du fond du cœur à 'An-lo. Chaque jour il envoyait des hommes pour l'injurier et l'accabler d'affronts. 'An-lo, ne pouvant réprimer ces outrages, céda le trône à Che-

[1]) J. as. III, p. 331, 351; G. Schlegel, *Stèle funéraire,* p. 32 et suiv.; *Inscr. de l'Orkhon,* p. XVII. — Dix mille *li* serait environ 5700 kilom., et cinq à six mille li, environ 3000 kilom., — pourvu que le *li* ait eu alors la même longueur qu'aujourd'hui, ce qui n'est point certain (comp. Bretschneider, l. c., p. 15, note 10). C'est par inadvertance que Stan. Julien traduit «jusqu'à dix mille li de la mer Occidentale» et «jusqu'à cinq à six mille li de la mer du Nord».

[2]) Journ. as. III, p. 353.

thou. Les grands du royaume délibérèrent ensemble, et dirent: 'Des fils des quatre khans, Che-thou est le plus sage.' En conséquence, ils allèrent au-devant de lui, et le nommèrent roi sous le nom de I-li-kiu-liu-che-mo-ho-chi-po-lo-khan; on l'appelait aussi Cha-po-lio; il fixa sa résidence sur le mont Tou-kin (voir p. 60, note 2). 'An-lo, s'étant soumis à lui, alla demeurer sur les bords de la rivière To-lo[1]), et reçut le titre de second khan. Ta-lo-pien adressa alors une demande à Cha-po-lio: 'Moi et vous, dit-il, nous sommes tous deux fils de khans, et chacun de nous a le droit de succéder à son père; mais, aujourd'hui, vous êtes au sommet des honneurs, et moi seul je ne suis revêtu d'aucune dignité. Pourquoi cela?' Cha-po-lio[2]) en fut affligé et lui donna le titre d'A-po-khan. Il s'en retourna et se mit à la tête de ses sujets[3]).»

Il y eut encore d'autres membres de la dynastie qui reçurent le titre de khan, sous la suzeraineté de Cha-po-lio. Tel fut en particulier Tien-kioue, frère (ou oncle?) de Cha-po-lio, et qui fut mis à la tête des Turcs occidentaux avec le titre de Ta-teou-khan (= Tardou, *Τάρδου* des écrivains byzantins[4])). De cette époque — vers l'an 600 — date la séparation des Turcs en deux empires, les Turcs orientaux et les Turcs occidentaux, ayant chacun leur khan, et ces derniers ne nous regardant pas (comp. p. 70, note 3).

Les Tou-kioue furent toujours des voisins très gênants pour les Chinois: ils faisaient constamment des irruptions sur les frontières de la Chine et ravageaient le pays, ou bien ils s'immisçaient dans les troubles des Chinois si bien qu'ils savaient toujours en tirer parti. Tout en désirant se tenir bien avec ces voisins guer-

---

[1]) Tola, affluent de l'Orkhon, en turc, *Toγla,* voir II E 30.

[2]) C'est par inadvertance que Stan. Julien écrit Ta-lo-pien.

[3]) Journ. as. III, p. 354—356. J'ai cité *in extenso* ce passage et un autre plus bas, parce qu'ils mettent en bonne lumière ce que disent les inscriptions I E 4—5 = II E 5—6. Comp. aussi ce que dit plus tard un prince turc, fils de Che-thou khan: «Depuis Mo-kan khan, un grand nombre de nos princes des Tou-kioue ont remplacé leurs frères aînés par leurs frères cadets, leurs fils légitimes par des bâtards. Ils ont manqué de respect à nos ancêtres et ont violé leurs lois.» Ibid. p. 504.

[4]) Peut-être = turc *Tarduš?* Voir I E 13, note 21; I N 13.

riers et puissants, les Chinois avaient toute la peine du monde à les tenir à l'écart, par force ou par ruse. Ainsi nous lisons, à la date de l'an 580, qu'un diplomate chinois, Tchang-sun-tching, qui avait été envoyé en ambassade chez les Tou-kioue, et qui avait eu l'occasion de bien les étudier sous tous les rapports, représenta à l'empereur «que Che-thou, Tien-kioue, A-po, etc., qui étaient oncles et neveux, frères aînés et frères cadets, avaient chacun sous ses ordres des troupes nombreuses; qu'ils avaient tous le titre de khan; qu'ils étaient établis séparément à l'est et à l'ouest, au midi et au nord; qu'intérieurement ils se soupçonnaient et se détestaient, quoique au dehors ils parussent unis; qu'il était difficile de les vaincre par la force, mais qu'il était aisé de mettre entre eux la division.» Ce plan fut suivi avec beaucoup d'astuce, et de cette manière les Chinois réussirent, en attendant, à affaiblir considérablement les Turcs en excitant les uns contre les autres les différents khans[1]).

Il serait inutile de s'arrêter davantage aux destinées de ces anciens khans et de leurs successeurs. Il suffit de rappeler que les choses continuent de se passer chez les Turcs comme auparavant: plusieurs khans qui rivalisent entre eux; incursions continuelles sur les frontières chinoises et guerres entre les deux nations (il va sans dire que, la plupart du temps, c'est là ce que nous apprennent les textes chinois, qui ne savent pour ainsi dire rien sur les rapports des Turcs aux peuples de l'Ouest).

Cependant l'on voit que, grâce non seulement à leurs armes, mais encore à la supériorité de leur civilisation en général, les Chinois gagnent successivement et de plus en plus des avantages sur les Tou-kioue. En 630, les Chinois réussissent enfin à défaire complètement ces derniers et à faire prisonnier leur khan même, *Kie-li*[2]). Dès lors les Tou-kioue sont vassaux des Chinois. La plupart des hordes qui avaient fait partie de l'empire des Tou-kioue, s'étaient déjà partiellement soumises auparavant; en partie, elles se soumettent maintenant peu à peu à la Chine, tandis que

[1]) Journ. as. III, p. 358 et suiv.

[2]) Ou *Kiet-li*, comme l'écrit M. G. Schlegel, conformément à l'ancienne prononciation. Journ. as. IV, p. 228 et suiv.; Deguignes, p. 431 et suiv.; Visdelou, p. 43 et suiv.

certains autres des peuples asservis profitèrent de l'occasion pour s'émanciper. Le nouvel État tributaire, qui conserva toujours une certaine indépendance intérieure, se divise en une série de provinces administrées par des gouverneurs ou commandants indigènes, pourvus de titres chinois; à leur tête est préposé un chef portant l'ancien titre de Chen-yu ou bien Khan. Beaucoup des Turcs avec leurs chefs acceptent loyalement, ce semble, ce nouveau régime, et un assez grand nombre vont successivement s'établir paisiblement en dedans des frontières de la Chine — où, à proprement parler, ils ne semblent pas avoir été vus d'un bon œil, — attirés par la civilisation supérieure et la vie plus aisée. Mais au fond la grande majorité des Turcs restent irréconciliables: ils ne peuvent oublier l'ancienne liberté. Les soulèvements vont en croissant; mais, même s'ils sont suivis d'un succès passager, les Chinois parviennent toujours à les étouffer provisoirement.

Il se produit un changement complet à l'apparition d'un nouveau chef ou khan des Turcs, qui descendait de Kie-li-khan [1]). C'est *Ko-to-lo* (Stan. Julien) ou *Kou-tou-lou* ou, conformément à l'ancienne prononciation des signes en question, *Kout-tout-louk* ou bien *Kout-tho-louk* (G. Schlegel [2])), c'est-à-dire le turc *qutluγ*, l'heureux, évidemment non pas son nom personnel, mais son surnom de khan, et, comme tel, fort approprié, si l'on considère les résultats de son activité. Après avoir d'abord commandé une bande de brigands de plus de 5000 hommes, il se proclama khan des Turcs en 681 [3]). Il battit les Chinois en presque toutes les rencontres et vint faire le ravage jusqu'en Chine [4]). Il paraît que les Turcs avaient fait également de grandes incursions dans l'intérieur

---

[1]) D'après Deguignes, l. c., p. 447; Visdelou, p. 46 b.

[2]) Schlegel, *Stèle funéraire*, p. 23. C'est aussi sous ce nom qu'il est mentionné dans l'inscription chinoise du mon. I, tandis que ce nom ne se trouve pas dans la partie turque, qui ne lui donne qu'une seule fois le nom de *Iltäräs* (I E 11 = II E 10) et ne le mentionne d'ailleurs que comme «mon père le kagan».

[3]) Schlegel, l. c. D'après la date fournie en chinois, ibid., note 4 (la 2e année de la période Yong-chun), ce serait toutefois plutôt 683; de même dans Deguignes I, 1, p. 227; I, 2, p. 447.

[4]) Journ. as. IV, p. 410 et suiv.; Deguignes, l. c., p. 447—48; Visdelou, l. c.

du Turkestan et dans les pays possédés par les Turcs occidentaux, qui s'en trouvèrent si incommodés qu'ils demandèrent aux Chinois d'être placés dans quelqu'une de leurs provinces[1]).

Dans les ouvrages qui sont à ma disposition, l'on ne voit pas quelle est, dans les annales chinoises, la désignation de l'an de sa mort. Tandis que Stan. Julien (l. c., p. 414) n'indique aucune année, on lit 693 dans Deguignes et Schlegel[2]), mais 690 dans Visdelou (p. 46 b). D'après ce qu'on peut déduire à cet égard de nos inscriptions, indiquant l'âge qu'avaient ses fils à la mort de leur père (voir plus loin), il semble plutôt qu'on doive en fixer la date à 691, peut-être, toutefois, à 690, mais non pas à 693.

A la mort de Kou-tou-lou, ses fils étaient mineurs (nos inscriptions nous apprennent que l'aîné avait huit ans, le cadet, sept; voir II E 14 et I E 30); dans ces circonstances, le frère cadet du défunt, celui que les annales chinoises appellent *Me-tch'oue* (Stan. Julien) ou, d'après la transcription de Schlegel, *Mik-tsoat*[3]), prit sa place et se proclama khan (il faut bien se rappeler que les Turcs restent, de nom du moins, vassaux de la Chine). Je vais présenter, sur ce khan, quelques détails qui me paraissent offrir de l'intérêt, soit en général comme caractérisant ce type d'un khan turc, soit pour servir de comparaison à la teneur de nos inscriptions.

En 694, dit-on[4]), «il attaqua l'arrondissement de Ling-tcheou (sur le Hoang-ho), tua et enleva de force un grand nombre de magistrats et d'hommes du peuple.» Il fit de même pendant les années suivantes, et cela d'autant plus que les Chinois étaient affairés d'un soulèvement des Khi-tan et que, par conséquent, il pouvait penser qu'on ne pourrait lui opposer des forces considérables. Mais ensuite il adopte un autre procédé, probable-

[1]) Deguignes, p. 448.

[2]) Deguignes I, 1, p. 227; I, 2, p. 448; Schlegel, l. c., peut-être seulement d'après Deguignes.

[3]) Ce nom ne paraît guère turc, et l'on ne sait pas trop quel était en turc le nom propre de ce khan. Les inscriptions ne l'appellent jamais par son nom, mais seulement «mon oncle le kagan».

[4]) Journ. as. IV, p. 414 et suiv.

ment mieux adapté, selon lui, à la réalisation de ses divers plans: il sollicite la permission de marcher contre les Khi-tan rebelles afin de faire preuve de son dévouement. Dans ce temps-là, la Chine était gouvernée par l'impératrice Wou-heou, qui, après avoir déposé son fils, l'empereur Tchoung-tsoung, et l'avoir exilé, avait usurpé le pouvoir. Elle fit même tuer tous les membres de la dynastie régnante des Thang, à l'exception de deux princes, voulant que la couronne échût à un prince de sa propre famille, et à cet effet elle aurait bien accepté le secours des Turcs[1]). Aussi donna-t-elle à Me-tch'oue la permission sollicitée avec le grade de général de la garde de la gauche. «Il amena alors ses soldats, attaqua les Khi-tan et battit leurs principaux chefs[2]). L'impératrice rendit un décret par lequel elle lui donna le nom de Kie-thie-li-chi-ta-chen-yu et lui conféra le titre de Kong-pao-koue-kho-han (c.-à-d. le khan qui, par ses services, a témoigné sa reconnaissance au royaume).» Mais Me-tch'oue ne pensait nullement se contenter de si peu, et, «avant d'avoir reçu l'investiture, il attaqua tout à coup les arrondissements de Ling-tcheou et de Ching-tcheou et tua et enleva de force un grand nombre d'habitants.» Après avoir subi une défaite, il envoya des ambassadeurs pour présenter ses excuses et ses demandes: il désirait devenir le fils de l'impératrice et épouser une princesse chinoise[3]), et il ajoutait: 'J'ai des filles que je désire marier aux deux princes' (ceux qui restaient de la dynastie des Thang). De plus, il demandait qu'on lui livrât les Turcs qui s'étaient soumis à la Chine et qui étaient disséminés dans six arrondissements situés près du coude du fleuve Jaune. Enfin il exigeait «un million de boisseaux de millet pour ensemencer ses terres, trois mille instruments d'agriculture et une énorme quantité de fer». Parmi les conseillers de l'impé-

[1]) Deguignes, l. c., p. 450.

[2]) Plus tard il subjugua lui-même une partie au moins des Khi-tan et d'un peuple qui leur était très apparenté et que les Chinois appellent Hi (Deguignes, l. c.; Journ. as. IV, p. 455—57; Visdelou, l. c., p. 47 a).

[3]) Il ne cesse de répéter jusqu'à ses dernières années cette prière; mais toutes les fois qu'il semble être sur le point de voir s'accomplir son désir, il détruit lui-même le résultat par son manque d'égards. Les détails de cette affaire sont insignifiants pour notre sujet, bien que pour lui-même elle jouât toujours un rôle très important.

ratrice, les opinions étaient fort partagées; mais on finit par résoudre «d'accéder à ses demandes. En conséquence, on lui accorda du millet, des instruments d'agriculture et plusieurs milliers de tentes des Turcs soumis. Par suite de ces circonstances, les Tou-kioue devinrent très puissants.»

Ensuite l'impératrice ordonna à son propre neveu, qui, on se le rappelle (comp. plus haut), n'appartenait pas aux Thang, et qu'elle destinait à lui succéder, d'aller demander au khan une de ses filles. Mais le khan le fit jeter en prison et déclara dans les termes les plus injurieux qu'il ne voulait donner sa fille qu'à un prince de la dynastie des Thang, dont les Turcs avaient reçu tant de bienfaits, et qu'avec toutes ses troupes il voulait courir au secours des deux princes survivants de la dynastie pour empêcher qu'on ne leur enlevât l'empire. Cette réponse, accompagnée d'une lettre d'une teneur pareille, fut cause coopérante que l'impératrice fit revenir l'empereur son fils à la cour[1]).

Ce changement en faveur de l'empereur, n'empêcha point que le khan n'exécutât les menaces qu'il avait proférées. Il se mit à la tête de 100000 cavaliers, se dirigea vers le sud et pénétra en Chine. Toutes les villes situées au nord du Hoang-ho en furent en alarmes; il les prit et les saccagea l'une après l'autre, et semble même être entré dans la province de Chan-toung[2]); «il brûla les chaumières et les maisons, et convertit en désert les bourgs et les villages. L'impératrice fut transportée de colère. Elle rendit un décret par lequel elle mettait à prix la tête de Me-tch'oue, et promettait à celui qui le tuerait le titre de roi et le surnom de *Tchan-tch'oue* (c.-à-d. celui qui a décapité Me-tch'oue).» En outre on envoya de nouvelles armées contre lui. Mais il se retira sans avoir été rejoint par elles. Auparavant «il prit les hommes et les femmes qu'il avait enlevés de force et les fit périr, au nombre de quatre-vingt-dix mille[3]).»

Ceci eut lieu en 698, à ce qu'il semble. De la même manière, il entrait tous les ans dans les frontières pour les ravager.

---

[1]) Deguignes. p. 450; Journ. as. IV, p. 418.

[2]) Ce ne serait pas là la seule fois qu'il envahit cette province; comp. le Journ. as. IV, p. 425 et l'inscription I E 17 = II E 15.

[3]) Journ. as. IV, p. 418 et suiv.; p. 415.

«Les soldats chargés de les défendre, n'avaient pas un instant de repos.» La force des Turcs résidait surtout dans leur grande célérité: ils paraissaient subitement, se livrant au vol et au brigandage; mais, avant que les troupes chinoises se fussent mises en marche, ils avaient disparu. Ce n'est qu'assez rarement qu'on livrait bataille[1]). Ainsi l'on mentionne, à la date de 706, que le général chinois *Cha-tcha-tchong-i* «livra bataille aux Tou-kioue, près de Ming-cha, et fut vaincu[2]).»

«Me-tch'oue, lit-on[3]), fier de ses victoires, méprisait le royaume du Milieu et se montrait plein d'orgueil. En général, son armée était presque égale à celle que possédait autrefois Kie-li-khan. Ses États avaient, en long et en large, une étendue de dix mille li; tous les barbares lui étaient soumis. Il donna le gouvernement d'orient à son frère To-si-fou[4]), et celui d'occident

[1]) Comp. ce qu'avait dit autrefois un empereur chinois (Journ. as. III, p. 547, an 617): «Ce qui fait la supériorité des Turcs, ce sont les cavaliers et les archers. Quand ils se voient dans une position avantageuse, ils s'avancent avec ardeur; mais s'ils aperçoivent du danger, ils s'enfuient avec la rapidité du vent et disparaissent aussi vite que l'éclair, sans pouvoir se maintenir dans leurs rangs. L'arc et la flèche leur servent d'ongles et de dents. La cuirasse et le casque sont leur vêtement ordinaire. Leurs troupes ne marchent pas en ordre, leur camp n'a pas de place fixe. Ils campent partout où ils trouvent des herbes et des eaux; les moutons et les chevaux forment la nourriture de leur armée. S'ils sont vainqueurs, ils s'arrêtent et cherchent les richesses de l'ennemi; s'ils sont vaincus, ils s'enfuient sans éprouver un sentiment de honte. Ils ne prennent pas la peine de veiller pendant la nuit ni de faire des rondes pendant le jour; ils ne font point de dépenses pour construire des retranchements, ni pour se procurer des vivres et des provisions. Mais quand les soldats de la Chine vont en campagne, ils agissent tout autrement. S'ils entrent en lutte avec les Turcs, il est rare qu'ils puissent remporter la victoire.» L'empereur en conclut que, pour les vaincre, il faut adopter leurs procédés. — C'est aussi cette manière de faire la guerre qui explique le fait que le nombre sommaire de batailles qu'indiquent les inscriptions, est toujours inférieur à celui des campagnes (comp. I E 15 et 18).

[2]) Journ. as. IV, p. 424. Je suppose que c'est la même bataille à laquelle fait allusion la p. 426 du même endroit, et où ce même général perdit près de dix mille hommes. L'année suivante il fut de nouveau «battu par les Tou-kioue», ibid. p. 427. Comp. I E 32 et note 39; II E 26.

[3]) Ibid. p. 424. Deguignes, p. 451.

[4]) Ou Tousik beg, Schlegel, l. c., p. 23.

à Me-kiu, fils de Kou-tou-lou[1]). Chacun d'eux possédait vingt mille soldats. Son fils, Fou-kiu, qui avait le titre de petit khan, commandait aux deux précédents. Il avait sous ses ordres quarante mille hommes, et était appelé Tho-si-khan.»

Il va de soi que Me-tch'oue a aussi fait une série d'expéditions contre d'autres peuples que les Chinois, surtout vers l'ouest; mais les textes chinois n'en disent que peu de chose. On rapporte[2]) que vers 710 (en 708?) «il se porta à l'ouest avec toute son armée, et attaqua les *Tou-ki-chi*[3]).» Alors les Chinois profitèrent de son absence pour élever quelques forteresses près de la frontière nord. En 714, il «ordonna à son fils I-ni-khan de prendre sous ses ordres Thong-'o, du titre de Te-kin, Ho-pa, du titre de Kie-li-fa (Kieh-li-pat, Schlegel; p. 59, note 1), et Chi-chi-pi, et d'aller avec des cavaliers d'élite attaquer *Pe(i)-thing*[4]). Kouo-

---

[1]) Son titre exact n'est pas indiqué dans le passage cité; comp. II E 14—15, note 21, et I E 17.

[2]) Journ. as. IV, p. 428; Deguignes, p. 451; comp. Visdelou, p. 54.

[3]) Les *Tou-ki-chi*, en turc, selon moi, *Türgäs (Türgäš? Türgis* ou *-iš?)* — voir surtout I E 18—19, 36 et suiv. — étaient à proprement parler une grande horde des Turcs occidentaux (comp. p. 63). A peu près au même temps que les Turcs orientaux, ou un peu plus tard, les Turcs occidentaux tombèrent aussi sous la dépendance des Chinois, dont ils subirent constamment la profonde influence: les Chinois déposaient et proclamaient des khans ou les emmenaient prisonniers en Chine; en même temps l'empire des Turcs souffrait beaucoup de luttes perpétuelles, entre autres avec les Persans. En 704, le dernier khan de la dynastie ancienne, prince faible, fut déposé à la suite d'une révolte de ses sujets, qui antérieurement déjà avaient proclamé khan Ou-tche-le, l'habile et brave chef des Tou-ki-chi. De toutes parts on venait se soumettre à lui. Il campait au nord-ouest de la rivière Soui-che (Tchou?), située à l'occident du lac Issi-kul, proche de la rivière Ili. Il établit sa grande cour dans la ville de Koung-yue et sa petite cour sur les bords de la rivière Ili. Après la mort de ce khan, survenue en 706, son fils So-ko (ou Sou-kha) lui succéda. Voilà donc comment l'empire des Turcs occidentaux avait été renversé et remplacé par celui des Tou-ki-chi ou Turghès, qui dura jusqu'en 766, époque où il fut renversé par les Ouigours. Comp. Deguignes, p 493 et suiv.; Visdelou, p. 54; Klaproth, *Tableaux historiques*, p. 119 et suiv.

[4]) En turc, *Bišbalyq*, «Cinq-villes» = l'Ouroumtsi de nos jours, sur le revers septentrional des monts Célestes, Thien-chan. Au VII[e] siècle, ce fut une des résidences des Tou-kioue. Après que ces derniers se furent soumis à la Chine, Pe-thing fut le siège d'un gouverneur général chinois *(tou-hou)*. Plus

kien-kouan, de titre du Tou-hou (c.-à-d. gouverneur général chinois) les attaqua, et décapita Thong-'o sous les murs de la ville. Les ennemis se débandèrent et s'enfuirent. Ho-pa n'osa point s'en retourner; il emmena sa femme et ses enfants et vint se soumettre à la Chine[1]).»

A la même époque (714?) on mentionne encore une expédition contre les Tou-ki-chi. Le khan de ceux-ci. So-ko, fils d'Ou-tche-le (voir p. 70, note 3), avait partagé le gouvernement de son empire avec Tche-nou, son frère cadet. Celui-ci, jaloux de n'être pas le plus puissant, ou abandonné des siens à cause de sa violence, alla se rendre à Me-tch'oue, s'offrant à lui servir de guide pour aller faire la guerre à son frère aîné. Me-tch'oue fit arrêter Tche-nou et alla seul à la tête de vingt mille chevaux attaquer So-ko, et le fit prisonnier. Au retour de cette expédition, parlant à Tche-nou: «Vous deux, quoique frères, dit-il, vous ne pouvez vous accorder ensemble; puis-je attendre aucune fidélité de votre part?» et il les fit mourir sur-le-champ tous deux[2]).

On mentionne aussi qu'il «avait souvent attaqué les *Ko-lo-lou*[3]),»

tard, Pe-thing ou Bichbalik appartint aux Ouigours. Voir Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, II, 1826, p. 355 et suiv.; Bretschneider, l. c., p. 66, note 157. Comp. Inscr. II E 28.

[1]) Journ. as. IV, p. 454 (453); comp. Deguignes, p. 452, Visdelou, p. 47.

[2]) Deguignes, l. c., p. 496 et suiv.; Visdelou, l. c., p. 54 b. Comp. I E 19.

[3]) En turc, *Qarluq* (de *qar*, neige?). Voici ce que racontent à leur égard les sources chinoises, dans une section à part de l'histoire des Thang (voir Visdelou, p. 76): «C'était dans sa première origine un ramas de familles Tou-kioue. Ils étaient placés au nord-ouest de Pe-thing (voir plus haut) et à l'occident des monts d'Or. Ils étaient partagés en trois corps ou familles. En 650, ou peu après, les trois corps furent réduits en province par les Chinois. Les chefs de ces corps eurent le titre de *Tou-tou*. Ces trois corps étaient serrés par les Tou-kioue du côté de l'orient et du côté de l'occident. Ils observaient la force ou la faiblesse des Tou-kioue, pour régler sur cela leur soumission ou leur révolte, sans avoir à cet égard aucune conduite arrêtée. Dans la suite, ils s'avancèrent peu à peu vers le midi, et leur chef prit le titre de *Che-hou* [*Ye-pou?* comp. p. 59, note 1] des trois familles ou corps. Ils étaient courageux et aimaient la guerre. Un peu après 713, les Ko-lo-lou vinrent deux fois rendre hommage à la Chine. Après 742, ils se soumirent aux Ouigours et vinrent

et que «l'empereur avait ordonné aux gouverneurs des lieux voisins de leur prêter secours[1]).»

Enfin, la puissance de Me-tch'oue commença à faiblir. Il était maintenant vieux, et «comme il tyrannisait ses sujets, et que la vieillesse avait augmenté sa faiblesse d'esprit et sa cruauté, ses hordes l'avaient pris en haine et s'étaient révoltées.» Un nombre croissant des hordes qu'il avait assujetties, vinrent avec leurs chefs (entre autres son propre gendre avec Sse-thaï, chef des *Hie-thie*[2]), les trois familles des Ko-lo-lou, et bien d'autres) se rendre aux Chinois. De cette manière, plus de 10000 tentes des Turcs vinrent successivement à la frontière pour faire leur soumission (en 715). L'empereur ordonna par un décret de les interner au midi du fleuve Jaune, dans le pays d'Ordos, et conféra aux chefs des dignités de différents degrés. «Tous ces déserteurs tramaient avec les Chinois la perte de Me-tch'oue et étaient prêts à l'attaquer, en cas qu'il voulût entrer dans la Chine.»

En attendant, Me-tch'oue alla châtier une des hordes rebelles, les *Pa-ye-kou*[3]), au nord du grand désert; «il leur livra bataille près du fleuve To-lo (Tola, voir plus haut) et les tailla en pièces. Il s'en retourna à la légère et sans prendre de précautions. Comme il traversait une forêt, quelques restes des Pa-ye-kou l'attaquèrent impétueusement et le décapitèrent (22 juillet 716). Ils remirent sa tête à l'ambassadeur chinois Ho-ling-thsiouen, qui l'envoya à la capitale[4]).»

s'établir dans les monts *Ou-de-ghien* (*Ou-tou-ghai* ou, en chinois, *Ou-tou-kiun* ou bien *Ou-te-kien* [*Outkin*, Devéria]), où ils s'assujettirent aux Houi-ho (Ouigours). Ceux qui demeuraient dans les monts d'Or et à Pe-thing, rendaient tous les ans hommage à l'empereur.» Leur histoire ultérieure est insignifiante pour notre sujet. Comp. Devéria dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXV [15]; Bretschneider, l. c., II, p. 39 et suiv., et l'inscr. I N 1, II E 29, 40.

[1]) Journ. as. IV, p. 456; Deguignes, p. 494; Visdelou, p. 47, 54.

[2]) Horde des Houi-ho (Ouigours) appelée aussi *A-thie* (A-te) ou *Ha-thie*. En turc, peut-être, *Ädiz;* comp. I N 5.

[3]) Horde des Thie-le ou Houi-ho; d'après la transcription de M. Schlegel, l. c., p. 23, *Poat-i-kou;* en turc, peut-être, *Bajyrqu*, v. I E 34. Comp. Visdelou, p. 74 et suiv.

[4]) Journ. as. IV, p. 455—58; Deguignes, p. 453; Visdelou, p. 47; Mémoires

«Après la mort de son oncle, *Kioue-te-kin* (c'est-à-dire, en turc, *Kül tigin* ou *tegin,* le prince Kul[1])), fils de Kou-tou-lou, ayant rassemblé son ancienne horde, attaqua et tua le fils de Me-tch'oue («le petit khan», voir p. 70) ainsi que tous ses frères, et mit sur le trône son frère aîné *Me-ki-lien*, qui prit le titre de *Pi(t)-kia kho-han*, c'est-à-dire, en turc, *Bilgä qayan*, le sage kagan[2]). Le nom que ce khan portait dans sa horde, était *Siao-*

sur les Chinois XVI, p. 6 et suiv. (Visdelou et [par une faute d'impression?] les Mém. sur les Chin., p. 11, indiquent comme année de la mort de Me-tch'oue 715, ce qui n'est pas juste). Ce sont là tous ces détails auxquels font allusion nos inscriptions I E 22—24 = II E 18—20; comp. I S 5—9 = II N 4—7.

[1]) Le mot *kül* figure aussi dans le nom de *Kül-čur,* qui se présente II S 11. Dans l'épopée nationale kirghize sur Semätäi, un des personnages principaux porte le nom de *Kül-čoro*, qui y est relié au mot *kül,* fleur (voir Radloff, *Proben der Volkslitteratur der türk. Stämme Südsibiriens*, V, p. 318, v. 224—225: «*Kül uštap tüškön balany Kül-čoro kojup aldy deit*» = id., *Uebersetzung* V, p. 321: «Jenem Kinde mit der Blume gab den Namen Kül Tschoro er»). Est-ce donc qu'aussi en ancien turc le nom de *Kül* signifie *fleur* tout simplement? Je n'ose le décider; mais tel n'est probablement pas le cas. Car le mot *kül,* fleur, qui se retrouve dans diverses langues turques, paraît partout emprunté au persan *gul,* à proprement parler, rose. Mais alors, on peut difficilement se figurer que ce mot ait existé dans cette période de la langue qui autrement n'admet pas d'emprunts faits à la langue persane. Pour que ladite étymologie soit possible, on devrait forcément supposer que ce mot est du turc véritable et que la ressemblance avec le persan n'est due qu'au hasard. Il est donc plus vraisemblable qu'il faut rattacher le nom de *Kül* au mot *külig,* vaillant (c'est là aussi l'avis de M. Radloff, *Die alttürk. Inschriften der Mongolei,* p. 115). — Dans *T'oung pao, Archives,* etc., V, Leide 1893, p. 173, M. Schlegel a montré que l'ancienne prononciation du caractère chinois par lequel ce mot est rendu, a été selon toute probabilité *k'üt*, et qu'en général, dans les anciennes transcriptions chinoises de mots étrangers, *l* final est représenté par un *t* (dans son mémoire intitulé *La stèle funéraire du Téghin Giogh,* il avait suivi la prononciation *giok*, qui se trouve aussi, et l'avait rendu par *Giogh* répondant à une forme supposée turque *kök,* littéralement «bleu»). — Le mot turc *tigin, tegin, tägin*, prince du sang, employé spécialement en parlant du fils ou du frère du khan, se rend en chinois par *te(h)-kin* ou *tik-kin* (comp. p 59); autrefois on lisait incorrectement ce mot, là où il apparaissait dans la littérature chinoise, comme *te-le,* et tel on le trouvera dans la plupart des ouvrages antérieurs. Comp. Devéria, *T'oung pao* II, p. 231; Schlegel, *Stèle funéraire,* p. 6.

[2]) *Me-ki-lien* ou, selon M. Schlegel, conformément à l'ancienne prononciation, *Mik-kik-lien* (comp. aussi *Me-kiu* plus haut, p. 70) pourrait bien être une

cha(t), le petit *chad*[1]); il était d'un caractère humain et plein d'amitié fraternelle; et s'il avait lui-même obtenu le royaume, c'était par le mérite de Kioue-te-kin, auquel il voulut à tout prix céder son royaume, que celui-ci ne voulut cependant point accepter. Le khan lui conféra alors le titre de «Prince sage de la gauche» *(Tso-hien-wang)*[2]), et lui donna le commandement exclusif sur l'armée[3]).»

«Me-tch'oue aussitôt mort, Kioue-te-kin avait fait périr toutes les personnes attachées à son service. Mais *Tun-yo-kou*[4]), dont la fille, Po-fou, avait été mariée à Me-ki-lien, échappa seul à ce massacre. Quand il fut revenu vers sa horde, Sou-lo, général turc de la horde des Tou-ki-chi, après avoir ramassé les débris de la défaite des deux frères So-ko et Tche-nou (p. 71), s'était lui-même nommé khan, et la plupart des Tou-kioue allaient se donner à lui; mais Me-ki-lien avait appelé Tun-yo-kou pour le consulter sur les affaires du royaume. C'était un homme de soixante-dix ans et qui inspirait à tout le monde une crainte respectueuse. Tout à coup, Sse-thaï, de la horde de Hie-thie, et autres, vinrent du coude du fleuve Jaune et se soumirent à lui. Dans le commencement, les familles soumises s'étaient transportées dans le midi. Tchang tchi-yun, qui avait le titre de Tou-hou en second du Chen-yu, excita la haine et la colère des barbares de l'Ouest. Quand Kiang-hoei fut nommé inspecteur des frontières, Tchang-tchi-yun leur défendit de faire usage d'arcs et de flèches, et leur ôta tout moyen de subsister du produit de la chasse. Kiang-hoei leur ayant rendu toutes leurs armes, ils attaquèrent ensemble Tchang-tchi-yun, le firent prisonnier et furent sur le point de l'envoyer aux Turcs. Mais ils furent contraints de le mettre en

---

corruption du nom turc personnel du khan; mais quel a été ce nom, c'est ce qui reste obscur. Dans les inscriptions, le khan n'a que le nom de *Bilgä qaγan* (ce qui, d'ailleurs, semble avoir été la dénomination générale des khans) ou, quand son titre est complet, *Tänritäg tänridä bolmyš türk bilgä qaγan*, c.-à-d., le sage kagan des Turcs, qui ressemble au ciel et qui est venu du ciel. — Dans la forme chinoise *Pit-kia*, *t* représente, selon M. Schlegel, le *l* primitif.

[1]) Comp. I E 14 (note 21). 17; II E 15; II S 15.

[2]) Ou: lui donna le gouvernement d'orient, Deguignes, p. 453.

[3]) Journ. as. IV, p. 458 et suiv.; Schlegel, *Stèle funér.*, p. 23 et suiv.

[4]) Comp. *Tonjuquq*, II S 14.

liberté et s'enfuirent vers le Nord, où ils vinrent se rendre à Me-ki-lien.»

«Dès qu'il fut maître des hordes soumises, il voulut attaquer la Chine; mais Tun-yo-kou l'en détourna en lui représentant que l'empereur de la Chine était un prince brave; que les Chinois jouissaient depuis longtemps d'une paix profonde, et que l'abondance régnait parmi eux; qu'au contraire les Turcs, fatigués par de longues guerres, avaient besoin de repos, et que d'ailleurs leurs armées n'étaient composées que de soldats nouvellement ramassés. Me-ki-lien voulait, en outre, entourer de murs sa résidence, et y élever des temples consacrés au Bouddha et à Lao-tseu. Tun-yo-kou lui dit: 'Tous les Tou-kioue ne peuvent tenir tête aux Thang; ceux qui sont en état de combattre, et dont le nombre est d'un sur cent, cherchent les eaux et les pâturages, se livrent à la chasse, n'ont pas de demeure fixe et s'exercent à la guerre. Quand ils se sentent forts, ils vont en avant; s'ils se croient faibles, ils s'enfuient et se cachent. De la sorte, des troupes nombreuses deviennent inutiles aux Chinois. Si vous vous établissez dans une ville murée, et que vous soyez une fois vaincu, vous ne pourrez manquer de devenir leur prisonnier. Quant au Bouddha et à Lao-tseu, ils enseignent aux hommes la douceur et l'humilité; ce n'est pas la science des guerriers.'»

«Me-ki-lien approuva ce projet[1]) et envoya aussitôt un am-

[1]) Deguignes, p. 454, et les Mém. sur les Chin. XVI, p. 11, ajoutent qu'il «se contenta de faire bâtir près de la rivière Orkhon une ville que l'on appela dans la suite Ho-lin.» *Holin*, ou *Ha-la Ho-lin*, est le nom chinois de Karakorom. Cette ville, plus tard si célèbre comme capitale des Mongols et située près de l'Orkhon, là où le monastère d'Erdentsó (Erdenitchao) se trouve aujourd'hui, est d'ailleurs indiquée comme fondée vers 1235 par Ogotaï khan. Voilà pourquoi on peut probablement regarder comme très douteux que Me-ki-lien soit le fondateur de cette ville. Supposée exacte, l'indication ci-dessus citée pourrait plutôt se rapporter à la ville qui fut la capitale des Ouigours après la ruine de l'empire des Tou-kioue, et qui est identique aux ruines actuelles de Kara-Balgassoun, à l'ouest de l'Orkhon, à environ 35 ou 40 kilomètres au N.-O. d'Erdentsó. Ces deux villes sont très souvent confondues. En tout cas, c'est dans ces mêmes contrées que les Tou-kioue avaient à cette époque leur centre. Relativement aux villes de Karakorom et de Kara-Balgassoun, voir, entre autres, Heikel dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXIII, et Devéria, ibid., p. XXXIV; Bret-

bassadeur pour demander à faire la paix (en 718). L'empereur rejeta sa demande et ordonna de l'attaquer. Dans l'automne de 720, le général chinois Wang-tsun rassembla les troupes sur les bords de la rivière Ki-lo; puis il ordonna aux *Pa-si-mi*, aux *Hi* et aux *Khi-tan* d'aller par des routes différentes pour surprendre le camp de Me-ki-lien et s'emparer de sa personne. Me-ki-lien fut fortement effrayé. Tun-yo-kou le rassura en lui disant entre autres: 'Les Pa-si-mi se trouvent à Pe-thing (voir p. 70), et sont fort éloignés des Hi et des Khi-tan; il leur sera impossible de se réunir.' Les choses arrivèrent comme Tun-yo-kou l'avait dit: les Pa-si-mi, n'apprenant aucune nouvelle des Khi-tan ni des autres alliés, s'en retournèrent sur leurs pas. Le khan des Tou-kioue voulut alors les attaquer, mais Tun-yo-kou l'en détourna. Quand il fut arrivé à deux cents li de Pe-thing, il divisa ses troupes et prit un chemin détourné pour s'emparer par surprise de cette ville. Il attaqua aussitôt les Pa-si-mi avec vigueur, ceux-ci s'enfuirent précipitamment à Pe-thing, et comme ils n'avaient plus aucun lieu de refuge, il les fit tous prisonniers. Il s'en retourna par la Chine, pilla Liang-tcheou et battit complètement l'armée chinoise. Les Tou-kioue devinrent aussitôt puissants et eurent tout le reste des sujets de Me-tch'oue[1]).»

En 721, «le khan sollicita vivement la paix et demanda la permission de servir l'empereur comme un père[2]); celui-ci le lui promit. Il continua chaque année à envoyer des ambassadeurs pour offrir des produits de son pays et demander une princesse chinoise;» mais on se défiait des Turcs et on la lui refusait toujours[3]).

En 725, l'empereur envoya Youen-tching en ambassade au khan pour inviter les principaux chefs à entrer dans les gardes du corps. «Me-ki-lien donna un festin dans sa tente, où il se

---

schneider, l. c., p. 122, note 304; Cordier, *T'oung pao, Archives*, IV, p. 33 et suiv. Comp. plus loin, p. 80.

[1]) Journ. as. IV, p. 459—467; Deguignes, p. 453—455; Visdelou, p. 47; Mém. sur les Chin. XVI, p. 11, 12, 14; Inscr. de l'Orkh, p. XIX.

[2]) D'après les Mém. sur les Chin. XVI, p. 15, l'empereur reçut la lettre du khan le 11 mars 721.

[3]) J. as. IV, p. 467; Deguignes, p. 455 et suiv.

trouvait avec la princesse sa femme, Kioue-te-kin, et Tun-yo-kou. 'Les Toufan (Thibétains), dit-il à Youen-tching, sont de la race des chiens, et cependant les Thang ont fait avec eux une alliance de mariage; les Hi et les Khi-tan, qui étaient nos esclaves et servaient dans nos rangs, ont obtenu des princesses chinoises. Les Tou-kioue seuls, malgré des instances réitérées, ont vu rejeter leur demande. Pourquoi cela?' — 'Le khan, dit Youen-tchin, est regardé comme le fils de l'empereur; pourrait-il épouser une de ses filles?' Me-ki-lien lui répondit: 'Cela n'est pas exact. Les Hi et les Khi-tan ont été adoptés par la famille impériale et ont épousé des princesses chinoises; pourquoi cette faveur me serait-elle refusée? D'ailleurs, la princesse demandée n'est point la fille de l'empereur. Si je n'obtiens point la personne dont j'ai fait choix, si mes demandes réitérées sont repoussées, je deviendrai un objet de risée pour tous les royaumes.'»

«Youen tchin ayant promis de présenter lui-même la demande du khan, celui-ci envoya un de ses ministres pour offrir des présents. L'ambassadeur accompagna l'empereur et assista au sacrifice qu'il offrit sur le mont Thaï-chan, dans la province de Chan-toung. Après cette solennité, l'empereur le traita généreusement et le renvoya après l'avoir comblé de présents; mais il ne lui accorda point l'alliance de mariage qu'il sollicitait. Depuis cette époque, Me-ki-lien envoyait chaque année un de ses grands officiers pour offrir ses hommages à l'empereur[1].»

En 727, «les Tou-fan (Thibétains) ayant engagé Me-ki-lien par une lettre à s'associer avec eux pour ravager les frontières, il n'osa y consentir. Il cacheta la lettre et l'envoya à l'empereur, qui le félicita de sa conduite. L'empereur rendit un décret par lequel il autorisait les Turcs à commercer dans la ville de Cheou-kiang-tch'ing, au nord du pays d'Ordos. Ce commerce procura à la Chine les chevaux dont elle avait besoin, et aux Turcs beaucoup d'argent et d'étoffes. En outre, l'empereur lui envoya chaque année un présent de dix mille pièces de soie[2].»

[1]) J. as. IV, p. 468 et suiv.; Deguignes, p. 456 et suiv.; Visdelou, p. 47; Mém. sur les Chin. XVI, p. 18; *Inscr. de l'Orkh.*, p. XIX.

[2]) J. as. IV, p. 470; Deguignes, p. 457 et suiv.; Mém. sur les Chin. XVI, p. 21.

En 732, il y eut de grands troubles dans le pays des Khi-tan. Leur roi venait d'être tué; un de ses ministres se sauva avec tous ceux de son parti auprès du khan, pendant que la reine des Khi-tan, qui était Chinoise, se retira en Chine, ce qui donna naissance à une guerre à laquelle les Turcs eurent quelque part, mais qui finit au désavantage des rebelles[1]).

«La dix-neuvième année de la période Khai-youen, c.-à-d. en 731, Kioue-te-kin mourut. L'empereur ordonna à *Tchang-kiu-i*[2]), dont le titre était Kin-'ou-tsiang-kiun[3]), et à *Liu-hiang*[4]), qui avait le titre de Tou-kouan-lang-tchong[5]), d'aller, avec un décret muni du sceau impérial, porter des compliments de condoléance au grand khan, et déposer des offrandes. Il ordonna de graver une inscription sur une stèle, d'ériger une statue du défunt et de construire un temple (une salle des ancêtres). Sur les quatre murs on devait peindre des tableaux de batailles. Il chargea six artistes supérieurs de les peindre exactement et ressemblants et tels qu'on n'en avait jamais vus dans ce pays, et afin que le khan en fût ému quand il le verrait.»

«Le khan demanda de nouveau la princesse, et l'empereur, voyant ses instances pressantes, la lui accorda. En conséquence, il députa un ambassadeur[6]) pour présenter ses remercîments à l'empereur et le prier de vouloir bien fixer l'époque du mariage. Mais inopinément il fut empoisonné par Meï-lou-tch'oue[7]); luttant

---

[1]) Deguignes, p. 458; Mém. sur les Chin. XVI, p. 24, 26. Comp. II S 7—8?

[2]) *Tchang Khü-yih*, Schlegel, l. c., p. 47. J'ai mis *kiu* au lieu de *kin* dans Stan. Julien, ce qui n'est sans doute qu'une faute d'impression. Dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XX, on écrit *kiouï*, d'après le Père Hyacinthe.

[3]) «C'était un fonctionnaire qui précédait l'empereur lorsqu'il sortait, pour prévenir les dangers imprévus. Il tenait à la main un bâton de cuivre doré aux deux bouts, et qu'on appelait *kin-'ou*» (*kin-wou*, Schlegel).

[4]) Corrigé par moi pour *Lin-hiang*, St. Julien; *Lü-hiang*, Schlegel, l. c., *Liouï Sân*, *Inscr. de l'Orkhon*, l. c., d'après le Père Hyacinthe. Peut-être le même que *Likäng*, I N 12.

[5]) «Maître des cérémonies des officiers de la capitale», Schlegel, l. c.

[6]) Stan. Julien, qui dit «son frère aîné, Kiaï-li-pi», a dû se tromper sur le sens du premier caractère du nom; car le khan ne peut pas avoir de frère aîné. M. Schlegel le nomme Kokailikpit (*Inscr. de l'Orkh.* «Gueguyeubi»).

[7]) Meïlouk toat, Schlegel, l. c.

contre la mort, il fit tuer Meï-lou-tch'oue et exterminer toute sa famille.» Ceci eut lieu dans l'automne de 734[1]).

«L'empereur en témoigna une grande douleur, et ordonna à *Li-thsiouen*[2]), dont le titre était Tsong-tching-khing (surintendant de la famille impériale), d'aller porter ses compliments de condoléance et ses offrandes. On profita de cette occasion pour élever un temple (une salle des ancêtres), et l'empereur ordonna à l'historiographe *Li-hiong*[3]) de rédiger l'inscription pour la stèle[4]).»

Tous ses sujets, d'un commun accord, donnèrent à son fils *I-jen* le titre de khan[5]). Il mourut après huit ans de règne. Après cela, de grands troubles éclatèrent dans le pays des Tou-kioue, et en 745 le chef des Ouigours (Houi-ho) s'empara de tout le pays que les Tou-kioue avaient possédé, et tua leur dernier khan.

Après ce temps, les Tou-kioue ne sont mentionnés que très rarement dans l'histoire de la Chine; la dernière fois en 941, époque où, lisons-nous, ils envoyèrent une ambassade à l'empereur. Dans la suite, il n'y en eut plus aucune. A cette époque, les Tou-kioue étaient devenus extrêmement faibles[6]). Sans doute ils ont successivement dû perdre leurs particularités nationales et être absorbés par d'autres peuples de race turque.

Ce sont ces deux monuments, mentionnés dans les sources chinoises, érigés en l'honneur de Kul-téghin et de son frère Bilghè

---

[1]) «A la huitième lune» (septembre), Mém. sur les Chin. XVI, p. 26. Comp. pourtant II S 10.

[2]) *Li-tsoan*, Schlegel. Comp. II S 9 et p. 34.

[3]) *Li-joung*, Schlegel.

[4]) Quant aux détails sur la mort de Kioue-te-kin et de Pi-kia-khan, voir J. as. IV, p. 471—472; Schlegel, l. c., p. 47; *Inscr. de l'Orkhon*, p. XX.

[5]) Son nom ne figure pas dans les parties de l'inscription II qui le regardent, non plus que ceux des autres khans. Son titre complet y est: *täñri-täg täñri jaratmyš türk bilgä qaγan*, c.-à-d. le sage kagan des Turcs, qui ressemble au ciel et est institué par le ciel; comp. p. 27, note 1.

[6]) Journ. as., p. 476—477.

kagan, et restés dans l'oubli durant des siècles, qu'on vient de retrouver.

Les deux monuments[1]), distants d'environ un kilomètre l'un de l'autre, se trouvent dans des entourages tout à fait déserts, près du lac Kocho Tsaïdam, à l'est de la rivière Orkhon. La localité est située à environ 60 kilomètres au nord du monastère d'Erdentsó (l'emplacement de l'ancienne ville de Karakorom) et à environ 30 kilomètres au nord-ouest de Kara-Balgassoun, restes de l'ancienne capitale des Ouigours, à l'ouest de l'Orkhon (comp. p. 75, note 1).

Ce sont deux grands monolithes carrés, arrondis en demi-cercle vers le haut et qui ont été dressés sur un socle. L'un et l'autre ces deux socles restent en place, tandis que les monuments eux-mêmes se trouvent renversés, ce qui a amené la fracture du mon. II en quatre morceaux, sans compter que d'ailleurs la surface se trouve fort endommagée. La hauteur du mon. I sans le socle est de 332^{cm}, et l'inscription en couvre 231. La pierre mesure en largeur 132^{cm} à la base et 122^{cm} vers le haut; l'épaisseur est de 46^{cm} à la base et de 44^{cm} au sommet. — Originairement le mon. II a eu une forme et des dimensions analogues, mais l'état de la pierre semble rendre impossible d'en indiquer les mesures exactes.

Près des deux monuments on trouve renversées un certain nombre de pierres hautes et étroites et plusieurs figures sculptées, dont aujourd'hui les têtes sont toutes abattues. Au mon. I, soit le nombre de ces pierres, qui ont dû primitivement être placées, d'une manière ou d'une autre, autour du monument même, soit l'espace occupé par elles, sont considérablement plus grands qu'au mon. II[2]). Ensuite on trouve au voisinage de chaque monument un amas de terre, indication évidente d'un édifice écroulé: on en a retiré des tuiles demi-rondes, telles qu'on les emploie encore généralement en Chine pour couvrir les toits des maisons. Il est hors de doute que ces édifices ont été ces temples ou *salles des*

[1]) Je m'en tiens à la description détaillée présentée dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. VII et suiv.

[2]) Ces pierres auraient-elles rapport aux ennemis tués? Comp. plus haut, p. 60.

ancêtres mentionnés et dans les sources chinoises et dans les inscriptions turques[1]) comme se rattachant aux monuments.

Outre les inscriptions volumineuses en caractères turcs auxquelles je reviendrai tout à l'heure, chacun des deux monuments porte sur l'un de ses côtés, celui de l'Ouest, une inscription en chinois. Ces dernières sont extraordinairement bien taillées et, au moins dans le mon. I, encadrées d'une large bordure à entrelacs déliés dont le dessin est d'une grande beauté. L'inscription chinoise du mon. I, en l'honneur de Kul-téghin, est presque complètement conservée. G. VON DER GABELENTZ en a donné une traduction allemande dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXV et suiv. Une traduction française considérablement améliorée et accompagnée de renseignements détaillés, est due à M. G. SCHLEGEL, professeur à Leide (*La stèle funéraire du Téghin Giogh*, Mémoires de la société finno-ougrienne, III, Helsingfors, 1892[2])).

Cette inscription, rédigée au nom de l'empereur de Chine et qui est toute différente de l'inscription turque, commence, d'après la traduction de M. Schlegel, en ces termes: «O, Ciel si bleu! Il n'y a rien qui ne soit abrité par Toi. Le ciel et les humains sont liés entre eux, et l'univers est homogène. Par son souffle il sépare le Yin et le Yang (les éléments positifs et négatifs), et par ce moyen ils deviennent séparément souverains-maîtres[3]).» Vient

[1]) I S 12, II N 14. Le mot turc correspondant est *barq*, que je traduis par *édifice*.

[2]) J'ajouterai que M. W. P. WASSILIEW vient d'en donner une traduction nouvelle, dans la 2e livraison, p. 167 et suiv., de Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei* (comp. plus loin), livraison qui me parvient seulement au moment où cette partie de mon travail est déjà chez l'imprimeur. Je me permets de reproduire quelques passages de cette traduction pour comparer avec celle de M. Schlegel.

[3]) Selon M. Wassiliew: «(Da) dieser blaue Himmel das All bedeckt [wörtl. Nichts nicht bedeckt], (so ist, wenn) Himmel und Menschen gegenseitig einträchtig sind, das Weltall ganz einheitlich und (es besteht) kein Unterschied. Da (aber, wenn) ihr [des Himmels und der Menschen] Geist sich getrennt hat, die Anwendung von Jin und Jang eintritt, so erscheinen (dann) verschiedene Herrscher und Häuptlinge.» — Dans ma *Notice préliminaire*, p. 8 (= 292), note 1, j'ai déjà fait remarquer que seul ce passage offre une ressemblance lointaine avec le commencement de l'inscription turque du côté de l'Est: «Quand

ensuite une allusion à des rapports antérieurs établis entre les Chinois et les Turcs et aux relations d'amitié qui se sont successivement développées entre les deux peuples: «Nous étions liés avec vous comme un père avec son fils. Nous avons fait que les calamités du brigandage n'ont plus surgi, et qu'on pouvait rentrer dans leurs étuis les arcs et les flèches[1].» Puis on lit: «Le Prince défunt, le *Téghin K'iueh* (ou *K'üt*[2]), était le second fils du Khakan *Kout-tho-louk*, et le frère cadet du Khakan actuel *Pit-kia.* Sa piété filiale et ses sentiments amicaux ont retenti jusque dans les pays lointains, et sa valeur était redoutée par [—]. Proviendrait-ce seulement des sentiments de fidélité envers son souverain (c.-à-d. l'empereur de la Chine), que son bisaïeul *Iti-Mito beg* avait multipliés et qu'il avait su mener lui-même à bonne fin? Son aïeul (le grand-père du Téghin), *Kout-tho-louk K'ieh-kin*, traitait ses sujets avec une profonde humanité, et son fils [et son petit-fils l'imitaient][3].» Après avoir continué de faire ressortir les nobles qualités du défunt, sa loyauté et sa bravoure, l'empereur exprime ses regrets de sa mort inattendue: «Je le dis et le redis: la douleur et la compassion remplissent mon cœur de douleur; car le Téghin était le frère cadet du Khakan, et le Khakan est

---

le ciel bleu en haut et la sombre terre en bas furent créés, entre les deux furent créés les fils des hommes, etc.»

[1]) Selon M. Wassiliew: «Was mich betrifft, so habe ich [mit ihnen] die gegenseitige Vereinigung eines Vaters mit (seinem) Sohne abgeschlossen und es dahin gebracht, dass Einfälle und Beunruhigungen nicht (ferner) stattfanden. Bogen und Pfeile wurden in die Köcher gelegt.»

[2]) Je substitue cette forme à celle — Giogh — qu'emploie M. Schlegel lui-même; comp. p. 73, note 1.

[3]) Selon M. Wassiliew: «(Der hier begrabene) Herr (trug den) Namen Küe [Kül]-Tegin, (er war) der zweite Sohn des Ku-tu-lu Kagan, der berühmte jüngere Bruder des jetzigen Pi-kia [Bilgä] Kagan. Seine Ehrfurcht gegen die Eltern, und seine Freundestreue gegen Alle wurden gepriesen in fernen Ländern, seine Hoheit und seine Tugend (veranlassten?) Furcht ○ und Veränderung der Sitten. Wie war dies (möglich, wenn nicht) deshalb (, dass) sein Vorfahr I-ti-mi-schi-fu, sammelnd [da er ausübte] Tugenden gegen den hohen (Himmel?), (seinen) Körper bis zu Ende führen konnte [eines natürlichen Todes starb], dass sein Grossvater Ku-tu-lu hie-kin wahre Menschlichkeit gegen die Niedrigen ausübte und sein Sohn ○○○ [und Enkel fortfuhren].»

comme Notre fils, etc.[1])». Suit encore une pièce de vers en l'honneur du défunt.

Enfin, vers la conclusion de l'inscription, l'on ajoute en ces termes la date exacte de l'érection du monument: «Érigé dans la 20e année de (la période) K'ai-youen (de la dynastie) des Grands T'ang, l'année cyclique étant Jin-chin, le ?e mois (appelé) Sin-tcheou, de la nouvelle lune le 7e jour (appelé) Ting-w(e)i.» Le chiffre indiquant le mois, est mutilé; selon moi, il faut lire 7, ce qui concorderait avec ce qu'indique l'inscription turque de I NE, savoir que notre monument fut inauguré au 7e mois. En ce cas, la date complète correspondrait exactement au 1er août 732 d'après notre ère. Afin de ne pas interrompre ici l'exposition par une longue digression relative à la chronologie, je renvoie à la note concernant I NE, à la fin de mon travail, l'argumentation de cette manière de voir personnelle.

L'inscription chinoise du mon. II, en l'honneur de Bilghè kagan, est fortement mutilée, en sorte que c'est seulement une partie très restreinte qu'on peut lire de suite[2]). Sa fin porte pour date la 23e année de la période K'ai-youen, c'est-à-dire 735 d'après notre ère, et dans le corps du texte on cite la 22e année de la même période, soit 734; évidemment c'est l'année de la mort du khan, ce qui concorde avec les indications puisées autre part (voir plus haut, p. 79). Il va sans dire qu'originairement il s'est trouvé une addition des mois et jour, mais il n'y en a plus aucune trace.

Les autres côtés des deux monuments, tant le côté large de l'Est que les deux étroits du Nord et du Sud, sont couverts d'inscriptions serrées, exécutées avec les singuliers caractères turcs. Ces inscriptions sont au nombre des plus considérables qui existent d'ailleurs: celle du mon. I contient en tout près de 10000 caractères; celle du mon. II, d'une écriture un peu plus

[1]) Selon M. Wassiliew: «Ewig werde ich mein Mitgefühl aussprechen, (denn) der Kummer ist in meinem Herzen. Dazu (war) der Tegin der jüngere Bruder des Kagan, und der Kagan ist gleichsam mein Sohn.»

[2]) Voir Dévéria dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXVII et suiv., et à présent Wassiliew dans Radloff, l. c., p. 170 et suiv.

serrée que celle de la première, a été un peu plus vaste encore alors qu'elle était entière.

L'inscription du mon. I se compose de deux sections, rédigées l'une et l'autre au nom du khan. L'une de ces sections, la plus grande, couvre tout entier le côté de l'Est (je la désigne par I E), 40 lignes, et va se continuer sur le côté du Nord (I N), qui constitue 13 lignes. Après un court aperçu de l'histoire antérieure des Turcs et en s'arrêtant surtout aux mérites du père et de l'oncle, comme à l'essor que prit l'empire des Turcs sous leur règne, le khan rapporte en détail ses exploits et ceux de son frère défunt[1]), ainsi que la mort de ce dernier, et enfin il dépeint les regrets qu'il éprouve à cette occasion et les compliments de condoléance qu'il a reçus de la part de différents peuples.

La seconde section, moins grande, occupant le côté étroit du Sud (I S), soit 13 lignes, et qu'on doit considérer ou comme épilogue ou comme prologue de la section principale désignée la première, contient, sous forme d'allocution aux Turcs, soit des remarques générales des vicissitudes qui se sont successivement déclarées dans leurs destinées par suite de leurs relations avec les Chinois, tout en déplorant la désobéissance et les dissensions des Turcs, soit la glorification des mérites du khan lui-même, soit, en terminant, la communication concernant le monument même et sa genèse.

A ces inscriptions il s'en rattache d'autres encore, de peu d'étendue, chacune d'une seule ligne, aux trois angles de la pierre, savoir ceux du N.-E., S.-E. et S.-O., et dont l'une (I NE) nous renseigne sur l'âge de Kul-téghin avec les dates de sa mort et de ses funérailles, ainsi que de l'inauguration de la pierre. Dans les deux autres, ce n'est plus le khan qui parle: c'est un parent des deux frères, nommé Yolig- (ou Yollig-?)téghin[2]) et désigné comme

[1]) Comme petit trait caractérisant ce peuple de cavaliers, on doit faire ressortir que, dans le récit des diverses batailles auxquelles le défunt a pris part, on communique aussi les noms des chevaux qu'il y a montés, et leur sort respectif.

[2]) La même parenté le relie aux deux frères, puisqu'il est leur *aty* (*kül-tigin atysy* I SE, [*qa*]*γan atysy* II SW); mais la signification de ce mot, qui ne semble pas se trouver dans les langues apparentées, est douteuse. Le titre

celui qui a écrit toute l'inscription. Je partage l'opinion de M. Radloff, savoir que ceci veut dire sans doute que c'est Yolig-téghin qui a rédigé l'inscription et l'a tracée sur la pierre, tandis qu'à coup sûr ce sont les ouvriers chinois qui l'ont gravée.

Enfin nous avons à ajouter encore deux lignes placées sur le côte de l'Ouest, à côté de l'inscription chinoise (I W). Là c'est encore le khan qui parle à la 1re personne. Mais évidemment ces deux lignes n'ont été écrites que postérieurement à toutes les autres inscriptions et par une personne autre que celle qui a exécuté le reste: plusieurs des lettres sont façonnées autrement que celles du reste des inscriptions, par exemple ꙗ au lieu de ⩚ b^2, et l'orthographe de certains mots diffère aussi légèrement. Cependant, que ces deux lignes émanent de Bilghè kagan lui-même, comme le pense M. Radloff, p. 3, c'est là une conclusion que, ce me semble, on n'est pas autorisé à faire.

L'ensemble de l'inscription du mon. I est de 71 lignes.

L'inscription du mon. II qui, comme je l'ai déjà dit, est de beaucoup plus mutilée que celle du mon. I, est d'une composition tout à fait pareille à cette dernière. C'est encore ici le côté de l'Est (II E) qui porte la section principale historique, qui cependant va se continuer sur le côté du Sud (II S) et non, comme dans I, sur le côté du Nord. Après une courte introduction renfermée dans les deux premières lignes de II E, où parle le fils et le successeur (l'I-jen khan des sources chinoises) du khan défunt, on passe immédiatement à répéter, presque mot à mot, l'inscription du côté oriental du mon. I. Ce mot-à-mot, qui présente très peu d'écarts, la plupart d'un caractère graphique, va de la fin de II E 2 au milieu de II E 24, correspondant à I E 1, à

---

de téghin paraît dénoter que ce doit être un agnat. Il n'y a donc guère d'autres possibilités sinon que *aty* soit ou neveu ou bien cousin (peut-être demi-frère ou frère naturel?). M. Radloff le traduit par neveu, sans doute seulement d'après I E 5 = II E 5, où il trouve ce mot *(oγly~aty)*, ce dont cependant je ne saurais convenir (voir la note 10). Comme celui qui a rédigé l'inscription, doit probablement être un homme d'un âge plus mûr qu'on ne devrait le supposer dans un neveu (c.-à-d. le fils d'un frère cadet) du khan et du téghin, j'aime mieux le traduire par cousin. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

partir du commencement, jusqu'au commencement de I E 30. Aussi dans la suite, jusqu'à II E 32, qui traite, bien que d'une manière assez voilée, du même combat où Kul-téghin trouva la mort, on raconte jusqu'à un certain point les mêmes événements que dans I, quelquefois à peu près dans les mêmes termes. Cependant tout se rapporte ici exclusivement au khan, tandis que tout ce qui dans les récits du mon. I concerne Kul-téghin, est omis; bien plus, ce dernier n'est nommé nulle part dans toute l'inscription du mon. II, si ce n'est II E 21 et 22. La continuation de l'inscription n'a pas d'analogue dans le mon. I. Malheureusement ces parties sont trop mutilées pour donner autre chose qu'un tableau fort incomplet des événements qui y sont mentionnés; cela est d'autant plus à regretter que plusieurs de ces événements sont les mêmes qui sont mentionnés par les Chinois, et qu'il aurait été d'un intérêt spécial de pouvoir comparer plus en détail la version turque avec celle des Chinois. Cependant c'est toujours le khan défunt qui y parle à la 1re personne, jusqu'à ce que le récit, II S 8, atteigne à sa mort. Dès lors et sans aucune transition il est mentionné, dans le reste de cette section, à la 3e personne, tandis que c'est le nouveau khan qui parle.

Les trois dernières lignes du côté du Sud (II S 13—15) constituent une petite section à part, où le jeune khan énumère les nobles qui sont venus dans le temps rendre hommage à son père à l'occasion de son avènement au trône (et maintenant encore à l'occasion de son propre avènement?).

La seconde section principale, qui occupe tout le côté du Nord (II N, 15 lignes), contient essentiellement la répétition presque littérale de toute l'inscription du côté méridional du mon. I. Les lignes 1—8 se calquent pour ainsi dire sur I S 1—11. Mais ensuite on intercale un nouveau morceau, qui va de la fin de la l. 8 jusque vers le milieu de la l. 14, malheureusement avec de grandes lacunes et, en tout cas, souvent difficile à lire. Autant que l'état mutilé permet d'en juger, la fin semble concorder avec les dernières lignes de I S. Comme dans la section nommée la première, II E et S, et dans I, c'est encore ici le khan défunt qui parle d'un bout à l'autre, à la 1re personne, et le titre du khan, au commencement de la l. 1, est celui qu'il emploie (p. 74, note). C'est seulement dans le dernier passage, qui traite du monument

même et de sa genèse, qu'il faut voir dans celui qui parle le nouveau khan, quoique ce fait ne soit pas indiqué et que le texte concorde avec l'inscription de I S, où l'on met les mêmes mots dans la bouche de son père.

Outre ces inscriptions couvrant les trois faces latérales unies, il y a une ligne sur l'angle qui sépare les côtés de l'Est et du Sud (II SE), ligne qui, je le suppose, doit se lire comme elle est située, c'est-à-dire entre la dernière ligne du côté de l'Est et la première du côté du Sud. Ensuite on trouve sur l'angle sud-ouest une ligne à part (II SW), où le même Yolig-téghin à qui l'on doit l'inscription ayant trait à Kul-téghin, se nomme comme celui qui a aussi rédigé celle-ci.

Enfin il y a, s'écartant du mon. I, dans le fronton surmontant l'inscription chinoise du côté de l'Ouest, une petite inscription turque (II W) qui contient, ce semble, une expression lyrique du chagrin que le jeune khan éprouve à l'occasion de la mort de son père. Elle aussi, cette inscription est malheureusement assez mutilée. Elle ne me paraît guère avoir pu contenir plus de 9 lignes, 4 de chaque côté de la ligne qui se trouve à peu près sous le sommet du fronton. (Selon M. Radloff, cependant, il y aurait eu là 11 lignes.) De plus, chaque ligne de cette inscription a été assez courte et n'a guère pu contenir plus de 13 à 16 lettres.

Les inscriptions turques du mon. II ont donc présenté l'ensemble d'au moins 82 (peut-être 84) lignes.

Reste à savoir quel est le mode de succession des deux sections principales contenues dans chacune des inscriptions. Toutefois c'est là une question d'importance secondaire. Si, dans ce qui suit, je me suis décidé à commencer par le côté de l'Est et à regarder par conséquent l'autre section des deux inscriptions, I S et II N, comme une sorte d'épilogue qui s'y rattache, c'est que, d'une part, la grande section historique est absolument la partie principale — et pour cette raison l'on pourrait aussi la supposer destinée à ouvrir l'inscription —; d'autre part, j'y ai été amené par la raison pratique qu'en tout cas cette section est le meilleur moyen d'initier le lecteur au contenu des inscriptions.

Cependant des réflexions renouvelées m'ont rendu vraisemblable

que l'auteur même des inscriptions a pensé autrement. En ceci j'attache moins d'importance à ce qu'en soi il pourrait sans doute être probable que l'ensemble de l'inscription a commencé par la formule titulaire du khan qui l'a fait graver et qui par cette voie parle à son peuple et à la postérité. Mais il y a un autre détail qui mérite une attention spéciale. C'est le fait que, dans le mon. I, l'inscription du côté de l'Est, contrairement à ce qu'on devait attendre, ne se continue pas sur le côté du Sud, immédiatement de l'autre côté de l'angle sud-est, où elle finit, mais bien sur le côté du Nord, ce qui fait faire un grand saut au lecteur, jusqu'à l'angle diagonalement opposé, celui du Nord-Ouest. A coup sûr, la seule explication de cet étrange arrangement c'est le fait que le côté du Sud était déjà couvert de caractères lorsqu'on grava l'inscription du côté de l'Est. Il faut donc admettre que l'auteur a commencé par la section de moindre dimension I S, où il a visé à donner un prologue, une introduction à la grande section historique; mais par inadvertance on est venu à placer cette première section à droite de l'inscription chinoise, si celle-ci a été gravée la première, ou bien, si l'on y a travaillé en même temps qu'à l'inscription turque, il est arrivé qu'on a placé l'inscription chinoise sur le côté originairement destiné à recevoir la grande inscription turque. Dans le mon. II l'on a évité cette faute, et toutes les lignes de l'inscription s'y suivent dans l'ordre naturel, si l'on commence par le côté du Nord (la petite section = I S) et finit par le côté du Sud. C'est pourquoi sans doute, dans la reproduction suivante des inscriptions, j'aurais mieux fait de distribuer les diverses sections conformément à cette manière de voir; mais à présent il est trop tard pour changer le plan une fois tracé de l'arrangement, et, comme je viens de le dire, en elle-même toute cette question n'est pas d'une grande importance.

Dans l'édition présentée dans *Inscr. de l'Orkhon*, l'on a préféré compter de suite l'ensemble des lignes sur chacun des deux monuments en en arrangeant les différents côtés dans l'ordre suivant: Est, Sud, Ouest, Nord[1]). Pour ma part, j'aime mieux

[1]) Dans ma *Notice préliminaire*, p. 4 (= 288) et suiv., j'ai déjà démontré qu'il faut lire les lignes de droite à gauche, et non de gauche à

compter simplement les lignes sans sortir du cadre de chaque côté, de la même manière que l'a fait M. Radloff. Seulement j'emploie une autre désignation que la sienne, en donnant à chaque côté le nom du point cardinal qu'il regarde (ou qu'il a regardé) et en employant à cela les marques N, S, E, W internationalement acceptées. Dans ma transcription je mets en marge cette désignation, tandis que, dans le corps du texte et au commencement de chaque ligne, je place la désignation fautive des lignes, qui se trouve dans *Inscr. de l'Orkhon.* Le tableau ci-dessous montre la corrélation des désignations différentes:

		Inscr. de l'Orkhon.		Radloff[1]).
I E 1—40	=	40—1	=	K (40—1) 1—40
I N 1—13	=	69—57	=	Kb (13—1) 1—13
I S 1—13	=	54—42	=	Ka (13—1) 1—13
I NE	=	70	=	K III
I SE	=	41	=	K II
I SW	=	55	=	K I
I W 1—2	=	56	=	Kc 1—2
II E 1—41	=	41—1	=	X (41—1) 1—41
II SE	=	42	=	X II
II S 1—15	=	57—43	=	Xa (9—1) 1—13
II N 1—15	=	77—64	=	Xb (15—1) 1—15
II SW	=	58	=	X I
II W 1—9 (11?)	=	63—59	=	Xc 1—7

Quant au texte des inscriptions, l'on approuvera sans doute que j'en donne seulement la transcription. Les textes originaux ont déjà été publiés plusieurs fois de différentes manières: une copie nouvelle ne serait donc importante que si elle se fondait sur une collation critique nouvelle des monuments originaux

droite, comme cela se fait et dans *Inscr. de l'Orkhon* et dans *l'Atlas* de M. Radloff.

[1]) Je mets entre parenthèses les chiffres de lignes fautifs de *l'Atlas*, et en dehors des parenthèses ceux qu'emploie M. Radloff dans sa publication récente.

mêmes, et doit être réservée à cette collation. La publication dont j'ai fait la principale base de mon texte, est la copie typographiée qu'on trouve dans *Inscr. de l'Orkhon*. Elle a été généralement exécutée avec beaucoup de précision, surtout en ce qui concerne le mon. I, et se fonde sur une copie faite, d'après les originaux mêmes, par le chef de l'expédition finnoise envoyée dans ces parages, M. le Dr. A. Heikel, secondé par son frère. Avant d'être imprimée, cette copie a été ultérieurement collationnée avec ce qu'on avait pris de plaques photographiées et d'épreuves sur papier représentant le mon. I[1]). Un nombre assez considérable de détails de ce texte typographié[2]) se laissent corriger immédiatement et avec une parfaite certitude, dès que l'on connaît l'alphabet et la langue (p. ex. dans des mots ou phrases reparaissant souvent, tels que *kül-tig*^{i}*n*, *bin*^{i}*p opł*^{a}*ju t*^{ä}*gdi* et bien d'autres, ou bien là où les deux inscriptions contiennent des textes parallèles). Mais en outre j'ai rapproché le tout, avec le plus grand scrupule possible, tant des planches des *Inscr. de l'Orkhon* (dont toutefois quelques-unes sont malheureusement très peu lisibles) que des planches non retouchées de *l'Atlas der Alterthümer der Mongolei* par M. le Dr. W. Radloff, qui reproduisent, par voie photographique, des estampages sur calicot exécutés par M. Radloff comme chef de l'expédition russe envoyée dans ces régions[3]). Je crois que, grâce à cette collation, je suis parvenu, dans un nombre assez considérable de passages, à obtenir des résultats plus précis et plus sûrs que les textes typographiés. Enfin, sur ma prière, M. Heikel a bien voulu collationner avec les photographies originales et ses estampages divers passages où il m'importait de savoir plus exactement que ne me permettaient de le voir les planches, quelles traces de lettres on pourrait constater. Malheureusement, dans nombre de cas, cette revision renouvelée

---

[1]) *Inscr. de l'Orkhon*, p. X.

[2]) Quand je cite exceptionnellement ce texte dans les notes, je le désigne par *IO*. Ordinairement je regarde comme superflu d'indiquer les écarts de mon texte par rapport à ce dernier, quand ils tiennent à une correction sûre et qui s'entend logiquement de la leçon erronée ou défectueuse d'un mot.

[3]) Au contraire, les planches retouchées que renferme cet ouvrage, sont très sujettes à caution et fort en arrière du texte imprimé des *Inscr. de l'Orkhon*.

n'a point donné de résultats; mais en d'autres cas ce m'a été une satisfaction de voir confirmée une conjecture ou d'acquérir la certitude que telle ou telle leçon était ou possible ou impossible, et je me permets ici de remercier sincèrement M. HEIKEL d'avoir bien voulu se donner tant de peine pour moi à ce sujet[1]).

Ensuite je dois mentionner que, l'impression du présent mémoire ayant à peu près atteint la fin de sa première partie, le travail de M. RADLOFF assez souvent cité par moi dans cette première partie, *Denkm. Kül T.* (voir p. 4), a été remplacé, à titre de canevas provisoire, par une publication nouvelle et plus élaborée du même auteur et qui, sous le titre de *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. Die Denkmäler von Koscho-Zaidam* (St. Petersburg 1894), comprend les deux grands monuments. Toutefois les modifications (soit du plan, soit du texte, soit de la traduction de l'inscription I et des parties qu'elle a de commun avec II) par lesquelles ce travail se distingue du canevas dont je viens de parler, sont généralement assez superficielles; dans certains cas, j'ai éprouvé une satisfaction personnelle à y rencontrer les mêmes manières de voir auxquelles j'étais arrivé indépendamment, tandis que, d'autre part, il y a aussi des modifications qui ne me paraissent pas être des améliorations[2]). Au reste, le lecteur qui aura pris connaissance de la première partie

[1]) Je désigne par *H* ce que je dois aux communications de M. le Dr. Heikel.

[2]) Je ferai particulièrement ressortir qu'il arrive que tous les points à l'égard desquels j'ai émis des opinions divergentes dans la première partie de mon travail (sans compter bien d'autres de même nature que je n'ai pas formellement mentionnés) ont passé sans changement dans la publication remaniée. A ceci ne font exception que quelques rares détails d'importance secondaire: aujourd'hui M. Radloff traduit aussi la combinaison *äčü-apa* (voir p. 24, note 2) par «Vorfahr(en)», même signification que, indépendamment de lui, j'avais assignée à cette combinaison, et dans son glossaire, p. 84 et 143, il lit aussi à présent *buńsyz* et traduit *buń* par «Maas, Ende (eigentlich «das Diessein, Sosein» [?])», et *buńsyz* par «ohne Ende (Maass), endlos, gross, mächtig» (sans fin, sans bornes, infini, grand, puissant), tandis que dans sa traduction il avait rendu ces mots de la même manière que dans son travail préliminaire; voir plus haut, p. 25, note 2. Cependant je dois regarder cette interprétation comme arbitraire et erronée, tout en maintenant nettement la justesse de l'interprétation que j'y ai donnée de ces mots.

de mon travail ou qui voudra se donner la peine de comparer en détail la manière dont M. Radloff, d'une part, et moi, de l'autre, traitons ces anciens monuments, verra tout de suite que, indépendamment du plus ou moins de familiarité avec les idiomes turcs, il y a une profonde différence de principe entre la méthode suivie par cet illustre savant et celle que je regarde comme juste. Ce lecteur verra que non seulement cette différence éclate en maint endroit quand il s'agit de fixer les leçons exactes du texte[1]): elle se révèle à un degré éminent dans le plan à suivre pour la transcription: tandis que sur ce terrain je m'en tiens exactement à ce que donnent les inscriptions et sans rien changer, M. Radloff, tout en suivant parfois de trop près les langues turques (du Nord) modernes, a, selon ma conviction, traité tout au long ce point avec un tel arbitraire, qu'on acquiert même à certains égards une idée fausse de la langue des inscriptions[2]). Enfin je crois que si l'on veut comparer entre elles les traductions, on ne trouvera pas moins de divergence relativement à l'intelligence et à l'interprétation d'un grand nombre de détails qui ont trait soit à la langue, soit aux faits historiques et géographiques mentionnés dans les inscriptions, côté que M. Radloff n'a touché que très rarement[3]).

---

[1]) Il est regrettable que M. Radloff ne paraisse point avoir tenu compte des textes contenus dans *Inscr. de l'Orkhon*, ouvrage qu'en tout cas il ne nomme nulle part: dans ces textes il eût trouvé, en plus d'un endroit, des leçons — ou des indices de leçons — évidemment plus correctes ou plus complètes que celles qu'il a suivies. Du reste, je prie le lecteur qui voudra comparer les textes donnés par M. Radloff et par moi, de vouloir bien, dans les cas douteux, ne pas se prononcer sur nous sans avoir comparé aussi les publications accessibles des inscriptions originales mêmes

[2]) Comp., par exemple, plus haut, p. 18, note 2, p. 22, note 1, et plusieurs autres endroits Dans le glossaire postérieurement publié, cet arbitraire a été poussé plus loin encore que dans les textes mêmes

[3]) Il serait superflu, même irréalisable d'indiquer expressément chaque divergence de leçon et, encore plus, de transcription ou de traduction. Dans les notes mises au bas des textes turcs, je le fais seulement dans quelques cas où la leçon est en elle-même plus ou moins douteuse, en y désignant par *R* la leçon de M. Radloff. Concernant certains autres cas où il y a des divergences plus importantes ou plus caractéristiques, je me permettrai de formuler, dans les notes explicatives mises à la fin de mon travail, mes objections contre la version Radloff en y joignant les motifs de la mienne. Je pourrais ajouter qu'il y a aussi un assez grand nombre de divergences qui ne sont dues qu'à

Du reste, pour ce qui concerne mon propre travail, je ne saurais m'en tenir qu'à ce que j'ai énoncé à la page 4.

Quant à l'arrangement que j'ai suivi en reproduisant le texte, je dois encore faire ressortir que, dans les parties où les deux inscriptions se suivent littéralement, j'ai préféré insérer le texte du mon. II sous I pour y donner les deux textes en lignes parallèles. On obtient par là que le lecteur puisse aisément faire la comparaison des deux textes, et l'on évite de donner deux fois des traductions identiques de ces passages d'assez longue haleine.

Dans le texte, je me sers du signe [ ] pour désigner ce qu'on ne peut plus lire sur la pierre, tandis que je désigne par < > ce qui n'est point une lacune, mais ne s'est jamais trouvé sur la pierre[1]. Enfin, le signe ( ) marque ce que porte la pierre, mais doit être supprimé à titre de faute commise par la personne qui a rédigé l'inscription ou qui l'a gravée. Entre [ ] j'indique, autant que possible, au moyen de points ([. . .]) le nombre approximatif de caractères (turcs) supposés disparus dans la lacune. Si l'on ne peut déterminer ce nombre avec une exactitude approximative, j'emploie au lieu des points un ou plusieurs traits ([— —]). Quand je crois pouvoir, en tout ou en partie, combler une lacune par voie de conjecture, j'en informe par de menus caractères entre [ ], et des points ou lignes éventuels n'ont alors trait qu'à la partie restante de la lacune. Là où je reproduis les doubles textes en lignes parallèles, j'ai regardé comme superflu de compléter l'un des textes au moyen de l'autre, chaque lecteur pouvant le faire immédiatement lui-même. Seulement, dans le cas de lacunes parallèles dans l'un et l'autre texte, j'en fais quelquefois l'essai.

Dans la traduction j'emploie [ ] dans le même sens que dans

---

de petites inadvertances ou à des fautes d'impression soit dans le texte, soit dans la traduction. Par exemple, Radloff, p 58, X 24 «sechs und zwanzigsten», qu'il faut lire «acht u. z.»; p. 70, Xa 8 «neunten», qu'il faut lire «zehnten», «sieben und zwanzigsten», qu'il faut lire «s. u. dreissigsten», etc.

[1]) Dans les textes reproduits parallèlement, j'emploie quelquefois < > pour faire remarquer expressément que certains mots qu'on lit dans l'un des textes, ne se retrouvent pas dans l'autre.

le texte; seulement, j'y mets un nombre arbitraire et plus petit de points ou de lignes. Par des points en dehors de [ ] je désigne que quelque chose m'est incompréhensible à moi. Au contraire, je mets ici entre ( ) les additions supplémentaires ou explicatives que ne porte pas l'original, ou quelquefois des traductions qui ne sont que de pures conjectures. Ce que d'ailleurs j'aurais à faire observer pour renseigner sur certains détails, a trouvé place dans les notes qui terminent le travail.

Cependant il y a un point qu'il serait bon de faire précéder d'une remarque. C'est la chronologie employée dans les inscriptions. Comme nous le savons aussi d'autre part, les Turcs se sont servis à cette époque du calendrier chinois, tout au plus avec une légère modification (voir la note relative à I NE); mais ils n'ont pas compté les années de suite à partir d'un point fixe. Quand les inscriptions indiquent la date de quelque événement, cela se fait régulièrement par un renvoi à l'âge respectif du téghin ou du khan. Il ne reste pas tout à fait clair si, dans ces cas, l'âge est compté d'anniversaire en anniversaire, ou si l'on entend par là une année lunaire (l'année civile), soit celle dans le cours de laquelle la personne en question atteint l'âge indiqué, soit l'année suivante au commencement de laquelle il aurait conséquemment atteint cet âge. Cette dernière alternative de l'année lunaire serait sans doute la plus vraisemblable et pourrait peut-être trouver de l'appui dans le fait que, dans II S 2, on mentionne, en continuité immédiate, des événements qui ont eu lieu pendant l'hiver de la 38e année du khan et au printemps de sa 39e année (c'est là ce que sans aucun doute il faut lire); car l'année lunaire commence par «le printemps» — à moins que par hasard l'anniversaire du khan ne soit tombé précisément autour du nouvel an, cas où toutefois l'année d'âge atteinte coïnciderait, pour la part du khan, avec l'année lunaire.

Or, plusieurs fois nous trouvons le même événement mentionné dans l'une et l'autre inscription et rattaché à l'âge de chacun des deux frères. On constate alors que le chiffre représentant l'âge du khan dépasse régulièrement de 1 celui qui représente l'âge du téghin; dans un seul cas il se présente (peut-être grâce à une inexactitude existant dans l'une des inscriptions) une différence de 2. Ainsi on lit:

		âge du khan	âge du téghin
mort du père		8 (II E 14)	7 (I E 30)
expédition contre	les Sogdak, etc.	28 (II E 24)	26 (I E 31)
» »	les Karlouk . . .	31 (II E 29)	30 (I N 1—2)[1]
» »	les Chinois . . .	32 (II E 25)	31 (I E 32)
» »	les Kirghiz et les Turghès	37 (II E 26)	36 (I E 35)

Il doit donc y avoir entre les deux frères une différence d'âge de 1 an ou un peu plus, et pourtant moindre que 2 ans, de sorte que vraisemblablement ils ont dû naître en deux années lunaires successives.

Or, il demeure certain que Kul-téghin mourut au printemps de 731, à l'âge de 47 ans (voir p. 78 et I NE). Par conséquent il a dû naître en 684 (ou 683), et son frère aîné, le khan, en 683 (ou 682). Donc, conformément à la manière de calculer employée dans les inscriptions, ce dernier a dû, à sa mort survenue dans l'automne de 734, être âgé de 51 ans, ce qui concorde bien avec le fait qu'à l'occasion du dernier événement mentionné immédiatement avant sa mort (II S 7), il est indiqué comme ayant 50 ans. D'après ceci les données chronologiques peuvent par conséquent être aisément converties en années approximatives de notre ère en ajoutant à 684 ou à 683 les âges respectifs[2]).

Il serait inutile d'entamer ici la démonstration de l'importance éminente de ces inscriptions comme étant les plus anciens monuments de la langue et de la littérature turques, vierges encore de tout souffle du monde mahométan, et comme des documents historiques originaux qui constituent un supplément on ne peut plus précieux aux récits des Chinois.

Si, dans les parties où il s'agit d'énumérer les expéditions militaires, les ambassades, etc., non seulement le style est en

[1]) Cette donnée est due à une correction ajoutée dans l'inscription même, l'âge de 37 ans ayant été préalablement indiqué.

[2]) Malheureusement il se trouve que parmi les événements dont l'époque est fixée de la manière indiquée, il n'y en a, je pense, aucun (excepté la mort de Kul-téghin et peut-être celle du père) qu'on puisse identifier, avec une parfaite certitude, à tel événement isolé rapporté par les annales chinoises à une année déterminée.

général sec et monotone, mais aussi l'exposition est assez désordonnée, de l'autre côté il y a de grandes parties où la langue, bien que souvent un peu contrainte et lourde, s'élève néanmoins à des expressions de sentiments réellement profonds et de vraie poésie, et où ce langage est appuyé par un style d'une couleur très caractéristique et souvent fort vive. Comme trait typique sous le rapport du style, il faut surtout signaler la figure bien connue aussi d'autre part et qui consiste à exprimer la même idée en deux phrases coordonnées, construites ou parallèlement ou sous forme d'antithèse. Non seulement cette figure donne au style un cachet tout particulier de force et de charme; mais lorsque une fois l'on a su saisir la sûreté et la logique de l'emploi de cette figure, elle se présente également à nous comme un auxiliaire extrêmement important relativement à la juste intelligence de beaucoup de passages. Quelquefois il se rattache encore à l'emploi de cette figure un usage évidemment intentionnel d'allitérations (voir, par exemple, I E 23 = II E 19, note 31). Si nous y ajoutons encore que bon nombre des métaphores que nous trouvons employées dans les inscriptions, se retrouvent aujourd'hui même dans la poésie populaire de diverses tribus turques (j'en citerai quelques exemples dans les notes), tout ceci vient se résumer en une impression tout à fait à part que laissent ces anciennes inscriptions. On dirait presque de lointains échos d'une épopée nationale, tour à tour triomphants et pleins d'une douloureuse tristesse, qui viendraient nous frapper, émanant de ces pierres moussues, dans lesquelles la voix se ranime aujourd'hui!

Monument I.

Côté de l'Est,

avec II, Côté de l'Est, 2—24 (II, 40—18) = I E 1—30 (I, 40—11).

(I,40) Özä‿kök t^{ä}ńri ^{a}sra j^{a}γ^{y}z j^{i}r qył^{y}nduqda ^{i}kin‿^{a}ra kisi oγły IE1
(II,40[1]) Özä kök‿t^{ä}ńri ^{a}s[. IIE2

qył^{y}nm^{y}s. kisi oγłynda özä ^{ä}čüm‿^{a}pam bum^{y}n‿q^{a}γ^{a}n ist^{ä}mi‿q^{a}γ^{a}n
. . . . . .] (II,39) kisi oγłynda özä ^{ä}čüm‿^{a}pam bum^{y}n‿q^{a}γ^{a}n ^{i}st^{ä}mi‿q^{a}γ^{a}n IIE3

oł^{u}rm^{y}š[2], oł^{u}r^{y}p^{a}n türk bud^{u}n^{y}ń ilin törüsin tuta birm^{i}s, iti birm^{i}s.
oł^{u}rm^{y}š[2], oł^{u}r^{y}p^{a}n türk bud^{u}n^{y}ń ilin törüsin tuta‿birm^{i}s, iti‿birm^{i}s.

(I,39) tört buł^{u}ń qop j^{a}γy‿^{ä}rm^{i}s, sü‿sül^{ä}p^{ä}n tört buł^{u}ńd^{a}qy bud^{u}n^{y}γ IE2
tört b^{u}ł^{u}ń qop j^{a}γy‿^{ä}rm^{i}s, sü‿sül^{ä}p^{ä}n tört buł^{u}ńd^{a}qy bud^{u}n^{y}γ

qop‿^{a}łm^{y}s, qop‿b^{a}z qyłm^{y}s, b^{a}šł^{y}γ^{y}γ jük^{ü}nd^{ü}rm^{i}s, tizl^{i}g^{i}g sökürm^{i}s.
[. . . . .] b^{a}šł^{y}γ[. . .]k^{ü}nd^{ü}rm^{i}s, tizl^{i}g[. . . . .

ilg^{ä}rü q^{a}d^{y}rq^{a}n jyšqa‿t^{ä}gi, kirü t^{ä}m^{i}r‿q^{a}p^{y}γqa‿t^{ä}gi qond^{u}rm^{y}s,
. . . .] (II,38) t^{ä}m^{i}r‿q^{a}p^{y}γqa t^{ä}gi qond^{u}rm^{y}s, IIE4

[1] Pour ce qui précède voir plus loin. [2] Comp. p. 33, note 1.

Côté de l'Est.

Quand le ciel bleu en haut et la sombre terre en bas furent IE1
créés, entre les deux furent créés les fils des hommes. Au-dessus (IIE3)
des fils des hommes s'élevèrent mes ancêtres Boumin kagan et Istèmi kagan[1]). Après être devenus maîtres, ils gouvernèrent et
fixèrent l'empire[2]) et les institutions du peuple turc. Aux quatre IE2
coins du monde ils avaient beaucoup d'ennemis[3]), mais faisant des expéditions avec des armées, ils asservirent et pacifièrent beaucoup de peuples aux quatre coins du monde; ils leur firent baisser la tête et ployer le genou[4]); ils les firent s'établir en avant (c'est-à-dire vers l'est) jusqu'à la forêt de Kadirkan[5]), en arrière
(c.-à-d. vers l'ouest) jusqu'à la Porte de Fer[6]). Si loin entre ces deux (IIE4)

IE3 ^{i}kin‿^{a}ra (I,38) idioqs^{y}z kök türk ^{a}nča oł^{u}rur‿^{ä}rm^{i}s. bilgä q^{a}γ^{a}n‿
^{i}kin‿^{a}ra idioqs^{y}z kök‿türk [.]iti‿^{a}nča¹ oł^{u}rur‿^{ä}rm^{i}s. bilgä q^{a}γ^{a}n

^{ä}rm^{i}s, ^{a}łp‿q^{a}γ^{a}n. ^{ä}rmis, buj^{u}ruqy‿j^{i}mä bilgä ^{ä}rm^{i}s‿^{ä}r^{i}nč, ałp‿^{ä}rm^{i}s‿
^{ä}rm^{i}s, ^{a}łp‿q^{a}γ^{a}n ^{ä}rmis, buj^{u}ruqy bilgä ^{ä}rm^{i}s‿^{ä}r^{i}nč, ałp‿^{ä}rm^{i}s‿

^{ä}r^{i}nč, b^{ä}gl^{ä}ri‿j^{i}mä bud^{u}ny‿j^{i}mä tüz‿^{ä}rm^{i}s. ^{a}ny‿üčün il^{i}g ^{a}nča‿
^{ä}r^{i}nč, b^{ä}gl^{ä}ri‿j^{i}mä bud^{u}ny [. . . . .] üčün il^{i}g ^{a}nča‿

IE4 tutm^{y}s ^{ä}r^{i}nč, il^{i}g‿tut^{y}p törüg itm^{i}s. özinčä (I,37) k^{ä}rg^{ä}k bołm^{y}s.
tutm^{y}š‿^{ä}r^{i}nč, il^{i}g‿tut^{y}p törü[. . . . .] (II,37)

juγčy syγ^{y}tčy öṅrä kün toγ^{u}s^{y}qda bökli čöl^{i}g²‿^{i}l, t^{a}bγ^{a}č, tüpüt, ^{a}par
IIE5 juγčy syγ^{y}tčy öṅrä kün toγ^{u}s^{y}qda bökli čöl^{i}g²‿il, t^{a}bγ^{a}č, tüpüt, ^{a}p^{a}r‿

^{a}pur^{y}m, qyrq^{y}z, üč‿quryq^{a}n, ot^{u}z‿t^{a}t^{a}r, qyt^{a}i̯, t^{a}t^{a}by, bunča bud^{u}n
^{a}pur^{y}m, qyrq^{y}z, üč‿quryq^{a}n, ot^{u}z‿t^{a}t^{a}r, qyt^{a}i̯, t^{a}t^{a}by, bunča bud^{u}n

k^{ä}l^{i}p^{ä}n syγtam^{y}s juγłam^{y}s. ^{a}nd^{a}γ kül^{i}g q^{a}γ^{a}n‿^{ä}rm^{i}s. ^{a}nda kisrä
k^{ä}l^{i}p^{ä}n syγtam^{y}š juγłam^{y}š. ^{a}nd^{a}γ‿kül^{i}g q^{a}γ^{a}n ^{ä}r[. . . . .

IE5 in^{i}si‿q^{a}γ^{a}n (I,36) bołm^{y}s‿^{ä}r^{i}nč, oγły‿^{a}ty q^{a}γ^{a}n‿bołm^{y}s‿^{ä}r^{i}nč, ^{a}nda‿
. . . .]nč, oγły‿^{a}ty q^{a}γ^{a}n bołm^{y}š‿^{ä}r^{i}nč, ^{a}nda

kisrä inisi ^{ä}čisint^{ä}g qył^{y}nm^{a}duq‿^{ä}r^{i}nč, oγły ^{a}q^{a}ṅynt^{ä}g qył^{y}nm^{a}duq‿
IIE6 [. . . . .] (II,36) qył^{y}nm^{a}duq‿^{ä}r^{i}nč, oγły ^{a}q^{a}ṅynt^{ä}g qył^{y}nm^{a}duq‿

¹ ou [.]*itinčä?* ² *čöl<l>ig?*

IE3 (points extrêmes) s'étendaient en souverains les Turcs Bleus[7]. C'étaient de sages kagans, c'étaient de vaillants kagans; tous leurs officiers étaient sages, étaient vaillants; tous leurs nobles, leur peuple entier, étaient justes. C'est pourquoi ils pouvaient gouverner un si grand empire et, en gouvernant l'empire, donner des lois.
IE4 (IIE5) A leur tour, ils trépassèrent. Pleurant et se lamentant arrivèrent de l'avant, du côté du soleil levant, les puissants peuples du désert (c'est-à-dire étrangers?), les Chinois, les Thibétains, les Apar et Apourim, les Kirghiz, les Trois-Kourikans, les Trente-Tatars, les Kitaï, les Tatabi[8], — tous ces peuples vinrent se lamenter et pleurer[9]: si vaillants avaient été ces kagans. Après cela leurs frères
IE5 (IIE6) cadets devinrent kagans, et leurs fils[10] devinrent kagans; mais alors les frères cadets n'étaient point créés comme leurs frères aînés, les fils n'étaient point créés comme leurs pères. Des kagans sans

^{ä}r^{i}nč, bil^{i}gsiz q^{a}γ^{a}n oł^{u}rm^{y}s-^{ä}r^{i}nč, jabł^{a}q q^{a}γ^{a}n oł^{u}rm^{y}s-^{ä}r^{i}nč,
^{ä}r^{i}nč, bil^{i}gs^{i}z q^{a}γ^{a}n oł^{u}rm^{y}s-^{ä}r^{i}nč, j^{a}bł^{a}q q^{a}γ^{a}n oł^{u}rm^{y}š ^{ä}r^{i}nč,

buj^{u}ruqy j^{i}mä bil^{i}gs^{i}z‿^{ä}r^{i}nč, j^{a}bł^{a}q‿^{ä}rm^{i}s‿^{ä}r^{i}nč. (I,35) b^{ä}gl^{ä}ri bud^{u}ny IE6
buj^{u}ruqy j^{i}mä bil^{i}gs^{i}z‿^{ä}rm^{i}s‿^{ä}r^{i}nč, j^{a}bł^{a}q ^{ä}rm^{i}š‿^{ä}r^{i}nč. b^{ä}gl^{ä}ri bud^{u}ny

tüzs^{i}z‿üč^{ü}n, t^{a}bγ^{a}č‿bud^{u}n t^{ä}bl^{i}gin körl^{i}g‿üčün, ^{a}ra̧m^{a}qčysyn üčün,
tüzs^{i}z‿üč^{ü}n, t^{a}bγ^{a}č bud^{u}n t^{ä}bl^{i}gin körl^{i}gin[. . . . .]yn üč^{ü}n,

in^{i}li ^{ä}čili kiṅ^{ä}sürtükin üčün, b^{ä}gli bud^{u}nłyγ joṅ^{y}šurtuqyn üčün,
in^{i}li [. . . . .] (II,35) joṅ^{y}šurtuqyn üč^{ü}n, IIE7

türk bud^{u}n ill^{ä}dük ilin yčγ^{y}nu ydm^{y}s, (I,34) q^{a}γ^{a}nł^{a}duq q^{a}γ^{a}nyn jit^{ü}rü IE7
türk bud^{u}n il^{ä}dük ilin yčγ^{y}nu ydm^{y}š, q^{a}γ^{a}nł^{a}duq q^{a}γ^{a}nyn jit^{ü}rü‿

ydm^{y}s. t^{a}bγ^{a}č bud^{u}nqa b^{ä}gl^{i}k ury‿oγły(n) quł‿bołdy, sil^{i}k qyz‿
ydm^{y}š. t^{a}bγ^{a}č bud^{u}nqa b^{ä}gl^{i}k ury‿oγłyn quł‿qyłty, s^{i}l^{i}k‿qyz‿

oγł^{y}(n) küṅ‿bołdy. türk b^{ä}gl^{ä}r türk atyn yty, t^{a}bγ^{a}čγy b^{ä}gl^{ä}r
oγłyn küṅ‿qyłdy. türk b^{ä}gl^{ä}r türk ^{a}tyn yty, t^{a}b[. . . .] b^{ä}gl^{ä}r

t^{a}bγ^{a}č atyn tut^{y}p^{a}n t^{a}bγ^{a}č q^{a}γ^{a}nqa (I,33) körm^{i}s, ^{ä}l^{i}g‿jył is^{i}g‿ IE8
t^{a}bγ^{a}č ^{a}t[. . . . .] (II,34) is^{i}g‿ IIE8

küč^{i}g birm^{i}s. ilg^{ä}rü kün toγ^{u}s^{y}qda bökli q^{a}γ^{a}nqa t^{ä}gi sül^{ä}jü
küč^{i}g birm^{i}š. ilg^{ä}rü kün toγ^{u}s^{y}q<q?>a bökli q^{a}γ^{a}nqa t^{ä}gi sül^{ä}jü

sagesse, des kagans lâches montèrent sur le trône; leurs officiers IE6
étaient tous sans sagesse, étaient lâches. Et comme leurs nobles
et leur peuple étaient iniques, et à cause de (l'aménité et du charme?)
du peuple chinois, et de (son insinuation?), et comme les (partisans
des?) frères cadets et les (partisans des?) frères aînés tramaient des
complots les uns contre les autres, et que ceux qui tenaient pour (IIE7)
les nobles et ceux qui tenaient pour le peuple, suscitaient des querelles les uns contre les autres[11], le peuple turc amena la dissolu-
tion de son empire, qui était devenu son empire, et amena la IE7
ruine de son kagan, qui était devenu son kagan. Les fils des nobles
devinrent esclaves du peuple chinois, leurs pures filles devinrent
ses serves. Les nobles des Turcs abandonnèrent leurs titres
turcs et, portant les titres chinois des dignitaires de Chine, ils IE8
se soumirent au kagan chinois et lui vouèrent pendant cin-
quante ans leur travail et leur force[12]. En avant, vers le so- (IIE8)
leil levant, ils firent des expéditions jusque chez le puissant kagan;

birm^{i}s, qur^{y}γ^{a}ru t^{ä}m^{i}r‿q^{a}p^{y}γqa t^{ä}gi sül^{ä}jü birm^{i}s, t^{a}bγ^{a}č q^{a}-
birm^{i}š, qur^{y}γ^{a}ru t^{ä}m^{i}r q^{a}p^{y}γqa sül^{ä}jü birm^{i}š, t^{a}bγ^{a}č‿q^{a}-

IE9 γ^{a}nqa ilin törüsin ^{a}ły‿birm^{i}s. türk q^{a}ra‿q^{a}m^{y}γ (I, 33) bud^{u}n ^{a}nča‿
γ^{a}nqa ilin tör^{ü}sin ^{a}ły‿birm^{i}š. türk q^{a}ra q^{a}m^{y}γ bud^{u}n ^{a}nča‿

tim^{i}s: ill^{i}g bud^{u}n‿^{ä}rt^{i}m, il^{i}m ^{a}m^{a}ty‿q^{a}ny? k^{ä}mkä il^{i}g q^{a}zγ^{a}nur-
tim^{i}š: ill^{i}g bud^{u}n[. . . . .

m^{ä}n? tir‿^{ä}rm^{i}s. q^{a}γ^{a}nł^{y}γ bud^{u}n ^{ä}rt^{i}m, q^{a}γ^{a}n^{y}m‿q^{a}ny? nä‿q^{a}γ^{a}nqa
IIE9 . . . .] (II, 33) q^{a}γ^{a}nł^{y}γ bud^{u}n ^{ä}rt^{i}m, q^{a}γ^{a}n^{y}m q^{a}ny? nä‿q^{a}γ^{a}nqa

is^{i}g‿küč^{i}g birürm^{ä}n? tir‿^{ä}rm^{i}s. ^{a}nča‿tip t^{a}bγ^{a}č q^{a}γ^{a}nqa j^{a}γy‿
is^{i}g‿küč^{i}g birürm^{ä}n? tir‿^{ä}rm^{i}š. ^{a}nča‿tip t^{a}bγ^{a}č‿q^{a}γ^{a}nqa j^{a}γy

IE10 bołm^{y}s, (I, 31) j^{a}γy‿boł^{y}p itⁱnü j^{a}r^{a}tunu umduq j^{a}na ič^{i}km^{i}s. bunča
bołm^{y}š, j^{a}γy boł^{y}p itⁱnü j^{a}r^{a}t^{u}nu umduq j^{a}na ič^{i}km^{i}š. bunča

is^{i}g‿küč^{i}g birtükg^{ä}rü s^{a}q^{y}nm^{a}ty, türk bud^{u}n öl^{ü}r^{ä}jin, ur^{u}γs^{y}r^{a}t^{a}jyn,
is^{i}g‿küč^{i}g birtükrü s^{a}q^{y}nm^{a}ty, türk bud^{u}n^{y}γ öl^{ü}r[. . . . .

tir‿^{ä}rm^{i}s, joq^{a}du b^{a}ryr ^{ä}rm^{i}s. özä türk t^{ä}ṅrisi türk‿yduq‿jiri (I, 30)
IIE10 . . . .] (II, 32) türk t^{ä}ṅrisi yduq jiri

IE11 suby ^{a}nča‿^{i}tm^{i}s. türk bud^{u}n joq bołm^{a}zun tij^{i}n, bud^{u}n bołčun‿
suby ^{a}nča‿^{i}tm^{i}š‿är^{i}nč. türk bud^{u}n joq‿bołm^{a}zun tij^{i}n, bud^{u}n bołčun

---

en arrière (c'est-à-dire vers l'ouest) ils firent des expéditions jusqu'à la Porte de Fer; mais au kagan chinois ils livrèrent leur
IE9 empire et leurs institutions. Mais tout entier le menu peuple turc parla ainsi: «J'ai été un peuple ayant son propre empire; où est (maintenant) la gloire(?)[13]) de mon empire? A qui gagnerai-je
(IIE9) un empire?» — ainsi disaient-ils. «J'ai été un peuple qui avait son propre kagan; où est (maintenant) mon kagan? A quel kagan vouerai-je mon travail et ma force?» — ainsi disaient-ils. En parlant ainsi ils se firent les ennemis du kagan chinois. Après qu'ils
IE10 furent devenus ses ennemis, ils reprirent de nouveau l'espoir de se constituer et de s'organiser[14]). Mais comme tous ceux-ci ne pensaient plus[15]) à leur vouer leur travail et leur force, ils (c.-à-d. les Chinois) dirent: «Je veux tuer le peuple turc et le rendrai sans postérité»[16]),
(IIE10) et ils partirent pour les anéantir. Mais le dieu des Turcs en haut dans
IE11 le ciel et les saints génies de la terre et de l'eau des Turcs[17]) firent ainsi: pour que le peuple turc ne fût point anéanti, et pour qu'il

tij^{i}n, ^{a}q^{a}ñ^{y}m ilt^{ä}r^{ä}s‿q^{a}γ^{a}n^{y}γ, ög^{ä}m ilbilgä‿q^{a}tun^{y}γ t^{ä}ñri töp^{ä}sindä
tij^{i}n, ^{a}q^{a}ñ^{y}m ilt^{ä}r^{ä}s q^{a}γ^{a}n^{y}γ, ög^{ä}m ilb^{i}lgä q^{a}tun^{y}γ t^{ä}ñri töp^{ä}sindä

tut^{y}p jög^{ä}rü kötürm^{i}s‿^{ä}r^{i}nč. ^{a}q^{a}ñ^{y}m‿q^{a}γ^{a}n jiti‿j^{i}g^{i}rmi‿^{ä}r^{i}n t^{a}š^{y}qm^{y}s.
tut^{y}p jög^{ä}rü köt^{ü}rti‿^{ä}rinč. ^{a}q^{a}ñ^{y}m‿q^{a}γ^{a}n j^{i}ti‿j^{i}g^{i}rmi ^{ä}r^{i}n [. . . . .

t^{a}šra (I, 29) jor^{y}jur tij^{i}n kü‿^{ä}s^{i}d^{i}p[1] b^{a}ɫyqd^{a}qy t^{a}γyqm^{y}s[2], t^{a}γd^{a}qy IE12
[. . . . .] (II, 31)

inm^{i}s, tir^{i}l^{i}p j^{i}tm^{i}s‿^{ä}r‿bołm^{y}s. t^{ä}ñri küč birtük‿üč^{ü}n ^{a}q^{a}ñ^{y}m‿
inm^{i}š, tir^{i}l^{i}p j^{i}tm^{i}š‿^{ä}r bołm^{y}š. t^{ä}ñri küč‿birtük üč^{ü}n ^{a}q^{a}ñ^{y}m‿ IIE11

q^{a}γ^{a}n süsi börit^{ä}g ^{ä}rm^{i}s, j^{a}γysy qoįt^{ä}g‿^{ä}rm^{i}s. ilg^{ä}rü qur^{y}γ^{a}ru sül^{ä}p
q^{a}γ^{a}n süsi börit^{ä}g ^{ä}rm^{i}š, j^{a}γ^{y}sy qoįt^{ä}g ^{ä}rm^{i}š. ilg^{ä}rü quryγ^{a}ru sül^{ä}p

ti[.]m^{i}[.] qob^{a}rt[. . .]m^{y}γy (I, 28) j^{i}ti‿jüz‿^{ä}r bołm^{y}s. j^{i}ti‿jüz‿^{ä}r boł^{y}p IE13
tirm^{i}š qob^{a}rtm^{y}š, q^{a}m^{y}γy j^{i}ti‿jüz‿^{ä}r bołm^{y}š. j^{i}ti‿jüz‿^{ä}r boł^{y}p

^{i}ls^{i}r^{ä}m^{i}s q^{a}γ^{a}ns^{y}r^{a}m^{y}s bud^{u}n^{y}γ küñ^{ä}dm^{i}s quɫ^{a}dm^{y}s, bud^{u}n^{y}γ türk
[. . . . .]n^{y}γ tü[. .

törüsün yč^{y}γ^{y}nm^{y}s, bud^{u}n^{y}γ ^{ä}čüm‿^{a}pam törüsinčä j^{a}r^{a}tm^{y}s, bušγur-
. .]r^{ü}sin [. . . . .] (II, 30) bud^{u}n^{y}γ ^{ä}čüm‿^{a}pam törüsinčä j^{a}r^{a}tm^{y}š, bušγ^{u}r- IIE12

---

[1] voir p. 14. [2] IO., «γ (𐰍) distinct» H. (*tašyγqmys* R.?).

---

redevînt un peuple, ils élevèrent mon père le kagan Iltèrès et ma mère la katoun Ilbilghè, les tenant au sommet du ciel[18]). Mon père le kagan partit avec vingt-sept hommes, et en apprenant le bruit[19]) qu'il sort et s'avance, ceux qui étaient dans les villes, mon- IE12
tèrent dans les montagnes, et ceux qui étaient sur les montagnes, descendirent, et après s'être réunis, ils furent soixante et dix (IIE11)
hommes. Comme le ciel leur donnait la force, l'armée de mon père était comme des loups, et ses ennemis comme des brebis. Faisant des expéditions par devant et par derrière (c'est-à-dire vers l'est et vers l'ouest) il rassembla (des gens) et les fit se soulever; en tout ils furent sept cents hommes. Après qu'ils IE13
furent devenus sept cents hommes, il déposséda des peuples (indépendants) et déposa des khans, il fit les peuples serves et esclaves[20]); il abolit les peuples et leurs institutions turques; il régla les (II E12)
peuples d'après les institutions de nos ancêtres et les enflamma.

IE14 m^{y}s. tölis t^{a}rduš [. . . . .] (I, 27) j^{a}bγuγ š^{a}d^{y}γ ^{a}nda b^{i}rm^{i}s.
m^{y}š. töl^{i}s t^{a}rduš bud^{u}n^{y}γ ^{a}nda‿itm^{i}š, j^{a}bγuγ š^{a}d^{y}γ ^{a}nda‿birm^{i}s.

b^{i}r^{i}jä t^{a}bγ^{a}č bud^{u}n j^{a}γy‿^{ä}rm^{i}s, jyr^{y}ja b^{a}z‿q^{a}γ^{a}n, toquz‿oγ^{u}z budun
bir^{i}jä t^{a}bγ^{a}č bud^{u}n j^{a}γy‿^{ä}rm^{i}š, jyr^{y}ja b^{a}z‿q^{a}γ^{a}n, toquz oγ^{u}z bud^{u}n

j^{a}γy‿^{ä}rm^{i}s, qyrq^{y}z, quryq^{a}n, ot^{u}z‿t^{a}t^{a}r, qyt^{a}i, t^{a}t^{a}by, qop j^{a}γy‿^{ä}rm^{i}s.
j^{a}γy‿^{ä}rm^{i}š, qy [. . . . .

IE15 ^{a}q^{a}ń^{y}m‿q^{a}γ^{a}n bunča [. . . . .] (I, 26) qyrq ^{a}rtuqy
.]ń^{y}m [. . . . .] (II, 29)

j^{i}ti joły sül^{ä}m^{i}s, j^{i}g^{i}rmi süń^{ü}s süń^{ü}sm^{i}s. t^{ä}ńri j^{a}rł^{y}q^{a}duq üčün
IIE13 jiti joły sül^{ä}m^{i}š, j^{i}g^{i}rmi süń^{ü}š sü[ń^{ü}š]m^{i}š. t^{ä}ńri j^{a}rł^{y}q^{a}duq‿üč^{ü}n

ill^{i}g^{i}g ^{i}ls^{i}r^{ä}tm^{i}s, q^{a}γ^{a}nł^{y}γ^{y}γ q^{a}γ^{a}ns^{y}r^{a}tm^{y}s, j^{a}γyγ b^{a}z‿qyłm^{y}s, tizl^{i}g^{i}g
ill^{i}g^{i}g ^{i}ls^{i}r^{ä}tm^{i}š, q^{a}γ^{a}nł^{y}γ^{y}γ q^{a}γ^{a}ns^{y}r^{a}tm^{y}š, j^{a}γyγ b^{a}z‿qyłm^{y}š, tizl^{i}g^{i}g

IE16 sökürm^{i}s, b^{a}šł^{y}γ^{y}γ jük^{ü}ndü[. . . . . ^{a}nča il^{i}g?] (I, 25) törüg
sök^{ü}rm^{i}š, b^{a}šł^{y}γ^{y}γ jük^{ü}nd^{ü}rm^{i}š. ^{a}q^{a}ń^{y}m q^{a}γ^{a}n [. . . . .

q^{a}zγ^{a}n^{y}p uča b^{a}rm^{y}s. ^{a}q^{a}ń^{y}m q^{a}γ^{a}nqa b^{a}šł^{a}ju b^{a}z‿q^{a}γ^{a}n^{y}γ błbł
. . . .] ^{a}q^{a}ń^{y}m [. . . . .] b^{a}š[ł^{a}j]u b^{a}z‿q^{a}γ^{a}n^{y}γ błb[.

tikm^{i}s. < > oł‿
IIE14 . . . . . ^{a}q^{a}ń^{y}m] (II, 28) q^{a}γ^{a}n učduqda öz^{i}m s^{ä}k^{i}z‿j^{a}šda q^{a}łt^{y}m. oł‿

IE14 Il y constitua les peuples Teulès et Tardouch et leur donna un yabgou et un chad[21]). A droite (c.-à-d. vers le sud) le peuple chinois était (notre) ennemi, à gauche (c.-à-d. vers le nord) Baz kagan et le peuple des Neuf-Ogouz[22]) étaient (nos) ennemis; les Kirghiz, les Kourikans, les Trente-Tatars, les Kitaï, les Tatabi, beaucoup
IE15 étaient ennemis. Mon père le kagan [. . . . . .] tous ceux-ci; il se
(IIE13) mit quarante-sept fois en campagne et lutta en vingt batailles; comme le ciel lui était propice, il rendit sans empire (priva de leur indépendance) ceux qui avaient un empire (formaient un peuple indépendant), ceux qui avaient un kagan, il les rendit sans kagan; il pacifia les ennemis et leur fit ployer le genou et baisser la tête. Après avoir fait [tant de choses pour l'empire et pour?]
IE16 les institutions, mon père le kagan mourut. En tête (du cortège?) de
(IIE14) mon père le kagan, on fit mener le deuil (?)[23]) à Baz kagan*). D'après

*) II E 14 ajoute: Quand mon père le kagan mourut, je fus moi-même laissé à l'âge de huit ans.

törüdä özä ^{ä}čim‿q^{a}γ^{a}n oł^{u}rty. ^{ä}čim‿q^{a}γ^{a}n oł^{u}r^{y}p^{a}n türk bud^{u}n^{y}γ
tör^{ü}dä özä ^{ä}č^{i}m‿q^{a}γ^{a}n oł^{u}rty. < > oł^{u}r^{y}p^{a}n türk bud^{u}n^{y}γ

jičä itdi, ig^{i}ti, čyγ^{a}ị^{y}γ [. . . . .] (I, 24) ^{ä}čim‿q^{a}γ^{a}n IE17
jičä itdi, jičä ig^{i}ti, čyγ^{a}ị^{y}γ b^{a}j‿qyłdy, ^{a}z^{y}γ‿ök^{ü}š qyłdy. ^{ä}čim‿q^{a}γ^{a}n

oł^{u}rtuqda öz^{i}m <
oł^{u}rtuq<d>a[1] öz^{i}m tig^{i}n ^{ä}rk[. . . .]ij[— — — —[2]] t^{ä}ṅri [j^{a}rł^{y}q^{a}duq üčün]

> t^{a}rduš bud^{u}n özä š^{a}d‿^{ä}rt^{i}m. ^{ä}č^{i}m‿q^{a}γ^{a}n
(II, 27) tört j^{i}g^{i}rmi j^{a}š^{y}mqa t^{a}rduš bud^{u}n özä š^{a}d‿oł^{u}rt^{y}m. ^{ä}č^{i}m‿q^{a}γ^{a}n IIE15

birlä ilg^{ä}rü j^{a}š^{y}ł‿üg^{ü}z š^{a}nduṅ j^{a}zyqa‿t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m^{i}z, qur^{y}γ^{a}ru t^{ä}m^{i}r‿
birlä ilg^{ä}rü j^{a}š^{y}ł‿üg^{ü}z š^{a}nduṅ j^{a}zyqa t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m^{i}z, quryγ^{a}ru t^{ä}m^{i}r

q^{a}p^{y}γqa t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m^{i}z, kögm^{ä}n ^{a}ša qy[. . . . .]
q^{a}p^{y}γqa t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m^{i}z, kögm^{ä}n‿^{a}ša qyrq^{y}z jir^{i}ṅä t^{ä}gi s[ül^{ä}d^{i}m^{i}z

(I, 23) q^{a}m^{y}γy biš‿ot^{u}z sül^{ä}d^{i}m^{i}z, üč‿j^{i}g^{i}rmi süṅ^{ü}šd^{i}m^{i}z, ill^{i}g^{i}g ils^{i}r^{ä}t- IE18
. . . .] ot^{u}z sü[. . . . .

d^{i}m^{i}z, q^{a}γ^{a}nł^{y}γ^{y}γ q^{a}γ^{a}ns^{y}r^{a}td^{y}m^{y}z, tizl^{i}g^{i}g sök^{ü}rt^{i}m^{i}z, b^{a}šł^{y}γ^{y}γ jük-
. . . .] (II, 26) sök^{ü}rt^{i}m^{i}z, b^{a}šł^{y}γ^{y}γ jük- IIE16

[1] ou *-tuq<q>a?* [2] environ 36 caractères.

l'usage, mon oncle paternel le kagan monta sur le trône. Après être monté sur le trône, mon oncle le kagan gouverna bien le peuple turc, et le releva; les pauvres il les rendit riches, ceux qui étaient en petit nombre, il les rendit nombreux. Quand mon IE17
oncle paternel monta sur le trône, j'étais moi-même chad du (IIE15)
peuple Tardouch*). De concert avec mon oncle le kagan, nous fîmes des expéditions en avant (c.-à-d. vers l'est) jusqu'au fleuve Vert et la plaine de Chantoung, en arrière (c.-à-d. vers l'ouest) nous fîmes des expéditions jusqu'à la Porte de Fer; au delà de Keugmen, nous fîmes des expéditions jusqu'au pays des Kirghiz[24]). IE18
En tout nous fîmes trente-cinq expéditions et nous luttâmes dans vingt-trois batailles. Ceux qui avaient un empire, nous les rendîmes sans empire; ceux qui avaient un kagan, nous les rendîmes sans kagan; nous leur fîmes ployer le genou et baisser la tête. (IIE16)
Le kagan des Turghès était de nos Turcs, de mon peuple[25]).

*) II E 14—15: [j'étais?] moi-même téghin [— — — — par la grâce du] ciel dans ma vingt-quatrième année je devins chad, etc.

IE19 ünd^{ü}rt^{i}m^{i}z. türg^{ä}s q^{a}γ^{a}n türk^{i}m^{i}z [. . . . .] (I, 22) üčün
^{ü}nd^{ü}rt^{i}m^{i}z. türg^{ä}s q^{a}γ^{a}n türk[^{i}m [1]] bud^{u}n^{y}m ^{ä}rti. bilm^{ä}dükin üč^{ü}n

biz^{i}ńä [2] j^{a}ń^{y}łuqyn < > üčün q^{a}γ^{a}ny ölti, buj^{u}ruqy b^{ä}gl^{ä}ri j^{i}mä
biz^{i}ńä [3] j^{a}ń^{y}łduqyn j^{a}z^{y}nduqyn üč^{ü}n q^{a}γ^{a}ny ölti, buj^{u}ruqy b^{ä}gl^{ä}ri j^{i}mä

ölti, unuq bud^{u}n ^{ä}mg^{ä}k körti. ^{ä}čüm^{i}z ^{a}pam^{y}z tutm^{y}s jir‿sub
ölti, unuq bud^{u}n ^{ä}mg^{ä}k‿körti. ^{ä}č[. . . . .

id^{i}s^{i}z bołm^{a}zun tij^{i}n, ^{a}z‿bud^{u}n^{y}γ it^{i}p j^{a}r[^{a}t^{y}p . . . .]
. .]s^{i}z q^{a}łm^{a}zun [. . . . .

IE20 (I, 21) b^{a}rs‿b^{ä}g ^{ä}rti, q^{a}γ^{a}n‿^{a}t bunda biz birt^{i}m^{i}z, sińil^{i}m [4] qonč^{u}juγ
IIE17 . . . . . .] (II, 25) ^{ä}rti, q^{a}γ^{a}n‿^{a}t^{y}γ bunda biz‿birt^{i}m^{i}z, sińil^{i}m [4] qo[nč^{u}]j^{y}γ

birt^{i}m^{i}z. özi‿j^{a}ń^{y}łdy, q^{a}γ^{a}ny ölti, bud^{u}ny küń‿qul bołdy. kögm^{ä}n
birt^{i}m^{i}z. özi‿j^{a}z^{y}ndy, q^{a}γ^{a}ny ölti, bud^{u}ny küń‿qul bołdy. kögm^{ä}n

jir‿sub id^{i}s^{i}z q^{a}łm^{a}zun‿tij^{i}n, ^{a}z‿qyrq^{y}z bud^{u}n^{y}γ j^{a}r^{a}t[. . . . . .
jir‿sub id^{i}s^{i}z q^{a}łm^{a}zun tij^{i}n, ^{a}z‿qyrq^{y}z bud^{u}n^{y}γ i[t^{i}p] [5]‿j^{a}r^{a}t^{y}p k^{ä}lt^{i}m^{i}z

IE21 . . . . ilin ?] (I, 20) j^{a}na birt^{i}m^{i}z. ^{i}lg^{ä}rü q^{a}d^{y}rq^{a}n jyš^{y}γ
süń^{ü}šd^{i}m^{i}z [. . . . .] q^{a}d^{y}rq^{a}n j[. . .

^{a}ša bud^{u}n^{y}γ ^{a}nča‿qondurt^{y}m^{y}z. ^{a}nča‿itd^{i}m^{i}z. qur^{y}γ^{a}ru k^{ä}ńü‿t^{a}r-
IIE18 . .] b[. . .]γ ^{a}nča [. . . . .] (II, 24) k^{ä}ńü‿t^{a}r-

[1] H. [2] «ń (𐰪) distinct» H. [3] IO., «semble être ń» H. ([2-3] *bizkä* R.).
[4] v. p. 40, note 1. [5] *anča* R.?

IE19 Comme il était sans sagesse et parce qu'il tomba en faute à notre égard*), leur kagan fut tué et tous ses officiers et nobles furent tués. Le peuple bien-aimé subit des peines. Pour que la terre et l'eau que nos ancêtres avaient eues en possession, ne fussent**) point sans maître, nous organisâmes le peuple peu nombreux et
IE20 [. . . . .] il y avait Bars-beg. Nous lui donnâmes ici le titre de
(IIE17) kagan, et nous lui donnâmes ma sœur cadette pour épouse [26]). Mais lui-même tomba en faute. Leur kagan fut tué, et son peuple devint serves et esclaves. Pour que la terre et l'eau de Keugmen ne restassent pas sans maître, nous nous chargeâmes du petit peuple kirghiz; nous y vînmes et luttâmes, mais nous leur rendîmes [leur
IE21 indépendance?]. En avant (c.-à-d. vers l'est) au delà de la forêt de Kadirkan, nous fîmes s'établir le peuple et nous l'organisâmes;

*) II E 19 ajoute: et (nous) manqua. **) II E 16: restassent.

m^{a}nqa t^{ä}gi türk bud^{u}n^{y}γ ^{a}nča‿qond^{u}rt^{y}m^{y}z, ^{a}nča‿^{i}td^{i}m^{i}z. oł‿ödkä
b^{a}nqa t^{ä}gi türk bud^{u}nyγ ^{a}nča‿qond^{u}rt^{y}m^{y}z, ^{a}nča‿itd^{i}m^{i}z. oł‿ödkä

quł qułł^{y}γ bołm^{y}š ^{ä}rti [. . . . .
quł qułł^{y}γ küṅ küṅl^{i}g bołm^{y}š ^{ä}rti, in^{i}si ^{ä}čisin bilm^{ä}z ^{ä}rti, oγły ^{a}q^{a}-

. . . .[1]] (I, 19) ^{a}nča‿q^{a}zγ^{a}nm^{y}s itm^{i}s ^{i}l^{i}m^{i}z törüm^{i}z ^{ä}rti. türk IE22
ṅyn bilm^{ä}z ^{ä}rti. ^{a}nča‿q^{a}zγ^{a}nm^{y}š ^{a}nča‿itm^{i}š il^{i}m[. . . . .

oγ^{u}z b^{ä}gl^{ä}ri bud^{u}n ^{ä}s^{i}d^{i}ṅ! özä‿t^{ä}ṅri b^{a}sm^{a}s^{a}r, ^{a}sra‿jir t^{ä}l^{i}nm^{ä}s^{ä}r,
. . . .]d^{u}n ^{ä}s^{i}d! özä t^{ä}ṅri b^{a}sm^{a}[. . . . .] j^{i}r t^{ä}l^{i}nm^{ä}s^{ä}r,

türk bud^{u}n, ^{i}l^{i}ṅ^{i}n törüṅ^{i}n k^{ä}m‿^{a}rt^{a}ty? [. . . . .]
(II, 23) türk bud^{u}n, il^{i}ṅ^{i}n tör^{ü}g^{i}n k^{ä}m‿^{a}rt^{a}ty? udčy[. .]y[2] türk bud^{u}n ^{ä}rt·z IIE19

(I, 18) ökün! körgüṅ^{i}n üčün ig^{i}dm^{i}s bilgä q^{a}γ^{a}n^{y}ṅ^{y}n ^{ä}rm^{i}s‿b^{a}rm^{y}s ^{ä}dgü‿ IE23
ökün[3]! körgüṅ^{i}n üč^{ü}n ig^{i}dm^{i}š < > q^{a}γ^{a}n^{y}ṅa ^{ä}rm^{i}š[. . . . . . .]

^{i}l^{i}ṅä k^{ä}ndü‿j^{a}ṅ^{y}łd^{y}γ, j^{a}bł^{a}q kigürt^{i}g. j^{a}r^{a}qł^{y}γ q^{a}nd^{y}n[4] k^{ä}l^{i}p j^{a}ja‿^{i}ltdi?
^{i}l^{i}ṅä k^{ä}ndü‿j^{a}ṅ^{y}ld^{y}γ, j^{a}bl^{a}q kigürt^{i}g. j^{a}r^{a}ql^{y}γ q^{a}nd^{y}n[4] k^{ä}l^{i}p j^{a}ja‿iltdi?

süṅ^{ü}gl^{i}g q^{a}nd^{y}n[4] k^{ä}l^{i}p^{ä}n sürä‿^{i}ltdi? yduq‿ötük^{ä}n j[yš . . . .
süṅ^{ü}gl^{i}g q^{a}nd^{y}n[4] [. . . .] sürä [. . . . . jy]š‿bud^{u}n b^{a}rd^{y}γ,

[1] peut-être *küṅ küṅlig bołmyš ärti.* [2] ou *udča‿[yt?]y?* [3] ou *ärt·z[.]‿ökün* (*z* très net; [2,3] comp. note 29). [4] ou *-dan.*

---

en arrière (c.-à-d. à l'ouest) jusqu'à Kengu-tarban (ou -tarman), nous (IIE18) fîmes s'établir le peuple turc et nous l'organisâmes[27]). ⟨En ce temps, les esclaves étaient devenus propriétaires d'esclaves, les serves étaient devenues propriétaires de serves, le frère cadet ne connaissait pas son frère aîné, le fils ne connaissait pas son père[28]). Nous avions tant acquis et organisé; c'était notre empire, nos IE22 institutions.⟩ Ecoutez, nobles et peuple des Ogouz turcs! Le ciel en haut ne les ayant pas écrasés, ni la terre en bas n'ayant (IIE19) éclaté, ô peuple turc, qui est-ce qui a ruiné [. . ?] ton empire et tes institutions[29])? O! peuple turc, ... repens-toi! C'est toi-même qui t'es IE23 rendu coupable et qui t'es conduit en lâche contre ton Bilghè (sage) kagan, qui grâce à ton obéissance t'avait rétabli, et contre ton bon peuple (empire), qui avait joui de la liberté[30]). D'où des hommes armés sont-ils venus pour te disperser et t'emmener? D'où sont venus des lanciers pour t'entraîner[31])? O, peuple de la forêt sacrée

IE24 . . . .] (I, 17) b^{a}rd^{y}γ, qur^{y}γ^{a}ru b^{a}r^{y}γ^{y}ma b^{a}rd^{y}γ, b^{a}rduq jirdä
IIE20 ilg^{ä}rü [b^{a}r^{y}γ^{y}ma?] b^{a}rd^{y}γ, qur^{y}γ^{a}ru (II, 22) b^{a}r^{y}γ^{y}ma b^{a}rd^{y}γ, b^{a}rduq j^{i}rdä

^{ä}dgüg[1] ol~^{ä}r^{i}nč q^{a}n^{y}ṅ subča jüg^{ü}rti, söṅüküṅ t^{a}γča j^{a}tdy, b^{ä}gl^{i}k ury~
^{ä}dgüg[1] ol~^{ä}r^{i}nč [..]ṅ üg^{ü}zčä jüg^{ü}rti, söṅük^{i}g t^{a}γča j^{a}tdy, b^{ä}gl^{i}k ury~

oγł^{y}ṅ qul~bołdy, s^{i}l^{i}k~qyz~oγł^{y}ṅ küṅ~bołdy. bilm^{ä}dük~üč^{ü}n
oγł^{y}ṅ^{y}n qul~qyłd^{y}γ [. . . . .] küṅ~qyłd^{y}γ. ol~bilm^{ä}dük^{i}g^{i}n üč^{ü}n

IE25 [. . . . .] (I, 16) b^{a}šł^{a}ju qyrq^{y}z~q^{a}γ^{a}n^{y}γ
j^{a}bł^{a}q^{y}ṅ^{y}n üč^{ü}n ^{ä}č^{i}m~q^{a}γ^{a}n uča b^{a}rdy. b^{a}šł^{a}ju qyrq^{y}z q^{a}γ^{a}n[.

błbł tikd^{i}m. türk bud^{u}n(^{y}γ) ^{a}ty~küsi joq~bołm^{a}zun tij^{i}n, ^{a}q^{a}ṅ^{y}m~
. . . .] türk bud^{u}n ^{a}ty~küsi joq~bołm^{a}zun tij^{i}n, ^{a}q^{a}ṅ^{y}m~

q^{a}γ^{a}n^{y}γ ög^{ä}m~q^{a}tun^{y}γ köt^{ü}rm^{i}š t^{ä}ṅri il~bir^{i}g^{i}mä t^{ä}ṅri, türk bud^{u}n
IIE21 q^{a}γ^{a}n^{y}γ (II, 21) ög^{ä}m q^{a}tun^{y}γ köt^{ü}r^{i}g^{i}mä t^{ä}ṅri il~b^{i}r^{i}g^i[. . .]ṅri, türk bud^{u}n

IE26 ^{a}ty~küsi joq~bołm^{a}zun [. . . . .] (I, 15) q^{a}γ^{a}n oł^{u}rtdy~^{ä}r^{i}nč.
^{a}ty~küsi joq~bołm^{a}zun tij^{i}n, öz^{i}m^{i}n ol~t^{ä}ṅri q^{a}γ^{a}n oł^{u}rt[. . . .

n^{ä}ṅ~jyłs^{y}γ[2] bud^{u}nqa oł^{u}rm^{a}d^{y}m, ičrä ^{a}šs^{y}z, t^{a}šra tons^{y}z, j^{a}b^{y}z~
. . .]yłs^{y}γ[2] bud^{u}nda özä oł^{u}rm^{a}d^{y}m, ičrä ^{a}šs^{y}z, t^{a}šra tons^{y}z, j^{a}b^{y}z

[1] *ädgü~ög?* [2] écrit avec |, donc pas *jyłs^{a}γ*, v. p. 36 note 1.

d'Eutuken[32]), (c'est toi-même qui) es parti: quelques-uns des tiens
IE24 allèrent en avant (c.-à-d. vers l'est), d'autres des tiens allèrent en
(IIE20) arrière (c.-à-d. à l'ouest)[33]), mais dans le pays où tu allas, bien que ce (pays-) là fût bon(?), ton sang y coula comme l'eau*), et tes ossements furent entassés comme un mont[34]); les fils de ta noblesse devinrent**) esclaves, tes pures filles devinrent**) serves.
IE25 En raison de ta folie et de ta lâcheté, mon oncle le kagan trouva la mort. A la tête je fis mener le deuil(?) au kagan des Kirghiz. Le ciel qui, pour que le nom et la réputation du peuple turc ne
(IIE21) fussent pas perdus, avait élevé mon père le kagan et ma mère la katoun, le ciel qui leur avait donné l'empire, ce même ciel m'établit moi-même comme kagan, pour que le nom et la réputation
IE26 du peuple turc ne fussent pas perdus. Je ne régnai pas sur un peuple brillant(?) par sa richesse; je régnai sur un peuple faible et lâche,

*) II E 20: comme un torrent. **) II E 20: tu les fis.

j^{a}bł^{a}q bud^{u}nda özä oł^{u}rt^{y}m. ... in^{i}m
j^{a}bł^{a}q bud^{u}nda [. . . . . (in^{i}m kül-ti]g^{i}n ^{i}ki-š^{a}d) in^{i}m

kül-tig^{i}n birlä sözl^{ä}šd^{i}m^{i}z. ^{a}q^{a}ň^{y}m^{y}z ^{ä}č^{i}m^{i}z q^{a}z[. . . . .
kül-tig^{i}n [.....] sözl^{ä}šd^{i}m^{i}z. [. . . .] (II, 20) ^{ä}č^{i}m^{i}z q^{a}zγ^{a}nm^{y}š bud^{u}n ^{a}ty- IIE22

. . . .] (I, 14) tij^{i}n, türk bud^{u}n üčün tün-ud^{y}m^{a}d^{y}m, künt^{ü}z IE27
küsi joq-bo[łm^{a}z]un tij^{i}n, türk bud^{u}n üč^{ü}n tün udym^{a}d^{y}m, künd^{ü}z

oł^{u}rm^{a}d<^{y}m>. in^{i}m kül-tig^{i}n birlä ^{i}ki-š^{a}d birlä ölü-jitü q^{a}zγ^{a}nd^{y}m.
oł^{u}rm^{a}d^{y}m. in^{i}m [. . . . .] birlä ölü jitü q^{a}zγ^{a}nd^{y}m.

^{a}nča-q^{a}zγ^{a}n^{y}p bir^{i}ki bud^{u}n^{y}γ ot-sub qyłm^{a}d^{y}m. m^{ä}n [öz^{i}m q^{a}γ^{a}n oł^{u}rtuqyma
^{a}nča-q^{a}zγ^{a}n^{y}p bir^{i}ki bud^{u}n^{y}γ ot-sub qyłm^{a}d^{y}m. [. . . . .

. . . . .] (I, 13) b^{a}rm^{y}š bud^{u}n ölü-jitü j^{a}d^{a}γ^{y}n j^{a}ł^{a}ň^{y}n j^{a}na-k^{ä}lti. bu- IE28
jir-s^{a}ju b^{a}rm^{y}š bu[d^{u}n j^{a}d^{a}γ^{y}n j^{a}ł^{a}ň^{y}n?] ölü jitü [j^{a}na?] (II, 19) k^{ä}lti. bu- IIE23

d^{u}n^{y}γ ig^{i}d^{ä}jin tij^{i}n, jyrγ^{a}ru oγ^{u}z-bud^{u}n t^{a}pa, ilg^{ä}rü qyt^{a}i t^{a}t^{a}by
d^{u}n^{y}γ ig^{i}d^{ä}j^{i}n-tij^{i}n, jyrγ^{a}ru oγ^{u}z-bud^{u}n-t^{a}pa, ilg^{ä}rü qyt^{a}i t^{a}t^{a}by

bud^{u}n t^{a}pa, birg^{ä}rü t^{a}bγ^{a}č-t^{a}pa uł^{u}γ-sü ^{i}ki-j^{i}g^{i}r[mi sül^{ä}d^{i}m . . . . .
[bu]d^{u}n-t^{a}pa, birg^{ä}rü t^{a}bγ^{a}č-t^{a}pa < > ^{i}ki-j^{i}g^{i}r[mi sül^{ä}d^{i}m . . . . .]

. . . .] (I, 12) kisrä t^{ä}ňri j^{a}rł^{y}q^{a}zu qut^{y}m b^{a}r-üč^{ü}n, ülüg^{i}m b^{a}r- IE29
süň^{ü}šd^{i}m. ^{a}nda-kisrä t^{ä}ňri j^{a}rł^{y}q^{a}duq üč^{ü}n qut^{y}m ül^{ü}g^{i}m b^{a}r-

---

qui au dedans était sans nourriture et au dehors était sans vêtements. J'en ai parlé avec mon frère cadet Kul-téghin*). Pour que le nom et la réputation du peuple acquis par notre père et (IIE22) notre oncle ne fussent pas perdus, j'ai passé, pour l'amour du IE27 peuple turc, la nuit sans dormir et le jour sans rester tranquille. De concert avec mon frère cadet Kul-téghin et les deux chads j'ai travaillé à mort. En travaillant tant je n'ai pas rendu mécontents l'ensemble des peuples(?)[35]. [Quand] je [fus moi-même devenu kagan,] le peuple qui était allé en différents pays, revint mou- IE28 rant, à pied et nu[36]. Pour rétablir le peuple j'ai fait vingt-deux expéditions avec de grandes armées, à gauche (c.-à-d. vers le nord) contre le peuple des Ogouz, vers l'est contre les peuples Kitaï et Tatabi, à droite (c.-à-d. vers le sud) contre les Chinois, et j'ai lutté dans [. . . . batailles]. Après, par la grâce du ciel, comme IE29

*) II E 22 ajoute: et avec les deux chads, et répète deux fois: mon frère K.

üčün ölt^{ä}či bud^{u}n^{y}γ tir^{i}grü ig^{i}t^{i}m, j^{a}ł^{a}ṅ-bud^{u}n^{y}γ tonł^{y}γ, čyγ^{a}i-
üč^{ü}n ölt^{ä}či bud^{u}n^{y}γ[. . . . .]ü ig^{i}t^{i}m, j^{a}ł^{a}ṅ bud^{u}n^{y}γ tonł^{y}γ qyłd^{y}m, čyγ^{a}i

bud^{u}n^{y}γ b^{a}j-qyłd^{y}m, ^{a}z-bud^{u}n^{y}γ ök^{ü}š-qyłt^{y}m. yγ^{a}r-^{i}ll^{i}gdä [. . .
IIE24 bud[..]b^{a}j-qy[..] (II, 18) ^{a}z-bud^{u}n^{y}γ ök^{ü}š-qyłd^{y}m. yγ^{a}r-^{i}ll^{i}gdä [y]γ^{a}r q^{a}γ^{a}n-

IE30 . . . .] (I, 11) bud^{u}n^{y}γ qop b^{a}z-qyłd^{y}m, j^{a}γ^{y}syz
ł^{y}γda j^{i}g-qyłd^{y}m, tört buł^{u}ṅd^{a}qy bud^{u}n^{y}γ qop-b^{a}z qyłd^{y}m, j^{a}γ^{y}s^{y}z

qyłd^{y}m, qop m^{a}ṅa körti. is^{i}g-küč^{i}g birür bunča törüg q^{a}zγ^{a}n^{y}p
qy[łd]^{y}m, qop m^{a}ṅa körti. *(Pour la continuation voir plus loin.)*

in^{i}m kül-tig^{i}n özinčä k^{ä}rg^{ä}k-bołdy. aq^{a}ṅ^{y}m-q^{a}γ^{a}n učduqda in^{i}m
IE31 kül-tig^{i}n ji[ti jašda qałty[1] . . . .] (I, 10) um^{a}jt^{ä}g ög^{ä}m q^{a}tun
qut^{y}ṅa in^{i}m kül-tig^{i}n ^{ä}r-^{a}t-bołdy. ^{a}łty-j^{i}g^{i}rmi jašyṅa ^{ä}čim-q^{a}γ^{a}n
ilin törüsin ^{a}nča-qazγ^{a}ndy. ^{a}łty-čub soγd^{a}q-t^{a}pa sül^{ä}d^{i}m^{i}z, buz-
IE31 d^{y}m^{y}z. t^{a}bγ^{a}č oṅ-tutuq bis-t[üm^{ä}n sü k^{ä}lti, sün^{ü}sd^{i}m^{i}z?[2]] (I, 9) kül-tig^{i}n

[1] comp. II E 14. [2] comp. II E 25.

la fortune me suivait et que le destin m'était propice, j'ai ramené à la vie le peuple mourant, j'ai procuré au peuple nu des vête-
(IIE24) ments, j'ai rendu riche le peuple pauvre, nombreux le peuple qui était en petit nombre. Parmi ceux dont le peuple et le kagan se joignirent à moi(?), j'ai fait du bien(?). Beaucoup de peuples aux
IE30 quatre coins du monde ont été pacifiés par moi, et amenés à cesser les hostilités, beaucoup se sont soumis à moi*). Mon frère cadet Kul-téghin, qui m'a voué son travail et sa force, est mort à son tour après avoir tant fait pour les institutions. A la mort de mon père le kagan, mon frère cadet Kul-téghin [fut laissé à l'âge de] se[pt
IE31 ans . . . . . .]. Par bonheur pour ma mère la katoun, qui ressemblait à (la déesse?) Oumaï, mon frère Kul-téghin lui tint lieu (proprement: nom) de mari(?)[37]. Voici ce qu'il fit, à l'âge de vingt-six ans, pour l'empire et le gouvernement de mon oncle le kagan: nous fîmes une expédition contre Alti-Tchoub (les Six-Tchoub) et les Sog-dak[38]), et nous les dévastâmes. Une armée de cinquante mille (ou
IE32 cinq divisions d') Ong-toutouk(?) chinois vint [et nous luttâmes].

*) Ici finit la partie commune aux inscriptions I et II. Pour la continuation en II voir plus loin, p 123 et suiv.

j^{a}d^{a}γ^{y}n opł^{a}ju t^{ä}gdi, oṅ tutuq jor^{y}čyn j^{a}r^{a}qł^{y}γ ^{ä}l^{i}g^{i}n tutdy. j^{a}r^{a}qł^{y}γdy
q^{a}γ^{a}nqa ^{ä}nč(?)‿uł^{a}dy. oł‿süg ^{a}nda‿joq‿qyšd^{y}m^{y}z. bir‿ot^{u}z j^{a}šyṅa
č^{a}ča‿s^{ä}ṅünkä süṅ^{ü}šd^{i}m^{i}z. ^{ä}ṅ^{i}lki t^{a}d^{y}q^{y}ṇ‿čur^{y}ṅ boz [^{a}t^{y}γ bin^{i}p
t^{ä}gdi. oł‿^{a}t‿^{a}nda] (I,8) ölti. ^{i}kinti yšb^{a}ra‿j^{a}m^{a}t^{a}r boz‿^{a}t^{y}γ bin^{i}p t^{ä}gdi. IE33
oł‿^{a}t‿^{a}nda ölti. üč^{i}nč j^{ä}g^{i}nsil^{i}g‿b^{ä}g^{i}ṅ k^{ä}d^{i}ml^{i}g tor^{y}γ‿^{a}t bin^{i}p t^{ä}gdi.
oł‿^{a}t‿^{a}nda ölti. j^{a}r^{a}qynda j^{a}ł^{a}m^{a}synda jüz‿^{a}rtuq oqun[1]‿urty, j^{üz}-
k^{ä}[2] b^{a}šyṅa birt[. . . . .] (I,7) t^{ä}gdükin türk b^{ä}gl^{ä}r qop‿ IE34
bilirsiz. oł‿süg ^{a}nda‿joq‿qyšd^{y}m^{y}z. ^{a}nda‿kisrä j^{i}r‿b^{a}j^{y}rqu uł^{u}γ‿
irk^{ä}n j^{a}γy‿bołdy. ^{a}ny‿j^{a}j^{y}p türgi‿j^{a}rγun költä buzd^{y}m^{y}z. uł^{u}γ‿irk^{ä}n
^{a}zqyja[3] ^{ä}r^{i}n t^{ä}z^{i}p b^{a}rdy. kül‿tig^{i}n [^{a}łty ot^{u}z[4]] (I,6) j^{a}šyṅa qyrq^{y}z‿t^{a}pa IE35
sül^{ä}d^{i}m^{i}z. süṅüg b^{a}t^{y}my q^{a}r^{y}γ sök^{i}p^{ä}n kögm^{ä}n jyš^{y}γ toγa joryp qyrq^{y}z
bud^{u}n^{y}γ uda b^{a}sd^{y}m^{y}z, q^{a}γ^{a}nyn birlä soṅa‿jyšda süṅ^{ü}šd^{i}m^{i}z. kül‿
tig^{i}n b^{a}j^{y}rqun[yṅ ^{a}q‿^{a}dγy]r[yγ][5] (I, 5) bin^{i}p opł^{a}ju t^{ä}gdi, bir ^{ä}r^{i}g oqun‿ IE36

[1] voir p. 14. [2] ou *j^{üz}*[..]. [3] peut-être *azqyna?* v. p. 30. [4] comp. II E 26—27.
[5] voir I E 36.

Kul-téghin attaqua à pied. A main armée, il fit prisonnier(s) le(s) . .
des Ong-toutouk et procura la paix (?) au kagan par la force des armes.
Mais cette armée, nous l'anéantîmes là. Dans sa trente et unième
année, nous luttâmes contre Tchatcha-sengun[39]). D'abord il monta le
cheval gris de Tadik(ing?)-tchour[39a]) et attaqua. Ce cheval fut tué là. IE33
En second lieu il monta le cheval gris Ichbara-Yamatar et attaqua.
Ce cheval fut tué là. En troisième lieu il monta Kèdimlig, le
cheval bai d'Yéghinsilig-beg, et attaqua. Dans son armure et son . . .
il atteignit de flèches plus de cent[40]), . . [. . . . ?]. Son attaque est IE34
dans le souvenir de beaucoup d'entre vous, ô nobles turcs. Mais
cette armée nous l'anéantîmes là. Ensuite les Yér-Bayirkou (et?)
les Ouloug-Irken (?) devinrent (nos) ennemis. Nous les dispersâmes
et les détruisîmes près du lac de Turgi-Yargoun. Les Ouloug-Irken
prirent la fuite avec très peu d'hommes[41]). Dans la [36e] année IE35
de Kul-téghin, nous fîmes une expédition contre les Kirghiz. En
traversant la neige qui avait la hauteur de nos lances[42]), nous
montâmes les montagnes boisées du Keugmen, et fondîmes en
vainqueurs sur le peuple des Kirghiz, et nous luttâmes contre
leur kagan dans la forêt au delà. Kul-téghin attaqua, monté
[sur l'étalon blanc de] Bayirkou (n?); il atteignit d'une flèche IE36

urty. ^{i}ki-^{ä}r^{i}g ud^{y}šru s^{a}nčdy. oł t^{ä}gdükdä b^{a}j^{y}rqun^{y}ṅ ^{a}q‿^{a}dγ^{y}r^{y}γ
udł^{y}qyn syju urty. qyrq^{y}z q^{a}γ^{a}nyn öl^{u}rt^{i}m^{i}z, ilin ^{a}łt^{y}m^{y}z. oł-jyłqa
IE37 tü[rg^{ä}s t^{a}pa ^{a}łtun jyšy^{y}γ[1]] (I, 4) toγa ^{ä}rt^{i}s-üg^{ü}z^{i}g k^{ä}čä joryd^{y}m^{y}z. türg^{ä}s
bud^{u}n^{y}γ uda b^{a}sd^{y}m^{y}z. türg^{ä}s q^{a}γ^{a}n süsi bołčuda otča bur^{a}ča k^{ä}lti,
süṅ^{ü}šd^{i}m^{i}z. kül-tig^{i}n b^{a}šγu-boz-^{a}t bin^{i}p-t^{ä}gdi. b^{a}šγu-boz k^{i}[. . .
IE38 . . . .] (I, 3) tutzt[.] ịkisin özi-łdzdy. ^{a}nda-j^{a}na kir^{i}p
türg^{ä}s q^{a}γ^{a}n buj^{u}ruqy ^{a}z-tutuquγ ^{ä}l^{i}g^{i}n-tutdy. q^{a}γ^{a}nyn-^{a}nda öl^{ü}r-
t^{i}m^{i}z, ilin-^{a}łt^{y}m^{y}z. q^{a}ra-türg^{ä}s bud^{u}n qop-ič^{i}kdi. oł-bud^{u}n^{y}γ
IE39 t^{a}b^{a}rda qo[. . . . .] (I, 2) soγd^{a}q bud^{u}n it^{ä}jin-tij^{i}n, jinčü
üg^{ü}z^{i}g k^{ä}čä t^{ä}m^{i}r-q^{a}p^{y}γqa t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m^{i}z. ^{a}nda-kisrä q^{a}ra-türg^{ä}s
bud^{u}n j^{a}γy-bołm^{y}š, k^{ä}ṅ^{ä}r^{ä}s-t^{a}pa b^{a}rdy. biz^{i}ṅ-sü ^{a}ty turuq ^{a}zuqy
IE40 joq-^{ä}rti, j^{a}bł^{a}q-kisi ^{ä}r[. . . . .] (I, 1) ^{a}łp-^{ä}r biz^{i}ṅä[2] t^{ä}gm^{i}š-
^{ä}rti. ^{a}nd^{a}γ-^{ö}dkä ök^{ü}n^{i}p kül-tig^{i}n^{i}g ^{a}z-^{ä}r^{i}n irtürü yt^{y}m^{y}z. uł^{u}γ

[1] comp. II E 27. [2] «Des traces nettes du 𐰋 *b* (ˆ); *ṅ* distinct», H. (*qyz^{y}ṅa* R. à tort).

un homme, il transperça deux hommes dans la rencontre[43]). Dans
cette attaque, il éreinta . . . l'étalon blanc de Bayirkou(n?)[44]). Nous
tuâmes le kagan des Kirghiz et asservîmes leur peuple. Durant la
même année nous marchâmes contre les Turghès en montant les
IE 37 montagnes boisées d'Altoun et en passant le fleuve Irtych[45]). Nous
fondîmes en vainqueurs sur le peuple des Turghès. L'armée du
kagan des Turghès arriva à Boltchou(?) comme le feu et la tempête,
et nous luttâmes. Kul-téghin attaqua, monté sur le cheval gris
IE38 Bachgou. Bachgou [. . . .] . . . .[46]). Pénétrant de nouveau, les of-
ficiers du kagan des Turghès firent là un petit nombre de prison-
niers[47]). Nous tuâmes leur kagan et asservîmes leur peuple. Beaucoup
IE39 parmi les Kara-Turghès s'en retournèrent. Ce peuple . . [. . .][48]).
Pour organiser le peuple sogdak, je fis une expédition jusqu'à la Porte
de Fer en passant la rivière des Perles (Yintchu-uguz)[49]). Après
cela, le peuple kara-turghès commença les hostilités et se porta sur
Kenghèrès. Notre armée et ses chevaux n'avaient ni station ni
IE40 provisions, et c'étaient des gens lâches [. . . . . . .] c'étaient des
hommes braves qui nous avaient attaqués[50]). Découragés dans
ces circonstances, nous détachâmes Kul-téghin avec un petit nombre

sün^{ü}š süṅ^{ü}šm^{i}š. ^{a}łp‿š^{a}łčy[1] ^{a}q ^{a}tyn bin^{i}p t^{a}gm^{i}š, q^{a}ra türg^{a}s bud^{u}n^{y}γ ^{a}nda‿öl^{ü}rm^{i}š ^{a}łm^{y}š. j^{a}na jor^{y}p[. . . . .]

Côté du Nord.

(I, 69) [. . . . . .] birlä qošu[2]‿tutuq birlä süṅ^{ü}šm^{i}š, ^{ä}rin‿qop ölür- IN1
m^{i}s; ^{ä}bin‿b^{a}r^{y}myn[3] [. . . .]in[4] qop k^{ä}lürti. kül‿tig^{i}n jiti‿ot^{u}z j^{a}šyṅa q^{a}rłuq bud^{u}n ^{ä}rür‿b^{a}rur ^{ä}rkli j^{a}γy‿bołdy. t^{a}m^{a}γ‿yduq b^{a}šda süṅ^{ü}sd^{i}m^{i}z. (I, 68) [kül‿]tig^{i}n oł‿süṅ^{ü}šdä ot^{u}z‿j^{a}š^{a}jur‿^{ä}rti. ^{a}łp‿š^{a}łčy IN2
[^{a}q‿^{a}t?]yn bin^{i}p opł^{a}ju t^{ä}gdi. ^{i}ki‿^{ä}r^{i}g ud^{y}šru s^{a}nčdy. q^{a}rłuquγ öl^{ü}r-t^{i}m^{i}z, ^{a}łt^{y}m^{y}z. ^{a}z‿bud^{u}n j^{a}γy q^{a}łdy[5]. q^{a}ra[6]‿költä sün^{ü}šd^{i}m^{i}z. kül‿tig^{i}n bir‿qyrq j^{a}š^{a}jur‿^{ä}rti. ^{a}łp‿š^{a}łčy ^{a}qyn (I, 67) bin^{i}p opł^{a}ju‿t^{ä}gdi. IN3
^{a}z‿^{ä}lt^{ä}b^{ä}r^{i}g tutdy[7], ^{a}z‿bud^{u}n ^{a}nda‿joq‿bołdy. ^{ä}čim‿q^{a}γ^{a}n ili q^{a}m^{a}-

[1] voir p. 35. [2] *ałušu* R. [3] sic; pas *barqyn*. [4] ou *siz? qłysz* IO.; *buzup süsin* R., impossible. [5] R.; *bołdy* IO. [6] R. [7] *tutmady* R.; «il n'y a pas même place pour une *m*» H.

---

de ses gens. Il livra une grande bataille. Monté sur son cheval blanc Alp-chaltchi, il attaqua. Là il tua et asservit le peuple karaturghès. En retournant [. . . . . .]

Côté du Nord.

— il lutta contre [. . . .] et contre les Kochou-toutouk(?), il IN1
tua beaucoup de leurs hommes; ils livrèrent (ou il rapporta) leurs maisons et leur biens [. .] en grand nombre. Kul-téghin ayant trente-sept ans, le peuple des Karlouk[51]) devint un vaillant ennemi jouissant de la liberté. Nous luttâmes près de la sainte source(?) du Tamag. Kul-téghin n'avait que trente ans quand cette bataille eut IN2
lieu. Monté sur son cheval blanc Alp-chaltchi, il attaqua. Il transperça deux hommes dans la rencontre. Nous tuâmes et asservîmes les Karlouk. Une petite partie du peuple resta ennemie, et nous luttâmes à Kara-keul (le lac Noir). Kul-téghin avait alors quarante et un ans. Monté sur son cheval blanc Alp-chaltchi, il attaqua. Il fit prisonniers peu d'Eltèbers(?), et le petit peuple fut anéanti IN3
là. Quand l'empire de mon oncle le kagan fut épuisé et que

šyγ boltuqynda, budun ilgikgi[1] boltuqynda izgil budun birlä
IN4 süňüšdimiz. kül-tigin alp-šalčy aqyn binip (I, 66) o[plaju tägd]i. ol-
at-anda tüs[di, i]zgil [budun] ölti. toquz-oγuz budun käntü budunym
ärti. täňri jir bulγaqyn üčün jaγy boldy. bir-jylqa biš-joly süňüš-
IN5 dimiz. äňilik toγu-balyqda süňüšdimiz. (I, 65) kül-tigin azman-aqyγ
binip oplaju tägdi. alty-ärig sančdy, sü-[tä]gisindä jitinč-ärig qylyč-
ladv. ikinti qušlyγaqda ädiz-birlä süňüšdimiz. kül-tigin az-jaγyzyn
IN6 binip oplaju tägip bir ärig sančdy, (I, 64) toquz-ärig ägirä-toqydy, ädiz
budun anda-ölti. üčünč bu[. . .]da oγuz-birlä süňüšdimiz. kül-tigin
azman-aqyγ binip tägdi, sančdy; süsin sančdymyz, ilin-altymyz. törtinč
IN7 čuš[2] bašynda süňüšdimiz. türk (I, 63) budun adaq-qamaštdy, jablaq
bo[ldač]y[3]-ärti. oza-[kä]lmis süsin kül-tigin aγytyp toňra bir uγyš alp-
aγu on-ärig toňa-tigin juγynda ägirip-ölürtimiz. bisinč äzgänti qa-
IN8 dazdä[4] oγuz birlä süňüšdimiz. kül-tigin (I, 62) az-jaγyzyn binip tägdi.

[1] peut-être *ilīgi-* (ou *ülügi-*)*ikägü?* [2] ou *čušy-?* [3] comp. II E 31.
[4] écrit avec ✕, v. p. 17; *z* distinct, non *n*.

le peuple fut (divisé?), nous luttâmes contre le peuple des Izghil[52]).
IN4 Monté sur son cheval blanc Alp-chaltchi, Kul-téghin attaqua. Ce cheval s'abattit là, mais le peuple des Izghil fut tué. Le peuple des Neuf-Ogouz était mon propre peuple[52a]). Comme il y avait bouleversement au ciel et sur la terre, ils devinrent (nos) ennemis. En un an nous luttâmes cinq fois. D'abord nous luttâmes près de la ville
IN5 de Togou. Monté sur le cheval blanc Azman, Kul-téghin attaqua. Il transperça six hommes; dans la mêlée[53]) des armées il sabra un septième homme. La seconde fois nous luttâmes contre les Èdiz[54]) à Kouchligak. Monté sur son cheval brun Az-yaghiz, Kultéghin attaqua.
IN6 Il transperça un homme, en en venant aux mains[55]) il abattit neuf hommes. Le peuple èdiz fut tué là. La troisième fois nous luttâmes contre les Ogouz à Bo[. . .]. Monté sur le cheval blanc Azman, Kul-téghin attaqua et perça (l'ennemi avec la lance); nous vainquîmes leur armée et asservîmes leur peuple. La quatrième fois nous luttâmes
IN7 près de la source du Tchouch(i?). Le peuple turc tombait de fatigue et se démoralisait[56]). Kul-téghin laissa donc échapper leur armée qui était arrivé avant nous. Mais en en venant aux mains pendant les funérailles de Tonga-téghin, nous tuâmes un homme de la race des Tongra (nommé) Alpagou et dix hommes(?)[57]). La cinquième
IN8 fois nous luttâmes contre les Ogouz à Ezghenti-kadaz[58]). Monté

^{i}ki‿^{ä}r^{i}g s^{a}nčdy. b^{a}[. . .]a b^{a}[. .]dy[1]. oł‿sü ^{a}nda‿ö[lti?]. ^{a}mγa[2]‿qurγ^{a}n qyšł^{a}p j^{a}zyṅa oγ^{u}zγ^{a}ru sü‿t^{a}š^{y}qd^{y}m^{y}z. kül‿t^{i}g^{i}n b^{ü}g‿b^{a}šł^{a}ju qyt^{y}m^{y}z. oγ^{u}z‿j^{a}γy orduγ b^{a}sdy. kül‿tig^{i}n (I, 61) ögs^{i}z‿^{a}qyn bin^{i}p toquz‿^{ä}r^{i}n IN9
s^{a}nčdy, orduγ birm^{ä}di. ög^{ä}m‿q^{a}tun uł^{a}ju ög^{ä}l^{ä}r^{i}m ^{ä}k^{ä}l^{ä}r^{i}m k^{ä}l^{i}ṅün^{i}m qonč^{u}jł^{a}r^{y}m bunča‿j^{i}mä tir^{i}gi küṅ‿bołd^{a}čy‿^{ä}rti, öl^{ü}gi jurtda jołta j^{a}tu‿q^{a}łd^{a}čy ^{ä}rt^{i}g^{i}z. (I, 60) kül‿tig^{i}n joq‿^{ä}rs^{ä}r, qop ölt^{ä}či ^{ä}rt^{i}g^{i}z. in^{i}m‿ IN10
kül‿tig^{i}n k^{ä}rg^{ä}k bołdy. öz^{i}m s^{a}q^{y}nd^{y}m. körür köz^{i}m körm^{ä}zt^{ä}g, bil^{i}r bil^{i}g^{i}m bilm^{ä}zt^{ä}g bołdy. öz^{i}m‿s^{a}q^{y}nd^{y}m. öd‿t^{ä}ṅri j^{a}s^{a}r, kisi‿oγły qop öl^{ü}gli törüm^{i}s[3]. (I, 59) anča s^{a}q^{y}nd^{y}m. közdä j^{a}š‿k^{ä}ls^{ä}r, ^{ä}tida(?)[4] IN11
köṅ^{ü}ltä syγ^{y}t k^{ä}ls^{ä}r, jand$^{?}$ru s^{a}q^{y}nd^{y}m, q^{a}t^{y}γdy s^{a}q^{y}nd^{y}m. ^{i}ki‿š^{a}d uł^{a}ju in^{i}j^{i}gün^{i}m oγł^{a}n^{y}m b^{ä}gl^{ä}r^{i}m bud^{u}n^{y}m közi‿q^{a}šy j^{a}bł^{a}q bołd^{a}čy‿

[1] *bałyqa* (pour *bałyqqa*) *barmady* R.? [2] ou *amγy* (comp. II E 31), *maγa* ou *maγy?* [3] *tirimis* R.? voir note 60. [4] voir note 61.

sur son Az-jaghiz, Kul-téghin attaqua. Il transperça deux hommes [. . . .]. Cette armée [fut tuée?] là. Après avoir hiverné dans la forteresse d'Amga-kourgan, nous mîmes en marche, au printemps, l'armée vers les Ogouz. Sous les ordres du beg Kul-téghin nous nous avançâmes. Mais les Ogouz ennemis assaillirent l'ordou (le camp, la capitale). Monté sur son cheval blanc Eugsiz (l'orphelin), IN9
Kul-téghin transperça neuf hommes, et ne livra pas l'ordou. Pour ma mère la katoun, suivie de mes belles-mères, mes sœurs (et mes tantes?), mes brus et mes femmes, toutes celles d'entre elles qui auraient survécu, seraient devenues esclaves, celles d'entre vous qui auraient trouvé la mort, seraient restées gisantes à la yourte ou sur le chemin[59]). Si Kul-téghin n'avait été, un grand nombre IN10
d'entre vous auraient trouvé la mort. Mais mon frère Kul-téghin périt. Moi-même je me désolai: Bien que mon œil vît, ce fut comme s'il ne voyait pas; bien que mon esprit fût conscient, ce fut comme s'il eût perdu conscience. Moi-même je me désolai. Le ciel dispose du temps, mais les nombreux fils des hommes sont nés mortels[60]). Je me désolai tellement: pendant que les larmes IN11
tombent de mon œil, et le gémissement sort abondamment(?)[61]) de mon cœur, je me désolai de nouveau, je me désolai profondément. Je me désolai en disant: Les yeux et les sourcils des deux chads et de mes cadets(?), de mes princes, de mes nobles et de mon peuple se gâteront[62]). Pleurant et se lamentant vinrent d'abord les

IN12 tip s^{a}q^{y}nd^{y}m. juγčy syγ^{y}tčy qyt^{a}i t^{a}t^{a}by bud^{u}n b^{a}šł^{a}ju (I, 58) ud^{a}r‿s^{ä}ṅün k^{ä}lti. t^{a}bγ^{a}č q^{a}γ^{a}nda is^{i}ji lik^{ä}ṅ k^{ä}lti. bir‿tüm^{ä}n‿^{a}γy ^{a}łtun‿küm^{ü}š k^{ä}rg^{ä}ks^{i}z k^{ä}lürti. tüpüt q^{a}γ^{a}nda böl^{ä}n k^{ä}lti. qur^{y}ja kün b^{a}-t^{y}s^{y}qd^{a}qy soγd b^{ä}rč^{ä}k^{ä}r [1] buq^{a}r^{a}q‿uł^{y}s bud^{u}nda n^{ä}ṅ [2]‿s^{ä}ṅün oγ^{u}ł‿t^{a}rq^{a}n
IN13 k^{ä}lti. (I, 57) unuq oγł^{y}m türg^{ä}s q^{a}γ^{a}nda m^{a}q^{a}r^{a}č t^{a}mγ^{a}čy, oγ^{u}z bilgä t^{a}mγ^{a}čy k^{ä}lti. qyrq^{y}z q^{a}γ^{a}nda t^{a}rduš yn^{a}nču‿čur [3] k^{ä}lti. b^{a}rq itgüči b^{ä}d^{i}z j^{a}r^{a}t^{y}γ^{y}ma bit^{i}g‿t^{a}š itgüči t^{a}bγ^{a}č q^{a}γ^{a}n čyq^{a}ny [4] č^{a}ṅ‿s^{ä}ṅün k^{ä}lti.

Côté du Sud,

avec II, Côté du Nord, 1—8 (II, 77—70) = I S 1—11 (I, 54—44).

IS1 (I, 54) T^{ä}ṅrit^{ä}g t^{ä}ṅridä bołm^{y}š türk bilgä q^{a}γ^{a}n bu‿ödkä oł^{u}rt^{y}m.
IIN1 (I, 77) T^{ä}ṅrit^{ä}g t^{ä}nridä bołm^{y}š türk bilgä‿q^{a}γ^{a}n bödkä oł^{u}rt^{y}m.

s^{a}b^{y}m^{y}n tük^{ä}ti ^{ä}sidg^{i}l, uł^{a}ju in^{i}j^{i}gün^{i}m oγł^{a}n^{y}m bir^{i}ki uγ^{y}š^{y}m bud^{u}n^{y}m,
s^{a}b^{y}m^{y}n tük^{ä}ti‿^{ä}s^{i}d, uł^{a}ju in^{i}j^{i}gün^{i}m oγł^{a}n^{y}m bir^{i}ki uγ^{y}š^{y}m [. . . . .

[1] ou *bärčälär?* [2] R.; *näk* IO. [3] *ynančmur* R.? [4] *čänqany* R.? «à tort», H.

IN12 peuples Kitaï et Tatabi (représentés par) Oudar-sengun. De la part du kagan chinois vint Isiyi Likeng[63]). Il apporta des objets précieux (de la valeur) d'un *tumen* (dix mille) et une infinité d'or et d'argent. De la part du kagan du Thibet vint Beulen (ou vinrent des beulens?). De la part des peuples qui habitent en arrière, au soleil couchant, les Sogds, les Perses(?) et les Boukarak-oulis[64]),
IN13 vinrent Neng(?)-sengun et Ogoul-tarkan(?). De la part de mon fils aimé, le kagan des Turghès[65]), vinrent Makaratch, le garde des sceaux, et le sage garde des sceaux des Ogouz. De la part du kagan des Kirghiz vinrent Tardouch et Inantchou-tchour. Pour élever l'édifice et travailler la pierre aux inscriptions, ornée de travaux de sculpture, vin(ren)t le(s) tchikan(s)(?) du kagan chinois (et?) Tchang-sengun[66]).

Côté du Sud.

IS1 (IIN1) Moi qui ressemble au ciel, Bilghè (c.-à-d. sage) kagan des Turcs, venu du ciel, à l'heure qu'il est, je suis monté sur le trône. Ecoutez jusqu'au bout ce que je vous mande, vous qui venez après moi, mes cadets(?), mes princes, et tous ensemble.

b^{i}r^{i}jä š^{a}d^{a}pyt~b^{ä}gl^{ä}r, jyr^{y}ja t^{a}rq^{a}t buj^{u}ruq~b^{ä}gl^{ä}r ot^{u}z [t^{a}t^{a}r . . . . .
. . . .

. . . .] (I, 53) toquz~oγ^{u}z b^{ä}gl^{ä}ri bud^{u}ny, bu~s^{a}b^{y}m^{y}n ^{ä}dgüti ^{ä}sid, IS2
. . . .

q^{a}t^{y}γdy tiṅla[1]! ilg^{ä}rü kün toγ^{u}s^{y}<q>qa, birg^{ä}rü kün ortusyṅ^{a}ru,
. . . .] (II, 76) toγ^{u}s^{y}qyṅa, birg^{ä}rü kün ortusyṅ^{a}ru, IIN2

quryγ^{a}ru kün b^{a}t^{y}syqyṅa, jyrγ^{a}ru tün ortusyṅ^{a}ru, ^{a}nda ič^{r}^{ä}ki bud^{u}n
quryγ^{a}ru kün b^{a}t^{y}syqyṅa, jyrγ^{a}ru tün ort^{u}syṅ^{a}ru, ^{a}nda ^{i}čr^{ä}ki bud^{u}n

[. . .]m[. .]k[. . . . ^{a}nč]a~bud^{u}n[2] (I, 52) qop itd^{i}m. ol~^{a}m^{a}ty ^{a}i^{y}γ~joq IS3
qop m^{a}ṅa körür. [. . . . . .[2] . . . .] ol~^{a}m^{a}ty ^{a}i^{y}γ~joq

türk q^{a}γ^{a}n ötük^{ä}n jyš ol^{u}rs^{a}r, iltä buṅ~joq. ilg^{ä}rü š^{a}nduṅ j^{a}zyqa~
türk q^{a}γ^{a}n ötük^{ä}n [. . . . .]tä [. . . . .]. ilg[. . .]nduṅ [. . . . .

t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m, t^{a}łujqa kič^{i}g t^{ä}gm^{ä}d^{i}m, birg^{ä}rü toquz ^{ä}rs^{i}nkä t^{ä}gi
. . . .] (II, 75) ^{ä}rs^{i}nkä t^{ä}gi IIN3

sül^{ä}d^{i}m, tüpütkä kič^{i}g [. .]m^{ä}d^{i}m, quryγ^{a}ru j^{i}nčü~üg[.] (I, 51) k^{ä}čä t^{ä}m^{i}r~ IS4
sül^{ä}d^{i}m, tüpütkä kič^{i}g t^{ä}gm^{ä}d^{i}m, quryγ^{a}ru jinčü~üg^{ü}z k^{ä}čä t^{ä}m^{i}r~

[1] sic! pour *tiṅlä*. [2] *män bunča* R.?

membres de ma race, ainsi que toi mon peuple; à droite, vous nobles chadapits; à gauche, vous nobles et officiers tarkats(?), vous [nobles . . . des?] Trente-[Tatars? . . .] vous nobles et IS2
peuple des Neuf-Ogouz[67])! Ecoutez bien ce que je vous mande, prêtez l'oreille attentivement! En avant vers le soleil levant, à (IIN2
droite au midi, en arrière vers le soleil couchant, à gauche au minuit — en dedans de ce (cercle) il y a beaucoup de peuples qui me sont soumis, [dans cette étendue] il y a beaucoup de peuples que j'ai organisés. Pendant que le kagan des Turcs IS3
habite la forêt d'Eutuken sans cette gloire ni cette civilisation, le peuple n'a aucun chagrin[68]). En avant (c.-à-d. vers l'est) j'ai fait des expéditions jusqu'à la plaine de Chantoung, mais je n'ai nullement touché à la mer(?); à droite (c.-à-d. vers le sud) j'ai fait des expéditions jusqu'aux Neuf-Ersins, mais je n'ai nullement (IIN3)
touché au Thibet; en arrière (c.-à-d. vers l'ouest) j'ai fait des expéditions au delà de la rivière des Perles, jusqu'à la Porte de IS4

q^{a}p^{y}γqa t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m, jyrγ^{a}ru j^{i}r‿b^{a}j^{y}rqu jiriṅä t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m. bunča
q^{a}p^{y}γqa t^{ä}gi sül^{ä}d^{i}m, jyrγ^{a}ru jir‿b^{a}j^{y}rqu j^{i}r^{i}ṅä t^{ä}gi sü[. . . . . . .

jirkä t^{ä}gi jor^{y}td^{y}m. ötük^{ä}n jyšda jig idi‿joq ^{ä}rm^{i}s, il‿tuts^{y}q[1] jir
. . . .]ük^{ä}n [. . .]da jig i[. . . .] ^{ä}rm^{i}š, il[. . . . .

IS5 ötük^{ä}n jyš‿^{ä}rm^{i}š. bu‿jirdä oł^{u}r^{y}p t^{a}bγ^{a}č bud^{u}n birlä (I,50) tüz^{ä}lt^{i}m.
.]tük[.] jyš ^{ä}rm^{i}š. [. . . . .] birlä tüz[. . .

^{a}łtun küm^{ü}š is^{i}gti qut^{a}j buṅs^{y}z ^{a}nča‿birür t^{a}bγ^{a}č bud^{u}n s^{a}by
IIN4 .]tun küm^{ü}s ^{i}s^{i}g[..] (II,74) qut^{a}j buṅs^{y}z ^{a}nča‿birür t^{a}bg^{a}č bud^{u}n s^{a}by‿

süčig, ^{a}γysy jymš^{a}q ^{ä}rm^{i}s. süčig s^{a}b^{y}n j^{y}mš^{a}q ^{a}γyn ^{a}r̦^{a}p yr^{a}q‿
süč^{i}g, ^{a}γysy j^{y}mšaq ^{a}rm^{i}š. süč^{i}g s^{a}b^{y}n j^{y}mš^{a}q ^{a}γyn ^{a}r̦^{a}p yr^{a}q

bud^{u}n^{y}γ ^{a}nča‿j^{a}γutir[2] ^{ä}rm^{i}s, jag̦^{u}ru qonduqda kisrä ^{a}i̭^{y}γ‿bil^{i}g ^{a}nda‿
[. . . . . . .] j^{a}gutir[2] ^{ä}rm^{i}š, [. . . .] qond[. . .] kisrä ^{a}i̭^{y}γ‿bil^{i}g^{i}n ^{a}nda‿

IS6 üjür[3]‿^{ä}rm^{i}s. (I,49) ^{ä}dgü bilgä kisig ^{ä}dgü ^{a}łp‿kisig jor^{y}tm^{a}z ^{ä}rm^{i}s, bir‿
ü[. . . . .]š. ^{ä}dgü [. . .]gä kisig ^{ä}dgü ^{a}łp kisig jo[. . . .] ^{ä}rm^{i}š, bir‿

kisi j^{a}ṅ^{y}łs^{a}r, uγ^{y}šy bud^{u}ny bisükiṅä t^{ä}gi qydm^{a}z ^{ä}rm^{i}š. süčig
IIN5 kisi j^{a}ṅ^{y}łs[. . . . .]ükiṅä t^{ä}gi qy[. . .] (II,73) ^{ä}rm^{i}š. suč^{i}g

[1] ou *tuts^{a}qʔ* [2] sic (*-ir*)! [3] ou *öjür*.

Fer; à gauche (c.-à-d. vers le nord) j'ai fait des expéditions jusqu'au pays des Yér-Bayirkou[69]). Jusqu'à tant de pays j'ai conduit (les Turcs). Dans la forêt d'Eutuken ils n'avaient pas de . . . suzerain: le centre d'où se gouvernait l'empire, c'était la forêt
IS5 d'Eutuken. Habitant ce pays j'entrai en relations avec le peuple chinois. L'appel du peuple chinois, qui nous donne sans peine
(IIN4) tant d'or, d'argent, d'*isigti*, de soie(?), était doux, ses richesses étaient molles[70]). En s'insinuant par leur doux appel et leurs richesses molles[71]), ils (les Chinois) firent approcher d'eux le peuple lointain. Après qu'ils (les Turcs) se furent établis dans leur voisinage, ils (les Chinois) répandirent(?) parmi eux leur civi-
IS6 lisation et leur savoir. Le bon homme sage, le bon homme vaillant, ils ne le renvoyaient(?) pas. Si un homme tombait en faute, ils ne s'avançaient pas jusqu'à . . de sa race et de son
(IIN5) peuple[72]). En se laissant vaincre par leur doux appel et leurs

s^{a}byña j^{y}mš^{a}q ^{a}γysyña ^{a}rtur^{y}p öküs türk bud^{u}n ölt^{i}g. türk bud^{u}n
s^{a}byña j^{y}mš^{a}q ^{a}γysyña ^{a}rtur^{y}p ök^{ü}š türk bud^{u}n ölt^{i}g. türk bud^{u}n

ül^{ä}s^{i}k^{i}ñ, bir^{i}jä čoγ^{a}j jyš tüg^{ü}lt^{i}n, (I, 48) j^{a}zy qon^{a}jyn‿tis^{ä}r türk bud^{u}n IS7
ül^{ä}s^{i}k^{i}ñ, bir^{i}jä [. . .]j jyš tüg^{ü}ltün, j^{a}zy [. . . .]yn [. . . .] türk bud^{u}n

ül^{ä}s^{i}k^{i}g‿^{a}nda ^{a}i̯^{y}γ‿kisi ^{a}nča bušγurur ^{ä}rm^{i}s. yr^{a}q‿^{ä}rs^{ä}r j^{a}bł^{a}q ^{a}γy‿
ül^{ä}s^{i}k^{i}g‿^{a}nda ^{a}i̯^{y}γ‿kisi ^{a}nča buš[. . . . .] ^{ä}rm^{i}s. yr^{a}q ^{ä}rs^{ä}r j^{a}bł^{a}q‿^{a}γy

birür, j^{a}γuq ^{ä}rs^{ä}r ^{ä}dgü ^{a}γy‿birür tip‿^{a}nča bušγurur ^{ä}rm^{i}s. bil^{i}g
birür, j^{a}γuq‿^{ä}rs^{ä}r ^{ä}dgü ^{a}γy‿birür tip‿^{a}nča bušγ^{u}rur ^{ä}rm^{i}š. bi[. .]

bilm^{ä}z kisi oł‿s^{a}b^{y}γ ^{a}ł^{y}p, j^{a}γ^{u}ru b^{a}r^{y}p ök^{ü}š‿kiši ölt^{i}g. (I, 47) oł‿j^{i}rg^{ä}rü IS8
(II, 72) bilm^{ä}z kisi oł‿s^{a}b^{y}γ ^{a}ł^{y}p, j^{a}γ^{u}ru b^{a}r^{y}p ök^{ü}š‿kisi ölt^{i}g. oł‿j^{i}r[. .]ü IIN6

b^{a}rs^{a}r türk bud^{u}n ölt^{ä}čis^{ä}n; ötük^{ä}n jir oł^{u}r^{y}p ^{a}rq^{y}š tirk^{i}š ys^{a}r.
b^{a}rs^{a}r türk [. . . .] ölt^{ä}čis^{ä}n; ötük^{ä}n [. . . . .] tirk^{i}š ys^{a}r,

n^{ä}ñ‿buñ‿^{o}γ‿joq ötük^{ä}n jyš oł^{u}rs^{a}r, bäñgü il‿tuta oł^{u}rt^{a}čys^{ä}n, türk
n^{ä}ñ‿b[. . . . .]yš oł^{u}rs^{a}r, bäñgü[. . . . .]ys^{ä}n, türk

bud^{u}n, toqr^{a}qyq^{a}s^{ä}n; ačs^{y}q[1] tos^{a}q[2]‿üm^{ä}zs^{ä}n[3], bir tods^{a}r ačs^{y}q üm^{ä}zs^{ä}n[3].
bud^{u}n toqr^{a}qyq^{a}s^{ä}n; ačsar tos^{a}q[2] üm^{ä}zs^{ä}n[3], bir tods^{a}r ačs^{y}q üm^{ä}zs^{ä}n[3].

[1] sic (concernant *y*, comp. p. 36, note 1). [2] ou *tosyq?* (pour *tods-*). [3] ou *ömäzsän?*

richesses molles, beaucoup des tiens, ô peuple turc! sont morts. Comme une partie des tiens, ô peuple turc, considérant qu'à droite (au midi) n'était pas(?) la sombre forêt, disait: «Je veux m'établir IS7
dans la plaine», les gens policés excitèrent la partie du peuple turc, qui parlait ainsi[73]). «Celui qui est au loin donne de mauvais trésors, celui qui est près donne de bons trésors» — en parlant ainsi il les excitaient. Comme des gens ignorants acceptèrent (IIN6)
cette invitation et s'approchèrent, beaucoup des tiens sont morts. «Si tu vas dans ce pays-là, ô peuple turc!, tu mourras. Mais IS8
si, demeurant dans le pays d'Eutuken, tu envoies des caravanes et des convois, et si tu restes dans la forêt d'Eutuken où il n'y a ni richesse ni chagrin, tu continueras à conserver un empire éternel, ô peuple turc! et tu te rassasieras davantage; (autrement,) quand tu as faim, tu ne peux pas te rassasier, mais quand tu t'es une fois rassasié, tu ne peux pas avoir faim(?)[74]) » Mais sans

IS9 andaγyńyn (I, 46) üčün igidmiš qaγanyńyn sabyn ałmatyn jir~saju bardyγ,
IIN7 andaγyńyn üčün igidmiš qa[. . . .] (II, 71) sabyn ałmatyn jir saju bardyγ,

qop~anda ałqyndyγ arył tyγ. anda~qałmyšy jir saju~qop turu ölü
qop~anda ałqyndyγ arył[. .]. anda [.]łm[. .] jir [.]ju qop turu~ö[. .

joryjur~ärtig. täńri jarłyqaduqyn üčün [ö]zim[1] qutym bar~üčün
. . . .]ur ärtig. täńri jar[. . . . .] qutym bar~üčün

IS10 qaγan ołurtym. qaγan ołuryp (I, 45) joq čyγai budunyγ qop~qobartdym,
qa[. . . . . .]m. qaγan ołuryp joq~čyγai budunyγ qop qobartym,

čyγai budunyγ baj~qyłdym, az-budunyγ öküš qyłdym. azu~bu~
čyγai budunyγ baj~qyłdym, az~budunyγ öküš~qyłdym. [. . . .] (II, 70)

sabymda igid~baryu türk bäglär budun buny äsidiń. türk [. . . .
IIN8 sabymda igid~baryu türk bäglär budun buny äsidiń. türk budun-

IS11 . . .]rip il~tutsyqyńyn bunda urtym, jańyłyp üläsikinin jimä (I, 44) bunda
[yγ tirip i]l~tutsyqyńyn bunda urtym, jańyłyp üläsikinin jimä bu[. .

urtym. näńnäń[2] sabym ärsär bäńgü tašqa urtym. ańar~körü~biliń,
. . .]m. näńn[.]sab[. . .]r bäńgü tašqa urtym. ańar~körü biliń,

türk amaty budun bäglär, bödkä körügimä bäglär~ägü jańyłdačy-
türk amaty budun bäglär, bödkä körügimä [. . . . .

[1] z distinct. [2] voir p. 29, note 1.

IS9 accepter les recommandations de ton kagan, qui grâce à ceux des
(IIN7) tiens qui étaient là[75]), t'avait relevé, tu allas dans tous pays et beaucoup des tiens y sont perdus ou fatigués. Mais de ceux qui restèrent en ce pays-là, un grand nombre encore ont émigré en différents pays à la vie ou à la mort. Par la grâce du ciel et parce que j'avais
IS10 la fortune avec moi, je suis moi-même devenu kagan. Après être devenu kagan, j'ai élevé le peuple de rien et pauvre[76]), le peuple pauvre je l'ai rendu riche, le peuple peu nombreux je l'ai rendu
(IIN8) nombreux. Pour tirer profit(?) de mon allocution[77]), écoutez ceci, vous nobles et peuple turcs! Comment tu as rassemblé le peuple turc et gouverné l'empire, je l'ai inscrit ici. Comment tu as failli et
IS11 t'es divisé, je l'ai inscrit ici. Tout ce que j'ai à dire[78]), je l'ai inscrit sur la pierre éternelle. En la regardant, sachez, ô peuple et nobles turcs, . . les nobles qui ont obéi au trône, vous tom-

siz[1]. m^{ä}n b^{ä}[ṅgü t^{a}š . . . . . t^{a}bγ^{a}]č q$^{a}\gamma^{a}$nda b^{ä}d^{i}zči k^{ä}lürt^{i}m, b^{ä}-
. . .] *(Concernant la continuation voir plus loin).*

d^{i}zt^{i}m. m^{ä}n^{i}ṅ s^{a}b^{y}m^{y}n sym^{a}dy. (I, 43) t^{a}bγ^{a}č q$^{a}\gamma^{a}$n^{y}ṅ ičr^{ä}ki b^{ä}d^{i}zčig IS12
yty. ^{a}ṅ^{a}r ^{a}d^{y}nčyγ[2] b^{a}rq j^{a}r^{a}turt^{y}m, ičin‿t^{a}šyn ^{a}d^{y}nčyγ b^{ä}d^{i}z urtur-
t^{y}m, t^{a}š‿toqytd^{y}m, köṅ^{ü}lt^{ä}ki s^{a}b^{y}m^{y}n u[. . . . . unuq oγłyṅ]a[3]
t^{a}tyṅa t^{ä}gi buny körü bil^{i}ṅ: b^{ä}ṅgü‿t^{a}š (I, 42) toqytd^{y}m. bu‿^{ä}r^{i}g[4]‿ IS13
^{ä}rs^{ä}r, [.]t·qa ^{ä}rig‿j^{i}rtä irs^{ä}r‿^{a}nča ^{ä}r^{i}g‿j^{i}rtä b^{ä}ṅgü‿t^{a}š toqytd^{y}m,
bitid^{i}m. ^{a}ny‿kör^{i}p ^{a}nča bil^{i}ṅ: oł‿t^{a}š [. . . . .]d^{y}m. bu‿bit^{i}g
bit^{i}g^{i}mä ^{a}tysy joł$^{y}\gamma$‿t[ig^{i}n —?].

Côté du Nord-Est.

(I, 70) Kül‿tig^{i}n qoį jyłqa jiti j^{i}g^{i}rm^{i}kä učdy. toq^{u}z^{y}nč‿^{a}j j^{i}ti‿ INE
ot^{u}zqa juγ ^{ä}rtürt^{i}m^{i}z. b^{a}rqyn b^{ä}d^{i}zin bit^{i}g‿t^{a}š[yn] bičin jyłqa

[1] *z* net. [2] v. p. 42. [3] comp. II N 15. [4] ou *bu‿čöl‿*? la leçon est très douteuse; d'après IO. et H. la première lettre ne serait pas ð *b*[1], mais h *t*[2]? *jaγuq* R.?

berez en faute[79])*). C'est moi qui [. . . la pierre eternelle?]. De chez le kagan des Chinois j'ai fait venir des sculpteurs et je (leur) ai (fait) sculpter. On n'a pas rejeté[80]) mon invitation, mais on a envoyé les sculpteurs intérieurs (c.-à-d. attachés à la maison) du IS12
kagan. Je leur ai fait ériger à part l'édifice (le temple, la salle), et tailler à part les sculptures à l'intérieur et à l'extérieur[81]), et je leur ai fait tailler la pierre. Le message que j'ai sur le cœur [je l'ai fait inscrire? . . . .] jusqu'à [vos fils bien-aimés] et vos descendants(?) en le voyant, sachez ceci: j'ai fait tailler la pierre éternelle. IS13
Parce que ce lieu est désert(?), et parce que . . .(?) est dans d'âpres(?) lieux, j'ai fait tailler cette pierre dans un âpre(?) lieu, et je l'ai chargée d'inscriptions. En la voyant, sachez ceci! Cette pierre, j'ai [. . . .]. En ce qui concerne celui qui a tracé cette inscription, c'est son cousin(?), Yolig-téghin[—?][82]).

Côté du Nord-Est.

Kül-téghin trépassa dans l'année du mouton, le vingt-septième INE
jour. Au neuvième mois, le trente-septième jour, nous fîmes les funérailles. Sa salle, sa statue et sa pierre à inscriptions, nous

*) Concernant la continuation en II voir plus loin.

jit^{i}nč‿^{a}j jiti‿ot^{u}zqa qop‿ałq^{a}d[ymy]z. kül‿tig^{i}n ö[lip?] qyrq ^{a}rtuq[y j]iti j^{a}šyk bułyt[1] t^{a}š(?) [. . . . .] bunča b^{ä}d^{i}zčig tojγ^{u}n ^{ä}lt^{ä}b^{ä}r k^{ä}lü<r>ti.

Côté du Sud-Est.

ISE (I, 41) Bunča bit^{i}g bit^{i}g^{i}mä kül‿tig^{i}n ^{a}tysy joł^{y}γ‿tig^{i}n bitid^{i}m. jig^{i}rmi kün oł^{u}r^{y}p bu‿t^{a}šqa bu‿tamqa qop joł^{y}γ‿tig^{i}n bitid^{i}m. yγ^{a}r oγł^{a}n^{y}ṅ^{y}zda t^{a}jγun^{y}ṅ^{y}zda j^{i}g^{ä}di[2] ig^{i}dür ^{ä}rt^{i}g^{i}z, uča‿b^{a}rd^{y}γ^{y}z, t^{ä}ṅr[i . . ?] tir^{i}gd^{ä}kičä[3] [—?].

Côté du Sud-Ouest.

ISW (I, 55) [—] kül‿tig^{i}n^{i}ṅ ^{a}łtunyn küm^{ü}sin ^{a}γyšyn b^{a}r^{y}myn‿tür[. . . . .]q[. .]yn[4] jγma tojgt(?) bu[. . . . .] b^{ä}g^{i}m tig^{i}n jög^{ä}rü t^{ä}ṅ[ri . . . .] t^{a}š bit^{i}d^{i}m jołł^{y}γ tig^{i}n.

[1] lire *j^{a}šł^{y}γ bołty?* [2] ou *j^{i}gdä?* ou *k^{ä}gdä?* (ce que R. change en *köktä!*). [3] IO., H.; *tirg^{i}dkiči* R. (p. 127, changé en *tirig ätküči*). [4] peut-être *tör[t ^{ä}bin‿j^{y}ł]q[ys]yn?* — *türk čyγ^{a}į q^{a}rnyn* R.?

les avons inaugurés, (en assistant) en grand nombre, dans l'année du singe, au septième mois, le trente-septième jour[83]). A sa mort Kul-téghin avait quarante-sept ans [. . . . .]. Les Toïgouns et les Eltèbers firent venir tant de sculpteurs.

Côté du Sud-Est.

ISE En ce qui concerne celui qui a écrit toute cette inscription, c'est moi, Yolig-téghin, cousin(?) de Kul-téghin, qui l'ai écrite. Demeurant ici pendant vingt jours, moi Yolig-téghin j'ai écrit ces nombreux signes sur cette pierre. En faisant du bien parmi vos fidèles princes et taïgouns, vous les avez rétablis. (Maintenant) vous êtes morts. Le ciel [est?] (ou: [vous êtes au] ciel) comme étant parmi les vivants[84]).

Côté du Sud-Ouest.

ISW [—] l'or, l'argent, les richesses(?), les biens, [les quatre maisons et les chevaux?] de Kul-téghin . . . . [. . . .] mon seigneur le téghin en haut [au] ciel [. . . .]. Moi Yollig-téghin, j'ai écrit sur la pierre.

Côté de l'Ouest.

A droite de l'inscription chinoise (I, 56)[1].

Qur·d^{a}n[.]uγ [.]örti in^{i}m‿kül‿tig^{i}n [. . . . . . .[2] . . . .] is^{i}g küč^{i}g birtük üč^{ü}n türk‿bilgä q$^{a}\gamma^{a}$n ^{a}ṇuq[.]qa[3] in^{i}m‿kül‿tig^{i}n^{i}g köz^{ä}dụ̈[4] oł^{u}rt[— —] IW1

Yn^{a}nču ^{a}pa j^{a}rγ^{a}n‿t^{a}rq^{a}n at$^{y}\gamma$[5] [. . .]ṛṭ ṃ[.]ị[— —]. IW2

[1] voir p. 85. [2] *uča‿b^{a}rdy?* (*ölti* R.?) [3] *joqyqa* R.? [4] ou *közädi?* (*kündä* à tort R.; *z* très distinct, non *n;* le dernier caractère ne peut pas être [illegible]). [5] R., *ytyγ* IO.

Côté de l'Ouest.

— — mon frère cadet Kul-téghin [est mort . . . .]. Parce qu'il m'a voué son travail et ses forces, moi Bilghè (sage) kagan des Turcs, [j'ai été] assis à(?) . . . en veillant mon frère cadet Kul-téghin [— —]. IW1

Inantchou Apa Yargan-tarkan . . [— —]. IW2

Monument II.

Côté de l'Est.

IIE1 (II, 41) T^{ä}ṅrit^{ä}g t^{ä}ṅri j^{a}r^{a}tm^{y}š türk bilgä q^{a}γ^{a}n s^{a}b^{y}m: ^{a}q^{a}ṅ^{y}m
türk bilgä [q^{a}γ^{a}n . . . .]tysy‿^{ä}r
toq^{u}z‿oγ^{u}z ^{i}ki‿^{ä}d^{i}z$^{?}$k^{ä}r‿kül^{i}g b^{ä}gl^{ä}ri bud^{u}ny [. . . . .
. . . . tü]rk [t^{ä}ṅ]ri [. . . . .
IIE2 . . . .] (II, 40) özä q^{a}γ^{a}n oł^{u}rt^{y}m. oł^{u}rtuq^{y}ma ölt^{ä}čičä
s^{a}q^{y}n^{y}γ^{y}ma türk b^{ä}gl^{ä}r bud^{u}n ^{ä}g^{i}r^{i}p s^{ä}b^{i}n^{i}p toṅt^{a}m^{y}š[1] közi jög^{ä}rü‿
körti. bödkä öz^{i}m‿oł^{u}r^{y}p bunča ^{a}γ^{y}r‿törüg tört buł^{u}ṅd^{a}qy [bud^{u}n-
. . . . it]d^{i}m.

(Concernant la continuation depuis la fin de II E 2 jusqu'au commencement de II E 24, voir p. 97—108.)

[1] *toqt^{a}m^{y}š?*

Côté de l'Est.

IIE1 Moi qui ressemble au ciel et qui suis institué par le ciel, Bilghè
(sage) kagan des Turcs, (voici) ce que je vous mande: [A la mort
de?] mon père, Bilghè (sage) kagan des Turcs, [. . . .] les vaillants
nobles et le peuple des Neuf-Ogouz . . [. . . . .] ciel des Turcs
IIE2 [. . . . .] je suis devenu kagan de [. . . . .]. A mon avènement, les nobles et le peuple des Turcs, qui s'étaient désolés comme s'ils allaient mourir, changèrent et se réjouirent, et rassurés (?) levèrent les yeux[85]. Après être moi-même monté sur le trône, j'ai donné tant de lois importantes [. . . . . . parmi les peuples] des quatre coins du monde.

(Concernant la continuation depuis la fin de II E 2 [= I E 1] jusqu'au commencement de II E 24 [= I E 20], voir p. 97—108.)

(II, 18) j^{i}ti‿j^{i}g^{i}rmi j^{a}š^{y}ma t^{a}ṅut t^{a}pa sül^{ä}d^{i}m. t^{a}ṅut bud^{u}n^{y}γ IIE24
buzd^{y}m, oγłyn jo[t^{a}z]yn[1] jyłqysyn b^{a}r^{y}myn ^{a}nda‿^{a}łt^{y}m. s^{ä}k^{i}z‿j^{i}g^{i}rmi
j^{a}š^{y}ma ^{a}łty‿č[ub soγd^{a}q[2]] (II, 17) t^{a}pa sül^{ä}d^{i}m, bud^{u}n^{y}γ ^{a}nda‿buzd^{y}m. IIE25
t^{a}b[γ^{a}č o]ṅtutuq b^{i}s‿tüm^{ä}n sü‿k^{ä}lti, yduq‿b^{a}šda süṅ^{ü}šd^{i}m, oł‿süg
^{a}nda‿joq‿qyšd^{y}m. < [3] > j^{i}g^{i}rmi j^{a}š^{y}ma b^{a}sm^{y}ł yduq‿^{a}t uγ^{y}š^{y}m
bud^{u}n ^{ä}rti. ^{a}rq^{y}š‿ydm^{a}z tij^{i}n, sül^{ä}d^{i}m q[. . . . .]m
ičg^{i}rt^{i}m, q^{a}ł^{y}ṅ[. .] ^{ä}brü k^{ä}lürt^{i}m. ^{i}ki‿ot^{u}z j^{a}š^{y}ma t^{a}bγ^{a}č (II, 16) IIE26
t^{a}pa sül^{ä}d^{i}m. č^{a}ča‿s^{ä}ṅün s^{ä}k^{i}z tüm^{ä}n [sü] birlä süṅ^{ü}šd^{i}m, süsin
^{a}nda‿öl^{ü}rt^{i}m. ^{a}łty‿ot^{u}z j^{a}š^{y}ma čik bud^{u}n qyrq^{y}z birlä j^{a}γy‿bołdy.
k^{ä}m‿k^{ä}čä čik‿t^{a}pa sül^{ä}d^{i}m, örp^{ä}ntä süṅ^{ü}šd^{i}m, süsin s^{a}nčd^{y}m,
^{a}z[‿b]u[d^{u}n^{y}γ‿^{a}łt^{y}]m [. . . . .]grt^{i}m. j^{i}ti‿o[t^{u}z j^{a}š^{y}m]a qyrq^{y}z t^{a}pa
sül^{ä}d^{i}m. süṅ^{ü}g‿b^{a}t^{y}my (II, 15) q^{a}r^{y}γ sök^{i}p^{ä}n kögm^{ä}n jyš^{y}γ toγa jo[ryp] IIE27
qyrq^{y}z bud^{u}n^{y}γ uda b^{a}sd^{y}m, q^{a}γ^{a}nyn birlä soṅa jyšda süṅ^{ü}šd^{i}m.

[1] *joq‿qyłdym* R.? [2] v. I E 31. [3] pas de lacune, mais le graveur semble avoir oublié *toquz*.

Dans ma vingt-septième année, je fis une expédition contre IIE24
les Tangout. Je dévastai le peuple des Tangout, et j'y pris leurs fils, leurs gens (?), leurs chevaux et leurs biens[86]). Dans ma vingt-huitième année, je fis une expédition contre Alti-Tchoub (les Six-Tchoub) et les Sogdak, et j'y dévastai le peuple. Une armée de IIE25
cinquante mille (cinq divisions d') Ong-toutouk(?) chinois vint. Je luttai près du mont(?) sacré, et j'y anéantis cette armée[87]). Dans ma vingt<-neuv>ième année, il y avait un peuple de ma race au nom sacré de Basmil. Comme ils n'envoyaient pas de caravanes (avec le tribut), je fis une expédition [. . . . .] . . . j'en rapportai [. . .][88]). Dans ma trente-deuxième année, je fis une expédition contre les Chinois. J'y luttai contre Tchatcha-sengun et IIE26
une armée de quatre-vingt mille (huit divisions); j'y tuai son armée[89]). Dans ma trente-sixième année, le peuple des Tchik avec les Kirghiz devinrent (nos) ennemis. En passant le Kem (l'Iénisséi) je fis une expédition contre les Tchik; je luttai à Eurpen et je vainquis leur armée [et asservis le] petit [peuple . . .]. Dans ma trente-septième année, je fis une expédition contre les Kirghiz[90]). En traversant
la neige qui avait la hauteur de nos lances, je marchai en montant IIE27
les montagnes boisées du Keugmen et fondis en vainqueur sur le peuple des Kirghiz; je luttai contre leur kagan dans la forêt au

q^{a}γ^{a}nyn öl^{ü}rt^{i}m, il^{i}n ^{a}nda‿^{a}łt^{y}m. oł‿jyłqa türg^{ä}s t^{a}pa ^{a}łtun‿jyš^{y}γ
^{a}ša[1] [^{ä}r]t^{i}s‿üg^{ü}z^{i}g k^{ä}čä jory[d^{y}m, türg^{ä}s bud^{u}n^{y}γ uda] b^{a}sd^{y}m. türg^{ä}s
IIE28 q^{a}γ^{a}n süsi otča bur^{a}ča k^{ä}łti, (II, 14) bolčuda süṅ^{ü}šd^{i}m^{i}z, q^{a}γ^{a}nyn
j^{a}bγu[sy]n š^{a}dyn ^{a}nda‿öl^{ü}rt^{i}m, il^{i}n ^{a}nda‿^{a}łt^{y}m. ot^{u}z j^{a}š^{y}ma b^{i}s-
b^{a}łyq t^{a}pa sül^{ä}d^{i}m. ^{a}łty‿joły süṅ^{ü}šd^{i}m [. . . . . . sü]sin qop ö[lü]r-
t^{i}m. [^{a}nda[2]] ičr^{ä}ki‿nä[3] kiši‿tin[i? . . . .]y joq‿[bołd^{a}]čy
^{ä}r[ti . . . . .]a oq^{y}γły k^{ä}lti. b^{i}sb^{a}łyq ^{a}ny‿üč^{ü}n ozdy. ot^{u}z‿
IIE29 ^{a}rtuqy (II, 13) bir j^{a}š^{y}ma q^{a}rłuq bud^{u}n buṅs^{y}z [^{ä}r]ür b^{a}rur ^{ä}rkli j^{a}γy‿
bołdy. t^{a}m^{a}γ‿yduq b^{a}šda süṅ^{ü}šd^{i}m. q^{a}rłuq bud^{u}n^{y}γ öl^{ü}rt^{i}m,
^{a}nda‿^{a}łt^{y}m. [. . . . . j^{a}š^{y}]ma[4] q[. . .] ḅüd̦ [.][5] q^{a}rłuq bud^{u}n
tir[. . . . .]m ö[l^{ü}rt^{i}m]. t[oquz oγu]z m^{ä}n^{i}ṅ
IIE30 bud^{u}n^{y}m‿^{ä}rti. t^{ä}ṅri j^{i}r bułγ^{a}qyn üč^{ü}n, ödiṅ[ä] (II, 12) köni t^{ä}gdük
üč^{ü}n j^{a}γy‿bołdy. bir‿jyłqa tört joły süṅ^{ü}šd^{i}m. ^{ä}ṅilki toγu b^{a}łyqda
süṅ^{ü}šd^{i}m. toγła üg^{ü}z^{i}g jüz$^{?}$ti k^{ä}č^{i}p süsi[. . . . .]
^{i}kind[i] ụrγuda[6] süṅ^{ü}šd^{i}m, süsin s^{a}nčd^{y}m [. . . . .

[1] sic; = *toγa* I E 37. [2] des traces nettes de ⌣. [3] sic; *-ni* IO., R. [4] ou *b^{a}s]mył?* (R.) [5] peut-être *büdüni?* [6] *a$^{}$nd^{a}rguda* (? IO., H.) R.

---

delà, et je tuai leur kagan et asservis leur peuple. Durant la même année, je marchai contre les Turghès en passant les montagnes boisées d'Altoun et le fleuve Irtych. Je fondis [en vainqueur sur le peuple des Turghès]. L'armée du kagan des Turghès arriva comme
IIE28 le feu et la tempête, et nous luttâmes à Boltchou(?); j'y tuai leur kagan, leur yabgou et leur chad, et j'asservis leur peuple. Dans ma trentième année, je fis une expédition contre Bichbalik. Je luttai six fois [. . . .] je tuai beaucoup de leurs troupes. En se disant: «Quelles gens est-ce qui sont là-dedans?», [. . . .] aurai(en)t été per-
IIE29 du(s) [. . .] vinrent (les) appeler(?). Grâce à eux, Bichbalik échappa[91]). Dans ma trente et unième année, le peuple des Karlouk devint un vaillant ennemi, vivant en liberté sans inquiétudes. Je luttai près de la sainte source(?) du Tamag. Je tuai le peuple des Karlouk et je l'asservis là[92]). Dans ma [. .] année(?) [. . .] le peuple entier(?) des Kar-
IIE30 louk [se réunit . . . je les] tuai[93]). Les Neuf-Ogouz étaient mon propre peuple. Comme il y avait bouleversement au ciel et sur la terre et que la jalousie leur avait remué la bile, ils devinrent nos ennemis. En un an je luttai quatre fois[94]). D'abord je luttai près de la ville de Togou. Après avoir passé à la nage la rivière Togla (Tola)[95]), leur armée [. . . . . .]. La seconde fois, je luttai près

. . . . üčinč čuš[1] bašynda sü]ńüšdim. türk budun adaq‿qamašty, jab-
łaq (II, 11) bołtačy ärti‿oza jaja käligimä süsin ayytym, öküš‿öltäči IIE31
anda‿tirilti. anda tońra jyłpayu‿aty(?) bir uyyšyy tońa tigin juy[ynda]
ägirä toqydym. törtinč äzgändi qadazda süńüšdim. süsin‿anda
sančdym jabrytdym. [. . . . . .]jabryt[. . . . . jašy]ma amyy[2]‿
quryan qyšładuqda jut bołdy. jazyńa (II, 10) oyuz tapa sülädim. IIE32
ilki‿sü tašyqmyš ärti, ikin‿sü äbdä ärti. üč‿oyuz süsi basa kälti.
jaday jabyz bołdy tip ałyyły kälti. [syń]ar süsi äbig‿barqyy julyyły
bardy, syńar süsi süńüšigli kälti. biz az‿ärtimiz, jabyz ärtimiz,
oy[uz . . . . .]t jay[y? . . . . täńri] küč birtük üčün anda‿
sančdym, (II, 9) jaidim. täńri jarłyqaduq‿üčün, män‿qazyanduq üčün IIE33
türk budun qazy[an . . . .]nč[3]. män‿iniligü bunča basłaju qazyan-

[1] ou *cušy‿*; comp. I N 7. [2] comp. I N 8. [3] *qazyanmyš‿ärinč* R.

d'Ourgou (? ou Andargou?) et vainquis leur armée[96]). [. . . . .
La troisième fois] je luttai [près de la source du Tchouch(i?)]. Le
peuple turc tombait de fatigue et se démoralisait. Je laissai donc IIE31
échapper leur armée, qui nous avait devancés en (nous) disper-
sant; mais beaucoup d'entre eux s'y réunirent pour y trouver la
mort. En en venant aux mains pendant les funérailles de Tonga-
téghin, j'abattis là un homme de la race des Tongra, nommé
Yilpagou(?). La quatrième fois, je luttai à Ezghendi kadaz.
J'y vainquis et défis leur armée. [. . . . . Dans ma . . année]
quand j'eus hiverné à Amghi kourgan, il y eut gelée suivie de
famine. Au printemps, j'entrai en campagne contre les Ogouz. La IIE32
première armée s'était mise en marche, la seconde(?) armée était
à la maison. Trois armées ogouz vinrent nous attaquer. En di-
sant: «Ils sont devenus sans chevaux (littér. à pied) et faibles»,
ils vinrent nous prendre. L'une de leurs armées envahissantes alla
en pillant les maisons et les bâtiments; une autre(?) vint luttant.
Nous étions peu nombreux et nous étions faibles, mais l'ennemi(?)
og[ouz? . . . . . .] comme [. . le ciel] nous donna force, je les y
vainquis et les dispersai[97]). Par la grâce du ciel et comme je IIE33
travaillais, le peuple turc travaill[ait aussi?]. Si au commence-
ment je n'avais pas tant travaillé (exécuté), de concert avec mon

m[^{a}ty]n [1] türk bud^{u}n ölt^{ä}či ^{ä}rti, joq‿[bołd^{a}]čy ^{ä}rti. [türk] b^{ä}gl^{ä}r [bud^{u}n ^{a}nč]a‿s^{a}q^{y}n^{y}ṅ, ^{a}nča‿bil^{i}ṅ. oγ^{u}z bu[d^{u}n . . . .

IIE34 . . . .]d ydm^{a}jyn tij^{i}n sül^{ä}[d^{i}m], (II, 8) ^{ä}bin b^{a}rqyn buzd^{y}m. o[γ^{u}z] bud^{u}n toq^{u}z t^{a}t^{a}r birlä tir^{i}l^{i}p k^{ä}lti. ^{a}γuda ^{i}ki‿uł^{u}γ süṅ^{ü}š süṅ^{ü}šd^{i}m, süsin [buz]d^{y}m, ^{i}lin ^{a}nda‿^{a}łt^{y}m. ^{a}nča‿q^{a}zγ^{a}n^{y}[p . . . . t^{ä}ṅri] j^{a}rł^{y}q^{a}duq üč^{ü}n ö[z^{i}m] [2] ot^{u}z ^{a}rtuqy ü[č j^{a}š^{y}ma . . . .

IIE35 . . . . uq‿^{ä}rti [3]] ödsg ötülg küč [4] [—?] (II, 7) ig^{i}dm^{i}š q^{a}[γ^{a}n j^{a}]ṅ^{y}łdy [5]. [. . ö]zä t^{ä}ṅri yduq j^{i}r‿sub [^{ä}č^{i}m? q^{a}]γ^{a}n quty t^{a}pła-m^{a}dy [6]‿^{ä}r^{i}nč. toquz oγ^{u}z bud^{u}n j^{i}r^{i}n subyn yd^{y}p t^{a}bγ^{a}čγ^{a}ru b^{a}rdy. t^{a}bγ^{a}č[. . . . .] bu‿j^{i}rdä k^{ä}lti. ig^{i}d^{ä}j^{i}n tij^{i}n s^{a}-q[^{y}n^{y}p? . . . .

IIE36 . . . .] bud^{u}n [. . . .] (II, 6) j^{a}zuqł^{a}[. . . . . bi]r^{i}jä t^{a}bγ^{a}čda ^{a}ty‿küsi joq‿bołdy, bu‿j^{i}rdä m^{a}ṅa qul‿bołdy. m^{ä}n‿öz^{i}m q^{a}γ^{a}n oł^{u}rtuq^{y}m üč^{ü}n türk bud^{u}n^{y}γ [. . . . .] qył-

---

[1] ou *-m[asa]r?* [2] *män* R.? [3] IO., R. [4] R. [5] IO. [6] ou *-maduq* IO.? (*tapqyłmady*, R. p. 65, *tapyqłamady* id. p. 124?)

---

frère cadet, le peuple turc aurait été mort, aurait été perdu [98]). O! nobles et peuple turcs, songez-y et sachez! Le peuple ogouz [. . . . . . .] Pour ne pas envoyer (? abandonner?) [. . . .] j'en-

IIE34 trai en campagne et dévastai leurs maisons et leurs bâtiments. Le peuple [ogouz] s'allia avec les Neuf-Tatars, et ils vinrent. Près d'Agou, je livrai deux grandes batailles; je dévastai leur armée et j'asservis là leur peuple. Après avoir tant exécuté [. . . . . .] par la grâce du ciel [. . . .] dans ma trente-trois[ième année . . . .] le kagan qui avait relevé [. . .] la force . . .

IIE35 [. . .] tomba en faute. Ni le ciel en haut ni les saints génies de la terre et de l'eau ni le bonheur de [mon oncle?] le kagan ne lui étaient en aide [99]). Le peuple des Neuf-Ogouz abandonna sa terre et son eau, et alla vers la Chine. Les Chinois [. . . . .] ils arrivèrent dans ce pays. En comptant les relever [. . . . .] peuple

IIE36 [. . .] faillit [. . .] au sud, dans la Chine, leur nom et leur réputation furent perdus, dans ce pays ils devinrent mes esclaves. Parce que moi-même j'étais devenu kagan, je ne faisais pas [. . . . .] le peuple turc; [voilà combien] j'ai exécuté au profit des

m^{a}d^{y}m. [i^{l}ig?[1]] törüg j^{i}g^{ä}di q^{a}zγ^{a}nd^{y}m. yd[. . . . .]
tir^{i}l^{i}p j^{i}[. . . . .] (II, 5)
[^{a}nda süṅ^{ü}]šd^{i}m, süsin s^{a}nčd^{y}m. ič^{i}k^{i}g^{i}mä ič^{i}kdi, bud^{u}n bołdy, öl^{ü}g^{i}mä IIE37
‿ölti. s^{ä}l^{ä}ṅä qody jor^{y}p^{a}n q^{a}r^{a}γ^{y}n qys^{a}ł^{a}ta[2] ^{ä}bin b^{a}rqyn ^{a}nda‿buz-
d^{y}m [. . . . .] j^{y}šqa ^{a}γdy. ujγ^{u}r‿^{ä}l[tä]b^{ä}r jüzčä‿^{ä}r^{i}n
ilg^{ä}[r]ü t^{ä}[z^{i}p b^{a}rdy? . . . .
. . . .] (II, 4) [. . . . .]ti. türk IIE38
bud^{u}n ač‿^{ä}rti. oł‿jyłqyγ ^{a}ł^{y}p‿ig^{i}t^{i}m. ot^{u}z‿^{a}rtuqy tört j^{a}š^{y}ma oγ^{u}z
t^{ä}z^{i}p t^{a}bγ^{a}čqa kirti. ök^{ü}n^{i}p sül^{ä}d^{i}m suq^{y}n [. . . . .
. . . oγ]łyn jot^{a}zyn ^{a}nda‿^{a}łt^{y}m. ^{i}ki‿^{ä}lt^{ä}b^{ä}rl^{i}g bud^{u}n [. . . . .
. . . .
. . . . .] (II, 3) [. . . . .]t^{a}[t^{a}b]y bud^{u}n t^{a}bγ^{a}č‿q^{a}γ^{a}nqa körti. IIE39
j^{a}ł^{a}bčy ^{ä}dgü s^{a}by öt^{ü}gi k^{ä}lm^{ä}z‿tij^{i}n, j^{a}j^{y}n‿sül^{ä}d^{i}m, bud^{u}n^{y}γ ^{a}nda‿
buzd^{y}m, jyłqy[syn . . . .] süsi tir^{i}l^{i}p k^{ä}lti. q^{a}-
d^{y}rq^{a}n‿jyš qon[. . . . .
. . . .] (II, 2) [. . . . .]γ^{a}- IIE40
q^{y}ṅa j^{i}r^{i}ṅ^{ä}rü subyṅ^{a}ru qondy. bir^{i}jä q^{a}rłuq bud^{u}n‿t^{a}pa sülä tip

[1] ou *[^{a}nča]?* [2] *qysγłta* R.

---

institutions [. . . . .] se réunissant [. . . . .] j'y luttai et je vainquis leur armée. Quelques-uns rentrèrent et redevinrent IIE37
un peuple, d'autres moururent[100]). Puis je marchai en aval de la Selenga[101]), et j'y dévastai leurs maisons et leurs bâtiments en réprimant leurs pillages(?). [. . . . .] échappèrent dans les montagnes. Les Eltèbers ouigours[102]) [fuirent?] par centaines vers l'est [. . . . .].
Le peuple turc avait faim. Je le relevai en prenant ces troupeaux IIE38
de chevaux. Dans ma trente-quatrième année, les Ogouz fuirent et entrèrent en Chine. Fâché, je me mis en marche [. . . . .]; j'y pris leurs fils et leurs gens(?). Deux peuples d'Eltèbers [. . . . .
. . . . .]. Le peuple Tatabi était soumis au kagan chinois. Vu IIE39
qu'il ne venait pas de bonnes nouvelles ni de bonnes demandes(?) de la part des envoyés, j'y fis une expédition en été[103]); j'y dévastai le peuple et pris leurs troupeaux de chevaux [. . . . .] l'armée de [. . .] vint, après s'être rassemblée. Ils firent (ou nous fîmes?) halte dans la forêt de Kadirkan [. . . . .] s'é- IIE40
tablirent dans leur terre et leur eau. En disant: «Marche vers

tudᵘn jᵃmᵃtᵃrʸγ ytʸm‿bᵃrdy [. . . . .
. . qᵃrluq il]täbär joq‿bolmʸš, inⁱsi bir qurγ[. . . . .
. . . .]

IIE41 (II, 1) [. . . . . ᵃr]qʸšy jälmädi[1], ᵃny ᵃjʸtᵃjʸn[2] tip sülädⁱm. qorγu ⁱki‿üč kisilⁱgü[3] täzⁱp‿bᵃrdy. qᵃra‿budᵘn qᵃγᵃnʸm kälti‿tip ög[di? . . . .]qa at‿birtⁱm. kičⁱg ᵃtlʸγ[. . . . .
. . . .]

Côté du Sud-Est.

IISE (II, 42) [. . . . .]öñⁱg joγᵃru sü‿jorʸp tünli künli jiti ödᵘškä subsʸz käčdⁱm, čorᵃqqa tägⁱp jolʸγča[4] [.]g[. . . . .
. . . .]s käčⁱnkä tägi [. . . . .
. . . .].

---

[1] *kälmädi?* [2] *aitajyn? anytajyn?* [3] *-gin* R.? [4] ou *-čy?*

---

le sud, contre le peuple karlouk», j'envoyai Toudoun Yam(a)tar, et il alla. [. . . . .] les Eltèbers karlouk furent anéantis; son (leurs?) frère(s) cadet(s) [. . . . .] leurs (ses?)
IIE41 caravanes ne se hâtèrent pas. En disant: «Je veux les réclamer(?)», je me mis en marche. Par crainte il(s?) s'enfui(ren)t avec (par?) deux ou trois hommes(?). Mais le menu peuple [s'exalta?] en disant: «Mon kagan est arrivé». [. . . . .] je donnai à [. . .] des chevaux(?). La cavalerie peu nombreuse [. . . . .].

Côté du Sud-Est.

IISE [. . . . .] en marchant avec l'armée en amont je traversai, en sept jours et nuits[104]), le désert aride, et arrivé à Tchorak . . . [. . . . .] jusqu'à [. .] Kètchin [. . . . .].

Côté du Sud.

(II, 57) [— —^{ta}b]γ^{a}č ^{a}tł^{y}γ süsi bir‿tüm^{ä}n ^{a}rtuqy j^{i}ti‿biṅ süg ilki IIS1
kün öl^{ü}rt^{i}m, j^{a}d^{a}γ süsin ^{i}k^{i}ndi‿kün qo[p öl^{ü}r]t^{i}m. bi[. . . . .
. . . .]š·p [1] b^{a}ṛd[— — —] (II, 56) [— —j]oły sü- IIS2
l^{ä}d^{i}m. ot^{u}z‿^{a}rtuqy s^{ä}k^{i}z j^{a}š^{y}ma qyš^{y}n qyt^{a}i̯‿t^{a}pa sül^{ä}d^{i}m [— — —
ot^{u}z‿^{a}rtuqy toq^{u}z j^{a}š^{y}]ma j^{a}z^{y}n t^{a}t^{a}by t^{a}pa sü[l^{ä}d^{i}m — — —] (II, 55) IIS3
[—] m^{ä}n [— —] öl^{ü}rt^{i}m, oγłyn jot^{a}z[yn jy]łq^{y}syn b^{a}r^{y}myn [— —
—]rä qu[— — —] (II, 54) bu[— — jo]t^{a}zyn joq‿q[yłd^{y}m — — — IIS4
—] (II, 53) jor[— — — — — — —] (II, 52) süṅ[^{ü}šd^{i}m? — — — — IIS5,6
— —] (II, 51) [. .]t^{i}m. ^{a}łp‿^{ä}rin öl^{ü}r^{i}p [bł]bł qyłu b^{i}rt^{i}m. ^{ä}l^{i}g‿j^{a}š^{y}ma IIS7
t^{a}t^{a}by bud^{u}n qyt^{a}i̯da ^{a}d[— — — — — —]lkr t^{a}γqa[— —] (II, 50) IIS8
qu‿s^{ä}ṅün b^{a}š^{a}du tört tüm^{ä}n sü‿k^{ä}lti. töṅk^{ä}s taγda t^{ä}g^{i}p toqyd^{y}m.
üč‿tüm^{ä}n süg [öl^{ü}rt^{i}]m, b[ir tüm^{ä}n? . . . .]rs^{ä}r[. . . . . . .
. . . .]ökt^{i}m t^{a}t^{a}by[— —] (II, 49) ö[l^{ü}]rti. uł^{u}γ oγł^{y}m ^{a}γr^{y}p IIS9
joq‿bołča quγ‿s^{ä}ṅün^{i}g błbł tikä birt^{i}m. m^{ä}n toq^{u}z j^{i}g^{i}rmi jył

[1] IO.; *lp* R.

Côté du Sud.

[— —] le premier jour, je tuai la cavalerie chinoise (qui IIS1
comptait) dix-sept mille hommes; le deuxième jour, je tuai quan-
tité de leur infanterie. [— — — —] j'ai fait des expéditions [. .] IIS2
fois. Dans ma trente-huitième année, en hiver, je me mis en
marche contre les Kitaï [— — dans ma trente-neuvième an]née,
au printemps, je me mis en marche contre les Tatabi [— — —] [105]), IIS3
je tuai [— — et je pris?] leurs fils, leurs gens(?), leurs troupeaux
de chevaux, leurs biens [— — —] j'anéantis leurs gens(?) [— — IIS4-5
— — — je] lutt[ai — — — — — —]. Ayant tué leurs hommes IIS6-7
braves, j'en fis faire les cérémonies funèbres(?). Dans ma cin-
quantième année [106]), le peuple des Tatabi [. . .] en Kitaï [— — —]
à la montagne de [— —] une armée de quarante mille hommes, IIS8
conduits par Kou-sengun [107]), arriva. Près de la montagne de
Teunkes, je les attaquai et les battis. Je [tuai] trente mille
hommes, d[ix mille hommes se sauvèrent? — — — — —] les
Tatabi [— —] tuèrent(?). Mon fils aîné étant mort de maladie, IIS9
je fis mener le deuil(?) à Kou-sengun. Pendant vingt-neuf ans j'ai

š^{a}d‿oł^{u}rt^{y}m, toq[uz j^{i}g^{i}r]mi jył [q^{a}γ^{a}n oł^{u}]rt^{y}m, il‿tutd^{y}m. ot^{u}z‿^{a}rtuqy
IIS10 bir [— —] (II, 48) türk^{i}mä bud^{u}n^{y}ma [j^{i}]g^{i}n ^{a}nča‿q^{a}zγ^{a}nu birt^{i}m.
bunča q^{a}zγ^{a}n^{y}p [^{a}q^{a}ṅ^{y}m q^{a}γ^{a}n y]t‿jył on^{y}nč‿^{a}j ^{a}łty‿ot^{u}zqa uča b^{a}rdy.
^{a}łγ^{a}zyn jył bis^{i}nč‿^{a}j jiti‿ot^{u}zqa juγ ^{ä}rtürt^{i}m. buq^{i}γ tutuq[— —]
IIS11 (II, 47) m^{a}ṇa[1] lisün t^{a}j‿s^{ä}ṅün b^{a}š^{a}d[u] bis‿jüz‿^{ä}r^{i}n k^{ä}lti. qoq^{y}ł^{y}q
ö[. . . . .] ^{a}łtun küm^{ü}s k^{ä}rg^{ä}ks^{i}z k^{ä}lürti. juγ j^{y}p^{a}ryγ k^{ä}lür^{i}p
IIS12 tikä birti, čynd^{a}n yγ^{a}č k^{ä}lür^{i}p öz‿j^{a}r[— —] (II, 46) bunča bud^{u}n
s^{a}čyn qułq^{a}qyn [. . .[2] b]yčdy, ^{ä}dgü özl^{i}k‿^{a}tyn q^{a}ra kisin kök t^{ä}j^{ä}ṅin
s^{a}ns^{y}z k^{ä}lür^{i}p qop qoty.
IIS13 (II, 45) T^{ä}ṅrit^{ä}g t^{ä}ṅri j^{a}r^{a}tm^{y}š türk bilgä [q^{a}γ^{a}n s^{a}]b^{y}m: ^{a}q^{a}ṅ^{y}m
türk bilgä q^{a}γ^{a}n oł^{u}rtuqynda türk ^{a}m^{a}ty b^{ä}gl^{ä}r, kisrä[3] t^{a}rduš b^{ä}gl^{ä}r
kül‿čur b^{a}šł^{a}ju uł^{a}ju š^{a}d^{a}pyt b^{ä}gl^{ä}r, öṅrä töl^{ä}s b^{ä}gl^{ä}r ^{a}pa‿t^{a}rq^{a}[n]
IIS14 (II, 44) b^{a}šł^{a}ju uł^{a}ju š^{a}d^{a}[pyt] b^{ä}gl^{ä}r bu[. . . . .]

[1] R.; *a^{q}a^{ṅ}y* IO.? [2] *ja^{ṅ}a^{q}yn?* R. lit *j^{a}[]*. [3] *anda kisrä* R.?

été chad, pendant vingt-neuf(!) ans j'ai été kagan et j'ai gouverné
IIS10 l'empire[108]). [Pendant?] trente et un [ans . .] j'ai procuré tant de bien à mes Turcs, à mon peuple. — Après avoir tant fait [mon père le kagan] est mort dans l'année du chien, au dixième mois, le trente-sixième jour. Dans l'année du porc, au cinquième mois, le trente-septième jour, je fis faire les funérailles[109]).
IIS11 . . . [. . .] Lisun taï-sengun vint chez moi à la tête de cinq cents hommes[110]). Ils apportèrent une infinité de parfums, de [. . . . .], d'or et d'argent. Ils apportèrent du musc(?) pour les funérailles et le placèrent, et ils apportèrent du bois de
IIS12 sandal . . [. . .][111]). Tous ces peuples se coupèrent les cheveux et se tailladèrent les oreilles [et les joues?][112]); ils apportèrent leurs bons chevaux particuliers, leurs zibelines noires et leurs écureuils bleus sans nombre, et en déposèrent une grande quantité.

IIS13 Moi qui ressemble au ciel et qui suis institué par le ciel, Bilghè (sage) kagan des Turcs, voici ce que je vous mande[113]): A l'avènement de mon père Bilghè kagan des Turcs, les illustres nobles des Turcs, en arrière (de l'ouest) les nobles des Tardouch, précédés par Kul-tchour, suivi des nobles chadapit, en avant (de l'est)
IIS14 les nobles des Teulès, précédés par Apa-tarkan, suivi des nobles

t^{a}m^{a}n‿t^{a}rq^{a}n tonjuquq bujłab^{a}γa‿t^{a}rq^{a}n uł^{a}ju buj^{u}ruq [. . . . .]ič‿
buj^{u}ruq s̩^{ä}b^{ä}g‿kül‿irk^{i}z b^{a}šł^{a}ju uł^{a}ju buj^{u}ruq, bunča ^{a}m^{a}ty b^{ä}gl^{ä}r
^{a}q^{a}ṅ^{y}m q^{a}γ^{a}nqa ^{ä}rt^{ä}ṅü [—?[1]] (II, 43) ^{ä}rt^{ä}ṅü ^{ä}tiɣm^{a}γ(?) i[tdi? IIS15
. . . . t]ürk b^{ä}gl^{ä}rin bud^{u}nyn ^{ä}rt^{ä}ṅü ^{ä}tiɣm^{a}γ(?) itdi ig[. . . .
. .] q^{a}γ^{a}n[2] [. . . . . .]ča ^{a}γ^{y}r‿t^{a}š^{y}γ juγn[.]γ türk b^{ä}gl^{ä}r bud^{u}n
i[. . . . . .]irti öz^{i}mä bunča [—?]

Côté du Nord.

(Concernant II N 1—8 = I S 1—11, voir p. 114—119.)

[^{a}q^{a}ṅ^{y}m] (II, 69) q^{a}γ^{a}n ^{ä}č^{i}m‿q^{a}γ^{a}n oł^{u}rtuqynda tört buł^{u}ṅd^{a}qy IIN9
bud^{u}n^{y}γ n^{ä}nčä itm[iš . . . .[3]] t^{ä}ṅri j^{a}rł^{y}q^{a}duq [üčün ö]z^{i}m
oł^{u}rtuq^{y}ma [tört buł^{u}ṅd^{a}qy?] bud^{u}n^{y}γ itd^{i}m j^{a}r^{a}td^{y}m, i[. . . . .
. . . .]qyłd^{y}m[4] [. . . t]ürg^{ä}s q^{a}γ^{a}nqa qyz^{y}m[yn . . . .] ^{ä}rt^{ä}ṅü
[uł^{u}γ] törün ^{a}ły‿birt^{i}m. tür[g^{ä}s q^{a}γ^{a}n?] (II, 68) qyzyn ^{ä}rt^{ä}ṅü uł^{u}γ IIN10

---

[1] ou *ärtäṅü* écrit deux fois? [2] R. [3] peut-être: *itm[iš jaratmyš ärti, ančaj].* [4] R.

---

chadapit [. . . . .] Taman-tarkan et Tonyoukouk Bouilabaga-tarkan, suivis des officiers [. . . .] officiers précédés par Sèbèg-kul-irkiz, suivi des officiers, tous ces illustres nobles [rendirent] hommage(?) à mon père le kagan [. . . . . . .] il . . . ses nobles et IIS15
son peuple turc . . [. . . .] nobles et peuple turcs [. . . . .]. A moi-même autant de [— — —].

Côté du Nord.

(Concernant II N 1—8 = I S 1—11, voir p. 114—119.)

Autant de peuples aux quatre coins du monde [mon IIN9
père] le kagan et mon oncle le kagan après leur avènement [avaient organisés et constitués, autant de] peuples [aux quatre coins du monde] j'ai moi-même organisés et constitués après mon avènement par la grâce du ciel . [. . . . . . .]. Au kagan des Turghès j'ai donné ma fille avec grands honneurs[114]), et j'ai donné à
mon fils avec grands honneurs la fille [du kagan des] Tur[ghès], et IIN10

törün oγłyma ały⌣birtim [. . . . .[1] . . . . ärtäńü ułłuγ [törün ały⌣]birtim. ja[. . . . .]t ärtü[. .]m [. . . . . bašłyγy]γ jükündürtim,
IIN11 tizligig sökürtim. özä täńri asra jir jarłyqaduq üč[ün —] (II, 67) közin körmädük qułqaqyn äsidmädük budunymyn ilgärü kün to[γusyqyńa?], birgärü [. . . . .]qa, quryγaru [kün batysyqyńa?, jyryaru tün . . . . ałtuny]n örüń⌣kümüšin qyrγyγłyγ qutajyn[2]
IIN12 äkinlig isig[tis]in özlik⌣atyn adγyryn qara k[išin] (II, 66) kök täjäńin türkimä budunyma qazγanu birtim, iti⌣birtim. [. . . . . .]in[3] buńsyz qyłdym. özä täńri ärklig [. . . . .]ümän oγ[. . . . .]in[. . . . bägl ä?]rig budun-
IIN13 [—[4]] (II, 65) [. . .[5]] igidiń ämgätmäń tołγatmań [. . . .]m türk bäglär, türk budunym [. . . . .]at [. .]rtim [. . . . .]qa ta[.]γ[. . . . .]ür[. . . . . .] qazγanyp jań[. . . . . . .]i bu[. . . . .]a bu⌣qaγanynda bu⌣bäglärig [. . . . .
IIN14 . .]byńd[a . . . . . .] ti[—] (II, 64) [. . .] ädgü körtäčišän, äbińä

[1] *qyńqm* IO.? [2] *qutajsyn* R.? [3] *[budunymjyn?* [4] *[yγ?]* [5] peut-être *[jičä]?* comp. I E 16 = II E 14; *idi* R.?

---

j'ai donné avec grands [honneurs . . . .]. Je leur ai fait baisser la tête et ployer les genoux. Par la grâce du
IIN11 ciel en haut et de la terre en bas [j'ai conduit] mon peuple, qui n'en avait rien vu avec les yeux ni entendu avec les oreilles, en avant, vers le soleil levant, à droite, [vers le midi,] en arrière [vers le soleil couchant, à gauche, vers le minuit — —]. J'ai procuré à mes Turcs, à mon peuple [de la part des Chinois?] leur [or rouge?], leur argent blanc, leurs pièces de soie(?), leur graine d'*isigti*(?), leurs chevaux particuliers et étalons, leurs zibe-
IIN12 lines noires et leurs écureuils bleus, et je l'ai arrangé[115]). J'ai rendu [mon peuple?] sans inquiétude. Le ciel en haut(?) [. . . .] puissant [. . . . .] les nobles(?) et le
IIN13 peuple, [. .] relevez-les, ne les faites pas souffrir, ne les tourmentez pas [. . .] les nobles turcs, mon peuple turc [. . . . .] de la part de(?) ton kagan, ces nobles [. . . . .]
IIN14 peuple turc, [. .] tu verras [. . .], tu [. .]ras à ta maison, tu seras

kört^{ä}čis^{ä}n, buṅs^{y}z bołd^{a}čys[^{ä}n . . . .] kisrä [t^{a}b-
γ^{a}č q^{a}γ^{a}nd[1]]a b^{ä}d^{i}zči qop k[^{ä}lürt^{i}m, m^{ä}n^{i}ṅ s^{a}]b^{y}m^{y}n sym^{a}dy. ičr^{ä}ki
b^{ä}d^{i}zčig yty. ^{a}ṅ^{a}r ^{a}d^{y}nč^{y}γ b^{a}rq j^{a}r^{a}td^{y}m, ičin‿t^{a}šyn ^{a}d^{y}nč^{y}γ b^{ä}d^{i}z
[urt^{y}m, t^{a}š toqyd^{y}m. köṅ^{ü}lt^{ä}ki s^{a}b^{y}m^{y}n u . . . .] | unuq oγłyṅa IIN15
t^{a}t^{y}ṅa t^{ä}gi buny körü bil^{i}n: b^{ä}ṅgü t^{a}š [— — — — —].

Côté de l'Ouest.

Fronton au dessus de l'inscription chinoise[2].

[. . .] özä [— — —][3] IIW1
bilgä q^{a}γ^{a}n u[č—] 2
(II, 63) j^{a}j‿bołs^{a}r, özä t[^{ä}ṅri] 3
(II, 62) köbr^{ü}g^{ä}si t^{ä}rčä ^{a}d[—] 4
(II, 61) t^{a}γda syγun tsr[4], [—[5]] 5
(II, 60) s^{a}q^{y}nurm^{ä}n. ^{a}q^{a}ṅ^{y}m[‿q^{a}γ^{a}n] 6
(II, 59) t^{a}šyn öz^{i}m q^{a}γ^{a}n [—?] 7
[— — — —] 8
[— — — —]. 9

[1] Comp. I S 11. [2] voir p. 87. [3] peut-être *[türk?] özä [ol^{u}rmyš ^{a}q^{a}ṅ^{y}m?]*
[4] pour *täzsär?* [5] peut-être *j^{a}na.*

---

sans inquiétude [. . . . . .][116]). Puis, de chez le kagan des Chinois j'ai fait venir beaucoup de sculpteurs. Il n'a pas rejeté mon invitation, mais il a envoyé des sculpteurs intérieurs (c.-à-d. attachés à sa maison). Avec leur aide j'ai érigé à part l'édifice (le temple), [j'ai fait tailler] à part les sculptures à l'intérieur et à l'extérieur, [et j'ai fait tailler la pierre. Le message que j'ai sur le cœur . . . . .] jusqu'à vos fils bien-aimés et vos descen- IIN15
dants(?), en le voyant, sachez ceci: la pierre éternelle [— — —].

Côté de l'Ouest.

Fronton[117]).

[Mon père] Bilghè kagan [qui a régné] sur [les Turcs, étant IIW1—7
mort?], je le pleurerai [encore?], quand l'été reviendra, quand le pont (la voûte) du ciel en haut sera . . [. . .], et que le cerf fuira(?) sur la montagne. La pierre de mon père le kagan, c'est moi-même le kagan qui l'ai[— — — —].

Côté du Sud-Ouest.

IISW (II, 58) [— bilgä] q^{a}γ^{a}n b[it^{i}gin?] joł^{y}γ‿tig^{i}n bit^{i}d^{i}m. bunča b^{a}rq^{y}γ b^{ä}d^{i}z^{i}g uz^{y}γ [. . . . . q^{a}]γ^{a}n ^{a}tysy joł^{y}γ‿tig^{i}n m^{ä}n ^{a}j‿^{a}rtuqy tört kün [o^{ł}^{u}]r^{y}p bitid^{i}m b^{ä}d^{i}zt^{i}m j^{a}[— —].

Côté du Sud-Ouest.

IISW [— —] c'est moi Yolig-téghin qui ai écrit l'inscription du kagan. Tout cela, l'édifice, les sculptures, les peintures [. . . . .]. C'est moi Yolig-téghin, cousin du kagan, qui, demeurant ici pendant un mois et quatre jours, ai écrit et fait sculpter [— — —].

Notes.

1) [I E 1, II E 3] *Bumyn qaγan istämi‿qaγan* doit nécessairement être une combinaison de deux mots parallèles, coordonnés, ici des noms propres. Je traduis par «Boumin kagan et Istèmi kagan», car, comme on le sait, les langues turques n'ont pas de mot pour la conjonction «et», et je donne comme pluriel *(ils, leur,* etc.) tout ce qui dans la suite renvoie à ces mots (même dans les cas où, à proprement parler, on ne peut penser qu'à l'un d'eux), la langue des inscriptions ne distinguant pas, dans la grande majorité des cas, entre le pluriel et le singulier. (Radloff traduit par «mein Vorfahr, Bumyn Chan, der berühmte Chan», et emploie par conséquent le singulier aussi dans ce qui suit. C'est ce que je ne peux pas regarder comme correct; car 1o on ne trouve pas, je pense, d'exemple d'apposition de cette forme; on se servirait d'une proposition nouvelle: «C'était un illustre kagan»; 2o dans la combinaison *äčüm apam*, «mes ancêtres» (p. 24, note 2, p. 91, note 2), il faut bien, je pense, que chacun des deux mots, *äčü* et *apa*, quel que soit leur sens propre, ait dû désigner un degré de parenté différent, et être compris comme tel, de sorte qu'on ne pourra les employer combinés en parlant d'une seule et même personne dans ses rapports à une seule et même personne différente, mais uniquement d'au moins deux aïeux de degrés différents, p. ex. mon bisaïeul et mon grand-père; 3o il y a plus d'une objection à faire contre la leçon «*äšitmä*» *(«-mi»)* et la traduction «illustre»: il suffit de signaler que le thème dont ce mot devrait être dérivé, thème qui signifie «entendre, écouter», se présente toujours dans les inscriptions sous la forme de *äsid* avec *d,* jamais avec *t*, deux sons qui sont d'ailleurs distingués avec la plus grande conséquence.) — Quels sont ces deux kagans? Si ce ne sont pas des figures tout à fait légendaires, d'un passé lointain, ce qui n'est pas vraisemblable, ce ne peut être à coup sûr que les deux premiers grands kagans des Turcs, les vrais fondateurs de l'empire turc (voir p. 61), ceux que les Chinois appellent *Tou-men* et *Mo-kan*, son fils, aussi appelé *Sze-kin* ou *Sze-teou,* nom sous lequel se cacherait peut-être une forme turque *Istämi* (comp. toutefois *Se-ti-mii*, Visdelou p. 48 b, *Che-tie-mi*, Deguignes, I, 2, p. 463?).

Ołurmyš, «s'élevèrent» et *ołurypan,* «après être devenus maîtres», mot à mot «s'assirent», «après s'être assis», voir p. 33, note 1.

2) [I E 1, II E 3] Le mot *il (él)* désigne un peuple ou une réunion de peuples considérés comme formant un tout indépendant et organisé et ayant à sa tête un kagan. La meilleure traduction est souvent «empire», pourvu toutefois qu'on n'y rattache pas des idées trop européennes d'État ayant une organisation fixe (comp. le tableau intéressant de l'évolution historique des nomades turcs, ainsi que des fondations de leurs États, dans Radloff, *Das Kudatku Bi-*

lik, I, St.-Pétersbourg 1891, p. LI et suiv.). Le mot *budun* désigne le peuple, tant en général que par opposition aux chefs, au kagan et aux begs.

3) [I E 2, II E 3] Mot à mot «les quatre coins du monde étaient ennemis (en état d'hostilité, en guerre) en grand nombre». Quant au mot *qop*, «beaucoup», voir p. 19, note 2. (Je sais bien que la contraction *qop* pour *qopup* ou *qobup* se trouve dans les langues turques du Nord modernes; mais cela ne saurait justifier l'existence d'une telle forme dans la langue beaucoup plus antique des inscriptions.)

4) [I E 2, II E 3] Mot à mot, par un idiotisme turc connu, «ceux qui avaient une tête, il(s) les fi(ren)t se baisser, ceux qui avaient des genoux, il(s) les leur fi(ren)t ployer». *Bašlyγ* et *tizlig* sont des adjectifs parallèles, formés de *baš*, tête, de *tiz*, genou, + l'affixe *-lyγ*, *-lig*, p. 21; *jükündür-* est la forme transitive de *jükün-* (djag.), être courbé, incliné, se prosterner, *sökür-*, forme transitive de *sök(ü)-* (ouig.), ployer le genou, se mettre à genoux (Vámbéry, *Etymol. Wörterbuch*, p. 187, n° 199, III, comp. Radloff, *Phonetik*, p. 150) = djag. *čök-*, id., forme transitive, *čökür-* (aussi osm.). — Radloff: «die Häuptlinge unterwarf er sich und machte sich die Hoheit («*ätizligni*») unterthan», ce qui enfreint la règle du parallélisme (voir p. 96). Quoique *bašlyγ* pût très bien signifier «chef», un substantif dérivé tel que «altesse» devrait nécessairement avoir l'affixe *-lik*, (*-lyq*), que ce dialecte distingue encore rigoureusement de l'affixe adjectif *-lyγ*, *-lig* (*-ly*, *-li*). Par conséquent on aurait dû avoir *ätizlik*, pourvu que l'adjectif «haut» ait été exprimé ici par *ätiz* et non pas, ce qui est plus vraisemblable, par *ädiz*, avec *d* (comp. *ädiz* note 54?; dans I N 12 et II S 14, où Radloff lit *ätiz*, les deux inscriptions ont en réalité *ičin*).

5) [I E 2, II E 3] Je rends *qadyrqan jyš* par «forêt de Kadirkan», tandis que Radloff voit dans *qadarqan* (c'est là sa leçon dans le texte) un adjectif ordinaire, et il traduit «der dichte Bergwald», l'épaisse forêt de montagne, je ne vois pas bien pour quelle raison (comp. Radloff, p. 107; le mot, *jyš*, «Schwarzwald, Bergwald, Waldgebirge», Radl. [forêt, montagne boisée], s'emploie aujourd'hui même dans les dialectes de toutes les tribus montagnardes des Turcs du Nord). Cependant l'on trouvera que *qadyrqan jyš* s'emploie exclusivement quand il s'agit d'une localité déterminée, savoir les montagnes boisées qui ont constitué la limite orientale des Turcs et qui ont séparé ces derniers des peuples Kitaï et Tatabi (dans la Mandchourie de nos jours, voir p. 61, note 7; comp. I E 21 = II E 17, II E 39). En conséquence, *qadyrqan jyš* a dû être un nom propre et désigner, selon toute probabilité, les monts Khingan, en grande partie couverts de bois, ou bien certaines portions de ces montagnes. J'ignore l'acception appellative de *qadyrqan*. Il va de soi qu'on ne saurait en rapprocher le mot *qadyrγan*, *qadarγan*, dans les dialectes de l'Abakan (*q. mal*, bétail qu'on mène paître), de *qadyr-*, garder. On serait plutôt tenté de penser au nom d'arbre ouigour (d'après Klaproth, *Sprache und Schrift der Uiguren*, p. 13):

«*chadirchan* [c.-à-d. *qadyrqan*], ein der Acazie (Mimosa?) ähnlicher Baum, dessen Blätter zum Gelbfärben gebraucht werden.» Suivant une communication que M. G. Schlegel a bien voulu me faire, le mot chinois *hoai*, traduisant le vocable ouigour, désignerait ou le *Sophora japonica* ou bien le *Bignonia tomentosa* (= *Paulownia imperialis*). (Ce doit être au premier de ces deux arbres que fait allusion la description de Klaproth.) Toutefois j'ignore qu'aucun de ces arbres pousse particulièrement dans ces contrées.

6) [I E 2, II E 4] Aujourd'hui l'expression *Porte de Fer* s'emploie généralement en turc pour désigner un passage étroit dans les montagnes: aussi existe-t-il diverses «Portes de Fer» (comp., par ex., D'Herbelot, *Bibl. orientale*, 1776, p. 266 b). Ici, cependant, il ne saurait y avoir ombre de doute sur le sens de la «Porte de Fer» *(tämir-qapyγ)* qui marque la limite occidentale des Turcs ou leur point le plus avancé vers l'ouest (comp. I E 8 = II E 8, I E 17 = II E 15, I E 39, I S 4 = II N 3): c'est une localité n'étant pas seulement jadis de la plus grande importance, et fameuse comme une des merveilles du monde, mais qui encore méritait qu'on lui donnât de préférence ce nom (et qui a pu donner lieu à son application ultérieure?). C'est un défilé de 12 à 20 mètres de large et de 3 kilomètres de long, situé à environ 90 kilomètres au sud de la ville de Kach, et dans lequel s'engage la route qui mène de Balkh à Samarkand. Cette Porte de Fer se trouve mentionnée pour la première fois dans la littérature chinoise, et le plus amplement par le voyageur chinois Hiouen-Thsang, qui environ en 630 y passa en allant du royaume (turc) de Kie-choung-na (Kaçanna, Kach) à celui de Tou-ho-lo (Toukharâ, Tokharestan), et qui décrit l'endroit comme suit: «Il fit environ deux cents li au sud-est, à travers les montagnes, et entra dans les Portes de Fer. On appelle ainsi les gorges de deux montagnes parallèles qui s'élèvent à droite et à gauche, et dont la hauteur est prodigieuse. Elles ne sont séparées que par un sentier qui est fort étroit, et, en outre, hérissé de précipices. Ces montagnes forment, des deux côtés, de grands murs de pierre dont la couleur ressemble à celle du fer. On y a établi des portes à deux battants, qu'on a consolidées avec du fer. On a suspendu aux battants une multitude de sonnettes en fer; et comme ce passage est difficile et fortement défendu, on lui a donné le nom qu'il porte aujourd'hui.» (Hiouen-Thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, trad. par Stan. Julien, I, Paris 1857, p. 23). Des auteurs arabes et persans du moyen âge mentionnent souvent cette localité sous le nom persan de *Dar-i-ahân*, porte de fer, ou sous celui de *Kolouga*; de nos jours, on appelle l'endroit *Bouzgola-khana*, «Cabane des Chèvres». Le premier Européen qui y ait passé, fut Clavijo, que Henri III de Castille envoya en ambassade à la cour de Timour, en 1404. Cet ambassadeur décrit cette localité à peu près comme Hiouen-Thsang, mais il ajoute: «On dit que jadis une porte garnie de fer barrait le défilé»; il attire l'attention sur les grands revenus que Timour en tirait, parce que tout le commerce entre Samarkand et l'Inde devait forcément passer par là. Après ce temps-là, aucun Européen n'y a mis le pied, jusqu'à ce qu'en 1875 une expédition scientifique russe vînt visiter ces lieux qu'elle examina avec soin, après quoi, en 1878, une

mission militaire russe, envoyée auprès de l'émir d'Afghanistan, passa aussi par là. Comp. la *Russische Revue* VII, 1875, p. 182 et suiv.; Bretschneider, *Mediæval Researches,* I, p. 82 et suiv., note 211, II, p. 274, note 1089; Él. Reclus, *Nouvelle géographie univers.,* VI, 1881, p. 502, avec une vue du «Défilé de la Porte de Fer».

7) [I E 3, II E 4]. Dans l'expression les «Turcs Bleus», *Kök Türk,* je suppose que cette épithète de bleu, couleur sacrée du ciel (*kök* signifie à la fois ciel et azur, bleu), doit désigner les Turcs comme les «célestes», les «augustes», maîtres de la terre, tout à fait de la même manière que lorsque Genghis-Khan appelle ses Mongols *Kökä Monggol*, les Mongols Bleus, les Mongols célestes (v. I.-J. Schmidt, *Geschichte der Ost-Mongolen, verfasst von Ssanang-Ssetsen,* St. Petersb. & Leipz. 1829, p. 70; Klaproth, *Asia polyglotta,* p. 265; Schott dans Abh. d. Berlin. Akad. 1845, p. 448 et suiv.) (Le mot *kök*, bleu, qu'on lit distinctement et dans I et dans II, Radloff l'a tacitement changé en *öküš*, nombreux [la première esquisse, *Denkm. Kül. T.*, p. 23, contenait une note dans laquelle l'auteur, trouvant *kök* incompréhensible, supposait dans ce mot une faute d'écriture pour *öküš;* mais cette note a été supprimée dans le travail définitif, et *öküš* substitué, sans autre forme de procès, dans le texte comme leçon des originaux]. Cependant, cette correction est tout à fait invraisemblable: d'une part, il est inconcevable que, grâce à une faute d'écriture, non seulement dans l'une de ces inscriptions solennelles, mais dans toutes les deux, l'on en fût venu à donner au nom de la nation turque même l'épithète de «bleu», épithète qui, si c'était une faute, serait tout simplement ridicule, qui serait même blasphématoire; d'autre part, «nombreux» comme correction donne effectivement à ce passage une teinte pâle et qui s'harmonise peu avec le reste de la couleur du style.) —

La combinaison *idioqsyz* signifie en tout cas «souverain»: *-syz,* sans, *idi,* maître, seigneur, c'est-à-dire suzerain, comme le fut plus tard l'empereur chinois; comp. I S 4 et *idisiz* I E 19, 20 = II E 16, 17; seulement j'hésite sur la manière de concevoir *oq* («sans suzerain ni —»?). Ce ne peut guère être ni la particule affixe *oq* (plutôt *oγ?* notes 34, 71), même, aussi, ni la racine de l'ouig. *oqša-*, ressembler, etc. («sans maîtres ni égaux»?): Je suis plutôt porté à y voir un emploi particulier du mot commun *oq*, flèche. Comp. Deguignes, I, 2, p. 11, note *d*: «Les annales chinoises rapportent plusieurs divisions des Turcs par flèches; c'est-à-dire qu'une flèche répondait alors au terme de horde ou tribu. Les flèches désignaient aussi la servitude, et l'arc la supériorité.» (Radloff voit dans *uqsyz* le mot *uq*, famille, race, génération, mot qui se rencontre dans le dialecte Altaï [même auteur, *Wörterb.*, I, p. 1605], et il traduit par «herren- und geschlechtslos», et, p. 102, *uqsyz,* par «ohne edle Geschlechter, von schlechter Abstammung», ce qui paraît mal concorder avec le contexte. Comp. aussi *uγyš,* note 57). — Qu'est-ce que, dans II, *iti*‿ ou *[.]iti‿anča* (ou *[ị]itinčä?*) = *anča* I? Est-ce que *iti* est identique à l'ouig. *äti* ou *ädi*, très, bien, augmentant le sens de *anča*, tant (si loin)? Comp. note 61. Radloff présente, p. 94, d'autres hypothèses.

8) [I E 4, II E 5] Sur *toγuṣyq* voir p. 37 et suiv. — Au lieu de *čölig* ou plutôt (comp. p. 18) *čö<l>lig il*, Radloff lit *čölgi äl*, leçon prohibée par l'épellation de I *čölgl*, sans *i* final, et quand même l'interprétation de R., p. 131, «das Steppenvolk (Gegensatz zu Bergbewohner *taγdaqy* oder *jyš äli*)» serait d'ailleurs correcte, ce dont je doute fort, n'aurait-on pas dû s'attendre à «*čöldäki äl*»? Le mot est dérivé de *čöl* (djag.), «désert, tout ce qui est hors d'une ville ou d'une contrée habitée; hors, dehors». Le mot *čölig* n'aurait-il pas pu être employé dans le sens d'étranger («forain»)? Les mots *bökli čölig il*, les puissants peuples (empires) étrangers, seraient alors une désignation compréhensive et fort appropriée des noms suivants de peuples dont les uns n'avaient jamais appartenu à l'empire turc, les autres n'avaient eu avec lui que des relations plus ou moins passagères. (Là où il s'agit du désert aride lui-même, II SE emploie *subsyz*, et non *čöl*). —

Tabγač, chinois, Chine = ouig. *tapqač (tabγač?)*, vénérable, auguste, illustre, ce qui doit être le sens propre (quoiqu'il soit étonnant que nous ayons *b* dans ce mot, mais *p* dans *tapla-*, II E 35, servir). On pourrait supposer que l'emploi de ce mot comme nom de peuple, a surgi lorsque les Turcs sont venus sous la dépendance des Chinois. Toutefois il doit être de plus ancienne date, soit qu'il n'indique que du respect pour la civilisation chinoise, soit qu'il ait surgi dans une autre tribu turque. Dans ses récits sur les Turcs (comp. plus haut, p. 58), l'auteur byzantin THÉOPHYLACTE SIMOCATTA mentionne, VII, 7 et 9, «une ville» *(πόλις ἐπιφανής)*, «colonisée par les Turcs», ville nommée *Taugast (Ταυγάστ)*. Dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie*, III, 1828, p. 261 et suiv., KLAPROTH a déjà montré que tous les détails fournis par l'auteur grec sur cette localité, se rapportent uniquement à la Chine, et que par conséquent la désignation porte seulement sur la Chine [proprement, sans doute, une certaine localité déterminée, située en Chine ou de dépendance chinoise]. KLAPROTH n'a pas su expliquer ce nom, que les Grecs ont dû entendre chez les Turcs; ce ne sont que nos inscriptions qui maintenant en donnent la clef *(Ταυγάστ* pour *Ταυγάτς*; la prononciation que semble supposer cette forme, serait donc *tawγač, tauγač* plutôt que *tabγač*, comp. plus haut, p. 26). Touchant ce même nom, nous trouvons un témoignage datant d'une époque moins ancienne; c'est dans l'ouvrage chinois intitulé *Si-you-ki*, relation d'un voyage fait en 1221 - 1224, où l'on dit des habitants d'A-li-ma = Almalik, dans la vallée de l'Ili, près du Kouldja, «qu'ils appellent les Chinois *T'ao-houa-chi*,» c'est-à-dire *tauγač*, voir BRETSCHNEIDER, l. c., I, p. 71, où ce nom est rapproché du mot *tamγadj* [indubitablement une corruption du turc *tabγač*], qui «dans les anciens temps est appliqué à la Chine par les mahométans». Est-ce que le mot *tapqač* a eu aussi en ouigour la même signification? Dans la littérature nous n'en trouvons pas d'exemple positif; voir, par exemple, les observations contre Jaubert dans VÁMBÉRY, *Uigurische Sprachmonumente*, p. 231; comp. RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, p. LXXIX et suiv. (on ne saurait non plus rien conclure d'un vers dans le Koudatkou Bilik, VÁMBÉRY, l. c., p 68—69, VII, v. 5: «*Chitai arkiši jatdi tapkač ati*, China's Karavane hat Tapkač Name verbreitet», mais selon RADLOFF, l. c., p. 11 (14, 2), *Wörterb.*, I, p. 301, 833: «*Qytai arγyžy*

jatty tapqač ädi, die chinesische Karawane hat ihre berühmten, werthvollen Waaren verbreitet»; toutefois cette question mériterait d'être traitée de plus près. —

Tüpüt, le Thibet, Thibétain = ouig. *Tübüt*, KLAPROTH, *Spr. u. Schr. d. Uig.*, p. 18. — *Apar Apurym* (v. p. 24), peuples inconnus (chin. *A-pa, Journ. asiat.*, 6e sér., III, p. 499, 529 ? ou bien = *Ἄβαρες*, Théophyl. Simoc., l. c., différents des Avares d'Europe?). —

Qyrqyz, les Kirghiz. Les Chinois appelaient les Kirghiz ou leurs ancêtres de différents noms: *Kien-kouen* (d'après la rivière *Kien, Kem*, voir plus bas), *Kie-khou* ou *Ki-ko (Khit-kout*, p. 61), *Hia-kia-sze* (Hakas) ou *Kiè-kia-sze*, plus tard, du temps des Mongols, *Ki-li-ki-sze*. Nous trouvons en grec *Kherkhis* dans MÉNANDRE PROTECTOR (C. MÜLLER, *Fragm. histor. Græc.*, IV, p. 228: *τὸν δὲ Ζήμαρχον καὶ θεραπαίνῃ ἐτίμησε δοριαλώτῳ, ἡ δὲ ἦν ἐκ τῶν λεγομένων Χερχίς)*. Si peut-être les Kirghiz, ou la population primitive du pays des Kirghiz, n'ont pas été de prime abord de race turque, il faut pourtant que dès ce temps-là ils soient devenus essentiellement Turcs. Ils habitaient principalement sur les rives du haut Iénisséi (Kem et Kemtchik) et s'étendaient au sud jusque vers les monts Tangnou. En général, ils savaient se tenir indépendants des Tou-kioue; mais, peu après le milieu du VIIIe siècle, ils furent défaits par les Ouigours. Après avoir repris force, les Kirghiz renversèrent à leur tour l'empire ouigour en 840. Voir VISDELOU, p. 78 et suiv.; W. SCHOTT, *Über die ächten Kirgisen*, dans Philol. u. hist. Abhdlg. d. Berlin Akad. 1864. p. 429 et suiv ; RADLOFF. *Aus Sibirien*, I, 1884, p. 136 et suiv., 181 et suiv., 209; BRETSCHNEIDER, l. c., I, p. 101, note 262, p. 241; DEVÉRIA, dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXVII, note 28; KLAPROTH, *Tableaux historiques*, p. 170.

Quryqan, les Kourikans, évidemment la même chose que le *Kou-li-kan* ou *-han* des Chinois, suivant l'indication, une horde des Ouigours, Houi-ho, et habitant au nord(?) du lac Baïkal. Voir DEGUIGNES I, 2, p. lix et suiv.; VISDELOU, p. 76 et suiv.; RADLOFF, *Aus Sib.*, I, p. 133 et suiv. (où cet auteur les identifie aux Yakoutes de nos jours?) et *Das Kudatku Bilik*, p. LXIII; BRETSCHNEIDER, l. c., I, p. 24, note 42. — Ici, comme en d'autres cas, le nom de nombre trois, placé devant (*Üč-quryqan*, les Trois-Kourikan) indique en combien de tribus ou familles le peuple était divisé. —

(Otuz-)tatar, les (Trente- [tribus des]) Tatars (de même I E 14, mais II E 34, *toquz-tatar*, les Neuf-Tatars), nom bien connu que nous rencontrons ici pour la première fois dans l'histoire. Dans la littérature chinoise, *Ta-ta* se présente au commencement du IXe siècle. C'est aux Mongols ou plutôt à une de leurs tribus que revient cette dénomination, et non à aucun peuple de race turque. Il faut bien qu'alors encore les peuples mongols aient occupé un territoire assez limité, à ce qu'il semble, à l'est et au sud-est du lac Baïkal et des monts Iablonnoï jusque vers les monts Khingan, à peine plus avant vers le sud que dans les environs de la rivière Kéroulon. Les Tatars que mentionnent les inscriptions, semblent avoir avoisiné, vers l'ouest, les Ogouz ou Ouigours (comp. note 22) et, vers l'est, les Kitaï. Voir KLAPROTH, *Asia polyglotta*, p. 202 et suiv.; SCHOTT, *Älteste Nachrichten von Mongolen und Tataren*, dans Abhand. d. Berlin. Akad., a. d. J. 1845, p. 445 et suiv., surtout p. 468 et suiv. —

Sur *Qytai*, les Kitaï, voir p. 61, note 7. — *Tataby*, nom, d'ailleurs inconnu, d'un peuple mentionné toujours conjointement avec les Kitaï et qui a dû s'en rapprocher. C'est peut-être le même peuple que les Chinois appellent *Hi*, et qui pareillement est toujours nommé conjointement avec les Khi-tan (p. 67, note 2)?

9) [I E 4, II E 5] Je suppose que *juyła-* (de *juy*, proprement pleurs, ensuite deuil, funérailles? comp. djag. *jiyi)* est identique à *jyyła-*, *yyła-*, *uyła-*, *uiła-*, etc dans les autres dialectes, pleurer. C'est un fait très général que le verbe en question se combine, comme ici, avec *syyta-*, se lamenter, par ex. «*sichtab*, *yichlab*, das Weinen», KLAPROTH, *Üb. Spr. u. Schr. d. Uig.*, p. 26, et très souvent dans RADLOFF, *Prob. d. Volkslit.*, comme *uyłady(łar) syqtady(łar)* I, p. 267 v. 110, p. 280 v. 42, p. 287 v. 151, *syqtait uiłait* I, p. 97 v. 414, *syqtap yyłap* I, p. 305 v. 124—5, *syqtap ył̇yap* II, p. 601 v. 117, p. 607 v. 313, p. 613 v. 532, p. 614 v. 549, *ył̇yap syqtap* I, p. 330 v. 162—3, p. 320 v. 332—3, II, p. 107 v. 668, etc.

10) [I E 5, II E 5] Qu'est-ce que *aty* dans la combinaison *oyły‿aty?* RADLOFF traduit ces mots par «leurs fils et leurs neveux». Si je ne peux pas adhérer à cette traduction — même dans l'hypothèse qu'il y ait eu un mot *aty* dans le sens de «neveu» (voir plus haut, p. 84, note 2) — c'est d'une part, que ç'aurait dû ici être *atysy*, et non *aty*, ce qu'on trouve et dans I et dans II; d'autre part, parce que dans la suite, à côté des «frères cadets», il n'est point du tout question de neveux, ce à quoi l'on aurait dû s'attendre, mais seulement de fils *(oyły)*. A en juger d'après sa forme, *aty* ne peut ici se dériver que de *at*, nom, et *oyły‿aty*, que ma traduction rend simplement par «leurs fils», me paraît, à proprement parler, devoir signifier quelque chose comme «leurs fils (au moins) de nom» (littéralement «leurs noms de fils»?); comp. p. 63, note 3, et I E 31 *är‿at bołdy*, qui semble signifier mot à mot «il lui devint nom de mari», c'est-à-dire mari (au moins) de nom, ou bien, il lui tint lieu de mari. (Si ma manière de voir est correcte, il semble que le mot *at* ait l'affixe pronominal, quand le mot auquel il se relie, l'a, et *vice versâ?)* — Sur les faits historiques légèrement effleurés ici, comme dans ce qui suit, voir plus haut, p. 62 et suiv.

11) [I E 6, II E 6] Ce passage, qui indique pourquoi l'empire turc subit une décadence successive et tomba sous la dépendance définitive des Chinois, contient divers détails difficiles et douteux. Que signifient les mots *täblig*, *körlig* et *armaqčy* ou *aramaqčy?* Évidemment les deux premiers sont de vrais adjectifs *(-lig*, p. 21) et non pas des substantifs; le dernier, nom d'agent ou adjectif; mais la construction tient à l'emploi particulier — connu aussi d'autre part — d'adjectifs abstraits (avec ou sans affixe pronominal) ayant le sens de substantifs abstraits, comp., par ex., immédiatement en avant, *tüzsiz*, *jabłaqyńyn*, ta lâcheté, II E 20 (*bilmädük*, ignorant et ignorance, I E 24 = II E 20, II E 16), et voyez entre autres BÖHTLINGK, *Über die Sprache der Jakuten*, § 634. La

traduction que j'ai donnée, entre parenthèses, de ces mots, est une pure conjecture, et ne doit être prise pour autre chose, quoique vraisemblablement la signification gise à peu près dans le sens insinué par là (comp. I S 5 et suiv.). Ce n'est pas même à titre d'appui, mais simplement comme de vagues associations d'idées que j'ose citer: *aba täbi*, «des Vaters Genoss», compagnon du père, RADLOFF, *Proben der Volkslitteratur der türk. Stämme*, I, p. 378 v. 92 (Schor); djag. *körlük*, chose dans laquelle on met sa confiance, PAVET DE COURTEILLE, *Dict. turc-oriental*, p. 468, ou yakoute *kör*, amusement, *kördöχ*, amusant; *ara*, milieu, djag., osm. *ara-*, chercher, examiner le milieu d'une chose, visiter, poursuivre, comp. *arap*, I S 5, «en s'insinuant»? (RADLOFF passe *körlig* sans le traduire, et rend, quoique avec doute, *täblig* par «inimitié» [«da sie der Feindschaft(?) der Chinesen ausgesetzt waren»], en en rapprochant l'ouig. *täpsä-*, «anfeinden», et *armaqčy* par «Betrüger (Zauberer)», trompeur [«da bei ihnen Trug und Lug war»], conformément au djag. *arbaγči*, sorcier, *arbaγ*, enchantement, imposture, fable. Cependant, ce dernier rapprochement est peu probable, parce que la langue des inscriptions ne semble pas avoir *m* vis-à-vis de *b* dans les autres dialectes, par ex. le djagataï, mais bien *vice versâ*; comp. p. 25 et suiv. Et est-ce qu'on oserait mentionner les Chinois de cette manière?) — *Inili äčili* pourrait, à n'en pas douter, signifier «partisans des (ou ceux qui appartiennent aux) frères cadets et des frères aînés» (comp., immédiatement après, *bägli buduntyγ*?), mais conformément du moins à l'usage des langues modernes; ce doit aussi pouvoir signifier simplement «les frères cadets et les frères aînés» (ainsi traduit RADLOFF); comp., par ex., *agaly inili*, RADL., *Wörterb.*, I, p. 148, *adalyg oγlyg*, père et fils, id., *Prob. d. Volkslit.* II, p. 594 v. 22. Sur *-li* pour *-lig* voir p. 21. — A titre d'hypothèse, j'ai traduit *kiṅäsür-* par «tramer des complots», le regardant comme transitif de *kiṅäs-* (c.-à-d. *kiṅäš-*) = ouig., djag., com. *kängäš-*, se consulter, tenir conseil. De même je regarde *joṅyšur-* (ou *joṅušur-)*, «faire s'entre-quereller, susciter des querelles les uns contre les autres», comme transitif de *joṅyš-* ou *joṅuš-*, forme réciproque de *joṅ-* (ouig.), calomnier, VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 248.

12) [I E 8, II E 8]. Sur *isig⌣küčig* voir p. 39. — Le laps de 50 ans, indiqué ici, s'accorde assez exactement avec le temps qui s'écoula depuis la capture de Kie-li-khan par les Chinois, en 630, jusqu'à ce que le père de Kul-téghin se proclamât khan en 681 ou en 683. Voir p. 64 et suiv.

13) [I E 9] Je suppose qu'il faut lire ce mot comme *amaty* (non *maty*, R.) et qu'il est identique à l'ouig *amat (ton)*, vêtement d'honneur, et qu'il signifie gloire, rang (illustre I S 11 = II N 8, II S 11, 12; toujours avec affixe pronominal?). (Toutefois, dans ce passage, on pourrait aussi se figurer la leçon *amty* = *ämdi*, maintenant, dans les autres dialectes?)

14) [I E 10, II E 9] Les gérundiums ou infinitifs *itüṇü jaratunu* appartiennent à la forme réfléchie de *it-* et *jarat-*; la marque réfléchie semble donc être *-un-*, *-ün-*, différente de la marque passive *-yn-*, *-in-* après *ł*, *l* (par ex.

qyłyn- I E 1, 5, *tälin-* I E 22, autrement *-yl-*, *-il-*, p. 29 et suiv., 34). Ces gérundiums ou infinitifs sont régis par *umduq,* nom verbal de *um-,* espérer, formation qui peut avoir et le sens adjectif et le sens substantif (comp., par ex., note 11); ici, c'est le sens substantif qui se présente: espoir. Le mot *jana* a ici, comme toujours, le sens d'adverbe: de nouveau, de retour; à proprement parler, c'est le gérundium (p. 11) de *jan*, retourner, revenir. Sur *ičik-* voir p. 35; quant à la formation, comp., par ex., outre *tašyq-,* sortir, voir ibid., *tayyq-,* monter, I E 12 (de *tay,* montagne); *birik-* (= ouig.. djag., osm., etc.), être réuni, I E 27, I S 1 = II N 1 (de *bir,* un); djag. *atiq-,* acquérir de la réputation; (se) nommer (de *at,* nom); *jayiq-* 1° devenir gras, huileux (de *jay,* graisse), 2° se livrer à des actes d'hostilités (de *jayi,* ennemi, en état d'hostilité), etc. *Umduq* doit sans doute aucun être conçu comme le régime, sans affixe local (mot à mot: «ils rentrèrent dans l'espoir», c'est-à-dire ils reprirent l'espoir), et non comme sujet de la phrase («l'espoir revint»). (RADLOFF traduit autrement: «Sie wandten sich dahin [ou, p. 116, «sie zogen sich nach dem Lande zurück»], wo sie zu gedeihen hofften» [p 95, «wo man hofft zu gedeihen und sich wohl zu befinden»], interprétation qui présente l'inconvénient de forcer à regarder *jana* comme fautif pour «*jayyna*[sic?] ou *janyńa*» (p. 95) ou pour «*janqa*» (p. 116), du substantif *jan,* côté.)

15) [I E 10, II E 9] *Saqynmaty* (de *saqyn-*, penser, + *-ma-,* affixe de la forme négative) ne peut pas être le prétérit, dont la terminaison est *(-ma)-dy,* avec *d*. On s'attend ici à une construction subordonnée avec le gérundium ou le subjonctif, et vraisemblablement *-maty* est une forme latérale de *-matyn,* gérundium (passé) du verbe négatif, voir note 75. (Est-ce que le rapport entre *-maty* et *-matyn* est pareil à celui qui existe entre le gérundium en *-p* et le gérundium en *-pan, -pän?).*

16) [I E 10] Sur *uruysyrat-* voir p. 32, note 1. (Ajoutez que, dans le sens de nourrir, on aurait plutôt eu *azrat-* que *asrat-*.)

17) [I E 10—11, II E 10] Si toutefois nous pouvions nourrir quelque doute là-dessus, ces mots nous montrent jusqu'à l'évidence que les Turcs étaient païens. Les Chinois (comp. plus haut, p. 60) nous apprennent peu de chose sur leurs idées religieuses. D'après THÉOPHYLACTE SIMOCATTA (VII, 8, P 176 B-C) ils portaient respect au feu, à l'air, à l'eau et à la terre; ils adoraient un Dieu qu'ils regardaient comme l'auteur de l'univers, et ils lui sacrifiaient des chevaux, des bœufs et des moutons; leurs prêtres prétendaient avoir le don de prophétie (comp. DEGUIGNES, I, 2, p. 375). On arrive à un bien meilleur résultat en considérant les idées qui ont cours chez les Turcs en petit nombre, surtout dans les monts Altaï, qui sont encore plus ou moins païens chamanistes, idées dont, entre autres, RADLOFF, *Aus Sibirien,* II, p. 1 et suiv., a donné un exposé très intéressant. Ces idées qui en général s'accordent avec ce qu'on trouve conservé de chamanisme chez d'autres peuples voisins, par exemple les Mongols, sont, sous tous les rapports essentiels, celles des an-

ciens Turcs L'univers est supposé se composer d'un certain nombre de couches. Dix-sept couches par en haut constituent le ciel, empire de la lumière; sept ou neuf couches constituent les enfers, empire des ténèbres. Entre ces deux empires est située la surface de la terre, séjour du genre humain, qui est sous l'influence des deux empires (comp. I E 1). Celui qui a créé le ciel, la terre et les hommes avec toutes autres choses, s'appelle, chez les Turcs de l'Altaï, *Tengere Kaira kan* (= *Täṅri*); il réside aujourd'hui même dans la couche suprême du ciel, d'où il régit les destinées de l'univers. Les autres couches célestes sont occupées d'une série de divers bons esprits ou divinités, et là est aussi entre autres le paradis, où les ancêtres des hommes actuellement vivants demeurent comme intermédiaires entre les dieux du ciel et leurs propres descendants sur la terre. Dans les couches souterraines résident d'une manière semblable divers êtres malins et gobelins, qui cherchent à nuire aux hommes; là est aussi l'enfer, séjour des maudits. Enfin, la terre elle-même est supposée personnifiée dans un nombre de génies bienveillants, qu'on désigne en bloc sous le nom de *Yer-sou* (identique au *jir-sub*, c'est-à-dire terre et eau, des inscriptions) et dont chacun a sa demeure soit sur les sommets élevés des montagnes, soit près des sources des rivières. Ce sont ces divinités Yer-sou auxquelles les hommes touchent de plus près, dont ils reçoivent les bienfaits et auxquelles ils sacrifient; et même, à chaque défilé dangereux, à chaque passage d'un torrent rapide, le voyageur rend des actions de grâces à la divinité de l'endroit. Les hommes n'osent s'adresser directement aux dieux du ciel; pour cela il leur faut des intermédiaires, qui sont les ancêtres en paradis. Mais les vivants n'ont pas tous au même degré la force de se mettre en rapport avec ces ancêtres: ce don est réservé surtout aux familles chamaniques. —

Sur le mot *yduq* voir p. 27, note 3. Radloff, *Wörterb.*, I, p. 1382 et suiv., rend l'ouig. *ydyq*, *yduq* par «das von Gott geschickte Verhängnisz; (von Gott) gesendet, glücklich, gesegnet»; dans les dialectes de l'Altaï, ibid., p 1359, 1414, *yjyq*, *ïq*, dans les dialectes de l'Abakan, p. 1397, *yzyq*, «Gott geweiht, zum Opfer bestimmt, auf ein Opfer bezüglich» (*yjyq tū*, «ein heiliger, geweihter Berg», *yzyq tay*, «der Opferberg» [mont situé près de l'Abakan]). De même, le yakoute *ytyk* «geachtet, verehrt; heilig» (*ytyk χaja*, «der verehrte Felsen» [nom d'un rocher situé près de Yakoutsk]), Böhtlingk, *Wörterb.*, p. 30. Je traduis partout *yduq* par «saint» ou «sacré»; ajouté à des noms de montagnes ou de sources, je suppose que ce mot doit exprimer du respect envers les divinités de l'endroit, sans que pour cela ces endroits doivent toujours être particulièrement sacrés (voir I E 23, II E 25 bis, 29, 35 bis).

(Voici comment Radloff traduit ce passage: «Da sprach oben der Gott der Türken, den die Türken 'ihr Land und Wasser' (*järi subi*) nennen, Folgendes» (il lit «*türk aiduq järi suby anča tämiš*»). Il y a différentes objections à faire contre cette traduction: 1° on peut difficilement dire que les Turcs appellent leur dieu même dans les cieux (*täṅri*) «leur terre et leur eau»; ce sont là deux idées différentes; 2° quand même la transcription *aiduq*, nommé, pourrait autrement être défendue, ce dont je ne peux pas convenir (comp. p. 27 et suiv., note 3), cette interprétation n'en serait pas moins incompatible avec la

position des mots; 3° le verbe qui signifie «dire», s'écrit partout ailleurs et sans exception aucune avec ᛘ, *ti-*: *tms* peut seulement se lire comme *itmis* ou, selon Radloff, *ätmiš*, fit, firent, comp. *itdimiz* I E 21 = *itdimiz* II E 18.)

18) [I E 11, II E 10]. Le mot *tijin* (de *ti-*, dire, — soit une forme particulière du gérundium, «en disant», soit plutôt la 1re pers. de l'impératif, proprement «que je dise», «je dirai», comp. djag. *däjin*, دیین, PAVET DE COURTEILLE, *Dict. turc-or.*, p. 328) s'emploie comme une espèce de conjonction régissant une proposition précédente qui a toujours la forme de discours direct; avec l'impératif, comme dans ce passage-ci, le sens en est *pour que*, *afin que* (comp. I E 19, 20, 25, 27, 28, 39; II E 17, 20, 21, 22, 23, 33, 35); avec l'indicatif, c'est *que*, *parce que*, etc. (I E 12; II E 25, 39); comp. osm. *däji* دیو دیی (voir, par ex., PIQUERÉ, *Grammatik der türk.-osm. Umgangssprache*, Wien 1870, p. 244, 245) Au sens du gérundium «en disant», après un véritable discours direct, on n'emploie jamais *tijin*, mais seulement *tip* (I N 11, I S 7 = II N 5, II E 32, 40, 41). — Sur *bolčun* voir p. 35. Le changement en *č* de *s* qui suit *l*, se retrouve peut-être en *bolča*, II S 7, pour *bolsa?* Quant à ma traduction «pour qu'il redevînt un peuple», comp. *budun boldy*, II E 37, ils redevinrent un peuple. — Le mot signifiant «mère», qu'il faut sans doute lire en deux syllabes, *ögä (ögäm)*, plutôt que *ög (ögim* ou *-üm)*, est inconnu dans tous les autres dialectes turcs, de même que *aqań*, père (comp. yakoute *aγa*, id.). Mais le mot peut bien avoir été plus répandu autrefois. N'en a-t-on pas un dérivé dans le mot commun *ögsiz (öksiz, -süz)*, orphelin (ici I N 9), dont l'étymologie est autrement douteuse (ouig. *ök*, esprit, RADLOFF? Comp. VÁMBÉRY, *Etymol. Wörterb.*, p. 45)? — Sur le kagan désigné comme «mon père le kagan» voir p. 65 et suiv. Le sens appellatif du nom *Iltäräs* (ou *-tärs? -tiris?* = *Iltäräs qaγan*, Onghin 8) m'est inconnu. En tout cas, il n'a aucun rapport à un nom de forme douteuse que nous trouvons dans Rachid-eddin et qu'entre autres choses on a lu *Il Ilterez (Äl Ältirir*, RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, p. XXVI). Sur *Ilbilgä (qatun)*, c.-à-d. la sage (katoun) de l'empire, comp. DEVÉRIA dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXIV, note 3: «A leur titre chinois de *Kong-tchou* les princesses chinoises destinées à un Khakan ouïgour ajoutaient l'épithète de *Pi-kiè* Kong-tchou, et, après leur mariage, ce titre était remplacé par celui de *Pi-kiè Khatoun*» (comp. p. 61, note 3, p. 73 avec note 2). Nous voyons que ce titre de *Bilgä* n'a été restreint ni aux Ouigours ni aux princesses d'origine chinoise. — A l'expression *täńri töpäsindä*, au sommet *(töpä)* du ciel, on peut comparer l'expression, très fréquente dans la poésie populaire des Turcs, *tänäri (täńärinin, tägri, tägrinin*, etc.) *tözündä*, au fond, au bord du ciel, désignation de ce qui est lointain, par ex. RADLOFF, *Prob. d. Volkslit*, I, p. 242 v. 8, 243 v. 30, 244 v. 66, 266 v. 99, 304 v. 79, 88, II, p. 419 v. 1367, 500 v. 292, 504 v. 411, 505 v. 448.

19) [I E 11—12, II E 10]. La forme *ärin* écrite sans ᛘ *(ärin)* est cas instrumental de *är*, homme, et signifie avec tant d'hommes, fort de tant d'hommes (comp. I E 34, 40, II E 37, II S 11), tandis que l'accusatif avec l'affixe pro-

nominal de la 3e personne s'écrit, règle générale, avec ᛅ *ärin* (I N 1, II S 7; *ärin* I N 9). Il a dû y avoir une différence de prononciation, soit dans l'accentuation, soit dans la quantité de *l'y, i.* — Sur *kü‿äsidip* voir p. 14. Comp. *kü,* voix (Altaï), Radloff, *Prob. d. Volkslit.*, I, p. 167, 2 v. 7 (et Vámbéry, *Etym. Wörterb.*, no 117). Sur *tijin*, avec l'indicatif, *que*, voir note 18. — On remarquera comment le chiffre 7, nombre sacré des Turcs (comp. note 17), se retrouve dans les chiffres, évidemment légendaires et trop faibles, qui désignent la suite croissante du kagan: 27—70—700 (comp. p. 65).

20) [I E 13, II E 11]. Sur *ilsirä-, qayansyra-* voir p. 32. Les thèmes *küňäd-, quład-* (non *küňdä-, qułda-),* faire esclave (de *küň,* une esclave, serve, *quł,* un esclave; observez cet ordre *küň quł,* comp. I E 20 = II E 17, avec le même climax du féminin au masculin qu'en osmanli, par ex., *ana baba,* mère et père, parents, *qary qodja,* femme et mari), sont formés comme, par ex., *joqad-,* anéantir (*joqadu* I S 10, de *joq,* rien), *bašad-,* faire chef, avoir pour chef (*bašadu* II S 8, de *baš,* tête; mais *bašła-*, être à la tête, commencer), *jigäd-* faire du bien (*jigädi* ou *-dü?* I SE, II E 36, de *jig,* bien, le mieux?).

21) [I E 13—14, II E 12]. *Jabγu,* yabgou (*jabγuγ,* accusatif de *jabγu,* comp. II E 28; *jabγu:*, inscr de l'Onghin 8; de *jap-* [ouig., djag., osm.], faire, bâtir, arranger, ajuster?), et *šad,* chad, étaient deux grandes dignités chez les Turcs. D'après l'ordre établi, il y avait deux chads, l'un pour la partie occidentale de l'empire, l'autre pour la partie orientale (comp. II E 21, I E 27, I N 11. Journ. as. IV, 1864, p. 472 et suiv.). Les Chinois, à ce qu'il semble, rendent *jabγu* par *ye-pou, šad* par *cha(t),* voir p. 59, note 1. (En traduisant par «einen Jabgug[sic!]-Schad», Radloff réunit deux titres en un seul, et en donne au premier une forme incorrecte.) — *Töläs* ou *Tölis*, Teulès, est le nom d'un peuple de race turque, vraisemblablement celui que les Chinois appellent *Thie-le*, voir p. 61, note 5. Originairement un grand peuple, il était depuis longtemps soumis aux Turcs. Chez les Chinois, nous trouvons une série de hordes désignées comme faisant partie tantôt des Thie-le, tantôt des Houi-ho ou Ouigours; par degrés ce dernier nom supplante le précédent, mais semble du reste n'avoir désigné, dans l'origine, qu'une partie des Thie-le (comp. note 22). Quoi qu'il en soit, le nom de Thie-le ou Teulès doit être local et particulier à la partie de l'est du territoire des Turcs orientaux (comp. II S 13), et peut-être, à cette époque, a-t-il moins servi à désigner particulièrement et exactement un nom de peuple qu'à indiquer un peu vaguement cette même moitié orientale. Aujourd'hui même, *Tölös* existe à l'état de nom de famille chez les tribus altaïques (Radloff, *Aus Sibirien*, I, p. 126, 179, 216 et suiv., 252 et suiv.). — *Tarduš*, Tardouch (comp. p. 63, note) est défini par Radloff, p. 123, comme «das türkische Geschlecht des Bilgä-Chan», la famille turque de Bilghè kagan. J'ignore sur quoi s'appuie cette explication. Abstraction faite de I N 13, où c'est un nom de personne, Tardouch se présente, et dans ce passage et dans I N 17 = II E 15, comme nom de peuple (*budun*, comp. note 2),

signification que nous ne retrouvons pas, il est vrai, dans d'autres sources; et, II S 13, nous le rencontrons comme ici côte à côte avec Teulès et avec addition de «en arrière», par conséquent vers l'ouest. Or, les Chinois racontent en outre (v. p. 69—70) qu'après la victoire remportée, en 706, sur eux, Me-tch'oue «donna le gouvernement d'occident à Me-kiu, fils de Kou-tou-lou». C'est là évidemment la même chose que le kagan lui-même rapporte II E 15: «dans ma 24e année (c.-à-d. 707 ou 706, comp. note 108) je devins chad du peuple Tardouch.» Conséquemment le nom de Tardouch doit s'appliquer à la partie occidentale de l'empire des Turcs orientaux, et ce qui relie Bilghè kagan aux Tardouch, c'est qu'avant son avènement au trône il les a gouvernés avec le titre de chad. Le passage dont il s'agit ici, signifie donc que le kagan, après avoir «aboli les institutions» nationales des peuples assujettis, organisa l'administration des deux moitiés de l'empire, savoir la moitié orientale et la moitié occidentale, conformément au régime traditionnel des kagans turcs.

22) [I E 14, II E 12]. *Birijä — jyr^{y}ja* (ou *jyr^{a}ja), bir(i̧)gärü — jyr(y̧)γ^{a}ru*, 1° en deçà — au delà, = 2° à droite — à gauche (par ex. I S 1 = II N 1), 3° vers le sud — vers le nord; comp. *ilgärü, öṅrä* (I E 4 = II E 5, II S 13; Onghin 6; ouig. *öṅ*, face), en avant, vers l'est, *quryja* (I N 12), *quryγaru*, *kirü* (I E 2), *kisrä* (II S 13 [*kirä?* Onghin 6]; ailleurs: après), en arrière, vers l'ouest. *Bäri (bärü),* (en) deçà (pas de *bir*, un; peut-être de *bär-*, *bir-*, donner?) est bien connu dans tous les dialectes turcs. La contre-partie, (au) delà, s'appelle, dans la plupart des dialectes, *ary;* ici l'on emploie des formes d'un thème *jyr-* (comp. *yraq [jyraq]*, lointain, p. 27?). — Qui est *Baz qaγan?* Comp. I E 16 = II E 13. Serait-ce le kagan des Ogouz? — *Oγuz*, Ogouz, nom souvent cité et bien connu dans l'histoire légendaire des Turcs («Ogouz khan», personnification du peuple Ogouz et fondateur fabuleux de l'empire ouigour) est ici le nom d'un peuple composé de 9 tribus (*toquz Oγuz*, les Neuf-Ogouz, ici et I N 4, I S 2, II E 1, 29, 35; Onghin 10), établi au nord (au nord-est?) des Turcs (ici, I E 28 = II E 23), près, par ex., des rivières Tola (II E 30) et Selenga (II E 37, pourvu que ce soient les Ogouz dont il s'agit ici). Ils sont proches parents des Turcs et leur sont assujettis (comp., par ex., I N 13, I S 2, II E 1); toutefois, au moins à l'époque dont traitent essentiellement les inscriptions, ils n'ont pas cessé d'être mécontents et rebelles (par ex. I E 22, I N 4 et suiv., II E 29 et suiv., 35, 38). Quand nous considérons tous ces détails, il ne saurait guère y avoir de doute que les Ogouz – nom que jusqu'ici, dans les temps historiques, on n'a pas pu constater comme nom de peuple, — ne soient les mêmes qui, sous un autre nom et présumablement d'après une autre répartition des tribus, sont appelés Ouigours (*ujγur* figure II E 37; mais ce passage est si mutilé qu'on ne voit pas nettement le sens de ce nom, tandis que, dans le titre du kagan ouigour que présente le fronton du mon. III, ce nom figure dans le sens ordinaire; voir ma *Notice préliminaire*, p. 13 = 297, note). Les Chinois rendent diversement le nom d'Ouigour: sous la dynastie des Soui (589—618) par *Wei-ho*, sous la dynastie des Thang, par *Houi-ho*, et, à partir de 788, par *Houi-hou;* enfin, du temps des Mongols, par *Wei-wou-rh* ou *Oui-ngou-rh*.

Toutefois, dans les anciens temps, nous trouvons aussi, et dans le même sens, la forme de *Wou-ho* ou *Wou-hou*, qui, selon moi, correspond non pas à Oui-gour, *Ujγur*, en turc, mais à *Oγuz*, Ogouz. Sous la dynastie des Thang, la tribu de laquelle les Houi-ho tiraient leur origine, était établie au nord du grand désert, dans la partie septentrionale de la Mongolie de nos jours. Ils étaient tributaires des Tou-kioue; mais, au commencement du VIIe siècle, ils se révoltèrent de concert avec d'autres tribus des Thie-le, proclamèrent leur indépendance et prirent le nom de Houi-ho. Leur khan avait sa résidence sur la rivière *So-ling* (Selenga), un peu plus tard, sur la *Tou-lo* (Tola). En 630, ils reconnurent la suzeraineté de la Chine (comp. p. 64 et suiv.); leur territoire fut organisé à l'instar des provinces chinoises, et leurs chefs furent regardés comme gouverneurs chinois. Ils étaient souvent en guerre avec les Tou-kioue jusqu'à ce que, en 745, les Ouigours réussissent à renverser l'empire de ces derniers. A cette époque-là, les Houi-ho étaient divisés en neuf tribus. Eux aussi, les auteurs mahométans un peu moins anciens et dont les récits tiennent assez de la légende, surtout Rachid-eddin, placent les anciens établissements des Ouigours ou spécialement des Tokouz-Ouigours (Neuf-Ouigours) en ces mêmes contrées, tandis que d'autres Ouigours (On-Ouigours, les Dix-Ouigours) ont été établis plus au sud, d'où ils ont émigré vers l'ouest. (Dans divers auteurs mahométans, il se présente un nom de peuple turc dont la forme traditionnelle est *tyzyz*, c'est-à-dire «*tayazyaz*». Aujourd'hui l'on suppose correcte la leçon *tyzyr*, c'est-à-dire *toγozγor* = Togouz Ouigour, d'après Radloff, *Das Kudatku Bilik*, p. LXXVI. Mais ne pourrait-ce être *tyzyz*, c'est-à-dire *toγuz-oγuz*, les Neuf-Ogouz, par conséquent une réminiscence de l'ancien nom que nos inscriptions viennent de nous faire connaître?) D'après tout ceci, l'identité des Ogouz des inscriptions avec les Ouigours des sources littéraires, semble incontestable. Il est donc présumable qu'on doit admettre qu'Ogouz est le véritable nom ancien du peuple ou tribu en question, et, comme tel, resté en usage parmi les Turcs, tandis qu'Ouigour est une dénomination plus récente, pour ainsi dire, politique d'une certaine confédération de peuples ou tribus (toutefois il est absolument impossible que ce mot ait pu signifier «les alliés», «les obéissants» ou autre chose semblable, de la racine *ui-* des langues turques plus récentes, «se conformer à», ce qui aurait dû faire *ud-*, *udγur* en ouigour et en ancien turc). Sur les Ouigours voir d'ailleurs Visdelou, p. 57 et suiv.; Klaproth, *Tableaux historiques*, p. 121 et suiv.; Bretschneider, I, p. 236 et suiv.; Radloff, *Das Kudatku Bilik*, introd. —

En ce qui concerne le reste des peuples mentionnés dans ce passage, voir note 8.

23) [I E 16, II E 13]. Sur la mort du kagan en 690 ou 691, voir p. 66 et 95. — Le mot *błbł* semble inconnu dans toutes les langues apparentées, et l'on n'est sûr ni de sa vocalisation *(bałbał?)* ni de sa signification. Mais l'expression *błbł tik-* (djag. *tik-*, osm. *dik-* planter [un arbre, un pieu ou un objet semblable], coudre, osm. *bu umurinä sizy dikärim*, «je vous charge de ces affaires», [mot à mot: je vous plante dans ces affaires], Barbier de

Meynard, *Dict. turc.-franç.*, I, p. 780; comp. II S 11) a évidemment trait aux usages funèbres (comp., outre ce passage, I E 25 et II S 9, ainsi que II S 7: *[bl]bl qyl-)* et doit désigner quelque cérémonie dont, en pareille occurrence, on charge une personne qu'on veut honorer. Me servant d'une expression moderne, j'ai traduit ces mots par «faire mener le deuil». A cette expression se relie le gérundium (de *bašla-*, être à la tête, commencer, ouvrir la voie à, guider) *bašlaju*, ou seul, ou bien, comme ici, régissant un datif. C'est ce que, employant de nouveau une expression moderne, j'ai traduit par «en tête du cortège», quoiqu'il soit incertain si c'est précisément le cortège auquel se fait l'allusion. (Radloff: «In Betreff meines Vaters, des Chans, brachte man zuerst die Trauernachricht(?) dem Bas-Chan», traduction que je ne saurais faire accorder avec la construction.)

24) [I E 17, II E 15]. *Jašyl ügüz*, le fleuve Vert, est sans aucun doute le Hoang-ho, le fleuve Jaune (mongol *Khara murän*, le fleuve Noir), appelé ainsi à cause de son eau bourbeuse. — La plaine de *Šandung* est la province chinoise de Chan-toung, qui contient précisément de vastes plaines alluviales que parcourt le Hoang-ho jusqu'à son embouchure. Comp., par ex., Reclus, *Géogr. universelle*, VII, p. 340; plus haut, p. 68, note 2. (On ne pourra alléguer la manière turque d'écrire ce nom comme preuve que ꞷ pourrait uniquement être *nt*, non *nd;* voir p. 41 et suiv.; comp., par ex., *ń* au lieu du chinois *ń* + *k* dans *säńün* du chin. *tsiang-kiun*, p. 28 [la forme *siang*, ibid., est inexacte et doit être supprimée].) — *Kögmän*, Keugmen, nom d'une chaîne de montagnes boisées, habitées par les Kirghiz, au moins sur le versant opposé au pays des Turcs *(sońa jyš*, I E 35, II E 27), et que ces derniers doivent traverser pour arriver au pays des Kirghiz (voir note 8), I E 20 = II E 17, I E 35, II E 27. La pensée doit donc sans doute se reporter plutôt aux monts Tangnou; mais peut-être aussi pourraient-ce être les monts Sayans ou une bande montagneuse située entre ces deux chaînes. Ensuite c'est peut-être la même localité que les Chinois appelaient *Thsing-chan*, le(s) mont(s) Bleu(s) (comp. le turc *kök*, bleu?) et où résidait le roi des Kirghiz; Visdelou, p. 79 a; Klaproth, *Tableaux histor.*, p. 170; Schott, Philol. u. hist. Abh. d. Berl. Akad., 1864, p. 434 et suiv., 453. — L'orthographe *ša* (dans II, par-dessus le marché, soudé au mot précédent *kögmän)* ne saurait désigner que le mot ordinaire *aša*, en passant, au delà de, comme *altun‿jyšyγ aša* II E 27 = *altun‿jyšyγ toγa* I E 35, et *kögmän jyšyγ toγa* II E 27 (comp. notes 27 et 45). Je m'étonne que Radloff trouve ici un nom propre «Scha» (comp. aussi note 27): «bis nach Kögmän, dem Lande der Scha-Kirgisen» (le texte ne porte pas même «bis nach», «jusqu'à»).

25) [I E 18—19, II E 16]. Sur Turghès, *Türgäs* = chin. *Tou-ki-chi*, voir p. 70, note 3. L'événement auquel fait allusion ce qui suit, peut être l'expédition même qui eut lieu environ 714 et qui se termina par la mort de So-ko khan et de son frère Tsche-nou; voir p. 71. Est-ce qu'on peut retrouver aujourd'hui ce même nom chez les Turcs de l'Altaï dans *Türägäsch*, village

des Koumandines, Radloff, *Aus Sibirien* I, p. 364, *Tirgäsch*, tribu des Tatares de la forêt Noire, ibid., p. 213; comp. le même auteur, *Proben d. Volkslit.* I, p. 136, 146, 157 = *Übersetzung* 1, p. 145, 158, 172?

26) [I E 20, II E 17]. La lacune de la fin de I E 19 a pu contenir, par exemple, quelque chose comme *ilin jana birtimiz*, nous leur rendîmes leur indépendance, comp. I E 20—21. Ce serait donc du peuple Turghès que les Turcs font kagan Bars-beg. Mais c'est une exagération, si le sens est qu'après la mort de ce dernier les Turghès tombèrent sous la dépendance complète des Turcs, ou en tout cas cette dépendance n'a pu être que de très courte durée (comp. note 45 et p. 74). Au reste, comme on le sait, le pays des Turghès ou, en somme, des Turcs occidentaux avait effectivement appartenu une fois, avant le partage de l'empire, aux ancêtres du kagan; voir p. 63. — La combinaison *jir-sub*, terre et eau, ne s'emploie aucunement que dans l'acception religieuse mentionnée dans la note 17, mais désigne aussi tout simplement l'ensemble d'un pays comme notion géographique (comp. I E 20 = II E 17, II E 35 *jirin subyn*, 40); de même l'ouigour *jär-su;* voir, par ex., Vámbéry, *Uig. Sprachmon.*, p. 218, citation sous *köng*, *küng* (mot qu'il aurait dû traduire par «une esclave») et, dans les dialectes modernes, par ex. Radloff, *Pr. d. Volksl.* II, p. 495 v. 125 *jerinä sūna*, à sa terre et à son eau, c.-à-d. à son pays. — Sur *siňil* voir p. 40, note 1; sur *qončuj* et l'interprétation différente de ce passage par Radloff, voir ibid., p. 13 et suiv., note 1, et note 59. (Ce dernier mot peut-il être emprunté au chinois *koung-tchou*, princesse du sang, infante? C'est ce que je ne crois pas.)

27) [I E 21, II E 17—18]. Sur *Qadyrqan jyš* voir note 5; sur *aša*, au delà de, voir note 24, fin. (Ici aussi, Radloff trouve un nom propre «Scha» [«das Scha-Volk», p. 135, ce qui toutefois est simplement supprimé dans la traduction]; par là il est forcément amené à corriger, p. 135, le *jyšyγ* précédent [«*jyšny*» R., «bis zum dichten Bergwalde»] en *jyšqa* [on aurait dû cependant ajouter encore *tägi]*.) Ce passage signifie donc que la frontière des Turcs est reculée plus avant vers l'est qu'auparavant, ce qui suppose l'assujettissement de quelques-uns des peuples domiciliés au delà de Kadirkan, savoir les Kitaï; comp. p. 67, note 2. — Le nom de *Kengu-tarban* ou *-tarman* est inconnu; lui aussi, ce nom semble désigner un point plus avancé vers l'ouest que l'ancienne frontière des Turcs. Y a-t-il quelque rapport entre *Tarban* et l'actuel Tarbagataï?

28) [I E 21, II E 18]. Ces mots peignent la puissance des Turcs: leurs conquêtes leur avaient fait tant d'esclaves qu'à leur tour ces derniers pouvaient avoir des esclaves. En somme, les Turcs avaient causé, parmi les peuples soumis, de ces bouleversements qui font dire, dans un poème téléoute sur la fin du monde et les révolutions dont elle est témoin (Radloff, *Prob. d. Volkslit.* I, p. 167 v. 12—13): «*Aba palazyn tanybas, pala abazyn tanybas*», le père ne connaîtra pas son enfant, l'enfant ne connaîtra pas son père.

Ce dernier passage ne semble d'ailleurs se trouver que dans II, puisqu'il n'y en a pas place dans la lacune de I, qui ne comprend que 16 caractères environ.

29) [I E 22—24, II E 18—20]. Toute cette apostrophe aux Turcs et spécialement aux Ogouz, fait allusion à la grande défection et à l'émigration en Chine, qui, d'après les sources chinoises, eurent lieu pendant la dernière année de la vie de Me-tch'oue, 715, et qui furent l'occasion de sa mort. Voir p. 72. (Ma traduction de tout ce passage, I E 22—24, s'écarte très considérablement de celle de Radloff, laquelle je ne comprends pas en partie et qu'il serait trop long de réfuter dans tous les détails.) — Les formes *basmasar* (de *bas-*, presser, fouler aux pieds, attaquer à l'improviste, fondre sur qn) et *tälinmäsär* (de *tälin-*, osm. *dälän-*, éclater, passif de djag., etc. *täl-*, *til-*, osm. *däl-*, percer, trouer, diviser en petits morceaux) sont des subjonctifs en *-sar* (= *-sa* dans les autres dialectes, affixe dont le rapport à *-sar* est le même que celui d'un gérundium à un nom verbal [participe, indicatif]; comp. p. 11); voir p. 31, note 1, et comp. *ačsar* II N 6, *ärsär* I N 10, I S 11 = II N 8, *olursar* I S 3, 8, *ysar* (pour *ydsar)* I S 8 = II N 6, *kälsär* I N 11, *jaṅylsar* I S 6 = II N 4, *todsar* I S 8 = II N 6, *barsar* ibid., *bolsar* II W 3. (Radloff voit dans cette forme seulement un participe et traduit, par ex. ici: «O Türkenvolk, das oben der Himmel nicht bedrängt und unten die Erde nicht beneidet!» [?].) — *Artaty* est le prétérit de *artad-*, ouig. *artat-* ou, selon Radloff, *Wörterb.*, *ardat-*, téléoute *artat-*, ruiner; comp. p. 22 et note 20. (Radloff: «Wer hat deine Stämme und deine Gesetze vermehrt?» Il lit *artty* [ce qu'on aurait écrit *artdy*], de *art-*, dans le sens arbitrairement supposé transitif d'agrandir.) — Ce qui vient ensuite: *ụdčy[. .]y* ou *udča[. .]y*, *odča[. .]y*, est obscur. Radloff le change arbitrairement en *uttačysy*, qu'il traduit par «siegreich», victorieux, de *ut-*, vaincre; cependant, sa leçon ainsi que son interprétation sont impossibles (sur *-tačy* voir note 56). Je m'attendrais plutôt à y trouver un prétérit, peut-être d'une expression à périphrase, parallèle à *artaty*, par ex., *udča* (ou *odča*)⌣*[yt]y* ou quelque chose de semblable; toutefois le sens reste obscur pour moi: qui a ruiné ton empire [et l'a désorganisé, déshonoré?]? Je ne trouve pas moins d'obscurité dans ce qui suit: *rtz* ou *rtz[.]*, à voyelles palatales (*ärtäz-* ou *ärtiz-?*). On s'attendrait plutôt à un impératif, parallèle à *ökün*, repens-toi! Quoique le *z* soit tout à fait distinct, Radloff lit *rtn*, qu'ensuite il change arbitrairement en *ärtiṅ*, tu étais, ce qui est partout ailleurs et sans aucune exception *ärtig;* voir p. 21. Par conséquent, l'interprétation de ce passage par Radloff: «du warst das siegreiche Türkenvolk», est inadmissible selon ma conviction. En attendant, je dois moi-même renoncer à en trouver la solution.

30) [I E 23, II E 19]. La combinaison *är-bar* (comp. I N 1, II E 29) mot à mot «être et aller», doit signifier vivre et se remuer à son gré (en nomades). Je traduis par «vivre en liberté» ou «jouir de la liberté». Comp. *par-pol*, vivre, par ex. Radloff, *Pr. d. Volkslit.* II, p. 550 v. 614, 616. — Dans la traduction j'ai suivi la leçon de II *qaγanyṅa*, datif, parallèle à *iliṅä*:

«contre ton kagan — et contre ton peuple (empire)». Cette leçon est en tout cas à préférer à celle de I *qaγanyṅyn*, qui est ou accusatif, employé par une anacoluthe, ou génitif (comme I S 9): «contre le bon empire — de ton Bilghè kagan —».

31) [I E 23, II E 19]. *Qandyn* ou *qandan*, seul exemple de la désinence ablative *-dyn*, *-din* (comp. ouig. *-dyn*, *-din*, djag., tarantchi *-din)*, ou *-dan*, *-dän* (osm. et les autres dialectes); autrement, l'ablatif est identique au locatif se terminant en *-da*, *-dä*. — *Jaraqlyγ*, armé (I E 32), de *jaraq*, armes, armure (I E 33, = osm., djag.); *süṅüglig*, muni d'une lance, lancier, de *süṅüg*, lance (comp. I E 35 et note 42), = ouig. *süngük (süṅüg?)*, id., *süngü*, *süṅü*, en djag., javeline, petite lance, baïonnette, en osm., baïonnette; la même racine figure dans le fréquent *süṅüš*, combat; lutter, proprement se porter des coups de lances l'un à l'autre. (Radloff: «Von wo ist (dir) die Ruhe[?] gekommen, wer hat sie verbreitet[?]? von wo her ist die Geschlechtseintheilung [confusion de *süṅüg* et de *söṅük*, note 42, ainsi que de *-lig* et de *-lik*, note 4] gekommen, wer hat sie verbreitet[?]?) Observer les allitérations de I E 23 = II E 19: *jaraqlyγ* — *jaia⌣iltdi*, *süṅüglig* — *sürä⌣iltdi*.

32) [I E 23, II E 19]. *Ötükän* ou *ütükän* ou *-kin* (comp. p. 20), toujours combiné avec *jyš*, mont boisé, voir note 5 (I S 3, 4, 8 = II N 2, 3), une fois avec *jir*, pays (I S 8), est rendu par «der geliebte Bergwald» (ici pourtant, par inadvertance, «der dichte B.») dans la traduction de Radloff, qui renvoie à l'ouig. «*ötü*» [= *ödür-*, *ötür-?*], choisir, élire. La manière dont s'emploie ce mot, exclusivement là où il s'agit de la localité qui était le pays propre des Turcs, et qui était, ou du moins avait été jusque-là, le centre de leur empire et la résidence du kagan, montre incontestablement que c'est un nom propre dont le sens appellatif est obscur et sans importance (tat. de Kasan *ütkin*, sagaï *ötkün*, tranchant, aigu?). C'est pourquoi je rends ce mot par «la forêt, le pays d'Eutuken». Indubitablement c'est ce même nom que, pour la part d'une époque un peu plus reculée, nous trouvons rendu par les Chinois dans la forme *Tou-kin*, le mont où habite le kagan des Turcs; voir p. 60, note 2, p. 63. Mais, de plus, ce doit être le même nom que, dans un temps un peu plus récent, nous retrouvons sous la forme plus complète *Wou-te-kien* (ou *Ou-te-kien*, etc.). Il s'est trouvé mentionné dans la notice sur les Karlouk, p. 71, note 3. Un autre endroit, nous lisons qu'après le renversement de l'empire turc, en 745, le kagan des Ouigours établit sa résidence «entre les monts *Wou-te-kien* et la rivière *Koun*» (c.-à-d. l'Orkhon; Visdelou, p. 59 b; Bretschneider, I, p. 240, note 604; Devéria dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXIV b, note 1). Comme cette résidence était Kara-Balgassoun (voir p. 75, note 1), il faut bien que les monts cités soient ou le Hangaï ou bien, peut-être, la partie orientales des Altaï du Sud. Enfin c'est évidemment ce même nom que nous rencontrons dans Rachid-eddin sous la forme *Utikan* (اوتيكان) comme nom d'une des dix rivières où demeuraient autrefois les Ouigours, et d'une tribu des

Ouigours (Bretschneider I, p. 259; Radloff, *Das Kudatku Bilik*, p. XXVI, «*Ütigän*»).

33) [I E 23—24, II E 19—20]. Mot à mot: «toi qui allas en avant, allas (en avant), toi qui allas en arrière, allas (en arrière)», comme II E 37: *ičikigimä ičikdi*, — *ölügimä ölti*, mot à mot: «ceux qui rentrèrent, rentrèrent, ceux qui moururent, moururent», c.-à-d. quelques-uns rentrèrent, d'autres moururent; comp., par ex., Radloff, *Pr. d. Volkslit.* I, p. 357 v. 267—68: *suγa kirärgä suγa kir čär, taγ ażarγa taγ aš čar*, «theils stürzten sie sich in's Wasser, theils stiegen sie auf den Berg».

34) [I E 24, II E 20]. Les mots *ädgüg oł ärinč* me sont incompréhensibles. La traduction que j'ai donnée, n'est qu'un pis-aller. J'y ai supposé que *ädgüg* pourrait être *ädgü-(ö)g*, comp. *näṅ-buṅ-oγ-joq* (?), I S 8 (-*oγ*, -*ög*, même, aussi, comp. note 7)? (Radloff: «ihr zeigtet eure Trefflichkeit», ce que je ne comprends pas davantage.) — La métaphore qui suit ces mots, est d'une très grande fréquence dans la poésie populaire turque, par ex., Radloff, *Pr. d. Volkslit.* I, p. 76 v. 580—81: *qany qara su połdy, ölÿön söÿü taiqa połdy*, «sein Blut wurde eine Quelle, des Gestorbenen Knochen wurden ein Waldgebirge»; I, p. 84 v. 858-59: *aqqan qany tałai połdy, ölÿön sȫÿü taiqa połdy*, «das geflossene Blut wurde ein Meer,» etc.; de même p. 335 v. 135—36, p. 347 v. 166—67, p. 358 v. 300, p. 366 v. 70, p. 393 v. 74—75; II, p. 639 v. 1413: *ölgön sȫgübüs pir tagda jatsyn! aqqan qanybys pir su połyp aqsyn!* «unsere Gebeine mögen einen Berg bilden! unser geflossenes Blut möge einen Fluss bilden!» etc.

35) [I E 27, II E 22]. Le verbe *qazγan-* ne signifie pas seulement gagner, acquérir, obtenir; mais souvent, comme ici, par exemple, on le rend mieux soit par faire, exécuter, soit par travailler (chercher à gagner, obtenir). — Les deux inscriptions ont très nettement *birki*, avec ᛘ (non pas «*bälki*», comme lit Radloff, qui le traduit par «connu», «die bekannten Völker»). Je le lis *biriki* (comp. I S 1 = II N 1), et j'y vois le gérundium (comp., par ex., *ułaju*, note 59, *tükäti*, note 67) de *birik-* (ouig., djag., osm.), se réunir, être réuni; par conséquent, le(s) peuple(s) étant réuni(s), l'ensemble du (des) peuple(s). — *Ot-sub qyłmadym*, je n'(en) ai pas fait le feu et l'eau, c.-à-d. je n'ai pas provoqué le mécontentement, je ne les ai pas rendus mécontents, hostiles, soit mutuellement, soit à mon égard? C'est une autre métaphore que lorsqu'en ouigour on dit *ot-sub ärik-bär-*, consoler: ici, l'idée est sans doute, à proprement parler, donner, verser de l'eau sur le feu.

36) [I E 27—28, II E 22—23]. Je considère comme sûre, quant au sens, ma conjecture tendant à combler la lacune, et dans la forme proposée cette conjecture concorde en tout cas avec le nombre des caractères qui font défaut. Ce passage a trait à la rentrée que firent, après l'avènement au trône du kagan, les Turcs qui s'étaient réfugiés en Chine; il n'y a rien d'étonnant à

ce qu'ils revinssent en mauvais état, voir p. 74 et suiv. — *Jir saju* (comp. I S 9 = II N 7; *saju*, v. p. 37, proprement «en comptant», gérundium de *saj-* [ou *sa-*?], compter) signifie «en chaque pays», c'est-à-dire «chacun dans son pays,» «les uns dans un pays, les autres dans un autre» («alii in aliam terram»), «en différents pays». Comp. I E 23—24 (note 33): «quelques-uns allèrent vers l'est, d'autres allèrent à l'ouest». (Radloff: «Jedes Mal, wenn das Volk ausziehen wollte, kam es sterbensmüde, zu Fuss und nackt (zu mir)»; mais cet emploi de *saju*, «chaque fois que», ne saurait se trouver qu'après une forme verbale.) — *Jadaγyn jałaṅyn*, cas instrumental pour désigner la manière de se présenter.

37) [I E 30—31]. Sur la mort du père et l'âge des fils, voir plus haut, p. 66, 95. — *Oumaï*, comp. Radloff, *Wörterb.* I, p. 1788: *umai* (Schor), «ein guter Schutzgeist der Kinder; der Geist, der die Seelen der Verstorbenen fortführt». — Sur *är⌣at* voir note 10. Sans doute on ne doit pas entendre par là qu'il l'aurait effectivement épousée (comp. p. 60).

38) [I E 31—32]. Cette expédition, qui a dû avoir lieu environ 710 (voir p. 95), est aussi mentionnée II E 24, mais n'est pas indiquée par d'autres sources, pas plus que la plupart des autres événements dont parlent les inscriptions. — Sur *Soγdaq* comp. I E 39, qui place ce peuple près de la Porte de Fer; sans doute, identique au *Soγd* de I N 12. Ce ne peut être que le pays du Sogd ou la Sogdiane, soumise aux Turcs depuis Mo-kan khan (Ménandre Protector, ch. 18: *οἱ Σογδαῖται οἱ πρὸ τοῦ μὲν Ἐφθαλιτῶν, τηνικαῦτα δὲ Τούρκων κατήκοοι*; comp., plus haut, p 61 et Deguignes I, 2, p. 385). Radloff rend arbitrairement, quoique avec doute, le mot *čub* par «Geschlechtsabtheilung» (p. 132): «die sechs Abtheilungen der Sugdak» ou «Sogdak»; mais est-ce que, dans ce sens, on pourrait dire *ałty-čub soγdaq*? C'est ce que je ne crois pas. Sans doute *Ałty-čub*, les Six-Tchoub, est la dénomination d'une localité située plus près des Turcs que Sogdak, et je supposerais volontiers que *Čub*, Tchoub est la rivière appelée aujourd'hui *Tchou*, chin. *Soui-che* ou *Soui-ye* (p. 70, note 3; Tomaschek, *Kritik der ältesten Nachrichten über den Skythischen Norden, II. Die Nachr. Herodot's üb. d. skyth. Karawanenweg nach Innerasien*, Wien 1888, p. 53), et que *Ałty-čub*, Six-Tchoub, est le nom du pays environnant cette rivière et ses affluents supérieurs, pays situé près du lac Issi-kul, au sud du territoire des Turghès. Les Turcs ont dû précisément passer par ces contrées pour arriver au Sogd.

Dans ce qui suit, *Oṅ-* ou *Uṅ-tutuq* est obscur. *Tutuq* (aussi I N 1, mais sans doute différent de *tutuquγ* I E 38, note 47) est-il un mot turc (de *tut-*, tenir), ou bien est-il identique à *tou-tou*, titre chinois, par exemple, des chefs des Karlouk, gouverneur général (p. 71, note 3; comp. Devéria, *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXVII, note 25)? et également *oṅ*, *uṅ*, en turc, main droite? ou, par ex., = chin *wang*, roi (Klaproth, *Spr. u Schr. d. Uiguren*, p. 30, note 3)? Si ce mot ne désigne qu'une seule personne, il faudrait traduire: «l'Ong-toutouk chinois vint avec une armée de cinquante mille». (Radloff émet l'idée que

uǹtutuq pourrait être «Aufrührer(?)»?) Aussi obscur est *joryčyn* («le(s) *joryč* des (de l')*Ong-t.*», ou «l'*Ong-t.* (les *O.*) et son, ses (leur(s)) *j.*»?). — L'inscription semble avoir *nčułdy*, que RADLOFF lit *anča ułydy*, et il traduit: «so viel Heere sich dem Chane angeschlossen hatten, alle vernichteten wir dort»; mais *anča* signifie *tant* (tantum, tct), non *tant que* (quantum, quot, *nänčä* II N 9), et aurait dû d'ailleurs s'écrire avec ᛅ *anča*. Et qui est le kagan? Comme, dans le passage en question, il s'agit de ce que Kul-téghin fait «pour l'empire et le gouvernement de mon oncle le kagan», et qu'il n'est nommé aucun autre kagan, il faut bien que ce soit l'oncle de Kul-téghin à qui l'on pense. J'ai proposé *änč-ułady*, il procura (*uła-*, note 59) la paix (ouig., com. *änč*) au kagan.

39) [I E 32]. Le *čača-säǹün* mentionné ici et II E 26, est évidemment, comme l'a dit aussi RADLOFF, p. 174, le général *(tsiang-kiun)* chinois souvent mentionné *Cha-tcha-tchong-i* (p. 69, Journ. asiat., 6e sér., IV, p. 415, 420, 424, 426, 427). Cependant les sources chinoises ne semblent pas parler de lui à l'occasion des combats livrés contre les Turcs après 707, tandis que la bataille dont il s'agit ici, aurait eu lieu environ 715. — Sur *säǹün* voir p. 28 et note 24 et comp. DEVÉRIA, *Inscr. de l'Orkh.*, p. XXXVII, note 25.

39 a) [I E 32]. On trouve plusieurs fois *čur* comme dernier élément de noms propres de personnes: *Kül-čur* II S 13, *Ynanču-čur* I N 13 (comp. *Ynanču Apa* I W 2). Peut-être est-ce un titre? Pourvu qu'ici la leçon *Tadyqyǹ-čuryǹ* soit juste, je suis porté à croire que la forme propre du nom est *Tadyq-čur*, et que, par exception, l'affixe de génitif *-ǹ* a été joint aux deux membres du nom, comme, par ex., celui d'accusatif en *Quy-säǹünig*, II S 9, accusatif de *Qu-säǹün*, II S 8.

40) [I E 33]. Sur *jaraq* voir note 31; sur *oqun*, p. 14. *Jałmasynda* ou *jałama-* est obscur. Peut-être, de *ja*, arc, + *-ła-* + *-ma*, appareil, équipement pour le tir de l'arc? (RADLOFF traduit tout ce passage d'une manière toute différente, que je ne saurais accepter.)

41) [I E 34]. Sur *Jir-Bajyrqu* (et non «*bujuruqy*», RADLOFF, comp. I S 4 = II N 3), qui doit en tout cas être le nom d'un peuple, comp. p. 72, note 3 (de *bajyr*, djag., désert, plaine; osm., coteau, colline?). Les autres noms sont inconnus. Cette expédition pourrait bien être celle où fut tué Me-tch'oue; voir p. 72. — Sur *ärin* voir note 19. — Le verbe *täz-* (*täzip*, aussi II E 38, 41, comp. II W 5?) doit signifier *fuir* = *täzip*, «fliehend», RADLOFF, *Pr. d. Volkslit.* I, p. 356 v. 254, p. 357 v. 266, *tezip*, II, p. 395 v. 550, etc. Comp. VÁMBÉRY, *Etym. Wörterb.* p. 174, no 186, II. (RADLOFF: *tizi-*, «aufreihen», «mit sich nehmen», comp. djag. *tiz-*, enfiler des coquilles, ranger en files, osm. *diz-*, aligner, ranger, disposer en ordre. D'un côté, je ne vois pas que cette acception convienne, de l'autre, cette dernière racine a un *i* pur, tandis que la racine

dont il s'agit s'écrit toujours sans *i* dans les inscriptions, et a dû par conséquent être *täz-*.)

42) [I E 35; comp. II E 26—27]. Sur *sünüg*, lance, voir note 31. *Batym* est dérivé de *bat-* (ouig., djag., osm.), descendre, s'enfoncer, enfoncer, avec l'affixe *-m*, qui désigne la mesure dans laquelle agit l'action exprimée par le verbe, par ex., osm., tat., etc. *atym* (de *at-*, jeter, lancer): *oq atymy*, portée de flèche; *čaγyrym* (de *čaγyr-*, crier), la distance où l'on entend le cri d'un homme, une verste; *ičim* (de *ič-*, boire), gorgée, etc. Par conséquent, *sünüg batymy* est la mesure, la profondeur jusqu'où les lances s'enfoncent (dans la neige). *Qaryγ* est l'accusatif de *qar*, neige, et *sök-* (ouig., djag., osm.), fendre, séparer, débrouiller, etc. *Ǫol sökär*, «bricht seinen Weg», il fraie le chemin, Vámbéry, *Uig. Sprachmon*, p. 87 v. 38). (Radloff: «ihr Geschlecht, die Batymy (das Geschl. B.) Räuber [*qaraγ*, pillage] schimpfend». Mais, sans parler de ce qu'il y a d'étonnant à ce qu'on eût trouvé cela un exploit digne d'être éternisé, il faut faire ressortir 1° que, comme nom propre, *Batymy* aurait dû précéder, et non pas suivre, le mot qui devait signifier «famille»; 2° que le mot qui signifie «famille, race» et dont la signification propre est «os», s'appelle *sönük* (ou *sünük*), avec *k* (voir I E 24 = II E 20) comme partout dans les langues turques (ouig. id.; djag. *söngäk;* osm. *sökük;* dialectes de l'Altaï *süök*, etc.); mais le mon. II a bien nettement *sünüg*, avec *g*, et le mon. I a du moins *g* plutôt que *k*, bien que ce dernier caractère du mot soit quelque peu effacé; en somme, les deux caractères *g* et *k* sont distingués avec précision l'un de l'autre dans les inscriptions, où on ne les confond point; 3° comme en font unanimement foi les langues apparentées, telles que les osm., djag., etc., qui distinguent encore, aussi nettement que l'ancien turc des inscriptions, entre *k* et *g*, on doit s'attendre que le verbe *injurier* a eu la forme *sög-* (djag. *sög-*, osm. *söi-*), non *sök-*.)

43) [I E 36]. D'après la manière de combattre des Turcs, une attaque comprend deux ou, éventuellement, trois actions: 1° étant encore à distance, on tire sur l'ennemi avec des flèches (*oqun ur-*, comp. p. 14); 2° on le charge, lance baissée, pour le transpercer *(sanč-);* 3° on lutte dans la mêlée avec l'épée ou peut-être la hache pour l'abattre *(toqy-);* (comp. également Vámbéry, *Uig. Sprachmon.*, p. 126—127 v. 145-6, où, au lieu de *sökün*, il faut lire *süngük (sünüg)* ou bien *süngüng (sünün)* comme dans Radloff, *Das Kudatku Bilik*, 88, 24—25, p. 99). — Le sens du verbe *opła-* dont le gérundium *opłaju* se joint à *täg-*, attaquer, charger (ici, I E 32, I N 2, 3, 5), m'est inconnu. — Le verbe *sančdy* reçoit ici et en I N 2 l'addition de l'adverbe *udyšru*, que je relie à l'ouig. *udru*, au djag. *utru*, à l'altaï *uduru*, etc., en face («entgegen, gegenüber, zur Begegnung», Radloff, *Wörterb.)*. La différence se réduit à ce qu'ici l'affixe adverbial n'est pas ajouté au simple thème *ud-*, mais à une formation réciproque en *-š*. Je traduis cela «dans la rencontre», présumant qu'il a trait à un moment où l'armée qui donne la charge, se heurte contre l'ennemi.

44) [I E 36]. La combinaison *qdyry* n'admet pas d'autre leçon que *aq͜ adyγryγ*, l'étalon blanc, à l'accusatif. *Adyγr*, qui se présente également II N 11 comme *adyγryn*, est l'ancienne forme historiquement correcte = djag., osm., etc., *aiγyr*, soïote, koïbal, etc., *asqyr*, le *d* originaire, qui s'est toujours maintenu, sans exception aucune, dans la langue des inscriptions, s'étant régulièrement changé, après une voyelle, en *i*, *j*, dans les premiers de ces dialectes; en *z*, respectivement *s*, dans les derniers. — Le *bajyrqunyṅ* (ou *bajraq*-?) qui précède, est naturellement un génitif; mais la question est de savoir si c'est *bajyrqun* + -*yṅ* (comp. p. 28 et suiv.) ou si ce ne pourrait pas être *bajyrqu* + -*nyṅ*, en sorte que l'affixe de génitif après des thèmes se terminant par une voyelle, à l'instar, par ex., de l'ouigour, a été, non pas -*ṅ*, mais -*nyṅ* (il ne se présente pas d'autre exemple de génitif d'un thème en voyelle). En faveur de la dernière alternative on pourrait alléguer que dans le second *bjrqunṅ*, I E 36, *n* est exprimé par 𐰤, en dépit de l'*u* qui le précède, comme si *nyṅ* se faisait sentir comme un élément à part lui. *Bajyrqu* deviendrait donc le même mot que celui mentionné dans la note 41, bien qu'ici il soit vraisemblablement nom de personne. Dans la traduction j'ai exprimé mon doute en écrivant *Bayirkou(n?)*. — *Syju* est un gérundium en -*u*, de *sy*-, en osm. «rompre, casser, briser; détruire; égorger ou abattre un animal; mettre une armée en fuite» (Barbier de Meynard, *Dict. turc-franç.*, II, p. 242), et de même en ouig. (Vámbéry, *Uig. Sprachmon.*, p. 112—113 v. 4, p. 255 et suiv.; id., *Etym. Wörterb.*, p. 152, no 163). De là aussi *symady*, I S 11 = II N 14, dans un sens figuré («il n'a pas rejeté»). — Le mot le plus douteux, c'est *udlyqyn* (*od*-?). L'épellation par 𐰶 *y*, écrit dans la dernière syllabe, montre positivement que ce ne peut pas être le cas instrumental, où *i*, *y*, ne s'écrit jamais, mais un accusatif avec l'affixe pronominal de la 3e personne. C'est donc le régime direct de *syju urty*, coordonné à *adyγryγ* (comp., p. ex., *budunyγ türk töräsün* I E 13). Ne pourrait-ce pas être une forme ancienne répondant au djag. *uiluq*, osm. *uiluq*, yakoute *ullux*, cuisse? Bien que je ne sois pas à même de justifier, par des preuves exactes, cette hypothèse, elle s'accorde pourtant bien avec la phonétique et le sens. La traduction littérale de ce passage serait donc: «il frappa, en le (la?) cassant, l'étalon blanc de B., (savoir) sa cuisse(?)», ce dont la seule signification est que durant l'attaque il arrive à Kul-téghin de faire au cheval en question, qu'il monte lui-même, telle ou telle blessure dangereuse (le sort même des chevaux n'est, en général, mentionné que quand ils trouvent la mort dans une lutte), soit qu'il blesse involontairement l'animal, ou que ce dernier se casse la cuisse. Dans ma traduction je me suis contenté de rendre ainsi ce passage: «il éreinta l'étalon blanc de B.» (Radloff lit tout ce passage et l'interprète d'une tout autre manière que je ne puis en aucun point trouver justifiable [voir aussi dans son Glossaire les différents mots en question]. En transcrivant il donne, p. ex., *Bajyrqunyṅa*, bien que l'original n'ait pas d'*a* final; il lit *qadyγraγ*, «sehr heftig«; mais ici, comme toujours dans les langues apparentées, l'adjectif propre est *qatyγ*, par un *t* (I N 11, I S 2), et de même l'affixe du comparatif est -*raq* (*toqraq*- I S 8 = II N 6, note 74?) non -*raγ*, etc.)

45) [I E 36—37; comp. II E 27]. *Altun-jyš*, «les monts d'or» (concernant *jyš* voir note 5) = chin. *Kin-chan* (comp. p. 61), doit être le Grand Altaï. — Le verbe *toγ-*, qui dans les autres langues signifie seulement «naître, s'élever» (en parlant des astres), s'emploie ici transitivement dans le sens de «monter, gravir». Quel est celui des affluents du fleuve Irtych (l'Irtych Noir, l'Irtych Gris, etc.) dont on veut parler, c'est ce qu'on ne peut naturellement pas décider. — A l'égard de *Türgäs* voir note 25 et suiv. Cette campagne faite dans la 37e année de Bilghè kagan (II E 26—27), c'est-à-dire environ en 720, a bien pu avoir pour but de châtier les Turghès (Tou-ki-chi) de l'essor qu'ils avaient pris après la mort de Me-tch'oue (voir p. 74). Le khan des Tou-ki-chi, dont il est parlé à cette époque, *Sou-lo*, vit, il est vrai, encore nombre d'années après; mais il se peut bien qu'on fasse ici allusion à un autre prétendant qui n'est pas mentionné dans les sources chinoises. — Dans ce qui suit, *Bolču*, Boltchou semble avoir été le nom d'une localité, dont la détermination est impossible. — Quant aux mots *otča burača*, que je traduis «comme le feu et la tempête», et qui semblent figurer la vitesse, voir p. 34.

46) [I E 37—38]. Ces mots me sont inintelligibles, ce qui est en partie le résultat de la lacune précédente; seulement *kisin* doit être *ikisin*, tous deux (ou deux d'entre eux?), à l'accusatif, et *özi*, lui-même. Radloff donne dans sa transcription: *tutuzdy äkisin özi altyzdy*, qu'il traduit: «. . wurden beide dort ergriffen und er selbst festgenommen», interprétation que je ne saurais faire concorder avec texte ni contexte.

47) [I E 38]. Je ne peux pas comprendre autrement les mots (*bujuruqy* [nominatif] *az tutuquγ* etc.), bien qu'on eût plutôt pu s'attendre à voir indiqué que les Turcs auraient fait prisonniers quelques-uns des Turghès (c'est ce que pense Radloff: «er drang aber wiederum ein und nahm einige Gefangene von den Beamten des Chans mit eigener Hand fest»). La forme *tutuquγ* est l'accusatif (comp. p. 13 au bas) de *tutuq*, pris, ici prisonnier (comp., par ex., Vámbéry, *Uig. Sprachm.*, p. 101 v. 77; différent de l'autre *tutuq*, note 38?).

48) [I E 39]. *Qara-Türgäs*, les Turghès Noirs, doivent être quelque section spéciale des Turghès; d'après Radloff, p. 131, c'était un peuple établi au S.-O. des Turghès. Sur quoi s'appuie cette assertion, je l'ignore. L'enchaînement des choses ne serait-il pas autre? Sur le compte de Sou-lo, qui se proclama khan des Tou-ki-chi après la mort de So-ko khan (voir p. 74), les Chinois racontent qu'il gagna le dévouement de ses sujets et qu'ils obéissaient à ses ordres avec empressement. Mais plus tard il y eut une réaction: ses sujets commencèrent à l'abandonner et à exciter des troubles. Sa cour fut divisée en deux factions; celle qui avait pour chef un descendant de l'ancien khan So-ko, fut appelée la faction *jaune* (chin. *hoang*), et ceux qui suivaient le parti de Sou-lo, furent connus sous le nom de faction *noire* (chin. *he*). Pendant ces troubles, Sou-lo fut assassiné, en 738. (Voir Deguignes, I, 2, p. 499 et suiv., Visdelou, p. 54 et suiv.) N'aurions-nous pas ici la clef de l'énigme de ce nom singulier

de *Qara-Türgäs*, les Turghès Noirs, nom qui servirait ainsi à désigner ceux des Turghès qui s'étaient attachés à Sou-lo *(Suluy?)* khan? Il est vrai que ces factions ne sont mentionnées que comme ayant trait à la fin du règne de Sou-lo khan; mais rien n'empêche de supposer qu'elles ont déjà existé antérieurement, ou qu'on a employé ici par anachronisme le nom de «Noirs». (Concernant l'emploi des mots *aq*, blanc, et *qara*, noir, pour distinguer les tribus respectivement dominantes et assujetties, comp. aussi Howorth dans *Travaux de la 3e session du Congrès des Orientalistes*, St.-Pétb., 1876, II, p. 142.)

Quant à *tabarda*, que je n'ai pas traduit, je pense que *Tabar* est un nom propre de lieu (naturellement sans désigner le Tabar ou Tabaristan au sud de la mer Caspienne; car ce dernier pays est trop éloigné; mais il est possible que ce même nom ait représenté d'autres localités; comp. Dorn, *Caspia*, St.-Pétersb. 1875, p. 47, 135, note 1). Comment combler la lacune qui vient après *qo-* ou *qu-?* Ce point est obscur. On pourrait, par exemple, imaginer *qo[ndurtymyz; jana joryp]*, «nous établîmes ce peuple à Tabar; en retournant, etc.»; mais ce n'est qu'une supposition en l'air. (Radloff regarde *tabarda* comme une forme verbale de *tab-*, trouver [plutôt *tap-;* comp. *tapa,* contre, litt. pour trouver, rencontrer], et traduit par «um dieses Volk aufzufinden» ou p. 124, «bei dem Auffinden dieses Volkes». Une pareille formation serait pourtant dépourvue d'analogie dans le langage des inscriptions.)

49) [I E 39]. *Jinčü-ügüz,* la rivière des Perles, est aussi mentionnée I S 3—4 = II N 3. Comme nous le montrent ces trois passages, cette rivière était située au loin dans l'ouest. Les Turcs la passent durant la campagne qu'ils font contre le peuple sogdak, leur vassal (voir note 38), et ils durent la passer avant d'atteindre à la Porte de Fer, leur frontière à l'ouest (note 6). A n'en pas douter, ce ne peut être que la rivière Sogd même, le *Zarafchan* de nos jours, «celle qui répand de l'or», la même que les Grecs appelaient *Polytimetos*, «la précieuse» (Strabon, p. 518). (Radloff, p. 119, sous *Jänčü*, suppose, mais en hésitant, que ce serait l'Amou-Daria (Oxus), ce qui est impossible; car ce dernier coule de l'autre côté de la Porte de Fer, vu du côté des Turcs.) Serait-ce la même rivière dont parle un des fragments chinois du mon. III, sous le nom de *Tchen-tchou-ho*, «la rivière de la vraie perle», et concernant laquelle M. Devéria présume que *Tchen-tchou* est la transcription chinoise d'un nom turc *(Inscr. de l'Orkhon,* p. XXXI, 15, XXXVI, note 17)? Ce nom contiendrait, pour l'oreille et le sens, l'accommodation du turc *Jinčü-ügüz*.

50) [I E 40]. *Biziṅä* est le datif de *biz*, nous. Il est hors de doute que la vieille langue turque des inscriptions a eu cette forme particulière de datif, constituée par l'affixe *(-ṅa,) -ṅä*, qui a dû remplacer *(-qa,) -kä* par l'analogie des autres datifs pronominaux, comme *maṅa*, à moi, l'affixe de la 3e personne *-yṅa*, *-iṅä* et autres, où c'est, à proprement parler, le thème qui finit en *n*. Nous retrouvons cette même forme dans I E 19 = II E 16. (Radloff, qui lit ici *qyzyṅa*, traduit: «er hatte sich an die Tochter eines Helden gemacht» (c.-à-d. il était entré en relation avec la fille d'un héros). Je ne vois pas quel

sens ce propos donne au passage en question, en plein tableau d'un combat. Dans les autres passages, RADLOFF lit *bizkä*; comp. p. 104, notes 2—3.)

Dans la lacune au bout de I E 39, il y a probablement eu des mots signifiant que l'ennemi avait station et provisions, ou quelque chose de semblable. L'infinitif ou gérundium *irtürü* qui vient après et que je n'ai pas traduit, ne serait-il pas du même thème que *ärtürtim(iz)* I NE, II S 10 (II N 10?), c.-à-d. la forme transitive *(-tür-)* de *är-* (ou plutôt *ir-*, comp. p. 16?), être, par conséquent faire être, faire? En ce cas, il devrait bien signifier: pour (comp., par ex., *joqadu* I E 10, *turu ölü* I S 9, et note 56, fin) procurer, pourvoir à (des station et provisions).

51) [I N 1]. Concernant les Karlouk voir p. 71, note 3. Cette même expédition qui a dû avoir lieu en 714 environ, est aussi mentionnée II E 28—29. Quant à *är-bar* voir note 30. *Tamaγ* dont parle la suite, est un lieu inconnu, et peut d'autant moins être déterminé que le mot *baš*, tête, s'emploie et dans le sens de sommet de montagne et dans celui de source de rivière. Si *Tamaγ* est = djag. *tamaχ*, gorge, le dernier sens est sans doute le plus probable.

52) [I N 3]. L'adjectif *qamašyγ* (ou *qamyšyγ*), que je traduis par épuisé, est, à mon sens, apparenté à la forme verbale *qamaštdy* I E 6; voir note 56. Ce que veut dire *ilgikgi*, c'est ce que je ne puis interpréter. Toutes les lettres sont parfaitement nettes, à l'exception de la première et de la dernière: *i* pourrait bien y être *ü*. Dans la note sous le texte, j'ai suggéré comment on pourrait lire; mais l'interprétation n'en reste pas moins obscure (*ikägü*, nombre collectif, tous deux, l'un et l'autre?). J'ai traduit par «divisé?» comme répondant à peu près à l'idée. (RADLOFF change arbitrairement les deux caractères et lit *ölüg iklig*, ce qu'il traduit par «da das Volk gestorben und umgekommen war» [? *iklig*, malade]). — *Izghil*, nom d'un peuple inconnu. Serait-ce = *Iškil* ou *Iškül*, dans Rachid-eddin, nom attribué à une des dix rivières de l'ancien pays des Ouigours?

52 a) [I N 4]. Concernant les Ogouz voir note 22. Sur les combats racontés plus loin et livrés à ce peuple, comp. II E 29—33.

53) [I N 5]. La rectitude de la leçon *sü‿tägisindä* me paraît élevée hors de doute: il y a des traces de **h** *t* qui ne sont pas méconnaissables; les autres lettres sont tout à fait nettes. *Tägis* = djag. *tägiš*, «action d'arriver, de se rencontrer, de combattre» (PAVET DE COURTEILLE, p. 263). Je traduis ce mot par «la mêlée» (la troisième phase de l'attaque, notes 43 et 55). (C'est décidément à tort que RADLOFF, avec changement arbitraire de *[t]gi-* en *kši-*, lit *sü‿kišisindä*, «von den Kriegsleuten»; ajoutez, par exemple, qu'à ces derniers appartenaient pourtant aussi les six hommes précités, et comp. ici p. 15.)

54) [I N 5]. Comme le fait voir ce passage, les *Èdiz* ont dû être une tribu des Ogouz, vraisemblablement les mêmes que les Chinois appelaient

A-thie; voir p. 72, note 2. Le sens appellatif de ce nom peut être «haut»; comp. note 4 à la fin.

55) [I N 6]. *Ag(i)rä* (ou *äg(i)ri,* car la dernière lettre n'est pas tout à fait claire, mais semble être 𐰀) se retrouve aussi, suivi du verbe *toqy-*, dans II E 31; en outre, *äg(i)rip* I N 7 et II E 2. Ces formes, changées partout par Radloff de différentes manières, appartiennent au thème *ägir-* ou *ägär-* (djag., osm., etc.), tourner, faire tourner. Ce sens de tourner ou changer ressort manifestement de II E 2; mais il s'applique encore aux autres passages où ce même mot doit évidemment se concevoir comme terme de guerre. On pourrait imaginer que le mot faisait allusion à l'opération fréquemment pratiquée par les Turcs de feindre une fuite et de s'arrêter brusquement pour renouveler l'attaque (est-ce là ce qu'on doit voir dans I N 7?). Toutefois, comme *äg(i)rä* est, dans les deux passages où on le trouve, relié au verbe *toqy-*, battre, abattre, je crois plutôt qu'il veut dire changer le mode de combat, en cessant d'employer la lance et la remplaçant par les armes de taille (comp. notes 43 et 53). C'est pourquoi je traduis librement par «en en venant aux mains».

56) [I N 7]. *Qamaštdy* (ou *qamyš-*?), prétérit de la forme transitive (*-t-*) de *qamaš-* (*qamyš-*), djag., osm., s'émousser, surtout en parlant des yeux ou des dents. (En II E 31, on écrit *qamašty*, sans *d*, en général supprimé fréquemment après *t* en II.) Par conséquent, mot à mot: le peuple turc amollissait le pied (*adaq*, p. 23), faisait amollir le pied, ce que j'ai rendu par: «— tombait de fatigue». — Dans ce qui suit immédiatement, la leçon *bo[ɫdač]y‿ärti* se trouve confirmée par le passage parallèle de II E 31. P. 35, j'ai mentionné l'affixe se présentant dans *boɫdačy*, ayant douté là, sans raison, de la présence d'une voyelle *a*, *ä* devant *č*. C'est seulement après l'impression du passage en question que je suis arrivé à une idée bien nette de ces formes, bien que j'eusse déjà compris alors que, dans un grand nombre de cas au moins, elles ont le sens du futur (p. ex. avec un pronom enclitique, comme *sän,* voir p. 29), et, combinées avec *ärti,* le sens du conditionnel. Nous retrouvons l'affixe lui-même, en coman, dans certaines formations avec le sens de noms d'agent ordinaires, telles que *jendäči (jäṅdäči),* «victor», *tuurdači*, «parens», *kutkardači*, «liberator» (G. Kuun, *Codex cuman.*, p. CIV). Mais une concordance complète avec le langage des inscriptions se présente dans une petite série de formes en *-dačy, -däči,* dont M. Houtsma a constaté la présence dans quelques vieilles sources turques; voir la *Zeitschr. d. deut. Morgenl. Ges.*, XLIII, 1889, p. 74, ainsi que *Ein türkisch-arabisches Glossar*, Leiden, 1894, p. 42 (c'est M. l'académicien Salemann, de Saint-Pétersbourg, qui a bien voulu attirer mon attention sur ces passages dans les travaux de M. Houtsma). Ces dernières formes, c'est M. Houtsma qui l'a démontré, ont le sens d'un «nomen futuri», et s'emploient, avec des affixes pronominaux enclitiques, comme le futur, p. ex., *oɫdačysän*, tu seras. Avec ceci concordent tout à fait, comme on vient de le dire, les formes de ce genre que nous trouvons dans les inscriptions. Tandis que Radloff les a généralement rendues

comme formes du passé, il faut maintenir que leur sens est: 1o un participe du futur, «nomen futuri», comme *bołdačy* ou *bołtačy*, futurus, *öltäči*, moriturus (voir surtout I E 29, II E 2, 23, 31; Radloff: «todt», «gestorben»); 2o un futur (de l'indicatif), à la 3e personne sans affixe, comme *(jabłaq) bołdačy*, I N 11, il sera, ils seront (chétif(s), gâté(s)) (Radloff: «sind geworden»); (à la 1re et) à la 2e personne avec affixe pronominal: *öltäčisän*, I S 8, tu mourras, *ołurtačysän*, ibid., tu resteras, *körtäčisän*, II N 14, tu verras, *bołdačysän*, ibid., tu seras; *janyłdačysiz*, I S 11, vous tomberez en faute (Radloff, qui laisse toutes ces cinq formes se terminer en *-sin*, les regarde soit comme accusatif, soit comme instrumental avec affixe pronominal pour la 3e personne, p. ex., *öltäčisin*, «durch die Todten», etc.); 3o avec le prétérit *ärti*, un conditionnel, emploi dont on n'a pas constaté de parallèle fourni par d'autres sources: *bołdačy ärti*, I N 9, II E 31, 33 (futurus erat, c.-à-d.) il(s) serai(en)t, aurai(en)t été, serai(en)t devenu(s) (ici, mot à mot: «il aurait été lâche»; Radloff [qui ici lit autrement] p. ex. II E 31: «sie waren feige», etc.), *öltäči ärti*, II E 33, *ärtigiz*, I N 10, il(s) serai(en)t, vous seriez mort(s) (Radl. «starb», «ihr seid gestorben»), *qałdačy ärtigiz*, I N 9, vous seriez restés (Radl. «blieben»). — J'ai fait remarquer, p. 35, que l'affixe en question ne se présente qu'après *r* et *ł*, *l*. Vis-à-vis de ce fait, il y a un point digne d'attention, c'est que les sources publiées par M. Houtsma ne fournissent d'exemples de ces formations qu'après des racines se terminant en *ł*, *l*, savoir *ołdačy*, *bułdačy*, *ałdačy*, *qałdačy*, *käldäči*. Quand même cet usage n'a guère été *aussi* limité, je ne saurais croire que nous ayons là un pur hasard. Il faut donc admettre qu'à côté de cet affixe on a eu d'autres moyens, dont l'emploi a été moins limité, d'exprimer l'idée du futur. Ainsi, M. Houtsma, *Z. D. M. G.*, XLIII, p. 73, cite, du poème ancien turc qu'il y a publié, *-a* (= optatif en osm.) à côté de *-ur*. Dans nos inscriptions nous avons indubitablement *-ur* (et le gérundium *-u*, comp. note 50) avec le sens du futur, p ex., *qazγanurmän*, *birürmän*, I E 9, *saqynurmän* II W 6, etc. Mais ce même affixe peut également avoir le sens du présent (aoriste). Il est plus douteux qu'il y ait aussi un exemple de *-a*; comp. note 74 (*toqraqyqasän?*).

57) [I N 7]. Les détails de tout ce passage présentent beaucoup de difficultés, et l'exposé est en lui-même peu clair. Il importe de faire la comparaison du passage parallèle de II E 31. La forme *süsi*, son armée, leur armée, ne s'emploie, sans complément, qu'en parlant de l'armée des ennemis; comme le montre évidemment II, c'est de la sorte qu'ici aussi l'on doit comprendre cette expression. Le participe *[kä]lmis* = *käligimä* en II (comp. p. 30), venu, en est le complément déterminatif. *Oza* (ouig. id., avant), gérundium de *oz-* (djag., etc.), devancer; en II se trouve en outre ajouté *jaịa*, de *jaị-*, élargir, disperser (trans.); comp. I E 23, 34, II E 19, 33. *Aγyt-*, faire couler, laisser échapper (Radloff, *Wörterb.* I, p. 166; en II *aγytym* pour *aγytdym*, comp. note 56: *qamašty*); ou bien, ce mot peut-il signifier faire monter, laisser monter, de *aγ-* (djag.), monter (*aγdy*, II E 37, toutefois échappa plutôt que monta)? Je ne

saurais donc traduire ces mots autrement que je ne l'ai fait, quoique le sens ne soit pas trop clair.

Dans ce qui suit, les difficultés se rattachent surtout aux mots *tońra bir uγyš alpaγu* = *tońra jylpaγuty* (c-à-d., selon moi, *-γu⌣aty) bir uγyšyγ*, II E 31, et elles concernent soit les mots pris séparément, soit leur combinaison syntaxique. Qu'est-ce que *uγyš* ou *uγuš?* Radloff le traduit par «weise», (un homme) sage, ce qui, je crois, n'est pas correct. J'y vois une dérivation de **uγ, uq* dans les dialectes de l'Altaï, race, famille («Geschlecht, Familie, Herkunft», Radloff, *Wörterb.* I, p. 1605; ces dialectes n'ont jamais *γ*, mais seulement *q*, dans la fin des mots). En conséquence, *uγyš* signifierait: appartenant à une race ou à la même race, acception qui me paraît convenir partout où se présente ce mot (I S 1 = II N 1, I S 6, II E 25). Il peut très bien être identique au djag. *uγuš*, petit-fils, acception qui a pu surgir par une spécialisation de celle qu'on vient de nommer. Alors *Tongra* semble devoir être le nom de la race ou famille à laquelle appartient le tué, et probablement une race distinguée. Je ne saurais décider si ceci est la même chose que le *Thoung-lo* des Chinois, nom d'une horde des Houi-ho (voir, p. ex., Visdelou, p. 57 b). Enfin je suppose qu'*Alpagou* est le nom du personnage même, nommé, en II, *Yilpagou* (*jylpaγu⌣aty*, mot à mot: Y. son nom, c.-à-d. nommé Y.?). Je ne saurais croire qu'il y ait de relation entre ce mot et *alpaut* (coman, dial. de Kasan), *alpaγyt* (Tobolsk), *alpagut* (mongol), «Edelmann, Gutsbesitzer, Gutsherr» (Radloff, *Wörterb.* I, p. 430, 431). La marque de l'accusatif n'est ajoutée qu'au dernier mot, ici *ärig*, en II *uγyšyγ*. — Pour la traduction des mots *tońa⌣tigin juγynda*, pendant les funérailles de Tonga-téghin, je me range du côté de Radloff, «bei der Leichenfeier (der Bestattung) des Tonga-Tegin», sans pouvoir autrement donner de renseignement sur ce détail. S'il est correct que tous les combats mentionnés en I N 4—8 eussent lieu «en un an», il faut bien, comme cela résulte de ce qui suit, que l'épisode dont il s'agit ici, se soit passé en 730, l'année précédant la mort de Kul-téghin. A elle-même cette raison suffit pour rendre évident que Tonga-téghin (un Ogouz?) ne saurait être identique à ce *Thong-'o-te-kin* qui, suivant les sources chinoises, fut décapité, en 714, sous les murs de Pei-thing ou Bichbalik, quoique le nom semble être le même (voir p. 70 et suiv.). — Sur *ägirip*, en II *ägirä*, voir note 55.

58) [I N 7]. Le dernier élément de ce nom, *qadaz* ou *qadyz* (la confusion des deux signes pour *d* dans l'affixe *-da* s'expliquerait peut-être plus facilement, si la voyelle de la dernière syllabe était *y* que si elle était *a*?) a indubitablement un sens appellatif, p. ex., vallée ou quelque chose de semblable; mais, ne sachant rien là-dessus, j'ai maintenu le mot turc dans la traduction. Quant à la leçon adoptée par Radloff, *qadynda* (= ouig. *qadyn*), «unterhalb des Äsgänti», je fais observer, d'une part, que les deux inscriptions ont bien nettement *z* [illegible], qu'on ne saurait confondre avec *n* [illegible]; d'autre part, qu'en somme on n'écrit jamais *d* après *n*; voir p. 42, note 1.

59) [I N 9]. *Ulaju* («en s'y joignant», «suivi de»), gérundium de *ula-* (ouig., djag., osm., etc.), joindre, attacher («zusammensetzen, vereinigen, [sich mit Jd. vereinigen]; mit sich vereinigen, erlangen, erwerben», RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 1676—77), désigne que la (ou les) personne(s) nommée(s) après *ulaju,* vien(nen)t après celle dont le nom précède *ulaju* ou y est sous-entendu, ou bien qu'elles lui sont subordonnées (comp. I N 11, I S 1 = II N 1, II S 13, 14 trois fois; *ulady* I E 32, note 38; RADLOFF écrit *ulyju,* «sich anschliessend», *ulydy*, de *uly-*, «sich anschliessen»; mais dans son *Wörterb.* I, p. 1689, il traduit *uly-* par «sich unterwerfen, unterliegen; in Kummer sein, weinen»). La contre-partie en est *bašlaju*, voir note 23. Parmi les dames de la famille du kagan, celle du premier rang, c'est *ögäm qatun*, «ma mère la katoun» (note 18); à côté d'elle figurent *ögälärim*, mes mères, c.-à-d. mes belles-mères, les autres femmes du kagan défunt (différent de djag., etc., *ögäi*, adoptif); RADLOFF, dans son glossaire, p. 99, suggère aussi cette interprétation, tandis que dans le texte il traduit par «meine Tanten». *Äkä* ne peut être que sœur aînée et tante (RADLOFF, p. 90, où il rapproche djag. *ägäči*, sœur aînée, coman *ägäci*, tante); les langues turques peuvent bien exprimer ces deux idées par le même mot, comme frère aîné et oncle. *Kälińün*, de *kälin* (djag., osm., etc.), fiancée, mariée, bru (ici, peut-être, et brus et belles-sœurs) + *kün*, *-gün*, peuple, qui s'emploie enclitiquement pour désigner une assemblée, un corps de quelque chose; comp. ouig. *il-*, *äl-kün* = *il*, *äl*, peuple, et note 62 *inijigünim* (*ń* = *n* + *g* ou *k*, comp. note 24; *kälin:lärim* (sic!), mes brus, *Inscr. de l'Iénisséi*, III, 247). Concernant *qončuj* voir note 26. Le seul sens qui convienne ici, c'est celui de «mes épouses, mes femmes», qui doivent nécessairement être nommées dans ce contexte, mais qui n'auraient autrement pas été nommées.

Sur les formes conditionnelles *boldačy ärti*, etc., voir note 56. Dans sa traduction, RADLOFF voit le prétérit de l'indicatif tant dans ces formes que dans le subjonctif *joq ärsär* (= ouig. *joq ärsä*, p. ex. VÁMBÉRY, *Uig. Sprachm.*, p. 89 v. 52; p. 123 v. 102). En réalité, ce passage exprime seulement combien l'attaque de l'ennemi contre l'ordou fut dangereuse, attaque que néanmoins Kul-téghin réussit à repousser, sauf à y perdre la vie.

60) [I N 10]. *Jasar*, de *jasa-* (djag.), arranger, exécuter. (Dans sa transcription, RADLOFF le change en *jašar* [comp. *jašajur*, âgé de, I N 2] et traduit comme voici: «ewig (alle [?] Zeit) lebt [?] nur der Himmel») — La planche 12 dans *Inscr. de l'Orkhon* me paraît avoir nettement *törümis* (dans le texte imprimé, p. 9, *törimis),* par conséquent de *törü-*, *törä-* (ouig., etc.), naître, venir au monde. Il me semble qu'on peut le lire également dans l'*Atlas* de RADLOFF, pl. XIX, 2 (Kb.), l. 4, et dans la pl. XX, planche retouchée, il est effectivement rendu par *törimis*, comme dans *Inscr. de l'Orkhon.* RADLOFF lui-même lit à présent *tirimis*, il(s) vivai(en)t. L'emploi *gnomique* de la forme du prétérit en *-miš* ne ferait sans doute pas de difficulté; mais, d'après les langues apparentées, on s'attendrait peut-être plutôt que le verbe *vivre*

dont on ne trouve aucun autre exemple dans les inscriptions, aurait été, p. ex., *tiril-* (ou *tirig-?*).

61) [I N 11]. *Ātida,* quel qu'en soit le sens, doit être une forme incorrecte, les signes employés pour *t* et pour *d* étant incompatibles. Est-ce que par hasard ᛃ *dª* serait dû à une faute de taille au lieu de ᛃ *n͜č*, de sorte qu'il faudrait lire *itin͜čä* ou *iti‿an͜ča,* ce qu'on trouvera mentionné à la fin de la note 7? En tout cas, c'est à l'*äti* dont il est question là que j'ai pensé en traduisant par *abondamment*. Comp. *äti‿may*, II S 15, note 113? (Radloff, p. 94, a proposé d'autres conjectures peu plausibles, p. ex., *ätidä*, de sa chair, ce qui cependant eût dû être *ätindä*, etc.)

62) [I N 11]. Il ne saurait y avoir de doute sur la justesse de la leçon *injgünm (Inscr. de l'Orkhon)* dans cet endroit. Ce mot se retrouve I S 1 = II N 1 dans une combinaison toute pareille, et je l'interprète comme *ini,* frère cadet, + *-gün,* voir note 59. La difficulté gît en *j*, que je ne peux pas expliquer. (Autrement Radloff, p. 102.) — Le mot *oɣlan*, proprement enfant, garçon, me paraît, dans tous les endroits où il se présente (outre celui-ci, I S 1 = II N 1, I SE), ne pouvoir signifier que (jeune) prince de la famille du kagan, prince du sang, infant. Comp. Pavet de Courteille, *Dict. turc-or.*, p. 68, sous اوغلان: «chez les Mongols, titre des princes du sang impérial». Cette acception s'adapte à merveille à la hiérarchie de l'énumération donnée ici et en I S 1. — Concernant *šad* voir note 21; sur *bołdačy,* note 56. (C'est par inadvertance que Radloff a traduit comme voici: «O, ihr beiden Schad, etc.! Ich gräme mich, dass *meine* Augen und Brauen jetzt schlecht geworden».)

63) [I N 12]. *Likäṅ*, Likeng est l'ambassadeur *Liu-hiang* dont parlent aussi les sources chinoises, voir p. 78. Nous voyons que, dans ce mot chinois, le son *h,* que n'a pas le turc, est rendu par *k*. — *Is(i)ji* se rattache-t-il à *Likäṅ*, ou est-ce un autre personnage et, en ce cas, lequel? C'est ce dont je ne saurais rien dire. Dans une lettre, M. G. Schlegel a attiré mon attention sur le mot chinois *yü-chi*, historien impérial; mais je n'ose rien décider sur la possibilité de l'identité de ces mots.

64) [I N 12]. *Soɣd,* voir note 38. *Buqaraq* (leçon qui est tout à fait sûre) ne saurait être que Boukhara, cité très ancienne et déjà célèbre avant l'époque qui nous occupe ici. *Ułys* ou *ułus* doit être = ouig., osm., etc. *ułus*, djag. *ulus*, peuple, par conséquent, le peuple de Boukhara. Entre *soɣd* et *buqaraq* on trouve *bärčäkär (-lär?)*, qui semble également être le nom d'un peuple; je l'ai supposé identique aux Perses. La terminaison de *bärčäkär* — c'est ainsi que la pierre semble le porter, — m'est incompréhensible (comp. *ädizkär?* II E 1?). Si j'ai raison d'y voir un nom de peuple, *bärčälär* serait, d'autre part, d'autant moins vraisemblable que les noms de peuple ne s'emploient jamais d'ailleurs au pluriel.

65) [I N 13]. «Mon fils aimé, le kagan des Turghès,» c'est-à-dire «mon gendre», voir II N 9, note 114.

66) [I N 13]. *Tchang-sengun*, c.-à-d. l'ambassadeur chinois *Tchang kiu-i*, dont le titre était *kin-'ou-tsiang-kiun*, voir p. 78. Concernant *čyqan*, tchikan, qui doit être un mot chinois, M. G. Schlegel a bien voulu, sur ma demande, suggérer la possibilité du chinois *chi-kouan*, les historiens-censeurs de la cour.

67) [I S 1, II N 1]. Voici comment je conçois le sens de cette introduction destinée, selon moi, à ouvrir toute l'inscription (voir p. 87 et suiv.): Le kagan déclare qu'il vient de s'asseoir sur le trône; par conséquent c'est de son trône qu'il parle en kagan, et qu'il adresse son discours (c'est-à-dire la teneur de l'inscription) à ceux qui sont censés entourer ce trône: 1o ceux qui se joignent à lui comme sa suite (*ulaju*, note 59): ses parents de près et de loin (*inijigünim oγlanym*, note 62; *uγγšym*, note 57; *biriki*, note 35) et son peuple; 2o ceux qui sont placés à droite (*birijä*, note 22): la noblesse la plus qualifiée (? *šadapyt*, II S 13, 14, mot inconnu, apparenté avec *šad*, note 21? Ce n'est pas là sans doute ce mot qui, en chinois, est devenu «*soulipat*», p. 59, note 1?), et 3o ceux qui sont placés à gauche: les classes moins élevées(?) et les représentants de certains des peuples soumis.

Concernant le titre du kagan voir p. 73, note 2. — *Bu‿ödkä*, dans I, à ce temps, à l'heure qu'il est, comp. *ol‿ödkä* I E 21 = II E 18, *anday‿ödkä* I E 40 (quoique la pierre soit ici un peu endommagée, la leçon *bu‿ödkä* est parfaitement distincte et indiscutable). Au lieu de ceci, II porte *bödkä*, datif de *böd*, que Radloff traduit, sans doute avec raison, par trône; comp. I S 11 = II N 8, II E 2, où, comme ici, *bödkä olur-* signifie «s'asseoir sur le trône», «monter sur le trône», ce qui s'exprime aussi par *olur-* seulement (p. 33 note) — Le mot *sab* (fréquent dans cette partie de l'inscription; comp. aussi II E 39) ne signifie nullement «renommée, crédit» («Ruhm, Einfluss», Radloff), mais bien «message, mandement, appel, invitation» et autres choses semblables (p. 26); comp. l'ouigour *sab*, *sau*, «Kunde, Kundschaft, Ruf, Nachricht», *saučy*, «Prophet, Verkünder, Nachrichtgeber» (Vámbéry, *Uig. Sprachmon.*, p. 253), djag. *sauči*, messager, intermédiaire, *saoun*, invitation, convocation (Pavet de Courteille, *Dict. t.-or.*, p. 344). — Je lis le mot qui suit le premier *sabymyn* comme *tükäti* (non pas *tökti* R.), et je le traduis par «jusqu'au bout», proprement «en (l')achevant», gérundium de *tükät-* (ouig., djag., etc.), achever.

68) [I S 3, II N 2]. Concernant *amaty* voir note 13. — Le mot *ajyγ* s'emploie, comme tant de noms abstraits (note 11), soit adjectivement (*a kisi* I S 7 = II N 5), soit substantivement (ici, I S 5 = II N 4). Il tient à *ajyq* (osm., djag., etc.), dégrisé, qui a retrouvé la raison; intelligent; (ouig., téléoute) «Aufmerksamkeit, Beobachtung» (Radloff, *Wörterb.* I, p. 218 [? comp. plus bas]; «Wohlstand, Fülle, Reichthum(?)», Vámbéry, *Uig. Sprmon.*, p. 183); *ajy* (ouig.), «rein, sündlos» (Radloff, *loc. cit.*; «Tugend, Güte, Wohlthat», Vámbéry, *loc*

cit.); *ai* (altaï), «Richtigkeit, Regel, richtiges Verständniss, Einsicht, Erklärung» (RADLOFF, *loc. cit.*, p. 3). D'après le contexte, notre *ajyγ*, en tant qu'adjectif, signifie «rangé, instruit, policé», et, comme substantif, «civilisation, degré supérieur de développement intellectuel et moral, instruction, politesse» (est-ce que l'ouig. *ajyq* se prendrait aussi dans cette dernière acception dans le seul exemple où ce mot semble figurer, exemple cité et par Vámbéry et par Radloff: «Si l'on donne *ajyq* [de l'éducation?] à une propriété [c'est-à-dire à un serf], elle ne ploie pas la nuque»?). — Sur *Ötükän*, Eutuken, voir note 32; sur *olursar*, note 29; sur *buń*, p. 25 et 91 note 2; *iltä*, locatif, «dans le peuple», comp. p. 22.

69) [I S 3—4, II N 2—3]. La plupart des noms propres qui se présentent ici, sont mentionnés dans les notes précédentes. Quant à *taluj*, je doute que ce soit là un nom propre, et je suis plus porté à y voir le même mot que *talai*, la mer, mot qui se présente dans les idiomes turcs du Nord (et dans le mongol). KLAPROTH, *Spr. u. Schr. d. Uig.*, p. 11, donne *taloi*, d'après le vocabulaire ouigour-chinois. Si cette forme est correcte, nous aurions une concordance complète avec le *taluj* des inscriptions. — *Toquz ärsin*, les Neuf-Ersins, nom inconnu d'un peuple ou d'une localité du côté du Thibet. — Concernant *Jir-bajyrqu* voir note 41. — Le mot *kičig (tägmädim)*, qui figure deux fois, est conçu par RADLOFF, qui le transcrit «*käčig*», comme passage, «Uebergang (über einen Fluss)» (de *käč-*, passer): «den Uebergang zu den Talui —, den Uebergang (über den gelben Fluss) zu den Tibetanern habe ich nicht erreicht» (p. 113). Sans mentionner d'autres objections, je ferai seulement observer 1° que le thème *käč-* s'écrit toujours d'ailleurs sans ᛚ et évidemment a eu *ä* pur (comp. p. 16, note 2); 2° que le verbe *täg-* régit toujours le datif et, pour cette raison, on aurait forcément dû dire *käčigkä*. Je vois en *talujqa* et *tüpütkä* le régime de *tägmädim*, et en *kičig* le mot turc ordinaire pour «petit», et, quoique ne pouvant en signaler aucun parallèle, je suppose qu'on a pu s'en servir comme renforçant la négation, à l'instar de *brin*, *mie* («nullement»).

70) [I S 5, II N 3—4]. Le mot *tüzältim* ou *tüzültim*, que j'ai traduit par «j'entrai en relations», aurait peut-être pu se traduire plus correctement par «je me suis réconcilié» ou «j'ai fait une convention (avec —)» (comp. p. 75 et suiv.). — RADLOFF fait dériver *isigti* (p. 102 «*isinti*», comp. plus haut p. 22, note 1) de l'ouig. *is*, odeur, et le traduit par «Wohlgerüche», parfums, par conséquent synonyme de *qoqyłyq* II S 11. Si, comme je le crois avec certitude, je suis fondé à lire *isigtisin* II N 11, l'adjectif préposé *äkinlig* montre que ce doit être le nom de quelque espèce de blé, article qui, lui aussi, devrait figurer parmi les choses que les Turcs reçurent de la Chine (comp p 67 et note 115). Quant à l'étymologie de ce mot, je ne me prononcerai pas là-dessus. — *Qutaj* (*qotuj?*) signifie «soie» selon la présomption, sans doute correcte, de RADLOFF. Ceci se trouve aussi confirmé par II N 11, seul endroit où nous trouvions ce mot combiné avec un adjectif (voir note 115). — *Sab*, voir note 67; *ayγ* (fréquent dans cette section; comp. I N 12) = ouig. id., 1° libéral, généreux;

2o objets précieux (RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 154); il est vraisemblable que ce mot peut signifier aussi présent, don, tandis que «Tribut, Lohn» (RADLOFF) ne convient pas. Comp., quant aux «*aγy*» que les Turcs reçurent de la Chine, un vers du Koudatkou Bilik: «*Kitai arkiši kezse arkiš turur kajun kelkü erdi tümendü aki* [c.-à-d. *aγy*]; wenn Chatai's [= China's] Karavane dahinzieht, so ist es eine Karavane, von wo tausendfache *Spenden* kommen sollen», VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 134—135 v. 8 (RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, p. 149 = 126, 35).

71) [I S 5, II N 4]. Les formes *sabyn* et *aγyn* sont cas instrumental se terminant par ⟩; voir p. 29. Concernant *arap* — c'est ainsi, je suppose, qu'il faut lire *rp*, du thème *ara-* — voir note 11, p. 142. — Dans ce qui suit, je me suis rangé, malgré beaucoup de doutes, à l'avis de RADLOFF, et conçois *üjür* (ou *öjür*) comme répondant aux altaï, téléoute *ǖ-*, kirg. *üi-*, sagaï, koïbal *üg-*, djag. *ök-*, accumuler, entasser («anhäufen, aufhäufen», RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 1798, 1800, 1807, 1178). Mes doutes se basent soit sur la forme du mot, qui semble plutôt concorder avec les formes modernes les moins primitives, soit sur le sens figuré où il doit être employé ici et dont, ce semble, il n'y a pas d'analogue dans les autres idiomes. En tout cas, ce mot doit nécessairement, selon moi, se concevoir comme verbe transitif, à cause de l'accusatif *biligin*, «leur savoir», en II, tandis que Radloff traduit: «— so ist (bei ihnen) einsichtsvolles Wissen verbreitet», et, dans le Glossaire, p. 104, il explique *üjür* comme «aufgehäuft, viel». J'ai traduit: «ils (les Chinois) répandirent(?) parmi eux leur civilisation, etc.»; il aurait été peut-être plus correct de l'interpréter ainsi: «ils (les Turcs) amassèrent, c'est-à-dire s'approprièrent largement, la civilisation, etc. des Chinois», ou bien «ils firent croître leur (propre) civilisation, etc.»? Le thème du verbe affecte vraisemblablement la forme *ü-* (+ *j-ür*) et non *üi-*, *üj-* (+ *ür*); en somme, les diphtongues palatales ne semblent pas se présenter (voir p 27). Comp. *ümäzsän*, note 74 (*kü* [note 19]: *ü-* = altaï *kǖ*: *ǖ-*?).

72) [I S 6, II N 4]. Le sens du mot *bisük (bisükiṅä)* m'est obscur, et j'ai dû passer sur ce mot dans ma traduction. Voici la traduction de tout ce passage par RADLOFF: «(Selbst) der sich irrende Mensch wagt sich nicht an die Ehre (den Schmuck) ihrer Weisen und ihres Volkes», et dans le Glossaire, p. 139, il traduit *bäsük* par «der Schmuck, Glanz», tout en en rapprochant l'ouigour *bäzük*, qui signifie orné; ornement(?); comp. djag., osm. *bäzäk*, ornement, parure, du thème verbal *bäzä-*, ouig. *bäz-*, orner, parer. Cependant l'on verra que, dans tous les idiomes cités, ce thème a *z*, et non *s*, ce que d'autre part nous trouvons dans l'inscription, et comme l'ancien turc distingue, d'une manière très conséquente et en concordance parfaite avec le djagataï et l'osmanli, entre *z* et *s*, comme en général entre les sons vocaliques et les sons soufflés, l'interprétation de RADLOFF devient tout à fait invraisemblable, d'autant plus qu'en lui-même le sens me paraît demeurer assez obscur. A regarder la forme seulement, je supposerais plutôt que *bisük* était = ouig., djag., etc. *bišük*, *-ik*, cuit, mou, mûr, de *biš-* *(piš-)*, cuire, être cuit, devenir mou, mûr

(aussi «se souvenir», PAVET DE COURTEILLE). Alors le mot devrait être employé dans quelque sens spécial, figuré, que je ne pourrais pas mieux définir.

73) [I S 6—7, II N 7]. Concernant *üläsik* voir p. 38, note 1. — Quant à *čoγaj*, que je traduis par «sombre», comp. djag. *čoγa*, ombre. — La forme *tügültin*, *-tün* est obscure. RADLOFF, qui la change en *tögültiṅ* (avec *ṅ*), traduit «— so habt ihr euch über den dichten Bergwald ergossen», ou, p. 128, «du ergossest dich vom [!] dichten B.», ce qui eût dû être *tögültig* ou plutôt *tökültig* (comp. p. 21). Ma traduction se fonde sur l'hypothèse que cette forme pourrait être un gérundium, formé de *tügül* (djag., etc.), (il, ce) n'est pas, par analogie avec les formes en *(-ma)-tyn*, *(-mä)-tin*, mentionnés dans la note 75. Mais j'hésite beaucoup à avancer cette opinion, et je n'en saurais citer de parallèle dans aucun autre idiome turc. — La leçon *qonajyn* est parfaitement nette et sûre; c'est ainsi que lit le texte typographié dans *Inscr. de l'Orkhon*. (RADLOFF lit *qojbin*, qu'il transcrit *qojyp än* et traduit par «verlasset (die Ebene)» ou bien, p. 91 et 108, «(die Steppe) verlassend, steige hinab». Toutefois, cette leçon et son interprétation sont impossibles en elles-mêmes, et pour des raisons de grammaire [par ex., gérundium en *b* au lieu de *p*] et pour des raisons de logique [où descendre de la plaine?]). — Concernant *aïγy* voir note 68. — *Bušγur-* ou *bošγur-* (également I E 13 = II E 12) est le transitif de l'ouig. *buš-*, *boš-*, «aufwallen, zürnen, hassen» (VÁMBÉRY), djag. *boš-* «s'altérer, se gâter, se fâcher, se tourmenter» (PAVET DE COURTEILLE). D'après le contexte, cette forme transitive ne s'emploie nullement en mauvaise part exclusivement «fâcher, irriter» («erzürnen», RADLOFF), mais doit signifier «enflammer, exciter». (VÁMBÉRY. *Uig. Sprachmon.*, p. 125, cite un verbe *bošur-*, qu'il traduit, je ne sais de quel droit, par «loslassen; weglassen, verabschieden». A en juger d'après la forme de ce mot, on le croirait transitif du thème verbal en question *boš-*, par conséquent = notre *bušγur-*, *bošγur-*, plutôt que dérivation de l'adjectif *boš*, vide, d'où *bošat-* (= osm., djag.), vider, lâcher, répudier. Dans le seul exemple cité par Vámbéry et qu'il traduit ainsi: «Viele wunderbare Dinge mir zeigend, hast du mich entlassen» *(bošurdung)*, notre mot semble aussi bien pouvoir signifier «tu m'as excité, tu as piqué ma curiosité», ou autres choses semblables?)

74) [I S 8, II N 6]. On doit concevoir tout ce passage comme les avertissements du kagan à ceux de ses sujets qui avaient le désir d'émigrer en Chine. Concernant les formes en *-sar* voir note 29, sur *-tačy*, *-täči*, avec le pronom personnel affixe *sän*, voir note 56. — Je ne saurais concevoir *arqyš* que comme «caravane», répondant à l'ouig. *arγyš* (RADLOFF) ou *arqyš*, djag. *arqiš* (PAVET DE COURTEILLE), id. Cette acception satisfait également à II E 25. Si j'ai traduit le mot parallèle *tirkiš* par «convoi», c'est un peu plus arbitraire, ne connaissant pas aux autres idiomes turcs un pareil substantif. Mais il peut se rattacher au verbe djag. تیرکشمك, osm. *tärkäš-*, marcher à la file, à la suite l'un de l'autre (BARBIER DE MEYNARD, *Dict. turc*, I, p. 460, y compare *tärki*, arrière de la selle; comp. aussi VÁMBÉRY, *Etymol. Wörterb.*,

p. 170 nº 182 II, p. 166 nº 172 II?). *Ysar* doit être pour *ydsar* (comp., immédiatement après, *tosaq* ou *-syq?*), de *yd-*, envoyer (p. ex. II E 25 et souvent; on ne pourrait songer ni à la forme *ys-* [RADLOFF, *Wörterb.*, I, p. 1385] ni à la forme *ï-* [ibid., p. 1409] = *yd-*, la première de ces formes étant limitée aux dialectes où un *d* primitif est devenu *z*, *s* [p. ex., *azaq* pour *adaq*, pied], tandis que la seconde est basée sur la transition de *d* en *i̯*, *j* [p. ex. *ajaq*]). — Dans la combinaison suivante *näṅ‿buṅ‿oγ(?)‿joq*, j'ai supposé que *γ* pourrait exprimer *oγ*, «même, aussi», particule mentionnée dans les notes 5, fin, et 34. —

Dans le mot que je transcris *toqraqyqasän*, le thème est *toq* (adjectif qui se retrouve dans tous les idiomes turcs), rassasié, + *-raq*, affixe de comparatif. Puis j'ai présumé — mais c'est là une pure supposition, — que *-yq-* pourrait être l'affixe verbal mentionné dans la note 14 («devenir plus rassasié»), et qu'en fin on y a ajouté *-a* comme marque du futur; comp. note 56, fin, et les formes de la 1e personne *ölüräjin*, *uruγsyratajyn*, I E 10, *itäjin*, I E 39, *qonajyn*, I S 7, *ydmajyn*, II E 33, *igidäjin*, II E 35. — La fin de tout ce passage présente de grandes difficultés, et la pensée semble en elle-même peu claire, en tout cas exprimée peu clairement. Parmi les mots constitutifs, *ačsyq* doit signifier «faim, l'état d'avoir faim» (comp. ici *ačsar*, subjonctif de *ač-*, avoir faim, et *ač*, adjectif, qui a faim, II E 38), et il faut que *tosyq* ou *tosaq* signifie «satiété, l'état d'être rassasié», soit que *d* soit tombé devant *s* (comme en *ysar*, v. plus haut; comp. *todsar*, subjonctif de *tod-*, être rassasié = djag., osm., etc. *toi-*), soit plutôt que le mot soit formé de la racine *to-*, remplir (d'où aussi *toq*, v. plus haut). (RADLOFF, qui, I SW, change arbitrairement *tojgt : bu . . .* [comp. son *Atlas*, pl. XIX et XX, *Inscr. de l'Orkhon*, p. 8, I, 55] en *tojg* («*tojyn*»): *tbu . .*, voit dans le premier de ces mots le *toj (toi)* qui se retrouve dans tous les idiomes turcs et qui signifie «festin, noce», et, p. 128, la présence de cette forme à côté du thème verbal *tod-* lui permet, pense-t-il, de conclure que la forme secondaire *toi-* était en usage, même pour la part du thème verbal, «dès le VIIIe siècle». Mais, quand même nous aurions vraiment le mot *toj (toi)* dans I SW, ce qui, selon moi, est impossible, cette conclusion de Radloff n'en serait pas mieux fondée. En effet, on ne peut pas prouver que *i̯*, *j*, de *toj* provienne d'un *d* antérieur; au contraire, nous avons de prime abord la diphtongue dans ce substantif, et c'est aussi là ce que nous trouvons dans les idiomes où *d* est d'ailleurs développé autrement, par exemple, le koïbal *toi*, noce(s), mais le thème verbal *tos-* (*toskan*, rassasié), cet idiome étant du nombre de ceux où le *d* primitif s'est changé en *z*, *s*.)

Reste enfin *umäzsän*, qui en tout cas doit être une 2e personne (comme toutes les formes verbales précédentes) de la forme négative (*-mäz*) d'un thème verbal *ü-*. J'incline à penser que c'est le même thème qui nous rencontre en *ü-jür*, note 71. Si cela est, ce mot signifierait donc littéralement: «tu n'amasseras pas», c.-à-d. «tu n'augmenteras pas, tu n'éprouveras pas à un plus haut degré de satiété, de faim».

Dans la première partie de notre passage, la leçon de II, *ačsar*, «si (quand) tu as faim», est préférable à celle de I, *ačsyq*, qui donnerait l'étrange

sens que voici: «tu ne ... ni faim ni rassasiement», et qui est due peut-être à une anticipation du *ačsyq* suivant. Quoi qu'il en soit, il reste assez d'obscurité, et en somme je ne puis comprendre l'ensemble que dans l'hypothèse, arbitraire il est vrai, que la première partie du passage se rapporte à ceux des Turcs qui veulent émigrer (ce que j'ai désigné en intercalant «autrement»), et la dernière à ceux qui veulent rester.

75) [I S 8—9, II N 6—7]. J'ai traduit *andaγyṅyn* par «ceux des tiens qui étaient là», de *andaγy* (djag. *andaγi)* + l'affixe de la 2e personne, *-ṅ-yn*. Peut-être qu'il eût été plus correct de traduire par «ceux des tiens qui étaient tels», c'est-à-dire qui pensaient et agissaient ainsi, qui avaient les mêmes idées, de *andaγ*, tel, pareil, + *-yṅ-yn*. — Selon moi, *ałmatyn* est gérundium (passé) de la forme négative de *ał-*, prendre, accepter (comp. *oł sabyγ ałyp,* I S 7 = II N 6), de sorte que l'affixe *-matyn* est = *-bīn, -pīn (b* pour *m)* des dialectes de l'Abakan. Comp. *qazγanma[ty]n*, II E 33, si cette leçon est correcte. Sur la forme latérale en *-maty* voir note 15.

76) [I S 10, II N 7]. En traduisant *joq čyγai̯* par «de rien et pauvre», j'ai suivi Radloff: «das elende, arme Volk», par conséquent à peu près la même chose que le *čyγai̯ budunyγ* qui suit immédiatement. Est-ce que la première expression ne peut plutôt signifier «(ceux du peuple) qui n'étaient pas pauvres»?

77) [I S 10, II N 7—8]. Ici encore, plusieurs mots sont douteux. Dans *igid-barγu* j'ai cru voir, bien qu'avec doute, un nom verbal en *-γu* (= ouig. *-qu,* Vámbéry, *Uig. Sprachmon.*, p. 39) d'une combinaison *igid-bar-*, dont la signification pourrait être «faire des progrès», «tirer profit», ou autre chose semblable *(igid-*, élever, relever, accomplir). Mais qu'est-ce que *azu*? Pourrait-ce être le gérundium de *az-* (ouig., djag., osm., etc.), s'égarer, perdre la raison? Et le sens de l'ensemble pourrait-il être à peu près ceci: «Que vous vous égariez ou que, par suite de mes avertissements, vous vous avanciez (dans la bonne voie), écoutez ceci»? Cependant c'est là une idée si vague que je n'ai même pas osé le donner à entendre dans la traduction.

78) [I S 11, II N 8]. Concernant *näṅnäṅ sabym ärsär,* «quoi que soit mon message», «tout ce que j'ai à vous dire», voir p. 29, note 1.

79) [I S 11]. *Jaṅyłdačysiz* ne saurait signifier que «vous tomberez en faute», futur de *jaṅył-*. Mais qu'est-ce qui les fera tomber en faute? Le seul mot qui semble en comporter l'indication, est *gü*. Je l'ai lu comme *ägü,* et j'y supposerais un gérundium de *äg-* (djag. id.. ouig. *äk-* [*äg-*?]), osm. *äi-*), courber, incliner, pencher. Est-ce donc qu'il pourrait signifier, par exemple, «en détournant (de leur fidélité) les nobles qui ont obéi au trône, etc.»? Ne sachant si *äg-* peut s'employer dans un pareil sens figuré, j'ai laissé en blanc la traduction.

80) [I S 11]. Concernant *symady* voir note 44.

81) [I S 12]. Sur *adynčyγ* voir p. 42. Le mot *barq* désigne évidemment ici, comme I N 13 et II N 14, II SW, le temple (la salle des ancêtres) élevé, sur l'ordre de l'empereur chinois, à côté du monument; voir p. 78, 80 et suiv. Je le traduis ici par «édifice». Dans d'autres endroits (II E 32, 34, 37) il s'emploie dans la combinaison *äb barq*, que je traduis par «maison(s) et bâtiment(s)»; j'aurais pu dire aussi «maison(s) et mobilier(s)» (comp. Pavet de Courteille, *Dict. turc-or.*, p. 147, «maison; mobilier de la maison»; Vámbéry, *Uig. Sprachmon.*, p. 149, XXIX, v. 2, «Hausgeräth»); si j'ai préféré la première traduction, c'est d'une part à cause du parallélisme avec l'acception ci-dessus nommée, d'autre part, parce que d'après le sens ce seraient plutôt choses fixes dépendant de la maison et que, dans une attaque, on détruit et n'enlève pas. En réalité, la combinaison *äb barq* est seulement = maison(s). Les leçons *jaraturtym* et *ičin‿tašyn* sont parfaitement sûres. On verra qu'avec les verbes doublement transitifs la personne à qui l'on fait faire quelque chose, est désignée par le datif, comme, par exemple, en osm., en yakoute (Böhtlingk, *Jakut. Gramm.* § 560), etc.

82) [I S 13]. La lecture et l'interprétation de la première moitié de cette ligne sont extrêmement douteuses, et je ne crois pas être parvenu à bien rencontrer. Le mot *ärig* m'a fait penser au djag. *ärik*, dur, rude, grossier (Pavet de Courteille, p. 107; Radloff, *Wörterb.* I, p. 762), et en somme j'ai cru que ceci faisait allusion au fait que le monument était érigé dans un lieu désert, et non dans le voisinage immédiat de demeures pour les hommes. — Concernant *atysy Jolyγ tigin* voir p. 84 et suiv., et note 10; comp. également note 84.

83) [I N E]. Pour comprendre les dates données dans ce passage, il faut, d'une part, comparer la date de l'inscription chinoise qui se trouve sur ce même monument (voir p. 83), d'autre part, jeter en somme un coup d'œil sur l'antique chronologie chinoise, si exacte et si remarquable, usitée depuis plus de 4000 ans et sans interruption aucune. Comp. sur ce point Ideler, *Ueber die Zeitrechnung der Chinesen* dans Hist.-philol. Abhandlungen d. Kgl. Akad. d. Wissensch. zu Berlin, aus dem Jahre 1837, p. 199 et suiv.; J. Williams, *Observations of Comets, from B. C. 611 to A. D. 1640, extracted from Chinese Annals*, London 1871, p. XV et suiv., avec les tableaux qui s'y rapportent, *A-G*; H. Fritsche, *On Chronology and the Construction of the Calendar with special regard to the Chinese computation of time*, St. Pétersbourg 1886.

L'année chinoise est une année lunaire ordinairement composée de 12 mois (lunaisons), chacun de 29 ou de 30 jours, en tout, par conséquent, 354 ou 355 jours. Les écarts d'avec l'année solaire sont compensés par l'intercalation, faite tous les deux ou trois ans, d'un mois entier, et cela suivant des règles astronomiques déterminées (le mois bissextile étant la lunaison au cou-

rant de laquelle le soleil n'entre pas dans une nouvelle constellation zodiacale), en sorte qu'en dedans d'un cycle de 19 ans il arrive 7 années bissextiles de 13 mois (lunaisons), soit 384 ou 385 jours. L'année isolée est désignée soit comme le quantième du règne de tel empereur ou de telle période de son règne, soit d'après sa place dans un cycle de 60 ans, dont le point de départ remonte à l'an 2637 av. J.-C., et dont les années constitutives sont désignées, non point par des chiffres, mais par des caractères cycliques particuliers, formés par des combinaisons alternantes de deux séries de caractères (1894, p. ex., est *kia-ou,* c'est-à-dire la 31e année du 76e cycle sexagésimal, le numéro du cycle lui-même n'étant toutefois ordinairement pas exprimé). Concernant un autre cycle antique de 12 ans, aujourd'hui tout à fait hors d'usage en Chine, voir ci-dessous. Le premier mois (lunaison) de l'année chinoise est celui au courant duquel le soleil entre dans la constellation des Poissons; d'après cela le premier jour qui puisse constituer le jour de l'an de Chine, est, d'après l'ère julienne, le 21 (le 20) janvier (Fritsche, *loc. cit.,* p. 21, et non le 22, Williams, p. XVI), le dernier, le 20 (le 19) février. Le jour isolé est désigné soit de la même manière que chez nous, comme quantième de tel mois, soit d'après sa place dans un cycle («semaine») de 60 jours continué depuis des millénaires et avec les caractères cycliques tout à fait les mêmes que ceux du cycle de 60 ans.

Après ces quelques remarques générales, passons à la date de l'érection de notre monument, date fournie par l'inscription chinoise et que j'ai communiquée p. 83. Ici la désignation de l'année est on ne peut plus incontestable: «la 20e année de (la période) *K'ai-youen*» correspond au laps qui s'étend du 1er ou 2 février 732 au 20 janvier 733 de notre ère, et cette année a précisément le caractère cyclique «*Jin-chin*», c'est-à-dire la 9e année du (57e) cycle sexagésimal, dont la première année est 724 (*L'art de vérifier les dates,* t. II, partie 2, Paris 1818, p. 288, 309. Ideler, *loc. cit.,* p. 236; Williams, *loc. cit.,* p. 110 et tabl. *C, F, G;* Fritsche, *loc. cit.,* p. 86.)

La difficulté d'identifier la date complète, «le *x*e mois (appelé) *Sin-tcheou,* de la nouvelle lune le 7e jour (appelé) *Ting-ue(e)i*», gît en ce que le chiffre désignant le mois (la lunaison) est mutilé; on n'en voit nettement que la partie supérieure, trait presque vertical avec un trait transversal, à peu près horizontal. Quant à ce chiffre, on y a vu 12 (chin. 十) dans la transcription représentée, dans *Inscr. de l'Orkhon,* dans la planche qui regarde la page XXV, et l'on trouve la même manière de lire et dans G. v. d. Gabelentz, ibid., p. XXVI, et — bien qu'avec doute, à ce qu'il semble, — dans G. Schlegel, *Stèle funéraire,* p. 45. Toutefois, cette leçon ne peut pas être juste. D'abord il ne tombe, dans le 12e mois de cette année-là, aucun jour ayant le caractère cyclique indiqué, savoir *Ting-ue(e)i* (c'est-à-dire le 44e du cycle sexagésimal, la «semaine» chinoise de 60 jours). Si néanmoins M. Schlegel fixe par calcul la date de l'inscription au 28 janvier 733, ceci tient à une inadvertance, et ne concorde pas avec ses propres indications de la page 46. Il est vrai que ce jour a le caractère cyclique *Ting-ue(e)i,* mais il ne rentre pas dans le 12e mois de la 20e année *K'ai-youen,* qui finit le 20 janvier 733. En effet, le 28 janvier

733 correspondrait au 8e jour du premier mois de la 21e année *K'ai-youen.* (M. Schlegel indique lui-même que la nouvelle lune a eu lieu en Chine le 21 janvier 733; mais, comme le mois commence par le jour même de la nouvelle lune [IDELER, *loc. cit.*, p. 252], ceci est donc le premier jour du premier mois de la nouvelle année.) Mais si, d'autre part, on veut regarder les représentations photographiques de *l'Atlas* de RADLOFF, pl. XVI, ou des *Inscr. de l'Orkhon*, pl. 15, il devient hors de doute qu'on ne saurait jamais lire 12 (十二): il n'y a de place que pour un seul chiffre. On doit donc penser préférablement à 10 (十); en effet, c'est là la leçon de M. WASSILIEW, dans RADLOFF, p. 169. Toutefois ceci non plus ne peut être correct; car dans cette année-là il ne tombe, au 10e mois, dont le premier jour était = 24 octobre (avec le caractère cyclique *Sin-w(e)i* = 8), pas plus de jour *Ting-w(e)i* (44) qu'au 12e mois. Aussi M. Wassiliew n'a-t-il pu rendre cette date que tout vaguement par «im November 732». — Je suis fermement convaincu qu'il faut lire 7 (en chinois 七), chiffre dont la partie supérieure ressemble précisément au chiffre 10 (à peu près 十). Ce même chiffre 7 se présente peu après tout conservé, et le chiffre mutilé en question concorde parfaitement à la partie correspondante du chiffre 7. La ressemblance se manifeste surtout, si l'on fait passer une règle par le milieu des caractères symétriques de cette ligne verticale, qui, comme l'inscription tout entière, a été gravée avec une admirable précision. Alors on verra distinctement que le trait vertical du chiffre en question n'est pas dans la ligne médiane même, comme tel serait le cas, si c'était un chiffre symétrique, 十 = 10, mais un peu à gauche de cette ligne, tout comme dans le chiffre 7 en dessous. Il me paraît même que dans les photographies l'on peut poursuivre nettement l'inflexion à droite de la partie inférieure de ce chiffre. Si donc nous lisons «le 7e mois», cela concorderait d'abord avec la désignation chronologique de l'inscription turque, à laquelle nous reviendrons tout à l'heure et d'après laquelle le monument fut précisément inauguré au 7e mois; mais ensuite c'est là le seul mois pour lequel les autres données se laissent combiner. De fait, le jour *Ting-w(e)i* tomba dans ce mois, répondant au 1er août 732. De plus, d'après les calculs que mon collègue, le Dr T.-N. Thiele, professeur d'astronomie, a bien voulu faire pour moi, il y eut nouvelle lune en Chine le 26 juillet 732 à 10h1/4 du soir. Ce jour-là, répondant au caractère cyclique *Sin-tcheou* (38), était donc le premier jour du 7e mois, et par conséquent le 1er août est précisément le septième jour du mois. A ceci concorde encore parfaitement un autre calcul, d'après lequel le jour *Sin-w(e)i* (le 8e du cycle sexagésimal), le 1er du 8e mois de la même année, où eut lieu une éclipse de soleil, est le 25 août 732 ($25 - 1 = 60 + 8 - 44$; voir *Mémoires concernant les Chinois*, XVI, p. 25; *L'art de vérifier les dates*, II, 2, p. 130). – Reste encore à mentionner le caractère cyclique *Sin-tcheou* (le 38e du cycle sexagésimal), ajouté à côté du mois. Ce n'est là, à n'en pas douter, que la désignation du jour de la nouvelle lune, le premier jour du mois, ce qui cadre avec toutes les données, mais qui pourrait sembler d'ailleurs une addition superflue. En tout cas, il faut que ce caractère cyclique soit employé ici d'une autre manière que celle dont on emploie aujourd'hui les caractères cycliques, aussi par rap-

port aux mois, et qui, en outre, ne semble pas usitée depuis trop de siècles (IDELER, *loc. cit.*, p. 210); car s'il en était ainsi, il n'y aurait en somme aucun mois au caractère cyclique *Sin-tcheou* dans cette année chinoise.

Je regarde donc comme prouvé que la date de l'inscription chinoise équivaut au *1er août 732* de notre ère.

Or quant aux Turcs, nous lisons, à la date de 553, dans les annales chinoises qui parlent d'eux: «Ils n'ont point de calendrier, et comptent les années d'après le nombre de fois que les plantes ont verdi» (*Journ. asiat.*, 6e série, III, 1864, p. 335). Il n'y a aucun doute que non seulement cette communication ne soit correcte pour la part du temps auquel elle appartient, mais encore que plus tard aussi les Turcs ne devancent ordinairement pas pour l'usage quotidien le point désigné dans la relation. En effet, peut-on voir autre chose dans nos inscriptions qui, n'ayant pas d'autre moyen d'indiquer le moment de tel ou tel événement, le rapportent à l'âge du téghin ou du kagan (comp. p. 94)? Mais aussitôt que, dès la seconde moitié du VIe siècle, les Chinois ont commencé à faire sentir leur ascendant sur les Turcs et même à recevoir de certains d'entre eux un tribut, une des premières conséquences de ce fait, comme chez tous les peuples qui entraient dans une relation analogue avec les Chinois, c'est l'imposition du calendrier chinois. Suivant DEGUIGNES, *Hist. générale des Huns, etc.*, I, 2, p. 404, ceci eut lieu en 586. Cependant il est permis de douter que, chez les anciens Turcs, l'emploi de ce calendrier ait dépassé notablement la sphère d'action officielle, et les exemples que nos inscriptions fournissent de son emploi, annoncent en outre que l'exactitude du calcul du calendrier et de la désignation de ses divers éléments, a laissé, chez nos Turcs, beaucoup à désirer. (Sur l'emploi de ce même calendrier, originairement chinois, dans d'autres tribus turques, on a un mémoire important, rédigé en 1444 environ à Samarkand par le prince turc OULOUG-BEG; comp. IDELER, *Ueber die Zeitrechnung von Chatâ und Igûr*, dans Hist.-philol. Abhandl. d. Akad. d. Wiss. zu Berlin, aus dem Jahre 1832, p. 271 et suiv.).

Or, on ne tardera pas à voir que les dates fournies par ce passage, I NE, se basent sur le calendrier chinois. Les années sont désignées d'une manière singulière, conformément à un ancien cycle de 12 ans, usité depuis un temps immémorial et tout à fait uniformément dans toute l'Asie Orientale et Centrale et qui s'emploie aujourd'hui même chez certains peuples. Chaque année de ce cycle porte le nom d'un animal, savoir: 1o rat; 2o bœuf; 3o tigre ou léopard; 4o lièvre; 5o dragon; 6o serpent; 7o cheval; 8o mouton; 9o singe; 10o poule; 11o chien; 12o porc (comp. ABEL RÉMUSAT, *Recherches sur les langues tartares*, I, 1820, p. 300 et suiv.; KLAPROTH, *Tableaux histor*, p. 169; IDELER, Abhdl. d. Ak. Berlin, 1832, p. 235; 1837, p. 276 et suiv). Ici, nous sommes en présence des deux d'entre ces noms: l'année du Mouton (*qoị*) et celle du Singe (*bičin*, non *pičin*, comme l'écrit Radloff; l'inscription porte très nettement ᛟ, non 1; comp. aussi plus haut, p 24). Cependant, comme ces dénominations des années n'ont, au plus haut degré, qu'une valeur relative, et non pas absolue, il serait impossible de décider quelles années du Mouton et du Singe on veut désigner, si nous n'avions la date de l'inscription chinoise.

Or, en réalité il se trouve que l'année 731 était précisément celle du Mouton, et 732 celle du Singe. Nous savons qu'il en était ainsi chez les Chinois, mais — comme du reste nous pourrions nous le dire nous-mêmes, — ceci concorde parfaitement, même avec l'usage actuel du cycle duodénaire chez les Turcs Orientaux, ou avec des indications qui se trouvent dans des auteurs mahométans anciens (quoique bien plus récents que nos inscriptions), surtout Aboulghazi Behadour-Khan. Par exemple, Genghiz-Khan mourut le 14 ramazan 624 ap. l'hég. (août 1227), ce qui est indiqué être l'année du Porc: 1227—41.12 = 735, qui était également l'année du Porc, etc.

A ceci l'on ajoute l'indication du mois (excepté dans la première date) et du jour, ce dernier s'exprimant au moyen du datif (*-qa*, *-kä)* du nombre cardinal, comme, en somme, on se sert du datif pour désigner le temps où se passe une chose (comp., entre autres, Böhtlingk, *Jakut. Gramm.* § 564), p. ex., souvent *jylqa*, en l'an, *jašyňa*, dans sa (*ne)* année, *ödkä*, au temps, I S 1, etc. (Radloff, qui lit *jigirmiki, otuzqy*, là même où ᛋ est parfaitement net et distinct, regarde ces formes comme nombres ordinaux au nominatif: le 20e, le 30e, formations qui seraient sans aucun parallèle dans les idiomes turcs.) Les chiffres forts qui se présentent ici (37 ici et dans II N 10; en ce dernier endroit, aussi 36) montrent qu'ils ne peuvent pas désigner le quantième de tel mois même, mais qu'ils indiquent le jour d'après sa place dans la «semaine» sexagésimale mentionnée plus haut. Il faut donc que, chez les Turcs, les singuliers caractères cycliques des Chinois soient tout simplement remplacés par des nombres cardinaux (dans Ouloug-beg, au contraire, nous trouvons les noms chinois mêmes; voir Ideler, *loc. cit.*, 1832, p. 277 et suiv.). Cependant, l'identification exacte de ces dates avec le calendrier chinois, présente diverses difficultés qui ne s'expliquent que par la négligence des Turcs dans le maniement du calendrier.

Commençons par la dernière date, celle de l'inauguration du monument «*au septième mois, le trente-septième jour*», 732. (Il faut faire ressortir en passant qu'à coup sûr ce n'est pas l'effet d'un pur hasard que les trois quantièmes qui se présentent ici et dans II N 10, et qui se basent sur un choix libre, portent tous le chiffre 37: ceci a dû être regardé comme un jour «heureux»; comp. aussi note 19.) Comme nous l'avons vu ci-dessus, le caractère cyclique 37 (chin. *Kang-tsze)* ne se trouve cependant point du tout dans le septième mois de l'an 732, le premier jour de ce mois-là de cette année ayant le caractère *Sin-tcheou*, c'est-à-dire 38. Or, il faut probablement supposer l'un des deux: ou bien l'indication du «septième mois» est une faute, et en réalité on aurait voulu dire le dernier jour du sixième mois (= 25 juillet 732), auquel cas l'inauguration du monument par les Turcs a eu lieu sept jours avant celui où les Chinois seraient censés avoir dû en célébrer «l'érection» par une cérémonie quelconque, savoir le 1er août 732 avec le caractère cyclique *Ting-w(e)i* ou 44; ou bien les dates chinoise et turque de «l'érection» ou de «l'inauguration» sont identiques, cas auquel, dans leur désignation des jours de la «semaine» sexagésimale, les Turcs ont dû, d'une manière ou d'autre, être de sept jours en arrière aux Chinois, de sorte que le trente-septième jour des Turcs, par ex-

emple, est égal au 44e jour des Chinois, etc. D'entre ces deux alternatives, je suis porté à regarder la dernière pour la plus vraisemblable.

Puis nous avons la seconde date, celle de l'enterrement, qui eut lieu «*au neuvième mois, le trente-septième jour*» de l'an 731. Ici encore il arrive que, selon le calendrier chinois, le caractère cyclique 37 ne tombe pas au 9e mois (depuis le commencement d'octobre jusqu'au commencement de novembre) de cette année. Si, au contraire, nous supposons que le 37e jour des Turcs soit le 44e des Chinois, tout s'arrange, et la date indiquée répondrait alors au 6 octobre 731.

Enfin nous avons la date de la mort de Kul-téghin, qui n'est indiquée que comme ayant eu lieu «dans l'année du Mouton (= 731). *le vingt-septième jour*», par conséquent sans indication du mois. Bien que ceci soit une négligence, il va sans dire qu'on ne veut dire par là autre chose que la première fois où le nombre cyclique 27 se présente dans cette année, ce qui est dans le second mois (depuis le milieu du mars jusqu'au milieu d'avril). D'après le calendrier chinois exact, ce serait le 23 mars, et, si le calendrier turc est de sept jours en arrière, le 30 mars. En tout cas ceci concorde avec I N 8, d'après lequel les luttes qui amenèrent la mort de Kul-téghin, eurent lieu «au printemps».

Quant au long espace de temps — un peu plus de six mois — qui, selon l'usage des Turcs, sépare la mort du prince et ses funérailles, voir p. 60 et comp. II S 10.

La leçon *ałqad[ymy]z* (ou *ałqyd[ymy]z*?) me paraît sûre d'après *Inscr. de l'Orkhon*, p. 11; comp. *ałqa-*, *ałγa-*, *alγa-*, *ałγy-*, bénir, Radloff, *Wörterb.*, I, p. 389 et suiv.

84) [I SE]. Concernant Yolig-téghin et sa part au travail de l'inscription «pendant vingt jours», voir p. 84 et suiv. La taille même de l'inscription a certainement pris plus de vingt jours. — *Yγar* (se retrouvant I E 29 = II E 24) se rattache peut-être à *yq-*, «stromabwärts schwimmen, fahren; (kirg.) mit dem Winde gehen» (Radloff, *Wörterb.*, I, p. 1353); djag. *iq-*, couler; subst., direction en aval sur un fleuve (Pavet de Courteille, p. 118) Il ne serait peut-être pas impossible d'admettre que *yγar*, après avoir désigné celui qui suit le fil de l'eau (celui qui ne tâche pas de marcher à contre-courant), puisse passer à signifier «qui s'attache de bonne grâce à qn», «fidèle». Telle semble en tout cas être la signification de ce mot (Radloff: «trefflich»?). — Dans *tajγun* la première syllabe semble être le mot chinois *taï*, grand (comp. note 110). Quant à *-γun*, je suis porté à le regarder comme la même chose que *-gün* (note 59), changé d'après la loi de l'harmonie des voyelles (on n'y saurait guère voir le chinois *kouan* [*taï-kouan*, grand officier], qu'en turc on aurait sans doute rendu par *qan*, comp. *čyqan*, note 66). Le sens de *tajγun* serait donc «les grands». (*Tojγun* ou *tujγun*, I NE, semble être une formation analogue; mais j'en ignore le sens.) — La leçon *jigädi*, à la vérité, n'est pas tout à fait sûre, puisqu'il peut être douteux que le premier caractère soit ꞅ *k* ou ᑫ *j*, et le dernier *i* ou *ä* (ou *ü*); mais elle est très vraisemblable; comp. II E 36 et la note 20.

85) [II E 1—2]. Dans ces lignes c'est le fils et le successeur du kagan défunt qui parle, et la formule titulaire du commencement est celle qu'il emploie, différant un peu de celle du père. Voir p. 85 et p. 79, note 5. — Quant à *iki͜ädizkär,* leçon et interprétation sont également peu sûres. Serait-ce *ädiz,* les Èdiz? Comp. notes 54 et 64. — *Öltäči,* note 56, + *-čä,* p. 34, c.-à-d. «comme ceux qui vont mourir». Sur *ägirip* v. note 55. — L'inscription paraît plutôt avoir *tontamyš* ou *tonatmyš* (ꓲ): mais qu'est-ce que cela veut dire? Il ne semble pas admissible de penser à quelque dérivation de *ton-,* geler. Radloff lit *tostamyš* («— mit hervortretenden Augen —»), avec |, ce qui jure avec les traits de l'inscription et les principes de l'écriture (p. 36 note 1). Si j'ai traduit en hésitant par «rassuré», c'est que j'ai pensé à *toqtamyš* (djag.), «qui a pris repos, qui s'est affermi». Mot à mot: «leurs yeux rassurés(?) regardèrent en haut».

86) [II E 24]. Le séjour du peuple des Tangout — soit qu'alors ce fût un peuple de race turque ou, comme plus tard les habitants de Tangout, de race tibétaine — doit être cherché dans le même pays qui porte plus tard aussi le nom de Tangout, c'est-à-dire les contrées montagneuses situées au nord du lac Koukou-Nor jusque vers le coude nord-ouest du Hoang-ho et à l'ouest et au nord-ouest de la province chinoise de Chen-si; comp. Klaproth, *Asia polyglotta,* p. 213; id., *Spr. u. Schr. d. Uig.,* p. 19, 62 et suiv. — Le mot *jotaz* (ou *jotuz*?) est inconnu et sans parallèle immédiatement analogue dans les idiomes apparentés. Il désigne quelque espèce d'êtres vivants que dans une attaque on emmène ou tue (voir, outre ce passage, encore II E 38, II S 3, 4). La position des mots dans les passages où il se rencontre, permet de conclure que ce que désigne ce mot, est de moindre valeur que «les fils» et supérieur aux «chevaux». Je suppose qu'il signifie «gens, domestiques». Serait-ce un parent du mot *jon,* peuple, gens, mot qui se rencontre dans diverses langues turques du Nord? Comp., par exemple, Radloff, *Pr. d. Volkslit.* II, p. 405 v. 875—7 (sagaï): «*oł adańny ödürgän, oł ijäńni ödürgän, jonyn małyn sür-paryan*», = *Übers.* II, p. 412: «(Er) hat diesen deinen Vater getödtet, hat diese deine Mutter getödtet, hat dein [ihr] Volk und Vieh fortgetrieben».

87) [II E 24—25]. Comp. I E 31—32. Nous voici en présence du seul exemple où, dans la mention du même événement, on ait indiqué une différence de deux ans entre l'âge du kagan (28) et celui de téghin (26). Comp. p. 94 et suiv.

88) [II E 25]. *Basmył* (ou *Basymył*?), nom d'un peuple turc, sans doute celui même que les Chinois appellent *Pa-si-mi* ou - d'après la gracieuse communication de M E. H. Parker, — *Pa(t)-si(k)-mi(t)* (en coréen *P'al-sik-mil*), conformément à l'ancienne prononciation (concernant *t* pour *l* voir p. 73, note 1). Comp. p. 76; Visdelou, p. 76 b. D'après le «Tableau ethnographique» dans l'atlas de Klaproth, *Tableaux historiques,* les princes des Pa-si-mi «étaient de la famille d'Assena», comme ceux des Turcs. C'est peut-être à

cela que fait allusion la désignation *uyyšym*, «de ma race» (voir note 57). — Comme les deux événements précédents ont eu lieu dans les 27e et 28e années du kagan, et celui dont il est mention après, dans sa 32e année, il est très vraisemblable que l'expédition dont il s'agit ici, a eu lieu — comme j'ai donné à entendre dans le texte, — non dans sa 20e année, mais dans sa 29e, par conséquent environ 712, d'autant plus que dans sa 24e année seulement il avait obtenu la dignité de chad (II E 14—15, p. 103). — Le thème *ičgir*, est probablement la forme transitive de *ič-*, boire, = osm. *ičir-*, djag. *ičkür-*, faire boire (comp. *bušyur-*, note 73). La lacune rend impossible de décider si ce mot a été employé au propre ou au figuré, par ex., comme en osm. et en djag., combiné avec *ant, and,* serment: «faire prêter serment». Avons-nous le même mot dans *[. .]grtim*, II E 26? Le mot suivant qui commence par $q^{a}l$ . ., est peut-être identique à celui qui, d'après *Inscr. de l'Orkhon*, se rencontre I N 1 (p. 111, note 4); mais la forme comme la signification sont peu sûres (*qalyń[yn]*? leurs trésors, provisions? comp. ouig., etc. *qalyn, -yń*, beaucoup, épais?). Est-ce que *äbrü* — si toutefois la leçon est correcte, — peut signifier «à la maison», de *äb*, maison, + *-rü*, vers? Comp. *kirü*, note 22, *birtükrü*, II E 9, *tirigrü*, I E 29 (à moins que ces deux mots ne soient pour *birtük<g>ärü* = I E 10, *tirig<g>ärü*, avec l'affixe *-gärü*, *-yaru*, p. 11?), *udyšru*, note 43, *jayuru*, I S 5, 7.

89) [II E 25—26]. Comp. I E 32—34.

90) [II E 26—28]. Concernant les deux événements rapportés à cette année, comp. I E 34—38 avec les notes qui s'y rattachent.

91) [II E 28]. Sur *Bišbalyq*, Bichbalik, voir p. 70, note 4. Cette expédition, qui eut lieu dans la 30e année du kagan, c'est-à-dire environ 713, ne serait-elle pas celle qui, mentionnée p. 70, est rapportée à 714 par les sources chinoises et qui finit au désavantage des Turcs? — J'ai regardé *tin[* comme une forme (p. ex. *tini, tinip* ou semblables) du verbe réfléchi *tin-* = osm. *dän-*, se dire (*ti-*, dire). — *Ozdy*, de *oz-* (djag., etc.), dépasser, devancer, gagner les devants (de telle sorte donc que le concurrent distancé ne saurait vous rejoindre), c'est-à-dire échapper?

92) [II E 29]. Comp. I N 1—2.

93) [II E 29]. Si la leçon *büd*^{ü}*n[i]* est la vraie, il est possible que ce pût être = ouig. *bütni* (adjectif et adverbe), *bütün*, djag., osm. *bütün* (bien qu'avec *t*), entier. (Radloff lit *död* . . .; mais le premier caractère, qui n'est pas tout à fait de niveau avec le X subséquent, semble plutôt constituer la partie inférieure d'un 𐰋 *b* mutilé.)

94) [II E 29 et suiv.]. Touchant les luttes mentionnées ici avec les Ogouz, comp. I N 4 et suiv. Selon cette dernière version, on combattit cinq

fois pendant une seule année, tandis qu'ici l'on ne nomme que quatre fois, présumablement parce que le combat mentionné I N 5 contre les Èdiz n'y est pas compris (comp. note 96).

95) [II E 30]. *Toyla,* actuellement *Tola,* affluent de l'Orkhon; comp. p. 113. *Toyu balyq,* la ville de Togou (comp. I N 5) doit donc avoir été située dans le voisinage de cette rivière. — La forme *jüz?ti,* c'est-à-dire probablement *jüzäti,* peut-être toutefois *jüzti,* ne saurait être le prétérit de *jüz-,* nager (ainsi d'après Radloff: «Sie schwammen über den Fluss Togla. Uebersetzend ihr Heer . . .»); car, d'une part, on eût dû avoir *jüzdi* (comme *ozdy,* II E 28, *buzdym,* souvent, etc.; on ne pourrait renvoyer à *bädiztim,* I S 11, II SW, qui est pour *bädiztdim,* comp note 56); d'autre part, cette manière isolerait étonnamment *käčip,* «en passant», sans indication du régime, ce qui serait tout à fait contraire à la langue. Selon ma conviction nous avons ici un gérundium d'une formation transitive à part *jüz(ä)t-*: «en faisant nager (les montures)». Comme il va sans dire qu'on est à cheval, une pareille expression transitive est de rigueur. Ce gérundium se joint alors avec un sens adverbial à *käčip,* dont *Toyla ügüzig* est le régime direct. — *Süsi[* est l'armée des Ogouz (comp. note 57). Il a pu y avoir quelque chose comme *süsi[n uda basdym, ölürtim],* je fondis en vainqueur sur leur armée et la tuai.

96) [II E 30]. Le combat dont il est parlé ici, pourrait correspondre ou au deuxième ou bien, et probablement (comp. note 94), au troisième de ceux mentionnés dans I (I N 5—6). Malheureusement le nom de l'endroit où ce combat fut livré, est mutilé, et ici aussi le premier caractère est peu lisible; toutefois *Uryu* me paraît un peu plus vraisemblable que *Andaryu.* Si la première leçon est correcte, nous y pourrions avoir le nom du fleuve Orkhon (ou de la ville actuelle d'Ourga sur la rivière Tola, pourvu que cette ville existât alors, ce que je ne sais pas).

97) [II E 32]. Ceci est la lutte où Kul-Téghin fut tué, événement auquel, chose étrange! il ne se trouve aucune allusion dans ce passage; on voit seulement que la lutte a été rude pour les Turcs. — Est-ce que *ikin* est «second», par conséquent = *ikindi, ikinti,* I N 5, II E 30, II S 1, tandis que *ikin,* I E 1, 2, II E 4 serait «tous les deux»? Ou bien pourrait-on supposer une forme *kin-sü* dans le sens d'arrière-garde? — «Ils sont devenus sans chevaux, etc.», savoir parce qu'on supposait que tous leurs chevaux étaient morts faute de nourriture à la suite de la gelée. — Quant à *syňar,* que je traduis par «envahissant», comp. ouig *syng-, sing-,* «eindringen, durchdringen», Vámbéry, *Etym. Wörterb.*, p. 151; «überwältigen, meistern, brechen, bezwingen», id., *Uig. Sprachmon.*, p. 255. Le *syňar süsi* répété (car c'est ainsi, ce semble, qu'il faut lire aussi dans le premier endroit) paraît donc devoir signifier «l'une — l'autre de leurs armées envahissantes». — Concernant les formes en *-γly, -gli,* voir p. 34 avec la note 1.

98) [II E 33]. *Iniligü* semble être une formation adverbiale de *inilig*, ayant un frère cadet *(ini* + *-lig*, p. 21); cependant l'*ü* final est peu lisible et peu sûr. Comp. *kisiligü*, II E 41, où *ü* me paraît net, tandis que Radloff a *kisiligin*, et *ämgäksizü*, *Inscr. de l'Orkhon*, III, 4, mais *-siz*^{i}*n*, Radloff, *Atlas*, pl. XXXV, 6. Si la terminaison *-*^{i}*n* est correcte, ce seraient tout bonnement des exemples de cas instrumental; comp. note 36, fin. — Dans la forme suivante du thème *qazyan-* (sur la signification duquel voir note 35), il me semble peu sûr que la dernière lettre soit 𐰦 (ainsi *Inscr. de l'Orkhon)* ou 𐰤, et que par conséquent l'on doive combler la lacune de la manière suivante: *qazyanm[aty]n* (comp. note 75) ou *-m[asa]r* (comp. note 29); ce dernier cadrerait le mieux avec le contexte. La leçon de Radloff *qazyanmadym*, «ich hatte nicht erworben», comme verbe principal, est en tout cas erronée. — Sur *öltäči ärti*, *joq*⌣*[bołda]čy ärti* voir note 56. — Il va de soi que tout ce passage n'a pas trait à des choses qui eussent lieu après la mort de Kultéghin; il ne contient au contraire qu'une remarque générale, relative surtout à la période où ce dernier était encore en vie.

99) [II E 34—35]. Comme les événements mentionnés ici sont rapportés à la 33e année du kagan, soit 716, année de la mort de Me-tch'oue (v. p. 72), il est clair que c'est celui-ci qu'on entend par le kagan qui «tombe en faute» et qui est abandonné par toutes les puissances divines, de même que c'est à l'émigration en Chine par les Neuf-Ogouz, émigration qui eut lieu vers la fin du règne de ce prince, que revient l'inscription dans la suite. Comp. I E 22—25 = II E 18—20 et I S = II N. — Si exceptionnellement on a écrit 𐰀 *a* dans l'affixe *-ła-* de *tapłamady* ou *-duq* (ouigour *tapła-*, se fier à qn, honorer, servir), cela peut avoir pour but d'empêcher qu'on ne lise *tapyłm*^{a}*dy*, «ne fut pas trouvé», passif de *tap-*, note 48.

100) [II E 37]. Touchant cette construction voir note 33.

101) [II E 37]. Il est vraisemblable que ceci constitue la suite du récit des combats avec les Ogouz; comp. note 22. *Qody* = ouig. (*qoty* ou mieux) *qody*, djag. *qoji* (avec *j* pour *d*), osm. *qojyn*, en bas, en aval, régit le *säläňä* (ou *säliňä*?) précédent, qui ne saurait être que le nom de la rivière Selenga, celle qui reçoit l'Orkhon et se dirige vers le nord dans le lac Baïkal. (Il en est autrement chez Radloff, qui rapporte *säliňä qody* à ce qui précède, et traduit: «die Sterbenden starben und man legte [thème *qo-*, placer] sie in's Grab(?). Dorthin ziehend, etc.» Mais, outre qu'il est fort douteux que, justement dans cette occasion, on se fût donné la peine d'enterrer les tués, il faut faire ressortir: 1o qu'un mot *säl*, tombeau, ne saurait absolument se rattacher à rien dans les langues apparentées; 2o que ce serait une alternance surprenante du sujet de la phrase, au lieu qu'on se fût naturellement servi d'une tournure passive (ils moururent et furent déposés); 3o que devant *jorypan* il faut nécessairement une indication de la direction de la marche ou bien de la

façon dont ils s'avancent; «dorthin» est une addition que ne comporte pas le texte.) — Dans ce qui suit, les mots *qryn qyslta* sont peu sûrs. De même que RADLOFF j'ai conçu le premier de ces mots, *qarayyn*, comme un accusatif avec affixe pronominal de *qaray* (djag. *qaray, qaraq)*, pillage. L'orthographe avec) et sans ᛀ pourrait d'ailleurs faire songer plutôt à un cas instrumental («par des pillages»). Concernant *qyslta*, j'ai pensé à l'osm. *qysalat-*, raccourcir, abréger.

102) [II E 37]. Le mot *ältäbär* ou, comme peut-être il eût été plus correct de le transcrire, *iltäbir* (II E 40, il semble y avoir la trace d'un *i* au commencement du mot, et le premier élément de celui-ci peut être *il*, note 2), se présente, outre ici, I N 3, I NE, II E 40 et, avec l'affixe *-lig*, II E 38. Le sens en est obscur; pourtant, suivant le contexte, il semble moins désigner une dignité, une espèce d'officier, que se prendre plutôt dans une sorte de sens politique, quelque chose comme tributaire ou allié Alors les Eltèbers ouigours pourraient désigner, par ex., les peuples tributaires ou alliés qui, sous la souveraineté des Ogouz, tribu régnante, constituaient ensemble la confédération des Ouigours. Comp., sur ce nom, note 22.

103) [II E 39]. Sur les Tatabi voir p. 141, note 8 (p. 67, note 2; p. 77). (Peut-être eût-il été plus correct de traduire *tabyač qayanqa körti* [comp. I E 30] par «se soumit au kagan chinois [et se sépara de moi]» que par «était soumis, etc.») — *Jalabčy*, forme munie d'affixe pronominal, de *jalabč* ou *jalabač* = ouig. *jalauč* (VÁMBÉRY, *Uig. Sprachm.*, p. 125, XVII v. 133) ou *jalavač* (RADLOFF, *Wörterb.*, I, p. 40; comp. p. 1380), envoyé: sur le *b* comp. p. 26 *Jalabčy*, leurs envoyés, c'est-à-dire les envoyés des Tatabi. Le mot se trouve aussi *Inscr. de l'Iénisséi*, XXIII 1—4 et XXII 51—54, où, à mon avis, il faut lire: *är‿ärdäm üčün tüpüt‿qanqa jalabčy‿bardym*, à cause de, mes mérites, j'allai en envoyé chez le khan du Thibet. — Le mot suivant doit être coordonné avec *saby;* je le lis *ötügi* et y vois une forme à affixe pronominal, de *ötüg* = ouig. *ötük*, demande. (RADLOFF a la leçon *ötägi*, que [p. 100] il rapproche des djag., osm. *ötäki*, «jenseitig» (de *ötä*, au delà, de l'autre côté) et qu'il traduit par «von dort». Mais si ce rapprochement était correct, *ötägi* ne pourrait être qu'un adjectif, déplacé ici.)

104) [II SE]. Concernant cette ligne comp. p. 87. *Joyaru*, à voyelles vélaires comme dans les autres langues turques, peut désigner une nuance un peu différente (en amont) de *jögärü* (en haut), I E 11 = II E 10, I SW, II E 2, comp. p. 19, note 2 — Quant au mot *ödüš*, RADLOFF a supposé qu'il signifie l'espace de vingt-quatre heures, et je me suis rangé à cette supposition. Touchant le datif comp. p. 176, note 83.

105) [II S 2]. Comp. p. 94. On ne peut rien dire de plus précis sur ces expéditions contre les Kitaï et les Tatabi, lesquelles ont dû avoir lieu à la fin de 721 et au commencement de 722.

106) [II S 7]. Ce passage a évidemment trait aux troubles qui eurent lieu environ 732 (en 730 et les années suivantes) dans le pays des Khi-tan et des Hi, et auxquels les Turcs se trouvèrent aussi mêlés. Par malheur les lacunes rendent encore plus difficile de voir quel rôle ils ont joué dans ces luttes. Comp. p. 78 et les sources qui y sont citées.

107) [II S 8]. Le nom de cet homme portant le titre de *säñün* (voir note 24) est *Qu*, Kou, *Quγ*, II S 9, étant accusatif (note 39 a). Mais quel est cet homme à qui le kagan, à l'occasion de la mort de son fils (comp. note 23), rend des honneurs tout spéciaux, mais dont, à ce qu'il semble, il est aussi l'adversaire? Est-ce un général chinois, ou appartient-il aux peuples Kitaï ou Tatabi? Suivant le contexte, la première de ces suppositions est peut-être la plus vraisemblable, quoique les annales chinoises ne semblent mentionner dans cette époque aucun général dudit nom (Kou, Ko, Hou, Ho? Kouang, Radloff, p. 174, est trop loin pour être pris en considération). Dans le second cas l'on pourrait penser à ce *Ko-lo-kan* (Deguignes, I, 2, p. 458) ou *Ko to-kan (Mém. sur les Chin.*, XVI, p. 26), ministre des Khi-tan, qui se sauva, avec tous ceux de son parti, auprès du kagan turc, et ne songeait qu'à s'allier avec les Turcs pour attaquer la Chine.

108) [II S 9]. Comme le kagan était devenu chad dans sa vingt-quatrième année (II E 15, p. 103), soit l'an 707 ou 706 (comp. note 21, p 147), on peut bien dire à la rigueur qu'à sa mort, survenue en 734, il avait été chad «pendant vingt-neuf ans», si l'on comprend dans ce nombre les années initiale et finale. Quand d'autre part on dit également qu'il a été kagan «pendant vingt-neuf ans» (et cette leçon reste indubitable d'après les caractères conservés), il faut que ce dire soit simplement une faute d'écriture ou de calcul, au lieu de dix-neuf, puisqu'il ne devint kagan qu'en 716. — Ici, c'est encore le kagan défunt qui parle à la 1re personne; dans la ligne suivante seulement, c'est son fils et son successeur qui prend la parole; comp. p. 86.

109) [II S 10]. Concernant les données générales pour comprendre cette désignation chronologique, voir note 83. Le nom de la première des deux années nommées ici, d'après le cycle duodénaire (p. 175), doit, à n'en pas douter, se lire *[y]t*, chien (de même, Radloff). L'an 734, année de la mort du kagan (voir p. 79 et 83), était précisément l'année du Chien. La seconde année qu'on cite ici, porte le nom de *aγyazyn;* le seul objet qu'on puisse y voir, est nécessairement l'année suivante, 735, l'année du Porc, quoique ordinairement les idiomes turcs la dénomment du mot commun pour porc, *toñuz*, tandis que ce mot *aγyazyn* est tout à fait inconnu: peut-être n'est-il pas turc à proprement parler. La ressemblance indubitable qui existe avec le mot mandchou correspondant *oulghiyan*, pourrait faire penser à un emprunt fait à quelque dialecte tongouse (par ex. la langue Kitaï?).

Or le jour de la mort du kagan était «*au dixième mois, le trente-sixième*

jour». En l'an 734, le dixième mois correspond assez exactement au mois de novembre, et, d'après le calendrier chinois, le caractère cyclique 36 (chin. *Ki-haï*) tombe le 11 novembre: si, comme nous l'avons dit dans la note 83, les Turcs sont en avance de sept jours, ce serait le 18 novembre. (Page 79, note 1, on a dit que les Chinois placent la mort du kagan dans le huitième mois. Ici il faut bien croire que les Turcs eux-mêmes ont raison, si mauvais calculateurs qu'ils semblent être d'ailleurs.) — Reste la date des funérailles du kagan, environ six mois après, «*au cinquième mois, le trente-septième jour*» (sur le nombre 37 comp. note 83, p. 176). Mais je ne vois pas bien comment les deux données contenues dans cette date peuvent s'allier; car le cinquième mois chinois de l'année 735, correspondant à peu près aux 28 mai—25 juin, comprend les caractères cycliques 54—60, 1—22; par conséquent il n'y aura absolument pas de place pour le caractère 37. Pourrait-on en chercher l'explication dans le fait que d'après le calendrier chinois cette année-là était bissextile? Cela ne serait possible que si le mois bissextil était intercalé après l'un des quatre premiers mois: dans ce cas-là, la date indiquée répondrait au 10 (17?) juillet 735. Or, nous savons qu'au moins en Chine même le mois bissextil de cette dernière année avait sa place après le onzième mois (au premier jour de ce mois bissextil eut lieu une éclipse de soleil; voir *Mém. sur les Chin.*, XVI, p 27). Il est donc peu probable que de leur propre chef les Turcs se seraient permis un pareil écart (comp. p. 172, et suiv., note 83). Ne se sera-t-il pas plutôt glissé ici quelque erreur? Le cinquième mois, par exemple, n'est-il pas une erreur pour le quatrième? C'est que dans le quatrième mois (environ = 28 avril—27 mai) il y a le caractère cyclique 37 correspondant au 11 (18?) mai, et de cette manière il y aurait, entre la mort et les funérailles du kagan, un intervalle de six mois précisément, ce qui concorderait par ex. avec ce qui était le cas à la mort de Kul-téghin, et ce qui semble avoir été d'usage (voir p. 60 et note 83, fin). Cependant on ne saurait rien décider avec certitude sur la manière d'expliquer cette date.

110) [II S 11]. Les données manquent pour combler la lacune à la fin de la ligne 10 et définir le sens de *buqy tutuq* (nom chinois?). *Bašad-* étant un verbe transitif (note 20), la traduction littérale de ce que l'inscription a porté, serait probablement quelque chose comme: «[De la part du kagan chinois vint] chez moi [une ambassade] ayant à sa tête Lisun taï-sengun, avec 500 hommes», ou, si au lieu de *maňa*, chez moi, on lit *aqaňy:* «— le père de [N. N.], Lisun —». — Concernant *Lisun* = chin. *Li-thsün, Li-thsiouen* ou *Li-thsoan*, nom du dignitaire désigné, aussi dans les sources chinoises, comme chef de l'ambassade, voir p. 34 et 79. *Taj-säňün* pourrait désigner un autre personnage nommé Taï («Lisun et Taï-sengun»); mais, selon toute probabilité, ce n'est que le titre de Lisun et reproduit le chin. *ta(ï)-tsiang-kiun*, «le grand général». Ce titre de *ta(ï)-tsiang-kiun* se rencontre dans l'inscription chinoise fortement mutilée de ce même monument, là où l'on mentionne l'ambassade de condoléances, et Devéria, *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXVIII b, suppose, à bonne raison, qu'il s'y agit du susdit ambassadeur Li-thsiouen (comp. Radloff, p. 172).

111) [II S 11]. Bien qu'avec doute, j'ai conçu *jypar* (accus. *jyparyγ*) comme répondant aux ouig. *jypar* ou *jybar*, djag. *jipar, ipar*, vessie de musc (RADLOFF, p. 121, «die Trauergeräthe»; p. 70—71 [où il faut que la transcription *iapyryn* soit une faute d'impression, puisque le mot est écrit avec 𐰖, comp. plus haut, p. 26] «die Grabzierathen»). — Touchant *čyndan* = chin. *tchin-tan*, voir p. 42. D'après la gracieuse communication de M. G. Schlegel, *tchin-tan* n'est que la transcription chinoise du sanscrit *candana*, arbre de sandal. C'est pourquoi j'ai traduit le mot turc par «bois de sandal».

112) [II S 12]. J'ai supposé qu'il faut lire *[b]yčdy* (de *byč-*, couper, tailler) et que ce passage a trait à l'usage, mentionné p. 59, de se taillader le visage en signe de deuil. Les ambassadeurs étrangers ont-ils participé à cet usage? Ce serait probablement douteux; en tout cas, les Turcs tenaient beaucoup à ce qu'ils le fissent (comp. le *Journ. Asiat.*, 6e sér., III, p. 342). — Sur le mot *özlik* dans ce qui suit, voir note 115.

113) [II S 13—15]. Quant à ce passage auquel le titre du nouveau kagan sert d'introduction, voir p. 86. — Il va de soi qu'on ne saurait rien renseigner sur les personnages nommés dans ce qui suit; seulement je trouve fort probable que *Tonjuquq*, Tonyoukouk, est le même nom et la même personne que *T oun-you(k)-k̀ou(k)* dans les sources chinoises, voir p. 74, note 4. *Tarqan* est un titre turc bien connu; comp. p. 61, note 1; dans Ménandre Protector, chap. 18, *ταρχάν*. — Le mot *ärtäṅü* (*ärtiṅü*?), qui figure aussi trois fois II N 9 et 10, m'est tout à fait obscur; d'après la forme on y verrait plutôt un gérundium. Il faut que la combinaison *timγ*, qui suit deux fois *ärtäṅü*, se compose de deux mots, puisque les caractères 𐱅 *ti* et 𐰍 *γ* ne peuvent entrer dans le même mot. J'ai supposé la leçon *äti‿maγ;* concernant *äti* comp. note 7, fin, et note 61. Est-ce qu'on pourrait rapporter *maγ* à l'ouigour *maqu* (djag. *maq*) «hoch; Höhe, Auszeichnung, Lob», d'après VÁMBÉRY, *Uig. Sprmon.*, p. 40, 228? Il n'est pas invraisemblable que la signification de *äti‿maγ (it-)* soit quelque chose comme (rendre) hommage, comp. RADLOFF, p. 129, sous l'art. *timaγ*, où les mots *ärtäṅü timaγ*, qui toutefois ont de la peine à former de cette manière-là une seule idée, sont traduits par «die Ehrenbezeigung, Huldigung(?)».

114) [II N 9]. Ceci concorde avec ce que nous apprennent les sources chinoises (voir VISDELOU, p. 55 a), savoir que Sou-lou(k), kagan des Tou-ki-chi (comp. plus haut, p. 70), outre une princesse chinoise, «avait épousé deux autres femmes, l'une fille du roi du Thibet, l'autre fille de l'empereur des Tou-kioue Orientaux. Elles étaient toutes trois *khatoun.*» — *Törün* est décidément cas instrumental, peut-être de *tör* (ouig.; autrement non dans les inscriptions), «Ehrensitz» (djag., entre autres, «festin»); toutefois, à cause de l'*ü* écrit dans la dernière syllabe, il provient plutôt de *törü* (ici souvent; ouig.), institution, coutume, loi, droit = djag. *törä*, «race royale; roi, chef; loi; droit» (PAVET DE COURTEILLE). (RADLOFF voit ici le mot *tör*, et cela à l'accusatif, avec l'affixe

pronominal de la 3e personne(?) [«einen» ou «seinen durch Huldigung hohen Ehrenplatz übergab ich ihm», p. 79, comp. p. 128]: d'ailleurs il retrouve ce même mot dans plusieurs autres endroits [v. p. 128], où, selon ma conviction, il n'y a que des formes de *törü*.) Quoi qu'il en soit, je crois que ma traduction «avec grands honneurs» exprime assez bien l'idée. — Il va sans dire que, dans le premier passage de cette section, *nänčä* (leçon qui me paraît sûre), quantum, et le supposé *anča* ont proprement le sens d'adverbes (comp. *anča*, par ex., I E 3, 21, I S 2, etc.). J'aurais pu traduire: «Dans la même étendue que [mon père], etc., [avaient organisé —] les peuples des quatre coins du monde, dans cette même étendue j'ai moi-même, après mon avènement, organisé, etc.»

115) [II N 11—12]. Suivant toute vraisemblance ce passage fait allusion non seulement au produit des incursions, mais aussi aux avantages commerciaux que l'empereur de Chine accorda aux Turcs en 727; voir p. 77. On remarquera que les objets de prix énumérés ici et que le kagan a obtenus (des Chinois?) pour ses Turcs, sont caractérisés, chacun séparément, par un complément déterminatif. — Je regarde comme absolument sûre la leçon *örüṅ‿kümüšin* (comp. *Inscr. de l'Orkhon*, p. 22): *örüṅ* (ouig., djag.), blanc, brillant, lumineux, est bien l'adjectif convenable à l'argent. En yakoute, où *kömüs* a pris le sens de métal en général, on désigne l'argent par *ürüṅ kömüs*, «le métal blanc». — L'adjectif *qyrγyγlyγ* est formé d'un substantif *qyrγyγ* + *-lyγ*, de *qyrγ-* (ou *qyrγy-*, comp. Radloff, *Phonetik*, § 119) = osm. *qyrq-*, djag. *qirq-*, tailler, couper avec les ciseaux (comp. aussi djag. *qiriγ*, *qiriq*, pièce, morceau, de *qir-*, osm. *qyr-*, briser, tailler en pièces). Le substantif *qyrγyγ* a dû signifier coupe ou pièce (coupée), et l'adjectif en *-lyγ*, ce qui est coupé ou à couper, ce qui est en pièces. Cette épithète montre donc que *qutaj* doit être le nom d'une étoffe, suivant toute vraisemblance de la soie, étoffe particulièrement appréciée par les Turcs et qu'ils tiraient principalement de la Chine; comp. note 70. C'est pourquoi je me suis cru autorisé à traduire ces mots par «pièces de soie» (comp. la construction bien connue telle que, par exemple, *qaptyγ* [pour *qaplyγ*] *ezin*, «die Säcke [*qap*] mit Habe», Radloff, *Pr. d. Volkslit.*, II, p. 387 v. 294, dialecte sagaï). (C'est sans raison que dans sa transcription Radloff a introduit le violent changement de *qyrγylγ*, que porte aussi selon lui le texte, en *aγyr aγylyγ*, «als gewichtigen Lohn», p. 79—80, «sehr werthvoll, von hohem Werthe», p. 86) — *Äkinlig* est une formation du même genre que *qyrγyγlyγ*, de *äkin* (djag., osm.), graine, semence. Le mot qui suit est assez oblitéré sur la pierre; cependant un examen soigneux des photographies m'a donné pour résultat que, selon toute probabilité, il faut lire *isigtisin*, ce qui convient et aux vestiges conservés de lettres et au nombre de lettres manquantes. Concernant le mot *isigti*, qui doit d'après cela désigner une espèce de blé, voir note 70. (Au lieu du dernier mot, Radloff lit *ädgü*, bon(s), qu'il rattache aux mots suivants *özläk atyn*, mais que je ne peux pas faire concorder avec les traces de l'inscription. Il conçoit *äkinlig* comme substantif, «Getreide»[?].) — *Özlik* ou *özläk* est en tout cas le même mot que l'ouigour *öslük* (plutôt *özläk*; djag., osm. *özlük*), «selbständig, Selbständigkeit»,

Radloff, *Wörterb.*, I, p. 1296, où l'on voit citer le vers «*musapyr połup mündü öslăk ady*, als Wanderer bestieg er das Ross der Selbständigkeit (Kudatku Bilik, 57, 9)». Est-ce l'effet du hasard que, dans ce vers comme dans notre inscription, ici et II S 12, ce mot se combine avec *at*, cheval? Ou bien, n'est-ce pas plutôt la même pensée et le même usage qui se présentent dans les deux cas? Je l'ai traduit par «particulier», mais je doute quelle en est l'idée précise (Radloff, p. 100: «eigen, d. h. ihm selbst gehörend(?), trefflich(?)»). Quant à *adyyr* voir note 43.

116) [II N 14]. L'état de profonde oblitération de la pierre rend impossible de voir le sens de tout ce passage ou de trouver la construction. Mais on ne saurait révoquer en doute le sens des formes *körtäčisän*, *bołdačysän* comme 2e personne du futur; voir note 56.

117) [II W]. Relativement à cette petite inscription et au nombre et à la longueur de ses lignes, voir p. 87. Dans la ligne 2, il faut que *u[č-]* soit une forme du verbe *uč-*, s'envoler, mourir, par exemple, *uča bardy* ou *učduq üčün*, ou quelque chose de semblable J'ai supposé que *köbrügä* est pont (voûte), quoique la forme, se terminant par une voyelle, comme le montre l'affixe *-si*, soit un peu surprenante en face du djag. *köprük*, etc. (je ne sais quelle importance attacher à la forme koïbale *kōbergä*, d'après Castrén). Quant à *syyun*, j'ai pensé qu'il serait peut-être = *syyyn* dans les dialectes du Nord, cerf, «maral», djag. *siyin*, bœuf sauvage. Il est naturellement fort douteux que *tsr* puisse être pour *täzsär* (note 41; comp *ysar* pour *ydsar*, note 74). S'il signifie *itsär*, si, quand — fait, fera (comp. note 17, fin), son régime direct a dû se trouver dans la fin perdue de la ligne précédente. Concernant *saqynurmän*, avec le sens de futur, voir note 56, fin (proprement, je penserai à lui).

Additions et rectifications.

P. 8, l. 9, pas, lire: par.

- 11, - 31, littéralement: en prenant il donna, lire: il laissa prendre, livra, procura.

P. 14, l. 20, lire: *jükündürmis*.

- —, - 26, lire: *ök* ou plutôt *ög* [II, 1 = II E 40], louer).

- 18, - 5—10, lire:

Nous trouvons donc, avec certaines restrictions, à côté des sons soufflés (sourds) *q, k, t, (p)* et *s*, les sons vocaliques (sonores) *γ, g, d, (b)* et *z*, et les différents signes de ces deux séries sont toujours employés avec la plus grande précision et ne se confondent jamais. En s'appuyant spécialement sur les langues turques du Nord-Est, on a jusqu'ici généralement supposé que, partout où ils se trouvent dans les langues turques, les susdits sons vocaliques résultent d'un «affaiblissement» secondaire des sons soufflés correspondants, et que cet «affaiblissement» s'est particulièrement introduit devant une voyelle (Radloff, *Phonetik*, §§ 147, 269—281, 308—334; comp. Vámbéry, *Etymolog. Wörterb. d. turkotatar. Sprachen*, p. XV). Cependant, un examen approfondi montrera que cette explication ne satisfait qu'au plus petit nombre de cas, et que, dans la grande majorité des cas, elle porte à faux ou ne peut être appuyée que par des suppositions arbitraires. Or, nos inscriptions nous apprennent ultérieurement que déjà la plus ancienne phase des langues turques que nous connaissions, a eu les deux séries de sons, distinguées avec précision l'une de l'autre et indépendantes de toute influence extérieure (à moins que, par exemple, *Kögmän* ne soit dérivé de *kök*, p. 149 n. 24, *jabγu* de *jap-*, p. 146 n. 21?), et la répartition des deux séries concorde, pour le fond, exactement avec ce que nous trouvons dans les langues turques du Sud et de l'Asie Centrale, par ex., l'osmanli et le djagataï (la remarque, p. 20, que *γ, g* «correspondent souvent aux *q, k* des langues apparentées»,

a essentiellement trait aux formes conventionnelles des mots ouigours, dont l'exactitude est toutefois très douteuse; comp. plus bas). Ces faits nous conduisent avec nécessité à une conclusion analogue à celle où l'on est arrivé pour les langues indo-européennes, par exemple, à l'égard du système primitif des voyelles ou des consonnes vélaires et palatales, savoir que, dans les sons vocaliques des langues turques, nous n'avons pas une différentiation postérieure et plus ou moins fortuite des sons primitifs soufflés, mais que, à côté de *q, k, t, s,* qui peuvent figurer dans toutes les positions, et différemment de ceux-ci, les langues turques ont eu, dès l'état primitif (ou du moins, d'un commun accord, antérieurement à toute phase abordable à la science), toutefois pas au commencement des mots, une série de sons vocaliques, *γ, g, d, z,* et en outre *b,* figurant dans toutes les positions, à côté de *p* qui est exclu du commencement des mots. C'est donc ce système primitif que nous trouvons conservé, de la manière la plus parfaite, dans la langue ancienne turque des inscriptions. C'est ce même système qui a été directement continué dans les langues turques du Sud et de l'Asie Centrale, toutefois avec certaines modifications postérieures, par exemple, l'extension, surtout en osmanli, du domaine des sons vocaliques ou diphtongaison en certains cas au lieu de ces mêmes sons. Enfin j'espère pouvoir démontrer ailleurs que ce même système a été conservé dans la langue ouigoure, dont l'écriture ne sait pas distinguer, par des signes particuliers, les sons soufflés et les sons vocaliques (comp. cependant l'inscription III), et je regarde comme une grande erreur de vouloir imposer à la langue ouigoure le système phonétique des langues turques du Nord. Loin d'avoir «conservé, de la manière la plus parfaite, le caractère spécifique turc» (Radloff, l. c., § 334), le système phonétique des langues turques du Nord-Est présente en général, à mon sens beaucoup plus d'écarts du système primitif que ceux des autres langues turques. Un point qui en fournit un exemple éclatant, c'est précisément la manière dont les deux séries mentionnées de consonnes se répartissent dans ces langues (qui ont en général les sons soufflés au commencement et à la fin des mots, les sons vocaliques dans le corps des mots, devant une voyelle, toutefois avec certaines différences dans les différentes langues). Mais ici même il y a beaucoup de phénomènes qu'on ne saurait expliquer qu'en supposant l'existence primitive des sons vocaliques à côté des sons soufflés et indépendamment du système actuel.

Parmi les sons vocaliques, *γ* est prononcé aujourd'hui comme fricative pharyngale = arabe غ, tandis que *g* est explosive vélaire ou palatale (remplacée souvent, toutefois, par des fricatives, *γ̇* ou *j*). Il est impossible de décider si la prononciation ancienne turque a été la même qu'aujourd'hui, ou si la différence des deux sons a pu par exemple tenir seulement au lieu d'articulation, sans porter en même temps sur leur mode de formation; peut-être ont-ils été, toutes deux, tantôt explosives, tantôt, et même le plus souvent, fricatives. Concernant *b*, qui en tout cas au commencement des mots n'a pu être qu'explosive, voir p. 24—26. Plusi-

eurs difficultés se rattachent à la question de la valeur de *d* et de la répartition de *d* et de *t*, surtout au commencement d'affixes. Si l'on considère tous les faits concernant cette question, on est porté à supposer — mais ce n'est là qu'une hypothèse, et je ne me cache point les doutes qu'on pourra élever là-contre — que le son désigné par les caractères ≫ et ✕, n'a pas été l'explosive *d*, mais plutôt la fricative *δ*. Bien que ce son n'existe à présent, à ce qu'il semble, dans aucune des langues turques, son existence à une phase antérieure est en tout cas accusée par le changement respectivement en *j*, *i* ou en *z*, *s* dans les langues modernes, à la fin de thèmes ou dans des formations «amorphes» (voir p. 157, n. 44, p. 170, n. 74); car ce changement ne peut absolument pas partir directement de l'explosive *d*, mais seulement de *δ*, n'importe si ce son a existé de prime abord ou que, de bonne heure, il ait, à son tour, remplacé l'explosive *d*. (Le changement de *d* (*δ*) en sifflante (*z*) dans les dialectes de l'Abakan, doit en tout cas être antérieur à la loi qui y règle aujourd'hui la répartition des sons soufflés et des sons vocaliques, et qui a amené, en des cas déterminés, le changement postérieur de *z* en *s*. J'ajoute que tout ce phénomène est présenté dans Radloff, *Phonetik*, §§ 274, 338 comme un «affaiblissement» fortuit, ayant lieu en certains cas, de *t* [conservé, en soïon, qui a encore *d* dans le corps des mots devant une voyelle, et en yakoute], respectivement en *j* ou en *s*; comp. Vámbéry, *Etym. Wörterb.*, p. XVI, où l'historique de ce phénomène reste tout à fait obscure.) La susdite supposition expliquerait aussi pourquoi après *n* et *ł*, *l* on n'écrit jamais *d*; en effet, nous voyons que toutes les langues qui ont ailleurs le son *δ* (par ex., l'islandais, le danois, le grec moderne, etc.), l'évitent, pour des causes physiologiques évidentes, après *l* et *n* et l'y remplacent, règle générale, par l'explosive *d*. Voilà sans doute pourquoi l'on a formé des signes particuliers pour les combinaisons *nd* et *łd*, *ld*, combinaisons où entre l'explosive *d*, qui autrement n'a pu figurer qu'assez rarement, et, pour cette raison, on a pu regarder superflu de l'exprimer seule par un signe particulier. Si, à côté de ces signes, on écrit aussi *n*, *ł*, *l* + *t*, c'est que sans doute *t* exprime ici, non pas le *t* ordinaire, mais cette même explosive *d* (comp. *bäṅkü*, dans les inscriptions de l'Iénisséi, au lieu de *bäṅgü*, voir p. 25); il faut donc qu'on ait trouvé plus naturel d'exprimer ce son par *t* que par la supposée fricative *d* (de même peut-être après *r*, dans des affixes commençant d'ailleurs par *d*, ou dans des formes comme *yty* pour **yδ-dy?*, voir p. 22?). — J'ajoute que, si l'on a aussi formé un signe particulier pour la combinaison *nč*, c'est indubitablement que, dans la prononciation de cette combinaison, il a dû y avoir quelque différence d'avec les sons ordinaires *n* + *č*; mais cette différence a-t-elle porté sur *n* (*ń* palatal?) ou sur *č* (*dj*?)? C'est ce qu'on ne peut pas décider.

P. 19, l. 25, I, 30, 50, lire: I, 30, 55, à côté de *joγaru* (p. 182, note 104).

P. 21, l. 11—21, lire:

La forme primitive de l'affixe de l'accusatif (défini), forme commune dès l'origine aux langues turques, est sans doute partout, tant pour les noms que pour les pronoms, *-y, -i,* répondant au *-i* mongol; donc, par exemple, *qaγany, äri, mäni, bizi, any, buny.* Cette forme de l'affixe s'est encore conservée en osmanli, dans le dialecte de l'Aderbeïdjan et en yakoute. Les autres idiomes turcs, au contraire, ont peu à peu et essentiellement par la voie de l'analogie, développé, en dehors des formes pronominales qui déjà se terminent en *-ny, -ni,* des formes plus amples remplaçant l'affixe court *-y, -i* (fait qui s'est produit peut-être en partie pour faire naître une différence plus nette d'avec l'affixe pronominal de la 3e personne avec les substantifs, affixe qui présente le même son?). Ainsi, la plupart de ces idiomes notamment, non seulement les idiomes modernes, mais encore déjà l'ouigour, ont introduit la terminaison *-ny, -ni,* d'abord sans doute dans les thèmes en voyelle seulement (et cette terminaison s'y trouve encore bornée dans les dialectes de l'Asie Mineure et de l'Aderbeïdjan), mais ensuite aussi avec les thèmes en consonne, p. ex., ouig. *jaγy-ny, törü-ni* ou *-nü, at-ny, biz-ni.* La seule explication possible de ce phénomène, c'est qu'il est dû à l'influence de l'analogie tirée des formes pronominales où l'on avait, en apparence, cette terminaison, telles que *any, buny* vis-à-vis du nominatif *bu* (en réalité *an-y, bun-y,* de thèmes en *-n*, comp., par exemple, *an-da, an-ča, bun-da, bun-ča,* etc., et de même que, par exemple, dans l'affixe pronominal de la 3e personne, vis-à-vis du nominatif *-y, -i,* on a *-yn, -in* à l'accusatif et figurant comme thème des autres cas, par exemple, *-yn-da, -yn-ča,* etc. [à l'accusatif, maintenant souvent, grâce à une nouvelle formation par analogie, *-yny, -ini*]). Au surplus, les formes de la susdite série de thèmes pronominaux ont aussi influencé autrement et diversement les formations de cas des autres thèmes; ainsi on ne saurait voir que l'influence de l'analogie de formes comme *anyṅ, bunyṅ,* lorsque, à ce qu'il semble, ici comme par exemple en osmanli, nous trouvons (voir p. 157) après des thèmes en voyelle, au lieu du *-(y)ṅ* originaire, *-nyṅ,* terminaison qui, dans la plupart des langues apparentées, a été complètement établie après toutes les espèces de thèmes. Une influence apparentée pour la forme dative *biziṅä* a été mentionnée p. 159, note 50.

Notre dialecte ancien turc n'a absolument pas connu la susdite formation nouvelle de l'accusatif en *-ny, -ni.* Mais, tandis qu'à en juger d'après les exemples peu nombreux dont on dispose (*any, buny*), ce dialecte a conservé intactes les formes originaires des accusatifs pronominaux, il a, pour la part des noms, la terminaison singulière *-γ, -g,* dont dans les langues modernes nous ne connaissons rien d'analogue. Toutefois, comme on est parfaitement conséquent d'employer sans aucune exception les formes en question, il n'y a absolument pas à douter que cet emploi n'ait réellement correspondu aux formes de la langue parlée (comp. p. 22, note 1); mais l'explication historique de cette terminaison n'en est pas

moins des plus difficiles. Il est impossible d'expliquer ici par l'influence de l'analogie, et, à ce qu'il semble, on ne saurait pas plus songer que, par exemple, quelque particule se serait agglutinée. Quoique je ne puisse en indiquer aucun parallèle, je ne vois pas d'autre issue que de nous supposer en présence d'un changement phonétique singulier du primitif *-y*, *-i*. Or, on pourrait admettre, avec une certaine probabilité, que ce changement se serait d'abord introduit après des thèmes se terminant en voyelle (comp. que, dans ce cas, le mongol a *-gi* au lieu de *-i*? — toutefois, l'osmanli, par exemple, a ici *-jy*, *-ji*); donc, par exemple, *süg*, *jaγyγ*, *kišig*, *orduγ*, *törüg*, pour *sü-i*, *jaγy-y*, etc. Mais ensuite il faudrait que cette formation eût aussi passé à des thèmes en consonne, de telle sorte que la terminaison accusative supposée originaire, *-y*, *-i*, figure ici comme amplifiée par l'addition de *-γ*, *-g*, par ex. *qaγanyγ*, *atyγ*, *ärig* au lieu de *qaγany*, *aty*, *äri*.

P. 26, l. 10, lire: *ȁbdä*.

- 27, - 22, lire: en ce même sens ou peu s'en faut (comme les deux signes ne se confondent jamais, il a pu y avoir telle ou telle différence qu'on ne saurait pas définir exactement).

P. 28, l. 25, supprimer: *siang-* ou.

- 29, - 1, au bas, lire: *näṅsiz*.

- 32, - 5, créer un khan, lire: devenir khan.

- 34, - 4, ajouter: dans le dialecte de Canton, c'est encore *Li-ts'ün* (d'après la gracieuse communication de l'éminent sinologue anglais, M. E.-H. Parker, à qui, par un heureux hasard, j'ai eu l'occasion de faire connaître, au dernier moment, les feuilles imprimées, et qui a bien voulu me communiquer une série de remarques, dont, avec sa permission je reproduirai ici une partie).

P. 34, l. 24, lire: aux thèmes nominaux.

- 38, - 24, 25, lire: *süṅ*^{ü}*s*, *süṅ*^{ü}*sd*^{i}*m*^{i}*z*, *sün*^{ü}*š-*.

- 41, - 20, lire: *a͜ltmyš‿at?*.

- 42, - 5, lire: *qon͜d*^{u}*rmys*.

- 59, - 3. D'après la communication de M. Parker, la forme 1° *Yepou* (Schlegel), scindée à tort par moi *Ye-pou*, est inexacte pour *Yep-hou* (conformément à la prononciation moderne à Pékin, *Ye-hou*, = *Che-hou*, p. 59, note 1, p. 71, note 3). «But the Chinese distinctly tell us that *Ye(p)* is here specially pronounced *Zie(p)*, i. e., they tell us to pronounce the initial *j* à la française and not à l'allemande. So far as we can judge the ancient pronunciation (by the analogy of Cantonese, Corean, and ten other dialects), the probable Turkish sound was intended to be something like *ziepghu*.» On voit que cette forme concorde encore mieux avec

la forme turque *jabyu*. — 2º «*Shè*, *sep*, or *ship*, is the correct form, and not *mo*, *mut*, *but*. The word *she* is consistently used in the sense of «semi-independent tribal division», or «commander of ditto».» — 4º «is not *sou-li-pat*, but *sz-li-fa*, which the Chinese tell us we are specially to pronounce *k'i-li-fa*, by which they mean probably *žilibar* or *djirifal*» (?). — 4º «*t'u-t'un-fa*».

P. 59, l. 9, au bas, *Soukin:* M. Parker m'écrit «*Sz-kin*, but we are told not to pronounce *sz-kin* but *k'i-kin*, which therefore must be some such sound as *djikin;* certainly not *soukin*». — *A-p'o* pourrait être = turc *apa;* comp., par exemple, I W 2.

P. 60, note 2: «*Toukin* mountain was said to be «north of the desert», but this (apparently near Karakorom) was not their place of origin, but the place the Chinese found their chief camp in after they became an empire.» M. Parker.

P. 61, l. 1: «All European authors seem to be in error in deriving the Turks from the Altaï. This is on account of the double meaning of Kin-shan or Altun-tagh. The «golden mount» from which the Assena family sprang was north of Kokonor, near the modern Yung-ch'ang in Kan Suh, quite close to China, and this mountain was like a «*türkö*» or «helmet»: hence the name [?]. Zemarchus may have met Dizabul in the Ektag, but these Ektag were the Altaï, and not the Kin-shan whence the Turks sprang.» M. Parker.

P. 61, l. 12: «It is not quite clear who Isiki (*alias* Yit-ko-kan or Ilkhan?) was. But Mokan was according to Ma Twan-lin the son, according to the Tung-kien the elder brother of Tumen, and therefore presumably the brother or uncle of Isiki. It is certain that Isiki was father of Shapolio. *Sse-kin* (my Sz-kin) is what Schlegel calls Soukin. It is evidently the title *(djikin)* of Mokan, who was also named *Yen-yin*. I cannot find any authority for Sse-teou or Yen-tou, which are apparently erroneous.» M. Parker.

P. 61, l. 5 au bas, supprimer: ou mongole (?).

- 63, - 17—18: «Tien-kiüe ou Denköl was Shapolio's uncle. *Tat-dou* is etymologically *dardu*.» M. Parker.

P. 66, l. 18: «*Mik-tsoat* is a purely imaginary sound: the second syllable is doubtful and double even in Chinese *(chüt, chöt, chöl?);* the first may be *Met* or *Mek*. *Mörchö* is as likely as anything. At this date the Chinese were beginning to drop their finals *t, p, k* » M. Parker.

P. 66, l. 2 au bas, ajouter: (I E 23 «ton Bilghè [sage] kagan» = II E 19 «ton kagan»; comp. p. 74, note).

P. 67, l. 14, lire: li-koung pao-kouo, («one who has established merit and served the empire.» M. Parker).

P. 68, l. 22, Chan-toung, lire: Chan-si (M. Parker).

P. 68, l. 27, lire: (c.-à-d. «décapiter et sucer [son sang?]») (M. PARKER).

- 70, - 4: «Tho-si (T'ok-si) means extender (or conqueror-to-come) of the west, or towards the west.» M. PARKER.

P. 70, l. 12, Ho-pa, lire: Ta-pa(t) («Dabar») (id.).

- 70, - 13, lire: Chih-a-chih-pih (id.).

- 70, - 18: «T'u-k'i-shi must be Türgish on the same ground that T'u-küe is Türkö.» M. PARKER.

P. 70, l. 27 et p. 71, l. 8, Ou-tche-le, lire: Hiai-sê-lo («Ghaiseplo»; d'après M. PARKER, Ou-tche-le, Ou-tchih-leh [«Otchirek»?] n'était pas le nom d'un homme, comme le disent Deguignes et Visdelou, mais celui d'une tribu).

P. 71, l. 8 au bas, ajouter: ou, d'après M. PARKER, Sokar, le dernier caractère, *ko(t)*, étant le même qui exprime la syllabe *kar* de Karlouk (p. 71).

P. 71, l. 8 au bas, lire: *Tou-tou(k)* (M. PARKER).

- 71, - 3 au bas, lire: *Ye(p)-hou* (Ziep-ghou).

- 73, - 11, ajouter: et II E 34—35.

- 73, - 13, lire: II S 13, et dans *Säbäg-kül-irkiz(?)*, II S 14.

- 73, - 9 au bas: Le caractère en question est prononcé à Pékin *tch'üeh*, à Canton *k'üt*, en coréen *kwil*. D'après M. PARKER ce même mot, suivi de la dernière syllabe de Me-tch'oue, *tchüt*, *tchöl*, se rencontre environ l'an 650, et de nouveau, comme nom du général des Ou-tchih-leh, environ 709. Est-ce que ce «*Köl-tchöl*» est le même nom que *Kül-čur*, II S 13 (comp. p. 155, note 39 a)?

P. 74, l. 9, 15, p. 75, l. 4, 12, p. 76, l. 7, 10, 13, lire: T'oun-you(k)-kou(k) (M. PARKER).

P. 76, l. 10 au bas, p. 77, l. 2, lire: Youen-tchin.

- 77, - 8 au bas, lire: Cheou-hiang-tch'ing.

- 78, - 1 au bas: «*Mei-lu(k)* is an Uigur title: the meilug or «minister» Chöl.» M. PARKER.

P. 79, l. 9 au bas, lire: II S 11.

- 80, - 2, ajouter: C'est le savant russe, N. IADRINTZEFF, qui a le grand mérite d'avoir découvert, en 1889, ces précieux monuments et d'avoir le premier appelé sur eux l'attention du monde savant.

P. 98, l. 23, au lieu de «justes» il serait peut-être plus correct de traduire «d'accord».

P. 99, l. 21, iniques, mieux: en désaccord.

- 101, - 3 au bas, khans, lire: kagans.

- 102, - 3 au bas — p. 103, l. 18, D'après l'usage, lire: En prenant les rênes du gouvernement (mot à mot: au-dessus de ces mêmes institutions).

P. 104, l. 4, lire: j^{a}ñyłduqyn.

- 105, - 14, lire: j^{a}ñyłdyγ, j^{a}bł^{a}q — j^{a}r^{a}qłyγ.

- 106, - 22, un mont, lire: des monts.

- 106, - 1 au bas, lire: des torrents.

- 107, hors l. 28, ajouter: (II E 23).

- 108, l. 4—3 au bas, lire: Ong, toutouk chinois, vint avec une armée, etc.

- 109, - 10, lire: ^{a}zqyia.

- 109, - 17, lire: d'Ong-toutouk.

- 110, - 2, lire: ölürt^{i}m^{i}z.

- 111, - 1, lire: süñ^{ü}š.

- 111, - 9, lire: süñ^{ü}šd^{i}m^{i}z.

- 112, - 1, lire: il^{i}gi‿k^{ä}gi.

- 112, - 17, fut (divisé?), lire: l'eut pris en mépris et en haine.

- 113, - 9, lire: ^{a}nča.

- 114, - 3, lire: böl^{ö}n (ou böl^{ü}n).

- 114, - 12, lire: (II, ₇₇).

- 114, - 19—20, lire: un beuleun (ou vinrent des beuleuns).

- 116, - 11, lire: j^{a}γ^{u}ru.

- 116, - 12, lire: j^{a}γutir.

- 117, - 16, lire: ačs^{a}r.

- 117, - 17, supprimer: (pour *tods-*).

- 118, - 23, supprimer: encore.

- 118, - 32, lire: ô illustre(?) peuple.

- 120, - 26, ajouter: (ou: [soyez au] ciel).

- 121, - 6, lire: Yn^{a}nču.

- 121, I W: Il n'est pas vraisemblable qu'il faille lire les deux lignes en ordre inverse; d'abord, cela serait un écart singulier d'avec la règle suivie partout ailleurs, et puis il semble que la ligne désignée par moi comme I W 2, s'arrête à peu près au milieu de la longueur de l'autre ligne, ce qui la fait apparaître comme la ligne finale. Au commencement de la ligne 1, devant *qurdn,* je crois entrevoir des traces de quelques lettres, entre autres 𐰸 Peut-être: *[—] qurd^{a}n [j]uγ [k]örti(?). in^{i}m kül‿tig^{i}n [il^{i}g tör^{ü}g q^{a}zγ^{a}nduq üč^{ü}n] is^{i}g küč^{i}g birtük üč^{ü}n,* etc., *ol^{u}rt[ym — —],* c'est-à-dire: «[—] ont regardé du *kour* (djag. *qur,* «ceinture; garde; espèce de rebord de bois qui règne le long d'un mur; cercle de gens qui sont en fête», etc., Pavet de Courteille, p. 425; observez la terminaison *-dan* ou *-dyn*) les funérailles(?). [Parce que] mon frère cadet Kul-téghin [a gagné (c.-à-d., a tant fait pour) l'empire et les institutions et] qu'il m'a voué son travail et ses

forces, moi Bilghè kagan des Turcs, [j'ai été] assis . . . en veillant (le corps de) mon frère cadet Kul-téghin [— —]». Dans la ligne 2, il faut peut-être traduire: Inantchou apa et Yargan tarkan . . .

P. 123, l. 20—21, lire: Ong, toutouk chinois, vint avec une armée, etc.

- 124, - 10, lire: büdn[.].
  ? ?
- 126, - 1 au bas, lire: au profit [de l'empire et?] et des.

- 128, - 16, lire: [karlouk?].

- 132, - 17, lire: kört^{ä}čis^{ä}n.

- 135, - 28—29 (n. 1), supprimer: aussi appelé — Istämi. (Comp. p. 193.)

- 136, - 38 (n. 5), ajouter: ou peut-être Yin-chan (In-chan), «les monts sombres», qui s'étendent de Chan-si jusqu'à Liao-toung, — «from earliest times the wooded hunting grounds of the Hun Turks» (M. Parker).

P. 142, l. 30 (n. 11, fin), ajouter: Le sujet logique peut bien être les Chinois, de sorte que ce sont les Chinois qui sont censés leur avoir fait «tramer des complots» et «s'entre-quereller» («se calomnier»).

P. 145, l. 16 (n. 18), après *bołsa*? ajouter: Ou peut-on supposer un thème à part *bołč-* (= *boł-*), d'où *bołč-a*, gérundium en *-a*, *bołčun*, impératif, pour **bołč-sun*?

P. 145, l. 29, ajouter: Peut-être *Iltäräs (Iltiris)* est-il dérivé de *tir- (tär-* ou *ter-)*, rassembler, et désigne celui qui rassemble l'empire. *Ältirir*, dans Rachid-eddin, pourrait bien avoir le même sens.

P. 146, l. 3 (n. 19), lire: Comp. *kṻ*.

- 146, - 17 (n. 20, fin), ajouter: *közäd-*, garder, veiller (*közädi* ou *-dü*, I W 1, de *köz*, œil).

P. 147, l. 36 (n. 22), après «nom de peuple», ajouter: (je ne compte pas la forme plus récente Ouz).

P. 150, l. 23 (n. 26, fin): M. Parker aussi bien que M. G. Schlegel m'ont communiqué, indépendamment l'un de l'autre, qu'ils trouvent vraisemblable que *qončuj* (ou *qunčuj*) est emprunté au mot chinois mentionné, *koung-tchou*, princesse (littéralement: celle dont le mariage est négocié *[tchou]* par un duc, un prince vassal *[koung]*, savoir parce que l'empereur est trop grand pour le faire). En ce cas il faut donc traduire: «Nous lui donnâmes (pour épouse) la princesse (ou «Madame») ma sœur cadette», interprétation que maintenant je regarde moi-même comme plus vraisemblable que celle que j'ai donnée dans le texte (*siṅilim qončuj-uγ*, comme *aqaṅym qaγan-yγ* [par ex., I E 11, 25], mon père le kagan, *ögäm qatun-yγ* [ibid.], ma mère la katoun, etc.).

P. 150, l. 35 (n. 27, fin), ajouter: *Tarman* se retrouve plutôt dans le nom chinois des monts *T'an-man*, situés dans le pays des Kirghiz (M. Parker).

P. 152, l. 40 (n 32): D'après M. Parker, il faut distinguer deux différents monts mentionnés par les Chinois, d'une part, *Ou-te-kien («U-te-ken»)*,

situé, selon lui, au nord de Koukou-Nor, près de Kin-chan (p. 191, *ad* p. 61, l. 1), d'autre part *Yut-touk-kun (Yüt-tuk-kün, «Ür-tuk-kün»?)*, au nord du désert, près du système de l'Orkhon (comp. VISDELOU, p. 71 b: «Les Hoei-he, les Pa-ye-kou, les A-tie, les Thoum-lo, les Pou-kou et les Pa-ssii habitoient les monts *Yu-tou-kiun* et s'étoient soumis à Che-pi-khan, Empereur des Toukiue Orientaux»; p. 74: «*Yu-dou-ghiun*»). La question des relations de tous les différents noms mentionnés dans cette note, mériterait un examen plus approfondi que je ne puis entreprendre.

P. 153, l. 13 (n. 34), ajouter: *Ärinč* semble être proprement une espèce de gérundium. Toutefois, dans les autres passages où figure ce mot, toujours placé après le verbe (I E 3 = II E 4, deux fois, I E 5 = II E 5, 6, huit fois, I E 11 = II E 10, I E 26, II E [33?] 35), le sens semble plus ou moins affaibli en celui d'un adverbe, peut-être comme le latin *jam* (déjà, maintenant, (ne) plus)?

P. 154, l. 36—43 (n. 38): Parmi les deux interprétations proposées de *Oṅ-tutuq*, la seule admissible est sans doute la dernière, savoir que ce mot rend le chinois *Wang tou-tou(k)*. En *Wang* (prononcé *wong* dans la plupart des dialectes chinois), M. PARKER propose de voir le nom du général chinois Wang-tsun (v. p. 76). — Concernant *Qošu-tutuq*, I N 1, M. PARKER suggère que ce pourrait être le tou-tou(k) chinois de la ville de Ho-tcheou (à l'est de Turphan, DEGUIGNES, I, 2, p. XXXIII).

P. 155, l. 27 (n. 40), ajouter: *Jüz*, cent, semble employé ici absolument dans le sens particulier d'une centaine («compagnie») de soldats; comp. *tümän (sü)*, II E 25, 26, II S 1, 8. *Bašyṅa* semble signifier «à leur chef» *(baš)*. Le mot qui précède *bašyṅa* est très douteux. Il est composé de cinq caractères et commence par *ji-* ou *jü-;* du troisième caractère on ne voit que la partie inférieure, formée par deux traits parallèles (ᛘ ?); le quatrième caractère contient un trait vertical (ᛚ ?). Il est donc impossible de lire, avec RADLOFF, «*järinä*», ce qui en outre aurait dû être «*järiṅä*» (*jiriṅä*, selon ma manière de transcrire). La fin de la ligne est presque complètement effacée; seulement, je crois entrevoir, vers la fin même, des traces du mot *toqy[dy]*. En tout cas il est à présumer que la lacune a contenu des données sur le nombre d'ennemis qu'il a tués autrement qu'avec des flèches. Mais je ne sais pas comment combler la lacune; car quelque chose comme: *jüzkä bašyṅa bir‿t[ümän sančdy toqydy]*, «outre la «centaine» et leur chef, il transperça ou abattit une «division» (dix mille!)», serait sans doute trop exorbitant pour que j'ose proposer un pareil supplément (ce qu'on raconte de semblable II S 1 et 8, n'est pas l'œuvre d'un seul homme).

P. 158, l. 11, 33, 39, p. 159, l. 2, lire: Sou-lou(k).

- 160, l. 21—24 (n. 52), lire: Toutefois, je suis maintenant porté à supposer qu'il faut lire *ilįgi‿kägi: ilig* pourrait, à la rigueur, être le même mot que *äläk*, *eläk* (lebed, altaï), «Spott, Schadenfreude», (Kasan) «Ver-

leumdung», *älik* (téléoute, coman), «Spott» (RADLOFF, *Wörterb* I, p. 811, 815), et *käg* = ouig., coman *käk*, téléoute *kä̅*, haine (RADLOFF, *Das türk. Sprachmaterial des Codex Comanicus*, p. 30). La traduction littérale serait donc: «quand il fut devenu de la dérision (du mépris) et de la haine (de la part) du peuple», c'est-à-dire: «quand le peuple l'eut pris en mépris et en haine».

P. 164, l. 26 (n. 59), ajouter: Toutefois, je crois maintenant (comp. p. 193, *ad* p. 150, l. 23) qu'il est plus correct de traduire *qončujłarym* (ou *qunčuj-*) par «mes princesses» ou «Mesdames», de sorte que cette expression doit comprendre et les femmes du kagan et ses filles (et les filles de ses prédécesseurs, si elles ne sont pas comprises dans les *äkä*). Concernant l'emploi du mot *qončuj* pour désigner les femmes du kagan, on peut comparer, par exemple, que, d'après M. PARKER, la femme (turque) de Ta-pa(t), frère de Me-tch'oue, qui s'était rendue en Chine avec son mari, y reçut le titre de *Kin-chan koung-tchou*, princesse de Kin-chan. J'ajoute que, si le mot *qončujłarym* est placé ici le dernier et, pour ainsi dire, hors de l'ordre, tandis que les autres classes de dames sont nommées par rang d'âge, cela peut être fait avec intention, pour le faire ressortir d'autant plus: «et (même) les reines et les princesses».

P. 165, l. 30 (n. 63), après «impérial;» ajouter: en ce cas il faudrait sans doute traduire: «vinrent des Is(i)yi (ou son, ses Isi, pourvu que, dans ce mot étranger, *isi* ou *iši*(?), on ait pu ajouter l'affixe pronominal dans la forme *isi-ji*, au lieu de *isi-si*?) et Likeng».

P. 165, l. 32, au commencement de la note 64, ajouter: *Bölön* ou *bölün* (c'est indubitablement ainsi qu'il faut lire, non pas *bölän*) rend évidemment, conformément à l'ancienne prononciation du mot, le tibétain *blon* (prononcé aujourd'hui sans *b*; en chinois, d'après M. PARKER, *loun*), magistrat, officier, gentilhomme.

P. 166, l. 7, ajouter: M. PARKER suggère aussi la possibilité de *tchi(k)-kouan*, officiers.

P. 184, l. 31 et suiv.: Ni ici ni II S 8 le mot, *säṅün*, qui précède *bašadu* et qui, d'après l'explication proposée ici et p. 146, note 20, en devait être le régime direct, n'est muni de l'affixe d'accusatif. Voilà pourquoi il faut sans doute admettre que ce mot doit être le sujet de *bašadu* et que conséquemment le verbe *bašad-*, bien que sûrement transitif, ne peut pas signifier «avoir pour chef», mais bien «conduire, commander, précéder» ou quelque chose de semblable, peu différent, quant au sens, du verbe intransitif *bašła-* (régissant le datif), «être à la tête». La traduction littérale serait donc: «— Lisun taï-sengun (les, la) conduisant —». M. RADLOFF, qui II S 8 admet la voyelle finale ⟩ («. . . *šdo*»), lit ici *bašda*, locatif de *baš*. Mais est-ce que cela peut signifier «unter Anführung von —»? C'est ce que je ne crois pas.

I. Index analytique des matières.

II. Index turc.

a. Lexique.

(L'ordre alphabétique suivi ici est celui qu'emploie M. Radloff, par exemple, dans son *Versuch eines Wörterbuchs der Türk-Dialecte* (excepté pour les diphtongues en *i*, écrits ici avec *j*, *i̯*), savoir: *a*, *ä*, *o*, *ö*, *y*, *i*, *u*, *ü*, *q*, *γ*, *k*, *g*, *ń*, *j*, *i̯*, *n*, *r*, *ł*, *l*, *t*, *d*, *č*, *s*, *z*, *š*, *p*, *b*, *m*. Pour être complet, cet index comprend non seulement les mots spécialement étudiés, mais aussi les autres mots ou thèmes qui figurent dans les inscriptions, avec renvoi aux endroits où ils se présentent. Toutefois, pour les passages communs aux inscriptions I et II, on s'est contenté de renvoyer à I. Après les thèmes verbaux on a mis un tiret.)

b. Grammaire.

APPENDICE.

L'inscription chinoise du monument I.

Nouvelle traduction anglaise

par

M. E.-H. Parker[1]).

The deceased Köl Tegin's tablet.

The deceased Köl Tegin('s) tablet. — Yon[2]) vasty Heaven, there is nothing but what it covers and shields. Heaven and man (being) in unison, the universe (is) one great whole; and as its essence is separated into the inferior and superior[3]) elements, so therefore (we find men) separated into (or in their proper position as) prince-elders (or rulers). These prince-elders are, in fact, the hereditary consequences of the (above mentioned) two elements.

(Now) dating back from the time when China made her robust[4]) flight across the northern wastes and the (Hiung-nu khan Khuganja) came to do homage (to the Chinese Emperor) at the Kan-tsʻüan (Palace, near Si-an Fu), craving permission to guard the Kwang-luh[5]) frontier (for China), We find that the depth of Our grace and friendship extends far into the past.

---

[1]) M. Parker a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition cette nouvelle traduction, que je suis heureux de reproduire ici. — V. Th.

[2]) Old, local, poetical, English.

[3]) Female and male, dark and light, weak and strong, bad and good, ghostly and fleshly, — a very elastic expression.

[4]) Metaphor of powerful geese or other formidable birds: alluding to the conquests over the Hiung-nu.

[5]) Name of a place near the Wall. See my book on Turks (now on its way from China).

And then when Divus Celsus of Our dynasty created a new patrimony, which imperial domain Divus Magnus proceeded to extend, the blessings of culture were spread to the four[1]) corners (of the world), and the results of their military prowess were achieved by one (mighty) effort.

(But under) yonder Heaven's (will), vicissitude follows vicissitude: (yet though the Khanly[2])) title has been alternatively borne (by this or that rival), still they have all to the last been able to successively[3]) [send in their humble letters of duty[4])] and furnish the tribute due from them as border states.

And so (things went) on, until it came to Our imperial selves, who placed (Mogilan) in the relation of son, to Us as father, thus bringing it about that cruel raids no longer took place, and weapons could be laid (quietly) in their cases. «Thou not suspecting me, I not betraying thee[5]).» How could it be otherwise than that the frontiers should then [be freed from further molestation[6])]?

The subject (of this panegyric) was known as the Tegin Köl. He was second son of Kutlug Khan, and younger brother of the now (reigning) Bilga Khan. His filial and fraternal piety were well-known in remote parts, whilst the prestige of his name struck awe [into his native tribesmen[7])]. How could this be otherwise than the result of his great-grandfather the Beg Itimish's[8]) accumulation of (hereditary) good qualities in the first instance, which he (Köl) was able to carry on to the full in his own person, and of his grandfather the Ghekin Kutlug's[9]) practice of deep benevolence in the second instance, which (benevolence) [his descendants] (proceeded to) emulate? If not so, how account for the production of so worthy a man?

---

1) Literally eight.

2) Literally glorious.

3) 代

4) This is guessed at, but it is almost certain to be correct in effect.

5) The Emperor quotes classical words here.

6) Schlegel's guess is as good as any I can suggest except that his proposed grammar is defective.

7) I cannot improve on Schlegel's guess.

8) 施

9) Turk history does not mention two Kutlugs. Possibly the word grandfather is mere «poetic license» for father!?

(Nay, assuredly, but this is the true reason), and so he has been successful in his endeavours to act with[1]) affection and fraternal piety, and to coöperate in establishing (his brother's) strategical aims. North (the Turkish Empire under Mogilan) reaches up to the borders of (modern) Tarbagataï, west it touches the outskirts of the Tumet territory[2]). Obeying [the sacred decrees[3])] of Heaven, he was recipient of the confidential rank of *doghri*[4]), (all) with a view to friendly relations with Our (imperial) T'ang (dynasty).

For this reason Our (dynasty, or We) «commend thy loyal efforts»[5]), and (hereby) confer upon (him) Our most gracious and trusty favours, whilst (on the other hand) the far seeing calculations (of Ourselves and Our ancestors[6])) are thus not thwarted, and a summary end is put to a harassing condition of affairs.

We «express again and again Our poignant grief»[7]), and «the pain»[8]) which is in Our imperial heart.

Moreover the Tegin was the younger brother of the Khan, and the Khan was Our adopted son. Whilst therefore the proper feeling between father and son is thus given full effect to on the one hand, it naturally follows that one brother shares the sentiment which is the due of the other. Both are (thus) Our sons, and (Köl thus) in the second place (equally) shares Our deep sympathy.

For which reason We have specially manufactured[9]) a splendid tablet, for the information of all far [and near[10])], so that (in the minds of) innumerable after generations the glory of (their joint) success may be daily renewed[11]).

---

[1]) Perhaps 奉順

[2]) Perhaps Schlegel is right in applying these boundaries to Köl's own appanage or special conquests.

[3]) Schlegel's guess. I agree with him, except where I say no.

[4]) I am indebted to Schlegel for this word. The ancient Huns used it, and said it was Turkish for «worthy», and that it was the next in rank to Khan (= Caesar to Augustus).

[5]) I have no books here, but I think this is a quotation from the Shu-king.

[6]) Possibly «of the Turk ancestors».

[7]) I think from the Shï-king.

[8]) 疚

[9]) 製

[10]) Schlegel. Good guess.

[11]) Schlegel is far off here, and, generally, in all the latter half.

The panegyric runs: —

> Country of sand and cold[1]),
> Region of the Ting-ling[2]),
> Robust «militarismus» abundantly rose
> Amid thy former kings.
>
> May thy princes endure,
> Thus glorifying outlandish regions!
> May thy principles remain submissive,
> Aiming at friendship with Our T'ang!
>
> Who shall say that such men
> Are not guaranteed to endure for ever?
> A lofty tablet is (now) reared (like a) hill
> To proclaim the good tidings for ever.

(Date, on which I have no opinion to express: —[3]))
Great T'ang, 20th year of K'ai-yüan, in the cyclic order *jên-*

---

[1]) 寒

[2]) See my book: one of the Kirghiz groups (one west and one north).

[3]) When I say that I have no opinion as to the date, I mean that I am ignorant of astronomical considerations and questions of calendar. But as to the date as it appears to the eye on the inscription, the following facts are important: —

1. There is only space for one Chinese character before the word «moon» or «month». This character must stand for either «ten» or «seven».

2. The perpendicular of «ten» does not reach beyond the horizontal so far as the perpendicular of «seven».

3. The horizontal of «seven» is more slanting than the horizontal of «ten».

4. The top part of the perpendicular of «seven» is thicker and more wedge-shaped than the top part of the perpendicular of «ten».

All the above points can be seen by any one, whether ignorant of Chinese or no, if he will examine the characters in question in print and in writing.

If any one will examine the Plate No. XVI in Dr. Radloff's Album, he will see that the damaged character preceding the word «moon» is exactly the same in appearance as the character «seven» which lies five spaces below. He will also see that the tail of the perpendicular belonging to the damaged character distinctly appears to the right. Moreover the top of the perpendicular is wedge-shaped; it goes far beyond the horizontal; the horizontal is slanting.

shên; seventh moon, in the cyclic order *sin-ch'ou;* seventh day of the Kalends, in the cyclic order *ting-wei:* (this was the date of) erection.

Hence I come to the conclusion that, first, two characters (as given in Professor Schlegel's copy) are an impossibility: also, that the single character which it must be is a seven, and not a ten.

Finally, I may point out that the cyclic day *ting-wei* cannot possibly occur except sixty days before or after a similar cyclic day. Now all events of very great importance are given with year, moon, and day in the Chinese histories. If any cyclic day whatsoever be named during that year, it will be easy for those interested to count backwards or forwards and find out for themselves whether my remarks are justified in positive fact or not*).

---

*) Je suis heureux de voir complètement confirmés, par ces remarques de M. Parker, les résultats auxquels je suis arrivé p. 174. — V. Th.

Copenhague. — Imprimerie Græbe.

Remarques finales.

Arrivé à la fin du présent ouvrage, je suis obligé d'y ajouter encore quelques remarques.

Ayant eu la chance de trouver la clef de ces inscriptions remarquables, j'ai cru que — naturellement sans préjudice pour autrui, car en publiant mon déchiffrement de l'alphabet j'ai laissé à tout autre que moi la même liberté, — je pourrais bien avoir un certain droit à essayer mes forces en utilisant ma découverte pour interpréter au moins les deux grandes inscriptions qui pendant longtemps m'avaient occupé et vivement intéressé, et qui m'avaient surtout fait trouver le fil d'Ariane. Bien plus, j'ai dû en quelque sorte y voir pour moi un devoir et un point d'honneur d'agir ainsi. C'est aussi pourquoi je me suis mis à transcrire et à interpréter ces inscriptions aussitôt après que j'en eus trouvé la clef (le 25 novembre 1893), ou plutôt j'y mettais déjà la main au moment où je trouvais la solution; car il va de soi que c'était pour moi la seule possibilité de reconnaître, en détail, la valeur exacte des divers caractères et, en général, le principe de l'écriture en question, la substitution des valeurs phonétiques me donnant le vrai sens des mots et des phrases. J'ose croire que les petits échantillons cités dans ma *Notice préliminaire* en feront suffisamment foi, et que mon plan ressortira assez nettement de ce que je dis en terminant cette notice (comp. ici, p. 3).

En mars 1894 j'avais mis la dernière main à la première partie de mon ouvrage, à cela près que le dernier chapitre, p. 44—54, n'a été achevé que plus tard. La Société Finno-Ougrienne ayant

bien voulu se charger de la publication de mon ouvrage, l'impression a commencé à Helsingfors dès le mois d'avril, et on l'a poussée aussi activement que possible. Cependant ladite Société acquiesça à ma proposition de faire imprimer à Copenhague la seconde partie, dont il me fallait contrôler de plus près les épreuves, ce qui n'eût pas été aussi praticable, si l'on avait fait l'impression à Helsingfors et qu'on eût dû y corriger obligeamment quelques-unes des épreuves. J'ai dû restreindre alors au minimum l'emploi des caractères turcs, qu'on ne pouvait ni trouver ni se procurer ici; toutefois, j'ai cru pouvoir sans difficulté passer sur cet inconvénient. Ensuite on procéda à l'impression de la seconde partie (textes, etc.) au commencement de l'été de 1894. Un petit nombre d'exemplaires de la première partie achevée, reçut le titre de 1re livraison, et les uns furent présentés au Xe Congrès des Orientalistes tenu à Genève au commencement de septembre, tandis que d'autres furent adressés personnellement à certains savants.

Malheureusement l'impression de cette seconde partie a eu lieu, pour la majeure part, dans des conditions extrêmement difficiles. En octobre 1894, je tombai malade, et mon mal ne tarda pas à devenir si sérieux et dura si longtemps, que ce fut seulement au milieu de mai 1895 que je me trouvai assez rétabli pour suivre l'avis des médecins et aller vivre sous un climat plus méridional, et je ne suis rentré qu'à la mi-septembre. En pareilles circonstances, tout travail a dû cesser pendant de longs mois, et même après que je me suis vu en état de le reprendre tout doucement, l'impression n'a pu avancer que lentement. C'est là ce qui a retardé jusqu'à présent l'achèvement de mon ouvrage, une année entière après le terme que j'espérais d'abord y mettre. Cette même raison me fait prier le lecteur de vouloir bien excuser diverses inconséquences et fautes d'impression qui se sont glissées. Je dois de sincères remercîments à la Société Finno-Ougrienne, qui sans impatience a vu se prolonger ces retards imprévus, tandis que pour ma part le plus ou moins d'accélération dans la publication de mon ouvrage n'est que de moindre importance. Le point capital pour moi a été d'obtenir des résultats capables de me satisfaire au point de vue de la méthode philologique, tant pour fixer le texte que pour l'interpréter aussi profondément et aussi exten-

sivement que possible; à défaut de cela, mon but a été de pousser aussi loin que j'ai pu le faire en gros sans être spécialiste et avec les moyens à ma disposition. En tout cas je puis affirmer que je n'ai rien épargné dans ce but et que, jusqu'au bout, j'ai travaillé à parfaire mon œuvre.

Ces remarques m'ont paru d'autant plus à propos ici que, dans la 3e livraison de son ouvrage intitulé *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei* (p. 176—460), livraison que je dois à la bienveillance de l'auteur et qui me tombe entre les mains [1]) juste au moment où je viens de terminer entièrement mon propre travail, M. Radloff s'est exprimé, sur l'historique de mon ouvrage et ses relations au sien, en termes qui, en des points essentiels, concordent fort peu avec le véritable état des choses. Après les éclaircissements que j'ai donnés dans ce qui précède, je pense pouvoir me passer de toute réfutation ultérieure, et d'ailleurs, à cet égard, je renvoie aux pages 4, 81, note 2, et 91, ainsi qu'à beaucoup d'autres endroits de mon travail. En lisant la préface de M. Radloff, il ne me reste plus que d'exprimer mon regret d'avoir involontairement causé du retard à la publication de cette dernière livraison de son travail; car je vois que cet auteur a gardé quelque temps ladite livraison, attendant jusqu'à présent, mais en vain, la publication de mon ouvrage. Tout ce que je puis dire, c'est que si j'avais eu la moindre idée de cela, ce retard aurait pu se combler très aisément, s'il eût bien voulu s'adresser directement à moi.

Dans cette livraison, M. Radloff a enrichi fort au long son mémoire sur les deux inscriptions d'„améliorations, additions et explications“ (p. 175—243), où il modifie de maintes façons sa conception antérieure d'une foule de mots, formes et passages entiers des textes. Il a aussi terminé par un appendice donnant encore une nouvelle traduction des deux grandes inscriptions (p. 439 et suiv.). Parmi ces modifications il y a des points que je regarde comme mon devoir de signaler particulièrement, et à propos desquels j'ai critiqué

---

[1]) Le 18 octobre 1895. Je puis ajouter que la 1re livraison de ce même ouvrage m'est parvenue le 27 avril 1894, et que la 2e livraison est arrivée ici le 23 juin, mais, qu'à cause d'un voyage, je ne l'ai reçue que quelque temps après.

dans mon ouvrage la première conception de M. Radloff, mais sur lesquels il vient d'arriver précisément aux mêmes résultats que moi, ce qui ne peut que me faire grand plaisir, puisque cela confirme la justesse des miens. P. 183 et suiv., par exemple, M. Radloff reconnaît l'affixe d'accusatif *-γ*, *-g* (ici, p. 21, 22, note 1, p. 191), etde plus, il signale des traces de cette même terminaison en ouigour („*-q*"), fait qui rend peut-être cet affixe plus primitif que je ne l'avais pensé. Lui aussi, M. Radloff en vient à voir dans *Ütükän,* p. 211, et *Qadyrqan,* p. 215, des noms propres (ici, p. 20, p. 152, note 32, p. 136, note 5); comme moi, il traduit, p. 215, *täz-* par „entfliehen" (ici, p. 155, note 41) et, p. 231, *taluj* par „Meer" (ici, p. 167, note 69); p. 214, il lit, comme moi, *äti maγ* pour ˀıᶜ ≫ ᚨ ʜ, qu'il traduit par „grosses Lob" (ici, p. 185, note 113); p. 229, il voit aussi dans ᛇ ᛙ ᚨ ᚱ ᛁ ᚨ ᛟ le mot *bišük* (ici, p. 168, note 72), qu'il traduit par „der (die) Gargekochte(n), Erfahrene(n), Tüchtige(n)"; p. 219, il reconnaît pour vraie leçon ᛋ ᚨ ᚦ) ᐳ ᛇ *qonajyn* (ici, p. 169, note 73), et p. 229, la leçon ᛋ ᚨ ⅄ ᚨ ᛟ „*bäčin*" avec *b* (ici, p. 175); p. 442 et 452, il est arrivé à traduire, lui aussi: „das in alle Länder ausgezogene Volk" (ici, p. 154, note 36), et p. 455 (37): „Abwärts an der Selenga ziehend" (ici, p. 181, note 101). Bien que, p. 243, M. Radloff maintienne encore, au moins en partie, son interprétation antérieure de *sab* par „Ruhm, Ruf, Einfluss", et me reproche d'avoir rejeté „si cavalièrement" (p. 26) sa manière de traduire *saby* par „sa renommée" (traduction qui, à mon avis, ne convient nulle part au contexte, et n'est appuyée par rien dans les langues apparentées, tandis que le mot propre pour „renommée" est *kü*), il n'en finit pas moins, selon moi, par arriver, p. 460, en tout ce qu'il y a d'essentiel, au même résultat que moi (ici, p. 166, note 67). Nous voici également d'accord sur la signification de *qončuj* ou *qunčuj* (Radloff, p. 218 et 460; ici, p. [13 et suiv., 40,] 196, 198).

Il est un point où M. Radloff, p. 220, s'est maintenant sans doute approché de la vérité plus que moi (p. 115, I S 3, p. 167, note 69); c'est lorsqu'il explique ᛈ ⅄ ᚨ ᛙ *kičig* (où il voit maintenant le même mot, „petit", que moi) suivi d'un verbe négatif comme ayant la signification de „fast" = peu s'en faut, à peu près (alors je traduirais: „et peu s'en faut que je ne sois arrivé jusqu'à la mer, — jusqu'au

Thibet"). De même il est probable que M. Radloff a raison de voir, comme il le fait aujourd'hui, dans 𐰉𐰡𐰉𐰡 *baŧbaŧ* (p. 234 et suiv.) „die Steinpfeiler, die zur Ehren der bei der Leichenfeier fungirenden Trauermarschälle vor dem Grabe aufgestellt wurden" (comp. mes pages 148 et suiv., note 23; ma traduction „faire mener le deuil", ne répondrait en allemand qu'à „als Trauermarschall fungiren lassen").

Je dois encore ajouter (comp. ma page 138, note 7) que p. 223 M. Radloff mentionne que les deux inscriptions ont réellement la leçon *kök türk* (𐰚𐰇𐰚 en I, 𐰚𐰇𐰚 en II, comp. ma page 20), les Turcs Bleus. Or, si malgré cela il préfère toujours rectifier *kök* en *ökiiš*, nombreux, je continue à ne voir aucun accord entre nous sur ce point. Le fait que l'expression „les Turcs Bleus" se présente uniquement dans ce passage, peut d'autant moins paraître étrange que, tout entière, cette partie des inscriptions qui traite des temps anciens, a dans son allure générale un style particulier de haute couleur poétique.

Parmi les autres points où M. Radloff a modifié sa conception antérieure, je me permettrai seulement de mentionner quelques-uns. P. 221, M. Radloff abandonne sa première leçon 𐰤𐰇𐰔𐰽 *nüzs*, changée en *näñsiz* (ici, p. 29, note 1, comp. p. 171, note 78), et il hésite entre ma leçon 𐰤𐰭𐰤𐰭 *näñ-näñ* et 𐰤𐰭𐰤𐰽 *näñ-näs(i)* (où il ajoute arbitrairement *i*), tout en préférant la première. Mais d'abord l'explication qu'il en donne (en y voyant le redoublement de *näñ* dans le sens de „chose", au lieu de *näñ-näñdä,* dont le sens serait „in vielen Dingen" [?], mot à mot „en des choses et des choses" [1]), et ensuite sa traduction (p. 222, 447): „auf welche [addition que ne comporte pas le texte d'après cette explication] (verschiedene) Dinge meine Macht [*sabym*, voir plus haut!] sich gründet", ne valent pas mieux, selon moi, que ci-devant, et il y fait preuve de beaucoup plus d'arbitraire que n'en a mon interprétation. Cette remarque de M. Radloff: „Herr Thomsen erklärt mit leichtem Muthe, *näñnäñ* sei eine häufig im Türkischen auftretende Pronominal-Wiederholung, wie

[1]) Je ne comprends pas comment cette explication peut être appuyée par la phrase altaïe *tū tū arazynda*, seul parallèle que cite M. Radloff; car le sens de cette phrase n'est réellement pas „zwischen den vielen Bergen", mais bien „entre des monts (d'un côté) et des monts (de l'autre côté)".

nä nä, käm käm in der That auftreten", rend pour moi incompréhensible qu'on puisse faire dire cela à mon texte, p. 29. Je n'y souffle mot d'un *näṅ-näṅ* qui serait „un redoublement pronominal fréquent", et je me contente d'y avancer mon explication (*näṅ-näṅ* = *nä-nä* ou *nämä,* dans les langues plus récentes) comme une hypothèse qu'à mes yeux le contexte réclame impérieusement. Le sens primitif de *näṅ,* chose, richesse, étant en tout cas „quid, aliquid" (comp. la nasale de *näṅčä,* quantum), rien n'empêche de supposer que ce sens primitif a pu se maintenir ici, à côté de *nä* qui, peut-être par hasard, figure dans nos inscriptions seulement comme adjectif, „quel" (I E 9 = II E 9, II E 28).

P. 226, M. Radloff en est aussi venu à lire 𐰣 𐰃 𐰶 𐰞 𐰑 𐰆 comme *udłyqyn* (ici, p. 110, I E 36), et rapproche comme moi, p. 157, note 44, *udłyq* de l'osm. *uiłuq,* „innerer Theil des Schenkels", sans changer d'ailleurs son interprétation antérieure de ce passage, interprétation qui, j'en suis convaincu, est arbitraire et impossible.

P. 227, M. Radloff cesse d'expliquer, comme d'abord, 𐰃 𐱃 𐰃 𐰞 𐰍 𐰆 par *oγły aty(sy),* „seine Söhne und Neffen" (ici, p. 141, note 10); mais quand il présume que *oγłyt* pourrait être une forme de pluriel spéciale en *-t* (ce devrait alors être en *-yt*) de *oγul* (et de même la forme isolée *tarqat,* I S 1, de *tarqan,* avec *n* supprimé devant le *t* simple?), ce qui donnerait *oγłyty,* „seine Söhne", une pareille interprétation (à laquelle d'ailleurs j'avais moi-même songé un instant) me paraît trop hardie pour être soutenue, surtout si l'on prend en considération que l'expression „ses fils", qui reparaît un si grand nombre de fois, est toujours représentée par *oγły.*

Après avoir d'abord vu dans 𐰃 𐱅 𐰚 𐰇 𐱅 (I S 1 = II N 1) *tökti,* prétérit de *tök-,* verser, et traduit ce passage par „(denn der Himmel [!]) hat meinen Ruhm ausgestreut, höre!" (ce à quoi fait allusion ma courte remarque, p. 166, note 67, à la fin), M. Radloff conçoit aujourd'hui (p. 460) *tökti* comme adverbe (comp. *ädgüti*) de *tök* (ouigour), „viel, zahlreich, alle, genau", et traduit: „höre genau (aufmerksam) zu". Moi aussi, j'avais antérieurement songé à cette interprétation-là; mais je l'abandonnai, parce que je ne savais pas à ce mot ouigour d'autre signification que „beaucoup, nombreux", d'où il ne me paraissait pas possible de dériver un pareil adverbe qui

s'appliquât ici („complètement“?). Même en prêtant encore à l'ouigour *tök* le sens de „genau“, exact, je préfère en tout cas la leçon et l'explication présentées par moi (*tükäti* ou *tökäti*, voir le passage cité) comme à la fois plus simples et mieux appropriées au sens de ce passage; car la sommation de „bien écouter, de prêter l'oreille attentivement“, ne vient qu'un peu plus tard.

Il n'y a qu'un point que je me permettrai encore de mentionner, point relatif aux principes. C'est à propos de la nouvelle manière dont M. Radloff interprète 𐰀 𐰆 𐰸, 𐰀 𐰆 𐰴 (p. 217 et suiv.), savoir tantôt comme *aqup*, „Streifzüge unternehmend, angreifend“, tantôt comme *oqup*, „lesend (Gebete lesend)“, tantôt comme *uqup*, „hörend, verstehend“, et, d'autre part, 𐰣 𐰆 𐰸 (p. 219) comme *aqun* = osm. *aqyn*, „Streifzug, Einfall“ (est-ce que, d'ailleurs, *aqun urty* pourrait signifier „er unternahm Streifzüge, machte Einfälle?“). A moins de vouloir se jeter à corps perdu dans l'arbitraire, il faut maintenir formellement que jamais 𐰸 ne peut exprimer la syllabe *aq:* la combinaison 𐰆 𐰸 peut bien signifier *qu, qo, uqu, oqu,* mais jamais *aqu,* pas plus qu'à l'inverse 𐰆 𐰴 ne pourrait signifier *uqu, oqu* au lieu de *qu, qo, aqu,* et pas plus que, par exemple, 𐰽, au moins dans les deux inscriptions dont il s'agit ici, pourrait avoir la signification de *as* ou de *sa* ni s'employer devant ou après 𐰆 (voir ma p. 36): autre règle que M. Radloff enfreint souvent. Sur ces points je dois, tout en faisant abstraction complète d'autres objections soutenables contre ces dernières interprétations, contester, de la manière la plus formelle, la possibilité de l'opinion de M. Radloff et, jusqu'à nouvel ordre, maintenir l'interprétation présentée par moi (*qop,* „beaucoup“, *oqun* — qui figure non seulement I E 33, mais aussi I E 36, où M. Radloff lit autrement — „avec la [des] flèche[s]“), en attendant qu'on en établisse une réellement meilleure.

P. 180, M. Radloff définit lui-même la différence existant entre sa méthode et la mienne, comme je l'ai dit moi aussi, p. 92, et pour ma part, je puis accepter sa définition. En effet il dit, ayant surtout en vue la transcription: „Mir ist eben das alttürkische Idiom ein Glied der grossen Kette der Dialekte, dem ich sogleich seinen Platz in derselben anweisen möchte. Herr Professor Thomsen sucht nur das Vorhandene zu deuten und benutzt die übrigen Dialekte als

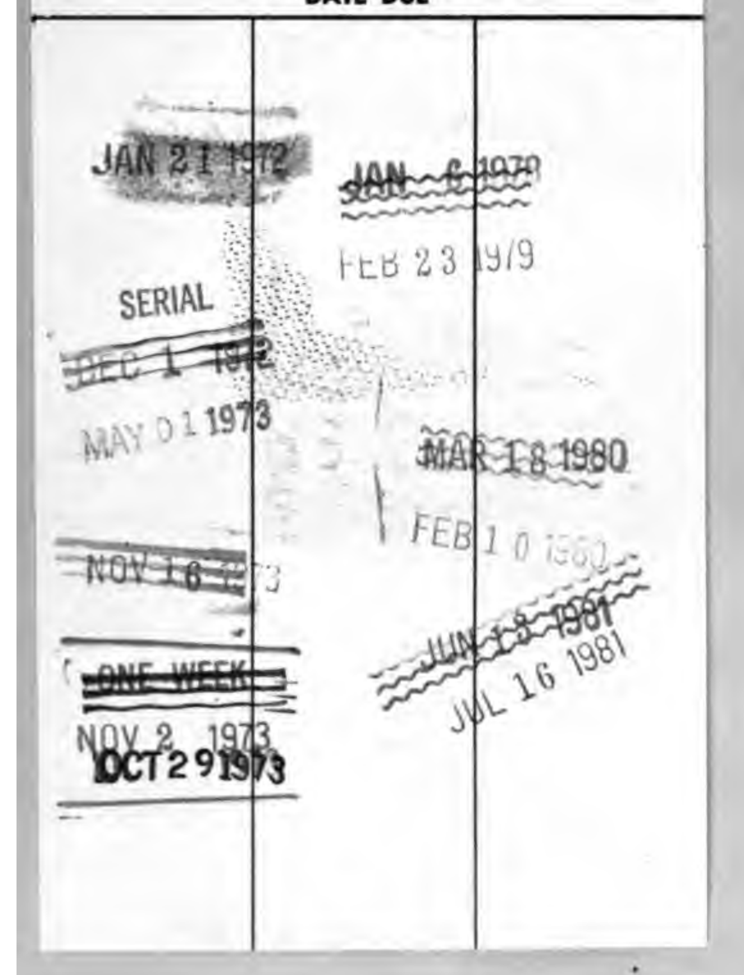
Hilfsmittel dazu". Laquelle de ces deux méthodes est la mieux appropriée, au moins au niveau présent du déchiffrement des monuments en question dont le langage spécial représente une phase jusqu'ici inconnue dans la philologie turque, c'est ce dont, en tout cas moi, je ne saurais douter.

En somme, même sous sa forme la plus nouvelle et en ce qui concerne tant ses nouvelles interprétations que les parties maintenues de ses livraisons précédentes, l'ouvrage de M. Radloff, cet éminent connaisseur en langues turques, ne contient, à mon sens, que trop de choses qui ne satisfont pas aux exigences de la méthode de philologie critique. C'est pourquoi j'ose espérer que ma tentative saura occuper une place indépendante, comme base pour l'interprétation de ces monuments si merveilleux, mais en même temps si difficiles, dont, pour ma part, je compte être quitte dès à présent.

Novembre, 1895.

Errata.

P. 108, hors l. 13, I E 31, lire: I E 32.
P. 193, l. 1, *sep*, or *ship*, lire: *set*, or *shyt*.



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY
DATE DUE
JAN 21 1972
SERIAL
DEC 1 1972
MAY 01 1973
NOV 16 1973
ONE WEEK
NOV 2 1973
OCT 29 1973
JAN 6 1979
FEB 23 1979
MAR 18 1980
FEB 10 1980
JUN 18 1981
JUL 16 1981


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03353 6593